



HAL
open science

L'amitié, un lien social

Claire Bidart

► **To cite this version:**

| Claire Bidart. L'amitié, un lien social. La Découverte, pp.403, 1997. <halshs-00197849>

HAL Id: halshs-00197849

<https://shs.hal.science/halshs-00197849v1>

Submitted on 21 Dec 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Claire Bidart

L'amitié
un lien social

Claire Bidart

L'Amitié
Un lien social

ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE

9 *bis*, rue Abel-Hovelacque

PARIS XIII^e

1997

*A Santa Baillarga, l'exception,
et à Corinne, la confirmation.*

Introduction

Un regard de sociologue

Pour chacun de nous, l'amitié est une relation libre et privée. Lorsqu'elle réunit deux personnes, elle ne concerne que celles-ci ; sur leur seule volonté, elles décident de partager ce lien, de le porter au rang d'amitié, d'orienter son cours, éventuellement de le rompre. Les éléments de ces décisions sont contenus dans une attirance mutuelle fondée sur la particularité de la personne. Aucune force ne saurait provoquer l'amitié si les individus n'en ont pas le désir, ne saurait non plus la maintenir malgré eux. Aucun rapprochement n'est prescrit, aucune sanction ne l'entérine. Ni les institutions sociales ni les réglementations ne l'envisagent même, dans nos sociétés du moins. Située dans l'ordre de l'intime, de l'individualité, l'amitié ne s'ouvre pas à l'opinion d'autrui ; elle ne « regarde » personne.

Pourquoi le sociologue s'intéresse-t-il alors à l'amitié ? Lui qu'on connaissait plutôt pour s'occuper des institutions, des rapports de pouvoir, des mouvements de grands groupes sociaux, des pratiques comparées des classes sociales, des régularités statistiques... comment peut-il se sentir interpellé ? Un sentiment de révolte peut même apparaître. Comment ! même nos attirances les plus personnelles, il va les mettre en fiches, construire des cases et des tableaux de nos inclinations particulières ? Il n'y a donc plus de bornes à sa curiosité, à son indiscrétion ? Ne va-t-il pas réduire sauvagement nos

libre arbitre. Émile Durkheim¹ n'a-t-il pas révélé qu'un comportement des plus « intimes », à savoir le suicide, répondait à des régularités sociales ? Il n'a pourtant, que l'on sache, ni épuisé le sujet, ni infléchi les décisions individuelles.

L'amitié est, aussi, sociale. Si les amis, comme les amoureux, sont libres de se choisir, ils ne le font, de fait, pas n'importe comment. L'apparition de régularités, de différences qui renvoient à des catégories sociales, légitime et fonde l'approche sociologique. De ce point de vue, les comportements les plus privés, les plus intimes, sont susceptibles d'intéresser le sociologue et de justifier son apport. Par ailleurs, c'est bien dans la rencontre et les interactions avec autrui que l'individu appréhende les différenciations sociales, apprend à s'y situer, à s'affilier, à négocier sa place dans la société. Les relations personnelles constituent alors un intermédiaire entre l'individu et la société. L'amitié construit également des ponts, des liaisons entre groupes sociaux. C'est en tout cela que l'on peut la qualifier de lien social.

Il est important cependant de rechercher aussi dans quelle mesure l'amitié « échappe » aux règles sociales, et d'interroger assez précisément les configurations mêmes de ces frontières. Dans le cas de l'amitié, la question est rendue plus intéressante encore du fait de cette « tension » particulière entre l'autonomie individuelle et l'inscription sociale, dont elle est un siège privilégié. Dans ce sens, le discours même sur l'autonomie de l'amitié fait partie de la réalité à envisager et, tout en étudiant ce paradoxe, le sociologue précise les limites de son regard spécifique.

La connaissance qu'il apporte provient en particulier de ce qu'il confronte des points de vue contrastés sur une question, en interrogeant des acteurs placés dans des positions différentes. Vous savez certainement ce qu'est pour vous l'amitié, mais savez-vous quel sens, quelle forme elle prend pour d'autres ? Le simple fait d'écouter des « versions » différentes, de confronter les unes avec les autres les diverses pratiques et attitudes, de mettre en rapport cette diversité avec les positions qu'occupent ces acteurs dans la société, de mesurer éventuellement les proportions de chaque catégorie, construit un point de vue relativement distancié, et pour une part « objectivé »². En confrontant les idées que se font de l'amitié des personnes d'âge, d'origine sociale, de sexe différents, et en comparant leurs représentations et leurs conduites, le sociologue dégage des régularités, des

1. DURKHEIM E., 1960 (1^{re} éd. 1897).

2. BOURDIEU P., CHAMBOREDON J.-C. et PASSERON J.-C., 1968.

ticulier par les anthropologues, dans lesquelles l'amitié se trouve davantage imbriquée dans des rapports de lignage, prend parfois l'aspect d'une parenté rituelle. Il arrive qu'elle soit prescrite, que l'on soit tenu de choisir des amis dans tel ou tel clan. Elle est souvent formalisée, symboliquement manifestée aux yeux de la collectivité, par exemple dans l'échange de sang. L'ordre des interactions entre amis est alors étroitement associé à la structuration familiale et aux intérêts de la communauté³.

Par contraste, des anthropologues ont pu qualifier l'amitié telle qu'elle se pratique au sein de nos sociétés occidentales d'« institution sociale non institutionnalisée »⁴, dans la mesure où, si elle n'est pas ritualisée ni officiellement structurée, elle reste néanmoins socialement reconnue. Elle peut être publiquement évoquée et admise.

L'amitié ne se limite pas en effet à la reconnaissance d'un terme et d'une réalité identifiés par les intéressés, elle s'assimile également à une entité culturelle. Elle renvoie à l'existence et à la circulation d'idées, de schémas, d'attentes, de modèles culturels. En s'affirmant amis, des individus font référence à des images, des règles de conduite, des modes de comportement usuels pour appuyer leur déclaration⁵. Les émotions elles-mêmes, lorsqu'elles sont exprimées, se trouvent dès lors sensibles au regard de la société sur elles, et à l'apprentissage de la conformité : « Non seulement l'expression des émotions, mais à travers elle les émotions elles-mêmes sont pliées aux coutumes et aux traditions et s'inspirent d'un conformisme à la fois extérieur et interne. [...] Sans doute il subsiste en ce domaine une large part de spontanéité personnelle. Mais elle ne se manifeste, elle ne se fait jour que dans des formes qui sont communes à tous les membres du groupe, et qui modifient et façonnent leur nature mentale aussi profondément que les cadres du langage et de la pensée collective⁶. »

Lorsqu'on pense à l'amitié se rappelle à nous toute une mémoire d'images, de récits, d'œuvres littéraires, d'exemples fameux qui ont contribué, dans notre société, à construire en particulier un « idéal » de l'amitié.

Le problème se complique, mais prend en même temps une saveur particulière, dans la mesure où intervient justement cet « idéal » de l'amitié qui contribue au sentiment d'une « mise à dis-

3. EISENSTADT S.N., 1956 ; PAINE R., 1970 ; DESCOLA P., 1993 ; DAMIANAKOS S., HANDMAN M.E., PITT-RIVERS J. et RAVIS-GIORDANI G. (éds), 1995 ; CUCO GINER J., 1995.

4. EISENSTADT S.N. et RONIGER L., 1984.

5. SUTTLES G.D., 1970.

6. HALBWACHS M., 1972, p. 173.

rence, repérer ses variations, et le confronter aux pratiques de ceux qui l'énoncent.

Cette image commune, cet idéal de l'amitié, ne date pas d'aujourd'hui. Depuis l'Antiquité est célébrée la « vertu » de l'amitié, même si cette vertu prend un sens différent selon les époques. L'amitié, en effet, n'est pas pour autant intemporelle, elle s'inscrit dans l'histoire qui marque diverses façons d'en privilégier telle ou telle dimension, d'en valoriser telle ou telle facette. Aristote¹² privilégiait le « lien de société », Cicéron¹³ recherchait l'équilibre entre la gratuité du sentiment et les coalitions d'intérêt, entre idéalisme et réalisme. Au Moyen Age, globalement, dominaient les alliances entre lignages et entre domaines. A la Renaissance prévaut une amitié complémentaire avec la famille ; elle s'en détache pourtant peu à peu par le biais des diverses confréries, cercles et associations, et devient de moins en moins formelle et institutionnalisée¹⁴. Au XVII^e siècle, un juriste, Domat, pose d'ailleurs la question de la spécificité de l'amitié au regard des autres formes d'engagements et des devoirs qu'ils impliquent, et conclut que l'amitié « n'est pas une matière des lois civiles¹⁵ ». Au XVIII^e siècle, l'amitié se situe davantage dans la sphère du privé, les modes de communication se déplacent vers l'expression des sentiments, à un moment où l'amour lui aussi se décline sur un ton paroxystique¹⁶. On voit alors s'afficher la surenchère romantique, exaltant l'utopie amicale de la compagnie choisie face à un monde social perçu comme fade ou hostile¹⁷. Au XIX^e siècle, la conjugalité occupe le devant de la scène, et l'amitié se déplace alors vers la jeunesse, au moment où l'adolescence émerge en tant qu'« âge d'or ». Norbert Elias¹⁸ a montré que les limites du domaine privé lui-même, celui de la pudeur, et plus globalement le rapport entre individu et société¹⁹ se sont déplacés au cours de l'histoire.

Dans chaque période se dégagent des évolutions structurelles qui affectent éventuellement les modes d'appartenance sociale, de dis-

12. ARISTOTE, 1994 (III^e siècle av. J.-C.).

13. CICÉRON, 1995 (I^{er} siècle av. J.-C.).

14. AYMARD M., 1986.

15. DOMAT, 1989 (1^{re} éd., XVII^e siècle), cité par THÉRY I. et DHAVERNAS M.J., 1993.

16. LUHMANN N., 1990.

17. VINCENT-BUFFAULT A., 1995.

18. ELIAS N., 1973.

19. ELIAS N., 1991.

de ce discours et de ces images, en s'imaginant que le temps est enfin venu d'une sociabilité inédite et sans contraintes. Les époques ne font qu'insister sur une composante ou une autre de l'image de l'amitié qui, comme le soulignent les historiens, persiste à maintenir une tension entre ses deux pôles, celui du libre choix individuel et celui de l'intégration sociale : « Mieux vaudra donc éviter le piège que nous tendent les discours sur l'amitié, modernisateurs ou pessimistes, littéraires ou scientifiques. Chaque époque, chaque société a tenu le sien, où l'on retrouverait sans doute cette tension entre les deux pôles de l'amitié, le singulier et le pluriel²². » C'est en effet toujours dans un double mouvement que l'amitié, de façon diversement exprimée et pratiquée dans l'histoire, combine l'élection interpersonnelle avec la construction du lien social : « A l'invention qui régit chaque rencontre particulière (sans quoi l'amitié ne serait pas ce qu'elle est) correspondent des conditions historiques de possibilité. Chacun agence les modèles dont il dispose en fonction de la position qu'il occupe : l'amitié fournit des repères sociaux autant qu'elle permet d'affirmer une identité, une singularité²³. »

Ce sont justement les différences dans les positions sociales, dans la mise en œuvre des modèles, dans les pratiques réelles, à une époque donnée, que le regard sociologique s'attache à éclairer.

A partir d'entretiens approfondis auprès d'une centaine de personnes vivant à Marseille, au cours desquels ont été longuement évoquées leurs relations²⁴, on explore ici diverses dimensions et facettes de l'amitié telle qu'elle se vit aujourd'hui. Cette étude s'appuie également sur des enquêtes, en particulier statistiques, réalisées par d'autres chercheurs qui ont abordé ces questions. La combinaison des sources et des méthodes permet d'élargir et de compléter l'analyse de la construction de l'amitié.

Les liens ne surgissent pas brutalement du néant ; ils s'élaborent par des processus d'élection à partir des cadres de la vie courante, des milieux fréquentés dans l'exercice des activités quotidiennes. Ce sont ces processus que nous suivrons au fil de l'ouvrage, en éclairant les rythmes de la construction des amitiés, depuis ses cadres d'émergence jusqu'aux histoires particulières. Les usines, les bureaux où l'on travaille, les quartiers où l'on vit constituent des contextes divers, qui, par leurs structurations, leurs « ambiances », leurs modes

22. AYMARD M., 1986, p. 465. Cf. également SILVER A., 1989 ; REY M., 1991.

23. VINCENT-BUFFAULT A., 1995, p. 9-10.

24. On trouvera une description de ces enquêtes en annexe 1.

de relations collectives, les rapprochements et les distanciations qu'ils mettent en place, favorisent plus ou moins les rencontres et l'établissement de liens amicaux. A partir des cercles sociaux, des groupes de référence qui émergent de ces contextes, se construit une sociabilité qui, selon diverses modalités, conduit à la particularisation de certains liens sous forme de relations interpersonnelles. On voit alors s'édifier le rapport entre les potentialités relationnelles offertes par les cercles sociaux dans lesquels s'inscrit l'individu, les relations effectives qu'il élabore, et les amitiés qu'il distingue. Le réseau individuel agence l'ensemble de ces relations, d'où qu'elles proviennent, dans une configuration précise. Celle-ci révèle une « façon » de construire des liens ainsi qu'un mode de rapport à la société, qui varient en fonction des positions sociales occupées. Puis la focale se resserre encore, dans l'analyse des moments clés de l'histoire des relations d'amitié, des circonstances de leur fondation, de l'impact d'événements extérieurs et des seuils importants qu'elles traversent, jusqu'à leur fin éventuelle. Là se révèlent les dynamiques de la désignation des amis, les logiques personnelles, le « vécu » particulier de l'élaboration de la relation amicale, en rapport avec les mutations du cours de la vie.

A chacune des étapes de ce mouvement du regard sur l'amitié se pose la question de l'intervention des positions sociales des personnes et de leur place dans le cycle de vie sur les procédures de distinction des amis et de construction des liens. On ne se fait pas des amis de la même façon selon que l'on est jeune ou vieux, seul ou père de famille, ouvrier ou cadre, homme ou femme. Mais au-delà de ces constatations, dans la compréhension des récits, des logiques et des sensibilités des personnes interrogées, se révèle aussi la manière dont l'amitié, pour une part, échappe à l'emprise des rôles sociaux.

En ouverture à ce propos, quelques « repères » sont offerts. Ils parlent de définitions de l'amitié, des motifs des choix amicaux, du poids des ressemblances, de la formation des cercles sociaux. Ils donnent un premier aperçu du mode sur lequel se construit le rapport entre sens commun et sens sociologique à propos de l'amitié.

Repères

Qu'est-ce que l'amitié ?

Tout un chacun sait ce qu'est l'amitié, a une idée en la matière. Certes, nous ne disposons pas forcément d'une définition toute prête, nous n'avons pas l'habitude de la donner, et la question demande un peu de réflexion. Même si nous parlons beaucoup d'amitié, il est difficile de donner un sens global au terme. Il se peut que l'on hésite, et que plusieurs définitions viennent à l'esprit. Il est possible aussi de proposer une définition différente de celle de notre voisin, notre patron... ou notre ami. Comment savoir, dès lors, si lorsque nous dénombrons nos amis, nous parlons les uns et les autres de la même amitié ? Le fait que l'on puisse se fonder sur une référence de base commune, et qu'apparaissent dans le même temps des variations dans les définitions proposées, confirme l'intérêt de poser la question des représentations de l'amitié comme une question sociologique.

Représentations de l'amitié, un noyau central

A un premier niveau, la personne à qui l'on demande « pour vous, qu'est-ce qu'un ami ? » répond à une question générale sur un personnage type, l'ami. Le fait qu'elle soit à même de répondre rapidement laisse penser que, si elle n'est pas habituée à formuler ce qu'est pour elle un ami, elle dispose néanmoins de référents fixés, stabilisés, qu'elle peut mobiliser aisément. Ces référents, qui sont appelés aussi

représentations sociales, ou représentations culturelles, facilitent la communication entre les membres de la société, en leur procurant un code commun auquel sont reliés une vision du monde, un ordre des choses, une trace culturelle¹. Lorsqu'une personne évoque ce qu'est un ami en général, elle fait sans doute appel à une figure idéalisée, à un « prototype », à savoir une sorte de « meilleur exemple » au sein d'un ensemble de cas ressemblants². Ce prototype ne fonctionne pas comme un modèle, il ne détermine pas directement les relations, mais il construit, sous forme de « cas » ou d'exemples, des catégories de situations et de personnes qui peuvent rendre compte des conduites et qui sont socialement reconnues. C'est ce mode de référence qui apparaît sans doute dans les réponses à la question « qu'est-ce que c'est pour vous un ami ? ».

On s'aperçoit que les représentations de l'amitié, telles qu'elles nous sont proposées par les acteurs sociaux, sont orientées autour d'un « noyau central », autour duquel apparaissent des variations périphériques. Celles-ci mettent en œuvre des thèmes plus mouvants, moins généraux et moins consensuels que ceux du noyau central.

Différentes enquêtes ont été utilisées pour examiner les diverses définitions données à l'amitié³ dans le sens commun, celui de « Monsieur Tout-le-monde ». A partir de l'étude du contenu des représentations révélées dans ces enquêtes, du repérage de quelques thèmes clés, de leur occurrence et de leur répartition dans la population, est ébauché un panorama des représentations sociales de l'amitié.

Le scénario du « drame »

La définition qui ressort le plus nettement dans les entretiens pourrait être intitulée « le drame ». Pour une grande part des personnes interrogées, les amis sont « ceux sur qui l'on peut compter en cas de problème grave ».

Un ami, c'est celui qui sera là quand vous aurez vraiment besoin de quelque chose. Vous pouvez compter sur lui en cas de coup dur (employée, 41 ans).

1. MOSCOVICI S. et FARR R.M. (eds), 1984 ; SPERBER D., 1989.

2. GINSBURG G.P., 1988.

3. Cf. annexe 2.

L'amitié... il n'y a pas beaucoup de gens avec qui on partage notre difficulté et notre besoin. On demande quelque chose... s'il m'arrive quelque chose, je le dis, s'il le prend au sérieux, ça c'est l'ami (ouvrier, 33 ans).

Les amis sont les personnes qui répondent toujours (c'est-à-dire sans incertitude) à l'appel. On voit très souvent les amis associés aux mauvais moments, les bons étant partagés avec les « simples copains ». L'idée de la possibilité d'un « sacrifice » de la part d'un ami est évoquée aussi.

Cet appel à l'aide en cas de difficulté est tout à fait distinct de l'entraide « banale », des petits ou gros services échangés dans une relation en cours, entraide qui ne « fait » pas les amis. La particularité réside, pour cette association du « drame » avec l'amitié, non seulement dans la gravité du problème vécu, mais surtout dans son caractère exceptionnel, et dans le fait qu'il touche de près la personne ; il s'agit d'une menace grave et personnelle, d'un malheur plus que d'une difficulté.

On trouve également l'idée d'un test : c'est là que l'on reconnaît les « vrais » amis, qu'on les distingue des autres.

Il y a les collègues de travail, et puis l'amitié, je pense que c'est pas pareil. Je pense que les amis, on les voit quand on a des mauvais moments, des problèmes. Peut-être que les collègues de travail aussi, hein, attention, mais enfin je pense qu'il faut qu'il y ait quelque chose qui se concrétise pour vraiment le voir. Je pense que s'il y avait un cas, avec un collègue de travail, il y aurait peut-être ça. Parce que c'est toujours dans le sens... si on a un problème, surtout malheureux ; c'est pas quand on est heureux, ces choses-là. C'est dans ces moments malheureux qu'on voit vraiment ses véritables amis, et ses collègues. Parce que des fois on est beaucoup entourés et tout, et quand il se passe certaines choses, l'entourage diminue, et c'est là que... ceux qui restent, c'est les véritables amis (ouvrier, 44 ans).

Statistiquement, cette définition n'est pas toujours majoritaire, et elle apparaît souvent en deuxième position dans les enquêtes quantitatives. Mais sa prégnance réside surtout dans la façon dont les personnes l'érigent en critère distinctif, ou même en test. Un tel rôle attribué au scénario du « drame » laisse penser qu'il fait partie du « noyau central » de la représentation de l'amitié. Cette définition de l'amitié structure alors la cohésion de la catégorie, en ce qu'elle s'assimile à un critère d'appartenance. Autrement dit, une personne qui faillirait aux attentes d'aide en cas de coup dur serait exclue de

la catégorie « ami ». Une telle présentation du caractère décisif de ce trait, qui fonctionne comme un critère d'attribution du label amical, nous le désigne bien comme un élément du noyau central.

La confiance, un trait englobant

La définition reposant sur la notion de confiance associe, dans les entretiens, la franchise, la sincérité, l'honnêteté, le désintéressement, l'absence de jalousie. La confiance apparaît comme une référence de base, un terme fondamental susceptible de donner lieu à des précisions par la suite.

L'amitié, c'est la confiance ; parce que si avec quelqu'un vous pouvez pas discuter de tout, je pense pas que ce soit un ami. Si on doit cacher quelque chose, c'est qu'il y a quelque chose qui cloche. Vous devez pouvoir tout lui dire, et aussi être sûre de lui (employée, 26 ans).

La notion de confiance est très majoritairement privilégiée dans les enquêtes statistiques. Il semble que l'on puisse considérer cette définition fondée sur la confiance comme une conception à la fois large et centrale, au regard de l'ensemble des représentations de l'amitié. Elle englobe en quelque sorte les autres définitions, au niveau du sens. Elle en donne un résumé qui concentre le caractère positif, culturellement valorisé, de l'amitié. La confiance serait ainsi également placée dans le noyau central de la définition, tout en fonctionnant différemment de la définition en termes de « scénario de drame ». Elle prend davantage l'aspect d'un chapeau général, d'un sens global contenu dans toutes les autres définitions, que d'un critère de test spécifique.

On retrouve très nettement dans ces représentations de l'amitié, et dans la façon dont elles s'organisent entre elles, le schéma des représentations sociales que propose Claude Flament⁴. Sur ce schéma, les représentations d'un objet sont orientées autour d'un noyau central, qui est le « lieu de cohérence » des représentations. Ce noyau central organise autour de lui un ensemble de « schèmes périphériques » moins abstraits, moins généraux et moins stables que ceux du noyau central. Cette partie périphérique sert de « zone tampon », elle autorise une certaine diversité dans l'actualisation des représentations. En effet, alors que règne un consensus global sur les éléments du noyau central, des populations contrastées peuvent

4. FLAMENT C., 1989.

s'attacher à privilégier des éléments divers situés dans la zone périphérique de la représentation.

Variété des représentations périphériques

Les autres catégories de réponses proposées ne font pas partie du noyau central de la définition de l'amitié, dans la mesure où elles ne jouent ni comme un critère décisif d'appartenance ni comme un sens englobant et général. Elles se présentent plutôt comme des variations autour d'un thème central, des divergences périphériques.

Une de ces catégories définit l'amitié comme une relation de confiance.

Une amie, c'est une personne à qui je confie... avec qui j'ai des relations plus que des sorties, je peux lui confier certaines choses sur ma vie personnelle ; à qui je peux tout raconter, qui m'écouterà, qui me donnera des conseils, sa façon de voir les choses. Je n'ai pas d'amis dans le travail car j'ai peur des racontars, que ça soit répété (employée, 45 ans).

La confiance évoque également l'idée de sceau du secret. Elle implique souvent aussi la tolérance, le respect, l'acceptation des différences : « on n'est pas jugé ». Statistiquement, la référence à la confiance arrive en troisième position dans les définitions de l'amitié.

Contrairement à la définition en termes de « drame », celle-ci n'est pas exclusive : certaines personnes envisagent des amitiés sans confidences. Les catégories qui suivent ne jouent pas non plus ce rôle de critère d'appartenance au domaine de l'amitié.

Parfois, c'est la permanence, la présence qui sont privilégiées : l'ami est celui qui est là, toujours disponible, toujours prêt à vous recevoir. Les jeunes y associent principalement le partage d'activités, alors que pour les gens plus âgés, c'est surtout une compagne, un antidote à la solitude.

Un ami, tu l'as 24 heures sur 24. L'autre, tu l'as dans le besoin, c'est vrai, il vient quand tu as un coup dur, mais il me semble que l'ami à part entière, c'est celui que tu as 24 heures sur 24 ; celui qui est là en permanence pour t'épauler (ouvrière, 24 ans).

Cette définition arrive en quatrième position dans les enquêtes statistiques. Les définitions suivantes apparaissent globalement dans

un ordre décroissant, sensiblement le même dans les différentes enquêtes de référence.

Une autre catégorie de définitions est fondée sur les échanges affectifs : « on est bien ensemble », « on a du plaisir à se voir », « on s'aime »...

Les amis, c'est ceux avec qui on est bien, qu'on est toujours content de voir, avec qui on a plaisir à faire quantité de choses différentes (cadre femme, 46 ans).

Apparaît également une définition portant sur une « proximité interindividuelle », qui marque une ressemblance posée sur un plan personnel ; « on a le même caractère », « les mêmes goûts », « les mêmes idées », des « affinités personnelles », « on se comprend », « on a de la complicité »...

Avec un ami, il n'y a pas besoin de parler pour se comprendre. On a des idées communes, une complicité. Si je vois qu'il fait une remarque que j'aurais faite, ça fait « tilt ». En fait, il faut qu'il me ressemble (employé diplômé, 38 ans).

La « proximité sociale » peut aussi définir l'amitié : il s'agit là d'une ressemblance sur le plan social et culturel. Ce sont des « gens comme nous », « on est au même niveau », « on a la même éducation », « on est du même milieu ».

Une comparaison entre l'amitié et la relation familiale est parfois évoquée aussi.

Un ami, c'est comme un frère que j'aurais choisi. Je peux lui faire confiance, comme à mon frère ou à mes parents (ouvrier, 26 ans).

Il arrive que la comparaison se fasse au détriment de la famille...

Un ami, c'est quelqu'un sur qui on peut compter. Peut-être plus que sur la famille. On a besoin de quelque chose, on se tourne vers eux. Que la famille, des fois on se tourne vers eux, eh bien... c'est non. C'est sur les amis qu'on peut compter. Des fois on dit « les frères et les sœurs... » mais moi j'ai mon amie, c'est sûr, ça fait vingt-deux ans qu'on se connaît, c'est elle ma sœur (ouvrière, 44 ans).

Une définition qui privilégie le « long terme », l'inscription de la relation dans le temps, a été peu fréquemment mise en avant, mais il peut être important de l'évoquer. Ici, l'ami « c'est celui qui me

connaît bien », et cela demande du temps, « on se connaît depuis longtemps ».

C'est difficile, les amis. Il y a des amis qu'on voit rarement mais ce sont des amis. C'est le passé qui fait l'amitié, ce qu'on a vécu en commun (employée, 47 ans).

On trouve aussi une catégorie rendant compte de la « facilité » de la relation : « il n'y a pas de gêne », « on se sent à l'aise », « on n'a pas besoin de faire des efforts », « on passe sans être invité », « on n'a pas besoin de rendre des comptes », « on n'a pas de devoirs ».

Quand on est amis, on ne s'invite pas, les autres viennent, on mange ce qu'il y a. On peut passer à onze heures du soir. C'est ça qui fait les amis. Mais si ça dérange, on le dit, et il n'y a pas de problèmes (cadre, 37 ans).

Bien entendu, ces définitions ne sont pas exclusives les unes des autres. Le fait de privilégier comme définition de l'amitié la proximité interindividuelle ne veut pas dire que l'on ne compte pas sur ses amis en cas de coup dur, ou que l'on n'a pas besoin de leur présence. Il s'agit plutôt d'une question d'accentuation, de primauté donnée à tel ou tel aspect. Ce sont les variations observées dans ces mises en priorité qui vont retenir maintenant notre attention.

Une pluralité de définitions

Le fait de mettre l'accent sur tel ou tel trait caractéristique de l'amitié est socialement distribué, des régularités apparaissent ; celles-ci confirment que le sens donné à l'amitié relève bien d'une construction culturelle, et d'une inscription sociale. En fonction, en particulier, de la profession exercée, du niveau de diplôme, du sexe, on ne donne pas la même définition de l'amitié ; des tendances statistiques apparaissent dans la distribution des réponses.

Confiance et soutien, le noyau stable

Pour les traits composant le noyau central de la définition de l'amitié, la question de l'effet des divisions sociales se pose, on s'en doute, de façon un peu particulière.

La définition impliquant la confiance demeure très équitablement répartie selon les critères, dans l'ensemble des enquêtes traitées : on ne trouve aucun écart remarquable par rapport au pourcentage global. Qu'il s'agisse des hommes, des femmes, des diplômés ou non, des ouvriers ou des cadres, toutes les catégories de personnes proposent à part sensiblement égale une définition de l'amitié fondée sur ce thème de la confiance ; celui-ci reste stable dans sa position, la répartition est très peu variable. Il semblerait donc que cette définition soit relativement consensuelle, régulièrement distribuée socialement. Cela ne peut que confirmer son inscription dans le noyau

central sous la forme d'un thème « englobant », qui rend compte d'une grande généralité de signification.

L'autre trait identifié comme central, qui fonctionne lui plutôt en termes de critère d'appartenance à la catégorie « amitié », ne montre pas non plus de divergences bien nettes selon les facteurs sociaux principaux, dans les enquêtes statistiques. Le scénario du « drame », en effet, varie peu lui aussi.

Dans les enquêtes plus « qualitatives », celles qui au cours des entretiens laissent les personnes s'exprimer longuement, une tendance plus nette se dessine, qui attribue aux ouvriers une grande part dans l'énonciation de cette définition. Les ouvriers apparaissent en effet plus nombreux dans ces enquêtes à définir l'amitié comme la certitude d'une aide en cas de « coup dur », et ce scénario du « drame » apparaît souvent chez eux en première place. On trouve cette définition présente aussi chez les employés, davantage chez des gens relativement âgés, non diplômés, que chez les jeunes. Des cadres la proposent aussi, mais plutôt en seconde position : elle n'est pas spontanément privilégiée. Ceux qui l'évoquent sont plutôt des cadres âgés, non diplômés, promus « à l'ancienneté », et d'origine ouvrière.

En ce qui concerne la division sexuelle, les hommes proposent légèrement plus cette définition en termes de drame que les femmes, selon l'ensemble des enquêtes. L'âge fait peu varier la répartition des définitions ; pour le thème du drame comme pour celui de la confiance, il ne semble pas se dégager d'âge particulièrement sensible à l'une ou l'autre de ces dimensions.

On peut, à partir de ces résultats, formuler une double conclusion en ce qui concerne la définition de l'amitié sous la forme d'un scénario du drame. D'une part, ses variations statistiques sont faibles, aucune population ne l'avance beaucoup plus nettement qu'une autre ; en cela, elle diffère peu de la définition en termes de confiance. D'autre part, le mode de questionnement influe certainement sur la forme de la réponse. En effet, les entretiens approfondis semblent favoriser la définition en termes d'aide, ainsi que son expression par les ouvriers et les personnes peu diplômées.

Les autres définitions et leurs variations

La prééminence donnée dans l'amitié à l'échange de confidences ressort plus fortement chez les employés et chez les personnes non diplômées. Les femmes évoquent davantage ce thème

que les hommes. La différenciation par âges n'apparaît pas ici non plus très nettement.

La définition en termes de présence semble liée à la détention d'un diplôme, baccalauréat ou davantage. Les jeunes la proposent plus nettement que les autres, en particulier lorsqu'elle est associée avec l'idée de détente et d'amusement, privilégiée aussi par les hommes.

Les réponses insistant sur le côté affectif, sur le plaisir partagé, révèlent deux populations contrastées. Les cadres supérieurs et professions libérales, très diplômés, apparaissent globalement comme les « spécialistes » de cette dimension affective. Statistiquement s'y ajoute néanmoins une part non négligeable d'ouvriers et d'agriculteurs non diplômés. Enfin, les hommes et les jeunes de moins de 25 ans favorisent très légèrement cet aspect.

La proximité interindividuelle est mise en avant surtout par des employés et professions intermédiaires, plutôt diplômés. Les hommes et les femmes la proposent de façon égale.

La proximité sociale est surtout le fait des professions intermédiaires, ainsi que des professions libérales et cadres supérieurs, diplômés du baccalauréat au moins.

La comparaison avec la famille n'apparaît que dans certaines enquêtes, où ce rapprochement est plutôt opéré par les ouvriers, non diplômés, aussi bien hommes que femmes.

La définition insistant sur le long terme et la pérennité de la relation reste à la fois peu fréquente et assez régulièrement répartie, aucune population très spécifique ne se dégage.

Enfin, la notion de liberté, de facilité, apparaît comme relativement privilégiée par les professions libérales et cadres supérieurs, diplômés. Les autres facteurs, sexe et âge, ne se révèlent pas marquants.

Si l'on reprend donc les grandes tendances repérées sur ces facteurs, on note que les ouvriers privilégient le « drame » (dans les enquêtes par entretiens surtout), la dimension affective parfois, et la comparaison avec le lien familial. Les employés mettent surtout en avant la confiance, la proximité interindividuelle, puis le long terme. Les cadres diplômés mentionnent davantage le partage affectif, et se réfèrent également à la proximité sociale et à la liberté, la facilité de la relation.

La division sexuelle montre que les hommes privilégient davantage la définition du « drame », la présence et la comparaison avec la famille ; les femmes, la confiance.

En ce qui concerne l'âge, les jeunes mettent en avant la dimension

affective, la proximité interindividuelle, la présence (dans les activités partagées), la facilité. Les 35-59 ans sont plus attachés à la confiance, à la proximité sociale, peut-être plus marquante à cet âge. Dans l'ensemble, ces différences en fonction de l'âge restent cependant moins marquées que celles liées à la catégorie socio-professionnelle.

On peut penser, très schématiquement, que les ouvriers demeurent plus sensibles à la sécurité (évoquée sous la forme d'une réponse assurée en cas d'appel, de drame, et de l'analogie avec un rôle « assigné », celui du frère) ; que les employés privilégient le versant de la proximité interpersonnelle, de la compréhension mutuelle exprimée dans la confiance, de la ressemblance, de l'intimité. Les cadres font surtout intervenir l'affectif, tout en restant attentifs à la proximité sociale qui autorise peut-être la facilité dans la relation vécue.

Lignes de force et formes du discours

La moitié des personnes ayant donné plus d'une définition, il est intéressant d'étudier leurs co-occurrences, du moins pour celles qui obtiennent un score significatif. On peut ainsi confronter la première réponse, spontanément privilégiée, avec les suivantes éventuelles.

Les personnes qui mettent en avant la définition fondée sur la confiance l'associent avec toutes les autres de façon assez équilibrée, sans qu'il apparaisse de nette priorité. En référence à cette notion centrale, englobante, de la confiance, les autres définitions relèveraient donc des traits « périphériques », du « halo flou », des « contours flous » des représentations culturelles¹. Ces définitions ont à voir avec la confiance, mais en donnent des éclairages précis et divers. Ce sont surtout elles qui varient, qui sont distribuées différemment entre femmes et hommes, entre jeunes et vieux, entre cadres et ouvriers. Pour Jean Maisonneuve et Lubomir Lamy², la confiance représente un thème transversal, contenu dans les autres : « Cette dimension de confiance peut donc être considérée comme transversale aux trois thèmes retenus, car elle apparaît implicitement à propos de la communication (avec les items "être franc, sincère",

1. La première expression est de Claude FLAMENT (psychosociologue) [1989], la deuxième de Luc BOLTANSKI (sociologue) [1982], et la troisième de Dan SPERBER (anthropologue) [1989]. On remarquera la convergence des diverses disciplines à propos de ces schémas d'organisation des représentations sociales...

2. MAISONNEUVE J. et LAMY L., 1993, p. 45.

“se confier à lui”) ; à propos de l’entraide (avec l’item “compter sur l’ami dans tous les cas”) comme à propos de la fidélité (“se fier à lui, lui être attaché”).»

Il est intéressant aussi de remarquer que certaines définitions (le drame, la confiance, la proximité interindividuelle, l’affectif) sont dans les enquêtes statistiques plutôt proposées en deuxième et troisième position. Ces définitions de l’amitié apparaissent dans un second temps, comme en complément ; alors que la définition fondée sur la confiance est surtout proposée d’emblée.

On a fait l’hypothèse plus haut de l’appartenance de la définition en termes de « drame » au « noyau central » de la représentation de l’amitié. Or, on voit se dégager quelques variations dans la référence à cette définition. La question, dans toutes ces enquêtes, était ouverte. Il ne s’agissait donc pas de marquer un accord avec une proposition, mais de privilégier spontanément une définition. Si l’on reprenait les catégories isolées ici, sous forme de questions fermées, l’accord avec l’item « l’ami est celui qui ne fait jamais défaut en cas de coup dur » serait probablement très général. Les variations ici dégagées relèvent plutôt, pour cette définition, d’une plus ou moins grande distanciation avec cet élément du noyau central, en fait d’une propension différente à l’exprimer spontanément tel quel, sous cette forme.

La question de la forme mérite d’être plus amplement discutée. On peut en effet se demander si les ouvriers ne marquent pas, davantage que d’autres catégories sociales, une tendance à s’exprimer de façon générale sous forme de « prototypes », d’exemples, de récits. Cette hypothèse n’est pas nouvelle³. Elle contribuerait à expliquer la plus ample utilisation de ce scénario du drame par les ouvriers, là où d’autres parleront davantage en termes de qualités intrinsèques de l’échange, ou de l’ami. Pour Jean Maisonneuve et Lubomir Lamy également, « certains contextes d’entretien permettent d’inférer qu’ouvriers et employés se confient surtout en termes d’“événements” prégnants pour eux, tandis que les cadres le font surtout au niveau des sentiments⁴ ». Ce scénario apparaît d’ailleurs davantage, on l’a vu, dans les entretiens que dans les enquêtes par questionnaire, comme si la liberté de formuler oralement son discours favorisait le recours à cette forme de langage.

Par ailleurs, la façon dont les personnes dans ces entretiens

3. Cf. SCHATZMAN L. et STRAUSS A., 1955 ; BERNSTEIN B., 1975, ainsi que la critique par W. LABOV, 1976, des extensions parfois caricaturales de cette hypothèse.

4. MAISONNEUVE J. et LAMY L., 1993, p. 48.

érigent quasi systématiquement, et explicitement, ce scénario en « test » de validité de l'amitié, donc en critère d'appartenance à la catégorie, confirme son appartenance au « noyau central » de représentations. Par comparaison avec cette forme de scénario fondée sur l'énonciation d'un « cas »⁵, la notion de confiance se poserait comme un terme englobant, qui résume et concentre la condition de la relation d'amitié. Plutôt que d'en donner une illustration exemplaire, elle la recouvre de sa généralité.

L'étude du lien étroit qui associe l'amitié avec la confiance est développée en particulier par S.N. Eisenstadt et Luis Roniger⁶. L'interpersonnalité, l'intimité de la relation d'amitié supposent une connaissance de l'autre sur laquelle repose la confiance, confiance qui cependant ne se réduit pas à cette connaissance. Pour Georg Simmel⁷, la confiance est intermédiaire entre connaissance et ignorance à propos d'une personne. La confiance établit certes une réduction de l'incertitude à propos de l'autre, mais ne se limite pas à l'expérience : elle permet justement de dépasser celle-ci. La confiance accordée étend en effet l'engagement au-delà d'une simple extrapolation de l'expérience, en atténuant les incertitudes sur autrui dans l'optique d'une confiance inconditionnelle dans ses qualités essentielles et ses dispositions fondamentales et durables⁸. Cette confiance n'a pas toujours besoin de temps pour s'établir ; les entretiens fournissent, on le verra, nombre d'exemples d'« amitiés-coup de foudre », où dominant l'« instinct », « le flash », le « tilt »... Cette réduction de l'incertitude, même soudaine, semble constitutive de l'amitié, elle fonctionne comme un critère décisif d'appartenance à cette catégorie. Les ouvriers interrogés expriment plus ouvertement cette dimension sécurisante de l'amitié : en situation exceptionnelle, en cas de drame, l'ami est celui qui répond toujours en cas d'appel, ou même sans qu'il y ait appel.

Les amis, il n'y a pas besoin d'y faire appel, ils sont là, on peut compter sur eux. Il n'y a pas besoin de parler pour se comprendre. C'est très important, l'amitié. J'en ai besoin, ça me rassure. J'ai besoin de savoir qu'il y a des gens autour ; besoin qu'ils me confortent dans mes décisions (employé d'origine ouvrière, 37 ans).

5. GINSBURG G.P., 1988 ; SEMIN G., 1989.

6. EISENSTADT S.N. et RONIGER L., 1984.

7. SIMMEL G., 1950 (1^{re} éd. 1903), p. 318.

8. SILVER A., 1989, p. 277.

Le « toujours » renvoie non pas à une dimension temporelle, mais à la certitude de la réponse adéquate. Même si les personnes se défendent, dans les entretiens, d'associer un quelconque intérêt avec la relation d'amitié, en stigmatisant fortement cette attente, il y apparaît néanmoins nettement la notion d'un devoir. Devoir qui, s'il n'est pas rempli, s'il y a « déception », « trahison de la confiance », peut être cause de rupture.

Les employés, mais aussi les femmes, qui privilégient la dimension de la confiance, s'attachent par là à maximiser directement la connaissance de leur partenaire. Par ses propos, celui-ci se « révèle » ouvertement, « en profondeur » et « sans masque ». La confiance montre aussi une insistance sur le caractère privé de la relation : elle est réservée. Elle implique également, et les personnes interrogées insistent fortement sur cet aspect, le respect du devoir de secret. Là aussi, la trahison est rédhitoire. La confiance fait également appel à la notion de franchise ; on y dit ce qu'on ne dit pas ailleurs, qui n'est habituellement pas dicible, et qui peut faire appel à une compréhension, à une tolérance particulières, même si l'on demande aussi de conforter des opinions ou des attitudes, de reconforter. C'est l'intimité sans fard. S'il y entre une dimension de sécurisation, elle est plus quotidienne, plus intime que celle qui est davantage évoquée par les ouvriers.

Les cadres diplômés semblent, eux, mettre un peu plus en avant la tonalité affective. Il n'y a plus de conditions, plus de demande de sécurité, plus de devoirs. La confiance se construit dans le sentiment, le plaisir du contact, et sa facilité. La proximité sociale, qu'ils mettent également en avant, permet peut-être de faire l'économie d'exigences plus formelles.

En ne considérant que ces trois catégories sociales, qui semblent marquer des tendances nettes dans leurs propositions de définitions de l'amitié, on voit se dessiner, au fur et à mesure que l'on « monte » dans les classes sociales, une tendance à privilégier les caractères informel, libre (sans devoirs), privé, proche, intime et affectif de l'amitié.

Si cette distribution des définitions de l'amitié s'avère sensible à la classe sociale, si des différences apparaissent également en fonction du sexe, on ne voit pas, en revanche, se dégager de nette variation en fonction de l'âge ou du déroulement du cycle de vie. Ce facteur est très important en ce qui concerne les manifestations des relations d'amitié, nous le verrons plus loin, mais ne marque pas vraiment les représentations de l'amitié en général. Celles-ci ne « suivent » pas l'évolution des pratiques avec l'âge ; plus sensibles au statut profes-

sionnel et aux origines sociales, ces représentations semblent relever davantage d'un marquage culturel qui dépasse les positions individuelles (et provisoires) dans le cycle de vie.

On constate également que la comparaison avec l'amitié « unifie » en quelque sorte, par opposition, la catégorie des « simples copains ». Ceux-ci se trouvent, quelles que soient par ailleurs les définitions données de l'amitié, toujours du côté des « bons moments », joyeux, passés en bande à pratiquer une activité, un loisir, en tout cas attachés à des circonstances, à des modes de fréquentation plus qu'à une définition « essentielle ». Ils sont, par comparaison, nettement moins valorisés.

Ces trois définitions, le drame, la confiance et l'affectif, font en tout cas ressortir le caractère exceptionnel (situations d'exception, et relations d'exception) de l'amitié. Ces représentations lui confèrent également une dimension privée, à l'écart des institutions et des routines sociales.

Pourquoi X est-il mon ami ?

De façon concrète, que se passe-t-il lorsque, au cours d'un entretien, les personnes sont invitées à parler de l'amitié ?

A la question « qu'est-ce que c'est pour vous un ami ? », la réponse vient sans hésitation. En revanche, lorsqu'il s'agit ensuite d'expliquer des amitiés particulières avec des personnes nommées (« pourquoi Untel est-il votre ami ? »), la réponse est beaucoup plus difficile à obtenir, et elle s'écarte souvent de la définition de l'ami « en général » donnée auparavant. On demande ensuite de raconter comment s'est passée la rencontre initiale, ses circonstances, le déroulement de la relation, les seuils importants... et là, le récit est beaucoup plus aisé.

Ces attitudes différentes apparues dans les entretiens conduisent à distinguer ainsi trois niveaux différents de discours : la définition de l'ami en général, la justification d'amitiés précises, et le récit de la fondation et de l'évolution de la relation.

Les acteurs à qui l'on demande de nommer leurs amis sont libres d'apposer leur label aux relations, de décider s'il s'agit d'amitié ou non pour chacune de leurs relations. Simplement, loin de laisser fonctionner ces « processus de désignation¹ » à l'aveuglette, on préfère étudier ici précisément leur mise en place, leurs justifications, leurs fonctionnements et leurs variations.

1. ALLAN G., 1979.

Explorons maintenant ce niveau de discours, recueilli au moment où, dans l'entretien, les personnes décrivent et comparent entre elles des relations vécues, particularisées, avec des personnes dont elles ont donné le prénom. La réponse à la question « pourquoi Untel est-il votre ami ? » provoque surtout de l'embarras. On ne peut plus, là, faire appel à des représentations sociales suffisamment consensuelles et fixées, à des « idéaux » ou des « prototypes », pour expliquer les relations d'amitié précises, personnalisées.

Graham Allan² signale ainsi que les raisons pour lesquelles se construit une amitié n'existent pas dans le discours ; ou encore qu'il n'y a pas, dans nos cultures, de « mythes » permettant de rendre compte d'une relation existante, en train de se poursuivre. On peut bien sûr en dire autant de l'amour : « Sans accès à l'autoréférence, l'amour ignore "le désir de connaître" et reste "sans réplique" face aux questions. Il ne répond pas au langage par le langage, et c'est la raison pour laquelle la "justification" lui est étrangère³. » De même, il est possible de raconter la fondation de l'amitié, d'expliquer les raisons de sa rupture, mais il est beaucoup plus difficile de justifier son existence courante.

Les descriptions des relations sont néanmoins susceptibles d'être recueillies au cours de l'entretien, en particulier en demandant aux personnes interrogées de comparer les liens avec les partenaires réels qu'elles ont qualifiés d'amis (« Est-ce la même amitié avec X et avec Y ? A quoi sont dues les différences ? » ; ou bien « Pouvez-vous comparer les liens avec chacun ? »). C'est un procédé propice à la recherche des traits pertinents, c'est-à-dire des critères sur lesquels se fondent les différences. Précisons que les questions demandant de comparer entre eux les liens amicaux sont posées en fin d'entretien, alors que chaque ami a déjà été longuement évoqué. La comparaison fait donc saillir à chaque fois un ou deux traits seulement, qui synthétisent les qualités particulières de chaque lien, celles qui le distinguent des autres de façon significative pour la personne interrogée.

La divergence

Il peut paraître surprenant, au premier abord, de voir alors ces descriptions se détacher de la définition générale de l'amitié qu'ont

2. *Ibid.*, 1979, p. 42-43.

3. BOLTANSKI L., 1990, p. 183 ; il cite là KIERKEGAARD S., 1980, p. 88.

donnée les personnes, comme si elles l'avaient oubliée. Apparemment, ce type de divergence n'est pas exceptionnel, d'autres auteurs ont relevé des écarts comparables⁴.

Dans les entretiens, les ouvriers, on l'a vu, définissent majoritairement l'amitié par le soutien en cas de problème grave. Ils introduisent ici, dans les descriptions de leurs relations amicales réelles, des thèmes davantage liés à l'interindividualité, aux affinités, à l'affectivité, qui se rapprocheraient donc des définitions en termes de proximité interindividuelle et de lien affectif. Pour les ouvrières, on voit apparaître largement la confiance.

Question : Pour vous, qu'est-ce que c'est un ami ?

Un ami, vraiment, je crois que je peux tout lui demander, qu'il peut tout me demander ; voilà, c'est ça. C'est ce que je ressens, ça n'a jamais été : « Ah, si je te demande ceci, qu'est-ce que tu fais ? », mais c'est ce que je ressens. Pour moi l'amitié en général c'est ça, c'est pouvoir tout demander, et agir en toute confiance, en toute sincérité. [...]

Question : Pouvez-vous comparer les liens que vous avez avec chacun d'eux ?

Richard, il est reposant, je dirais. Ça roule, ça va bien, c'est une relation facile, tranquille. Gérard, il fait vider son sac, c'est un peu un épanchement avec lui. Antoine, il est tourmenté. Hormis les discussions qu'on a sur le ciné, la politique, c'est de ses problèmes qu'on parle, toujours. Avec Jean-Luc, la relation elle est franche, elle est sincère, c'est toujours le cœur qui parle, c'est très naturel. Paul, j'ai énormément d'affection pour lui. Je prends tout ce qu'il dit avec beaucoup d'humour ; et puis il se prend pas au sérieux, il vous raconte un tas de trucs mais il se prend pas vraiment au sérieux, et c'est bien comme ça (chef d'équipe, 39 ans).

On voit que les qualificatifs portent soit sur la relation elle-même, sa facilité, sa particularité, sa valeur, soit sur la personne, son caractère, ses traits de personnalité.

Les employés privilégient dans leurs définitions générales la confiance, la proximité interindividuelle. La différence est moins marquée que pour les ouvriers : ils décrivent également leurs relations réelles comme relevant de ces deux dimensions, y ajoutant le long terme, la présence et le partage affectif. Les employées femmes en particulier centrent très nettement leurs relations vécues sur la confiance et la proximité interindividuelle, mais elles les décrivent davantage que les hommes en termes affectifs.

4. FLAMENT C., 1989.

Question : Pour vous, c'est quoi un ami ?

Un ami, pour moi, c'est un morceau de moi-même. Comme une main, ou une jambe, quelque chose qui aide à exister, et à continuer, et sans qui on existe, mais tronqué, quoi, impotent, mal formé [...].

Question : Et votre amie d'enfance, qu'est-ce qui fait qu'elle est votre amie ?

Je sais pas pourquoi. Je l'aimais ; c'est de l'amour, je crois, carrément. Et encore maintenant. C'est très affectif. Je suis bien quand je suis avec elle, il n'y a pas d'autre mot, quoi (employée, 32 ans).

Les employés masculins, s'ils proposent moins que les femmes la confiance comme définition, l'abordent plus souvent dans leurs descriptions de relations réelles ; mais il faut noter qu'ils sont, dans ce cas, plus diplômés que leurs homologues féminines.

Enfin, les cadres mettent d'emblée l'accent dans leurs définitions de l'amitié sur la dimension affective, la proximité sociale et le long terme. Dans la description de leurs relations vécues, ils ajoutent la proximité interindividuelle mais aussi la confiance, pour laquelle les hommes rejoignent presque les femmes.

De façon générale, la qualité affective, la proximité interindividuelle et la confiance apparaissent donc bien plus fréquemment dans les descriptions de relations avec des personnes précises que dans la définition de l'amitié « en général », plus abstraite et plus distante du vécu des individus. Un homme a explicitement désigné cette différence :

Un ami, c'est quelqu'un sur qui on peut compter. Enfin, en apparence. Sur qui on peut compter, tant qu'on n'a pas d'ennuis, justement, on peut peut-être y compter, mais quand on a des ennuis, c'est à savoir si ce sera vraiment un ami.

Question : C'est un peu un test, cette question d'ennuis ?

Un test, je sais pas. Ça peut donner une opinion.

Question : Parce que vous distiez : quand on a un pépin, c'est là qu'on voit si c'est des amis.

Non, ça c'est des idées reçues que l'on a [rire], c'est des idées reçues, ça. Je sais pas, moi j'ai pas eu à vivre cette situation (employé, 52 ans).

Il décrira ensuite ses amitiés comme relevant essentiellement d'une proximité de mentalité, de valeurs. Il prend donc ses distances par rapport à ce discours culturellement normé qu'il a reproduit.

On mesure ainsi un certain écart entre le discours intégré et reproduit, et les comportements et représentations plus individuels : « Même lorsqu'un discours intégré existe, un enseignement de doctrine religieuse par exemple, on aurait tort d'y voir automatiquement

l'expression exacte des représentations mentales de ceux qui le tiennent ou l'écoutent : ce discours est lui-même un comportement, souvent un comportement de répétition autant que de communication, un comportement qui doit être compris à partir des croyances et des intentions qui le sous-tendent ; il n'est pas à lui-même sa propre explication⁵. » Le « drame », ici, apparaîtrait comme un prototype culturel, « répété » dans le cadre d'une définition générale, mais pas forcément actualisé dans les justifications particulières d'amitiés engagées.

Comme la quasi-totalité des personnes qui ont proposé la définition de « l'aide en cas de coup dur », cet employé dit ne pas avoir eu à affronter cette expérience. Cette notion de « test » (c'est dans l'adversité que l'on voit qui sont les vrais amis) semble donc ici détachée de la réalité vécue, ne pas relever d'un passage à l'acte, mais plutôt d'une épreuve imaginaire, dont le résultat hypothétique fonctionne bien comme critère décisif pour l'apposition du label « ami ». Les relations vécues, identifiées, sont en tout cas plus immédiatement qualifiées en termes relevant de l'échange courant d'affectivité et de communication intime.

La diversité

Il est étonnant également de constater la grande variété des « raisons » pour lesquelles on aime ses amis. Une même personne peut en donner des justifications tout à fait diversifiées, hétérogènes, en fonction des amis en question. A tel point que l'on peut émettre l'hypothèse selon laquelle il n'y aurait pas un « comportement » d'amitié stabilisé, propre à une personne, mais plutôt des relations d'amitié, chaque lien étant particulier, unique. Ce résultat est très important dans la mesure où il déplace l'intérêt, de l'individu vers la relation. Ce ne sont pas les caractéristiques individuelles qui sont les plus pertinentes, mais les caractéristiques des liens ; l'attention est en particulier portée sur l'histoire des relations, sur les circonstances de leur émergence. Pour le moment cependant, il s'agit simplement de préciser les divers éléments invoqués par les acteurs pour justifier l'apposition du label « amitié » sur leurs liens. Ceux-ci sont fortement contrastés, et montrent que les qualités nécessaires ne répondent pas à un modèle unique. Parfois les principales raisons invoquées tiennent aux vertus de la relation elle-même, d'autres fois ce sont les qualités des personnes qui sont déterminantes.

5. SPERBER D., 1989, p. 123.

Avec Anita, c'est de l'amour, mais c'est pas la même sorte d'amour qu'avec mon mari. Avec Boris... [hésitation], je sais pas... c'est une réflexion. Nicole, c'est une durée, une longévité. Fabrice, c'est son sens des personnes. Carole, c'est sa bonne humeur, sa façon positive de voir les choses, c'est agréable. Doris, c'est un peu pareil, elles sont gaies. Blanche, c'est une admiration, je l'admire parce qu'elle vit ce en quoi elle croit, elle est droite et elle le vit. Avec Solange, c'est le côté « aller à l'essentiel ». Avec Catherine, c'est son désir de comprendre et de s'intégrer, une espèce d'intelligence de participation. J'ai envie de l'aider, et elle l'accepte (employée, 32 ans).

Même à l'intérieur de chaque dimension, qualités relationnelles ou qualités personnelles, des dispositions très différentes sont mises en avant, touchant à des types de facultés divers. Il ne semble pas y avoir d'« ordre » unique de valeur.

Christian, c'est la spontanéité ; on est spontanés, et rien n'a d'importance. Marc, c'est plutôt la sensibilité, quoi, l'âme. Le côté sensible, et l'humour. Solange, c'est la gaieté, et accrocheuse, quoi ; c'est quelqu'un qui a ses idées, qui a toujours la pêche, et... c'est bon, elle ira jusqu'au bout. Elle, ses arguments, elle n'en manque pas. Jacques, c'est la confiance (employé, 29 ans).

On conçoit qu'il soit alors très difficile de hiérarchiser ces amitiés. Certaines personnes s'insurgent ouvertement contre cette idée même (il ne leur est, cela dit, rien demandé de tel). Une ou deux fois pourtant, des personnes ont entendu ainsi la question sur la comparaison des liens. La qualité, l'intensité affective de la relation servent peut-être de fil conducteur à cette hiérarchisation, mais ce qui fait justement cette qualité, ce qui construit cette différenciation affective, ne repose pas sur une échelle unique.

Paula, c'est en premier, en qualité et en intensité, avec toute la complicité... En deux, je dirais Patrick, en affectif et en qualité aussi ; pas forcément en intensité. Marie-Claire en trois, pour la fréquence. C'est de la curiosité, c'est de l'intrigue, une stimulation, j'ai envie d'aller plus loin. En quatre, c'est Sylvain, pour la chaleur. Norbert en cinq... C'est mon docteur, Norbert, c'est mon psy. C'est moins du relationnel, c'est mon psy... (employée, 46 ans).

Cette diversité dans les qualités relationnelles peut construire un système de complémentarités. Il est parfois satisfaisant d'avoir justement des amis différents.

Florence et Séverine, elles, ce qu'elles m'apportent vraiment, c'est qu'elles m'enlèvent le côté sérieux, c'est-à-dire, je me crois à l'école. Donc c'est agréable, parce que des fois, dès qu'on a un enfant, une vie de couple, de suite on rentre dans des mondes sérieux, travail, tout ça... Et Florence et Séverine, elles m'enlèvent ce côté-là. Avec elles, c'est le jeu, où on délire, on dit un peu n'importe quoi, on choque... Donc c'est ça que j'apprécie chez elles ; parce que des fois je me demande : « Qu'est-ce que je leur trouve ? » Il y a des gens qui sont complètement dégoûtés, de Florence et Séverine, hein... Eh bien moi, ça me plaît. Parce que c'est bien, c'est rigolo, c'est naturel, il n'y a pas de principes, pas de morale, c'est n'importe quoi... [...]

Éliane, c'est plus comme Carole, comme Pascale, des gens avec qui on peut peut-être avoir des relations beaucoup plus normales qu'avec Florence et Séverine, mais bon, c'est la routine, c'est normal, quoi. Et la qualité, c'est que des fois c'est bien de voir des gens normaux, hein... (employée, 28 ans).

Les apports contrastés des uns et des autres, les qualités différentes qu'on leur attribue répondent sans doute aux diverses facettes de sa propre personne, comme pour cette jeune femme oscillant entre les mondes de l'enfant et de l'adulte. Le réseau d'amis serait ainsi un lieu de résonance de la multiplicité des identités, au sein duquel les diverses relations permettent de jouer de ses ambivalences, de ses attermoissements identitaires. Synthèse illusoire, ou richesse de l'emprunt à des modèles contrastés, de toute manière les relations d'amitié sont bien le siège de jeux identitaires et de confrontations entre des systèmes de références contrastés.

Proximités et partages

Ayant constaté cette pluralité, ce panachage des arguments « explicatifs » des amitiés, on peut repérer néanmoins quelques thématiques récurrentes.

On retrouve le poids accordé par les jeunes au partage d'activités, à la présence dans des contextes communs.

Le point commun, c'est la stabilité dans les relations. Tous les trois, c'est des relations stables. C'est important pour moi, parce que je suis quelqu'un de relativement stable, c'est ma nature. Les caractériser, ensuite, j'avoue que j'ai du mal. Laurent, c'est surtout des relations... je les rapporterais au milieu dans lequel on a des relations : Laurent, c'est surtout des relations de fête, de sport... c'est une prédominance dans la fête, les sorties, tout ça. Virginie, c'est surtout les relations dans un milieu de travail, et même extra-professionnel, mais c'est pas spéciale-

ment la fête. C'est les bouffes, mais pas vraiment la fête. Irène, c'est la vie de tous les jours... (employé, 27 ans).

Plus tard, la nécessité d'apports complémentaires, et plus personnels, est exprimée. La relation se fonde davantage sur l'interpersonnalité, sur la reconnaissance d'une proximité entre deux individus qui se sont choisis, et qui partagent beaucoup ensemble.

La relation qui est la plus haute pour moi, c'est celle avec Béatrice. C'est-à-dire que... il y a des discussions qui ne mènent à rien, il y a des discussions qui volent bas, et des discussions qui apportent des choses, qui sont intelligentes. Elle a un esprit très très fin, on ne sait pas dire des banalités ensemble. C'est un peu présomptueux, mais... on ne parle pas pour ne rien dire, il y a toujours quelque chose. Alors que des fois, avec Valérie, on se voit des fois comme ça, pour rien, ou parce qu'on s'enquiquine, alors on s'enquiquine ensemble. Ça ne se produit jamais avec Béatrice. Avec Juliette non plus d'ailleurs, c'est une relation aussi de moments choisis, comme ça. [...] La meilleure relation que j'ai, je crois que c'est avec Béatrice. Avec Géraldine, Paula, on a une certaine complicité les unes par rapport aux autres, parce qu'on s'est rapprochées par des problèmes qu'elles ont eues, ou que j'ai pu avoir, et qui ont amené des liens, des confidences, on s'est un peu racontées. Une certaine complicité, quoi. Mais ça n'atteint pas la qualité que je peux avoir avec Béatrice. En fait, à côté de Béatrice, elles me connaissent très mal (employée, 32 ans).

L'histoire vécue, les problèmes discutés ensemble, la complicité qui en est née, la connaissance de l'autre, l'intensité des moments partagés, mais aussi l'enrichissement personnel par le contact avec l'autre, établissent autant de fondements de la qualité relationnelle. A ces aspects d'histoire partagée et d'apports mutuels s'ajoute la similitude des goûts, des « façons de voir », pour constituer la proximité interindividuelle qui se situe, avec la qualité affective, au cœur des appréciations des relations vécues.

Angela, c'est la complicité, le même goût de..., le côté encore un peu gamines, si l'on peut dire, l'amusement, faire des trucs ensemble. Caroline, c'est... certains goûts en commun, pour la musique par exemple, et un humour réciproque. Elle me ressemble plus. Mais on était quand même plus proches au moment où on était encore célibataires. Noëlle, c'est une même façon de voir certains aspects de la vie, et donc une certaine connivence aussi. Avec Roseline, les liens sont un peu ceux qu'on a forgés en vivant les mêmes moments, donc c'est un peu la somme de tout ce qu'on a vécu ensemble qui fait qu'on a des relations

amicales assez fortes, quand même, hein... C'est l'histoire, là, surtout (employée, 30 ans).

L'amitié réelle, en train de se vivre, envisagée avec une personne précise, n'est donc pas décrite comme est définie l'amitié « théorique », l'amitié « en général ». Ce sont bien deux niveaux de discours, deux représentations distinctes. L'amitié vécue non seulement est plus difficile à expliquer, elle est aussi multiforme, plurielle. Les personnes vivent, de ce point de vue, plusieurs « amitiés », plutôt que de disposer d'un modèle unique qui s'appliquerait à plusieurs amis, et ordonnerait leurs qualités sur une échelle de valeur unique. C'est aussi, sans doute, une façon de combiner les diverses facettes de notre identité. Les amis sont là pour en jouer avec nous, sachant qu'ils sont, à la base, relativement proches de notre personne en tant que telle, relativement semblables à nous, et que le caractère affectif tisse et confirme un lien « particulier ».

« Qui se ressemble s'assemble » ?

Comme tout adage populaire, celui-ci a un sens. Il recouvre même, dans sa « sociologie spontanée », un enjeu crucial du point de vue du lien social et, plus largement, du mode de structuration de la société.

Le prince et la bergère se rencontrent-ils ? Dans le conte, certainement. La puissance du mythe littéraire ne révèle-t-elle pas cependant *a contrario* la violence de cette transgression ? Le ressort narratif provient sans doute justement de la force du « scandale » que ce rapprochement suscite. Si l'amour se pose, bien sûr, comme l'archétype dominant dans les récits de confrontation entre l'ordre social et l'irréductible volonté des héros, l'amitié tient également sa place dans ces référents culturels. Bravant le temps et les obstacles sociaux, des amitiés que « tout oppose » s'épanouissent dans la littérature et dans les représentations collectives, comme autant d'exceptions... qui confirment la règle.

La recherche et la mesure du poids de régularités sociales sur des sentiments intimes et apparemment « purs » comme l'amour ou l'amitié n'ont pas fini de choquer. La sociologie a déjà heurté le sens commun avec l'idée d'une relative soumission à des facteurs sociaux, en particulier avec les travaux portant sur le choix du conjoint. L'importance de l'homogamie, à savoir du mariage « homogène » entre personnes porteuses d'attributs sociaux similaires, a été

démontrée¹. La sociologie du couple conforte le désenchantement en analysant les modes de communication qui ravissent les partenaires, mais qui introduisent aussi des rapports de pouvoir et des inégalités sociales jusque dans leurs petites disputes quotidiennes².

La démonstration de l'homogamie tire une part de sa légitimité sociologique de l'existence d'un contrôle social établi sur l'institution du mariage, et de l'enjeu que constitue la reproduction sociale. L'amitié, elle, n'engage ni sanction sociale instituée ni « conséquences » sociales immédiatement perceptibles. Elle ne partage pas de patrimoine, elle ne donne pas lieu à la signature d'un contrat devant une autorité, elle ne produit pas d'enfants. Son rapport avec l'ordre établi s'en trouve allégé, sa plus ou moins grande soumission aux divisions sociales recouvre des enjeux bien moindres. De là à la considérer comme « libre » du contrôle social, et, par là, du poids des déterminations sociales, il n'y a qu'un pas. Ce serait pourtant oublier qu'au-delà des sanctions et des normes instituées, la vie en société produit des normes implicites, des divisions et des régularités, des « dispositions » culturelles, qui ne répondent pas directement à des contraintes structurelles.

Lorsque, dans les pratiques réelles, se dégagent des régularités dans le choix des amis, c'est principalement à ce niveau-là qu'elles se situent. Le concept voisin d'« homophilie » est né de cette constatation d'une tendance à préférer le « même que soi » dans des rapprochements autres que conjugaux. L'homophilie peut ainsi se définir comme la tendance, pour les amitiés, à se former entre individus qui se ressemblent sur un aspect précis³. Cette tendance est globalement avérée, toutes les enquêtes statistiques la confirment. Le fait que les liens interpersonnels en général, les amitiés en particulier, ne se répartissent pas dans le champ des divisions sociales de façon aléatoire, mais répondent à une mise en concordance des appartenances de classe, de sexe et d'âge, traduit indiscutablement leur inscription sociale. Si l'amitié se distribue ainsi statistiquement avec une orientation vers la similarité, alors elle est sensible aux déterminations sociales. Il existe des relations transgressant les séparations, bien sûr, mais elles sont relativement minoritaires, et les taux d'homophilie attestent une tendance globale des amitiés à se conformer à une norme en termes de préférences sociales. Quels que

1. GIRARD A., 1981 ; SINGLY F. DE, 1987 ; BOZON M., 1991 ; BOZON M. et HÉRAN F., 1987, 1988.

2. KAUFMANN J.C., 1993.

3. LAZARSFELD P.F. et MERTON R.K., 1954, p. 23.

soient les mécanismes présidant à cette homogénéisation du réseau d'amis, soit que ceux-ci se ressemblent parce qu'ils occupent des « niches » similaires dans la structure sociale, soit qu'ils s'influencent mutuellement⁴, on ne peut que constater que le choix ne s'opère pas « par hasard », ni sur le seul critère d'une préférence pour les qualités personnelles d'autrui. Cette tendance révèle la pertinence de certaines variables dans la distribution des liens, mais aussi touche à la construction de la structure sociale. On peut en effet en faire un indicateur du degré de stratification de la société, de ses modalités d'intégration et, aussi, de sa propension au changement⁵. La façon dont s'organisent les relations dans la structure sociale révèle le mode de cohésion de la communauté.

Les affinités d'âge

La tendance à entretenir préférentiellement des relations avec des personnes de même âge que soi est très nette. Elle est même la plus massive, comparée aux homophilies portant sur d'autres caractéristiques.

Parmi les 17 personnes en moyenne avec qui l'on discute dans une semaine, entre 4 et 5 sont du même âge à quatre ans près, soit deux fois plus que si cette répartition s'effectuait au hasard⁶. Plus de la moitié des personnes importantes dans la vie de quelqu'un ont moins de cinq ans d'écart avec lui, conclut une enquête américaine⁷. Également plus de la moitié des « meilleurs amis » sont de même âge à quatre ans près⁸.

La propension à choisir des amis d'âge similaire n'est cependant pas égale à tous les âges. Ce sont les jeunes qui entretiennent le plus sélectivement des relations avec des personnes de même âge qu'eux, qui réduisent le plus les écarts en ce domaine. Par exemple, avant 24 ans, 70 % des meilleurs amis ont également moins de 24 ans. Ce taux ne cesse ensuite de décroître ; entre 40 et 50 ans, 47 % des meilleurs amis sont dans la même tranche d'âge. La proportion remonte un peu après 60 ans. Les relations de confiance suivent la même tendance : avant 24 ans, on trouve six fois plus de relations homophiles que si la répartition s'effectuait régulièrement, et

4. LAUMANN E.O., 1973 ; BURT R., 1982.

5. LAUMANN E.O., 1973 ; MARSDEN P.V., 1988.

6. HÉRAN F., 1990.

7. FISCHER C.S., 1982.

8. Enquête « Contacts entre les personnes ». Cf. annexe 3.

cet indice baisse ensuite doucement⁹. Cette prédominance s'explique en partie par le fait, structurel, que les jeunes sont plus souvent inscrits dans des contextes qui les réunissent entre eux : l'école, l'Université, mais aussi le service militaire, les promotions d'entrée dans certaines professions... construisent des ségrégations d'âge qui ne sont pas renouvelées dans des âges plus élevés.

François Héran¹⁰ confronte également cette tendance aux conditions structurelles du « marché » de la sociabilité, à la « population disponible ». L'évolution de la pyramide des âges construit en effet des possibilités d'« offre » relationnelle diverses. Dès lors qu'on prend en compte cette répartition « objective », la tendance à se fréquenter entre soi se révèle moins sensible au vieillissement. Pondérée en fonction du nombre des personnes âgées disponibles, la sociabilité des plus âgés redevient homophile. Il reste que, selon lui, il y a loin entre la répartition « théorique » des interlocuteurs potentiels par âges et les possibilités réelles de les rencontrer : « Nous n'avons des rencontres potentielles qu'une image très abstraite, celle de la pyramide des âges de l'ensemble de la population, alors qu'il faudrait pouvoir reconstituer la pyramide des univers partiels où chacun est susceptible d'évoluer. Dans la pratique, l'offre de contacts est biaisée de multiples façons : de la scolarité à la retraite, les limites d'âge instituées ne manquent pas dans notre société. Telle qu'elle est mesurée ici, la "propension" à fréquenter sa propre génération n'est donc pas une propension subjective débarrassée des effets de structure ; il s'y mêle des effets de sélection non démographiques, mais socialement construits, dont la description détaillée reste à faire¹¹. » En effet, les « univers partiels » dans lesquels on est impliqué contribuent bien évidemment à orienter la répartition des relations.

Un autre facteur conduit les personnes à diversifier davantage les âges dans leur réseau au fur et à mesure qu'elles vieillissent : c'est le fait que la parenté prend une part de plus en plus importante dans ce réseau. Les membres de la famille étant forcément plus hétérogènes, en âge comme en sexe, que les relations plus librement choisies, ils font augmenter en particulier la proportion de partenaires d'âges différents.

Au-delà de ces données structurelles, une tendance à préférer les personnes du même âge que soi persiste à se manifester. Les plus

9. FERRAND A. et MOUNIER L., 1993.

10. HÉRAN F., 1990.

11. *Ibid*, p. 2-3.

jeunes ont nettement exprimé, dans les entretiens, leur préférence pour des jeunes de leur âge.

Les autres, elles ne me convenaient pas forcément, c'était plus âgé, vers quarante ans... Les autres, c'était plus âgé, des problèmes, des trucs plus classiques, pas de côté rigolo, pas de côté fou-fou. Ça me gonflait au bout d'un moment. C'était trop sérieux, ou alors c'étaient tout le temps des lieux communs (employée, 28 ans).

Les jeunes justifient souvent l'absence de relations (dans le voisinage, par exemple) par les différences d'âge, et vont parfois jusqu'à exclure d'emblée la possibilité de fréquenter des personnes plus âgées. Plus tard, on est davantage tolérant. Il est connu en outre que les années d'écart « pèsent » davantage aux âges les plus jeunes, tant socialement que psychologiquement. La dernière période d'homophilie d'âge importante se situerait entre 30 et 36 ans¹². Après, les âges se diversifient dans le réseau.

Cette « périodisation » de l'homophilie induit en particulier le fait que les relations similaires du point de vue de l'âge soient aussi les plus anciennes. Les liens établis lors de la jeunesse, au moment où les pairs se trouvent dominants dans le réseau, sont les plus homogènes en âge. Les amitiés qui perdurent ensuite constituent ainsi un « noyau » d'homophilie, rassemblant des personnes souvent portées au rang de « meilleurs amis »¹³, au sein d'un réseau global devenu plus hétérogène du point de vue de l'âge. Selon Claude Fischer, l'écart d'âge entre partenaires dépend davantage de l'ancienneté de la relation (et donc du moment et des circonstances de la première rencontre) que d'autres facteurs, tels le sexe ou le niveau de diplôme. Des amis d'enfance, d'école, en tout cas les plus anciens, ont davantage de chances d'avoir le même âge, que des amis du travail ou du voisinage qui se sont connus plus tard¹⁴.

Le statut matrimonial et la position dans le cycle de vie sont également soumis à une tendance à l'homophilie. Des personnes mariées fréquentent majoritairement des personnes mariées, des célibataires ou des divorcés rencontrent préférentiellement des célibataires ou des divorcés. De même, l'âge des enfants compte très fortement dans l'homogénéité du réseau : les personnes élisent des amis qui ont des enfants du même âge que les leurs, dans une proportion bien supérieure à une distribution aléatoire.

12. BURT R., 1990.

13. VERBRUGGE L.M., 1977, p. 590.

14. FISCHER C.S., 1982, p. 180.

La très forte homophilie d'âge, surtout marquée pour les jeunes, révèle de façon incontournable le poids de ce facteur sur les pratiques de sociabilité, et sur le choix des amis. Sans négliger l'impact des structures institutionnelles plus nombreuses, plus prégnantes et aussi plus précises quant à leurs divisions pour les jeunes que pour les vieux, on peut constater que cette « part structurelle » ne suffit pas à rendre compte de cette tendance. Intervient en plus une « disposition intériorisée » qui favorise la propension à s'assembler entre jeunes.

Les préférences de classe

L'homophilie de classe sociale est marquée également, mais moins fortement que celle qui porte sur l'âge.

On constate ainsi que 50 % des relations de confiance sont établies avec des personnes de même statut social, ce qui est aussi le cas pour 55 % des amis, ce qui révèle une tendance à l'homophilie dans la mesure où une distribution aléatoire aurait donné un chiffre bien moindre, à savoir respectivement 30 % ou 35 %¹⁵.

L'homophilie est surtout caractéristique des classes situées aux « extrêmes » de l'échelle sociale, à savoir les ouvriers et les membres des classes supérieures. Les classes moyennes seraient nettement plus éclectiques. Il est à noter qu'elles constituent sans doute un « pont » entre les autres classes, et que leur mobilité sociale contribue à renforcer cet effet de position¹⁶.

Là aussi, Lois Verbrugge signale l'éventualité d'une intervention des structures sociales, à savoir d'un « effet de lisière » (*edge effect*) : les catégories situées aux deux extrémités de l'échelle sociale, à savoir les professions libérales diplômées et les ouvriers, auraient tendance à disposer des réseaux les plus socialement homogènes. Une explication structurelle réside dans le fait que ces catégories « extrêmes » disposent d'un champ restreint du point de vue de l'amplitude des choix : les plus basses ne peuvent choisir que des amis de statut plus élevé, les plus hautes, des amis de statut moins élevé ; cette limitation les conduirait alors à renforcer le poids relatif des amis de même statut qu'eux. L'enquête « Contacts entre les personnes » révèle ainsi que la moitié des « meilleurs amis » des membres des professions libérales et cadres supérieurs exercent les mêmes pro-

15. FERRAND A., MOUNIER L. et DEGENNE A., 1997.

16. LAUMANN E.O., 1973 ; BURT R.S., 1990 ; MARSDEN P.V., 1988 ; VERBRUGGE L.M., 1977.

fessions ; un peu plus de la moitié des amis des ouvriers sont également ouvriers. Les employés, en revanche, répartissent davantage leurs meilleurs amis : 30 % d'entre eux sont ouvriers, 23 % employés, 21 % membres des professions intermédiaires.

Certains auteurs signalent une plus forte homophilie « de classe » pour les ouvriers que pour les classes supérieures. Ainsi Jean Maisonneuve, notant la très faible proportion de liens unissant les membres de strates nettement distinctes, signale la propension des ouvriers à se cantonner plus étroitement que les autres à l'intérieur de leur propre strate, et l'éclectisme plus marqué des employés. Ces derniers, qui occupent une position « charnière » entre les classes, en particulier en raison de la diversité de leurs trajectoires, seraient ainsi moins homophiles. Jean Maisonneuve souligne « le fait que certaines catégories socio-professionnelles constituent une sorte de pont entre des classes qui n'ont entre elles quasi aucune affinité. Tel est bien le cas du groupe des employés, pour lesquels nous avons pu observer une forte proportion d'amis appartenant à des strates voisines, et l'existence de lignes de frontière floues tant avec la classe des ouvriers qu'avec celle des cadres supérieurs¹⁷. »

Au-delà de ces données structurelles, la perception de la communauté des origines sociales peut contribuer à orienter la désignation des amis.

Avec Alex, ce qui nous rapproche, c'est nos origines sociales. Parce qu'on a le côté « quartiers Nord de Marseille » ; lui, il a eu une enfance misérable, sans père, moi, pas misérable, c'est pas vrai, mais ma mère travaillait pas, avec quatre enfants, et mon père dans un garage avec un bas salaire, qui a connu la galère... Donc c'est surtout ça, avec Alex, qui nous rapproche. Lui il était de La Rose, moi de Saint-Antoine, les quartiers durs, quoi... (manutentionnaire, 39 ans).

Estelle, elle nous parle des émissions de télé, ou des livres, elle lit, et elle aime bien des fois qu'on en discute. Et là, ça tourne vite à des discussions entre elle et moi, d'un coup, hein. Parce que Florence et Sylvie, les livres, les émissions de télé, au bout d'un moment, elles déconnectent vite, hein... Estelle a un côté un peu plus instruit. Avec les autres, je me sens régresser, enfin... si elles m'entendaient [rire] ! Non, je ne me sens pas régresser, mais je veux dire, des fois ça fait du bien de parler d'autres choses que ce que je parle avec Sylvie et Florence. Estelle, elle a une bibliothèque... (employée diplômée, 28 ans).

17. MAISONNEUVE J., 1966, p. 185.

Il convient également de tenir compte de la relative « fermeture » des milieux professionnels dans lesquels évoluent les personnes, de la plus ou moins grande diversité sociale qui les entoure. Il y a une grande différence en effet entre travailler avec des pairs et occuper un statut « rare » dans un milieu hétérogène et fortement clivé qui peut alors « contraindre » à la diversité.

Si l'ancienneté des relations accroît l'homophilie d'âge, ici cette ancienneté favorise au contraire la diversification des statuts professionnels. En effet, les relations qui ont été nouées dans le jeune âge, les plus anciennes, sont les plus hétérogènes du point de vue socio-professionnel. Les personnes se sont connues dans une période de relative « indétermination », et des trajectoires divergentes par la suite n'ont parfois pas suffi à les séparer, en particulier pour les relations les plus « intenses »¹⁸.

Hommes et femmes

L'homophilie relationnelle de sexe s'avère déterminante. Au cours d'une même semaine, les discussions avec des personnes de même sexe représentent 60 % des contacts¹⁹. Les discussions sur des sujets importants sont encore plus marquées par le clivage de sexe²⁰.

Là aussi, cette homophilie est inégalement distribuée : elle est plus marquée chez les hommes, qui restent davantage entre eux, que chez les femmes. Les hommes sont légèrement plus homophiles que les femmes pour les discussions (63,6 % des hommes discutent entre hommes, contre 60 % des femmes qui discutent entre femmes)²¹. Pour François Héran, « cette différence s'explique par une plus grande implication des femmes dans les relations de parenté et des hommes dans les relations de travail²² ». Les relations avec la parenté conduisent « naturellement » à diversifier le sexe des interlocuteurs, ainsi que leur âge. Ces relations sont davantage développées par les femmes que par les hommes, ce qui peut expliquer leur moindre homophilie de sexe. Peter Marsden²³ constate ainsi une nette augmentation de l'homophilie lorsque l'on exclut les relations de parenté.

L'activité professionnelle est également décisive pour cet écart

18. LAUMANN E.O., 1973, p. 95.

19. HÉRAN F., 1989, p. 431.

20. MARSDEN P.V., 1988.

21. HÉRAN F., 1989, p. 433.

22. *Ibid.*, p. 434.

23. MARSDEN P.V., 1988.

entre homophilies masculine et féminine : il disparaît chez les inactifs. En effet, les hommes se trouvant majoritaires dans la population active, le travail accroît pour les hommes les chances de se retrouver entre eux, alors qu'il accroît les chances pour les femmes de discuter avec des hommes. Cela n'est pas réductible aux contacts strictement professionnels, qui n'étaient pas pris en compte dans l'enquête « Contacts entre les personnes » ; il s'agit donc bien de discussions à caractère personnel, voire d'amitiés établies à partir du travail.

Il convient cependant de nuancer cet effet de l'activité professionnelle par la prise en compte des catégories socio-professionnelles et des milieux de travail, qui offrent des conditions structurelles diverses en termes de mixité. En effet, les milieux ouvriers ne sont à peu près jamais mixtes : les usines emploient soit des hommes, soit des femmes, très rarement les deux, du moins aux postes de production. Les bureaux mêlent bien davantage, aux mêmes postes, des hommes et des femmes. L'homophilie des relations à base professionnelle est donc maximale dans les milieux ouvriers. Cela étant, on constate que dans les milieux mixtes, ou à dominante féminine, comme dans les professions de l'éducation, l'homophilie persiste, même moindre. Cette stabilité semble indiquer « l'autonomie relative du comportement par rapport aux contraintes structurelles²⁴ », ou du moins l'insuffisance des explications structurelles à rendre compte de la totalité du phénomène, même si elles sont loin d'être négligeables.

Un autre élément confirme le caractère « culturel » de l'homophilie de sexe. Sa persistance dans des relations moins « marquées » par des contraintes structurelles, comme le voisinage ou les contacts avec de vagues connaissances ou les commerçants, qui sont des domaines où aucune raison structurelle ne justifie *a priori* un déséquilibre entre les sexes, indique son caractère culturel et non pas uniquement structurel²⁵. On peut même dire que plus la relation devient intense, plus l'homophilie de sexe est élevée. Ainsi 74 % des relations de confiance s'établissent avec des personnes de même sexe²⁶. L'homophilie est très élevée également dans l'amitié : 83 % des meilleurs amis des femmes sont des femmes, 72 % de ceux des hommes sont des hommes. On voit que pour ces liens forts, à l'inverse des simples contacts ou discussions, les femmes sont plus

24. HÉRAN F., 1989, p. 438.

25. *Ibid.*, p. 436.

26. FERRAND A. et MOUNIER L., 1993.

homophiles que les hommes. Elles se confient davantage entre femmes, alors que les hommes se confient entre hommes majoritairement, mais parlent plus à des femmes que les femmes ne parlent à des hommes.

Graham Allan insiste sur le poids des normes à cet égard, qui « découragent » la formation d'amitiés intersexes²⁷. Les liens amicaux entre homme et femme, certes, éveillent bien souvent la suspicion. Pourtant, ils existent, ils sont possibles. Ces relations sont-elles « pures » de toute intervention de l'ordre de la séduction ? Certaines amitiés, en particulier avec le conjoint d'une amie, ou un ami du conjoint, excluent fermement les rapports amoureux, qui seraient sans doute « tabous ». Rien n'est pourtant absolu ni définitif. Dans l'ensemble apparaît souvent une certaine ambivalence, qui, sans entrer dans le domaine de la séduction, signale que la question se pose. Sont de fait très souvent conviées comme « preuve » de l'innocence des situations où, justement, tout aurait pu arriver, des situations qui finalement évoquent le doute. Ces amis « purs » rappellent ainsi fréquemment le souvenir de nuits où ils ont dormi côte à côte... Il reste que les amitiés entre homme et femme, même si elles ne sont pas toujours libérées de toute équivoque, sont très valorisées par ceux qui les vivent.

Charles, il aime bien discuter avec moi. Et même, il s'est permis des choses que je crois, il ne se permettrait jamais devant personne : avec moi, il a pleuré. C'est dur de voir pleurer... ça me fait encore mal au cœur. Avec moi, il pleurait, et il pleurait sur mon épaule. Moi je lui disais : « Mais Charles, moi je t'aime », « Je sais, il me disait, heureusement que tu es là. » Mais c'est dur... Et on s'imagine pas, moi je m'imaginai pas, jusqu'à présent, pouvoir avoir un ami homme comme ça. Et je trouve que c'est très bien. Et quand on dit que l'amitié homme-femme ne peut pas être vraie s'il n'y a pas amour ou relation sexuelle, c'est totalement faux ; moi je peux vous dire que c'est faux. Charles et moi, c'est de l'amitié. Et on a dormi tous les deux dans la maison, moi dans ma chambre et lui dans la sienne, et puis c'est tout. D'ailleurs, mon mari le conçoit très bien (employée, 38 ans).

Dans les groupes d'amis plus spécifiques des jeunes, l'homophilie de sexe est bien moins marquée, dans la mesure où les amis sont souvent agrégés, fréquentés en groupe... mixte. Ce sont surtout les amitiés personnalisées, individualisées, qui sont homogènes : les

27. ALLAN G., 1989, p. 82.

femmes ont surtout des amies femmes, les hommes des amis hommes.

L'homophilie de sexe tend ainsi à se manifester bien au-delà des conditions structurelles « de base ».

Le choix des amis s'inscrit donc dans les grandes divisions de la structure sociale par groupes d'âge, de sexe, de classe sociale. Si, pour une part, l'insertion des individus dans des contextes et des activités contribue à expliquer cette tendance, celle-ci ne se réduit pas à une détermination structurelle. Se révèle bien une « propension culturelle » à préférer le « même que soi » sur ces critères. Il ne suffit pas, bien entendu, de se ressembler pour s'assembler, il ne suffit pas non plus de se ressembler sur ces critères-là. Des qualités et des caractéristiques plus personnelles interviennent, on le verra, ainsi que des conjonctures particulières. Il reste que le fait que les préférences amicales répondent pour une part aux grands clivages sociaux signale la sensibilité de l'amitié à leurs orientations, et son inscription dans le domaine du social.

Les terrains de l'amitié : contextes et cercles sociaux

Les relations en général, les amitiés en particulier, ne naissent ni ne se poursuivent « n'importe où ». On ne trouve pas des amis dans la rue, dans la foule, à partir de rien. Certains cadres, certains lieux, certains milieux sont relativement favorables à la construction de liens interpersonnels, alors que d'autres la rendent très difficile. Certaines situations sociales, certains événements aussi sont très riches en potentialités amicales. Les relations restent par ailleurs très longtemps marquées, orientées par le contexte, l'environnement dans lequel elles ont émergé à l'origine.

Si l'on détache radicalement les amitiés de leurs conditions de création initiales, si l'on oublie les cadres de leur construction, on les restreint alors à leur dimension strictement interindividuelle. Cela revient à occulter une part importante de leur réalité, et à limiter la compréhension des liens et de leur histoire.

Le cercle social, une dimension intermédiaire

Les contextes dans lesquels se sont rencontrés les amis peuvent être très divers. Dans son travail, dans son quartier, dans des activités de loisirs, par l'intermédiaire d'autres amis, dans des sorties, on est mis en présence de personnes avec qui l'on se découvre des affinités qui conduisent éventuellement à prolonger les liens. Ces contextes, on le verra, influent pour une part sur le choix des amis

et sur le déroulement de la relation. Par leur structuration, par les différences qu'ils établissent entre des catégories de population, par les opportunités qu'ils offrent, les milieux favorisent ou gênent tel ou tel type de sociabilité globale, tel ou tel type de rencontre et d'engagement personnel, ainsi que les rapprochements entre telle ou telle catégorie de participants. Cela étant, les amitiés ne se construisent pas « directement » à partir de ces contextes d'ensemble. L'individu ne s'intègre pas dans un milieu entier de façon indifférenciée, sans établir en son sein des sous-ensembles de personnes qu'il reconnaît plus ou moins nettement comme étant « les siens ». Il se construit des « petits mondes », des groupes de pairs, qui forment une dimension intermédiaire entre le contexte d'ensemble donné et ses relations personnelles. Il n'est pas d'emblée inscrit et reconnu dans la totalité de l'entreprise, il ne considère pas son voisinage comme un tout indifférencié, il ne fréquente pas l'intégralité des membres de son association... Dans chaque milieu naissent et s'expriment des préférences, des reconnaissances mutuelles partielles et construites. L'individu distingue ceux dont il se sent plus proche, ceux à qui il s'identifie davantage, ceux avec qui il se lie autour d'un ressort commun.

Il est essentiel de clarifier cette dimension importante de l'analyse des contextes, une dimension qui fait en quelque sorte l'intermédiaire entre le milieu pris globalement et la relation : le cercle social.

Qu'est-ce qu'un cercle social ?

Une définition en est donnée par Alain Degenne : « On appelle cercle social un ensemble d'individus entre lesquels fonctionnent certains codes, certaines règles, des symboles, des représentations, plus généralement un système d'interreconnaissance. Les individus qui forment un cercle social ne se connaissent pas nécessairement mais ils se reconnaissent à travers des comportements, des pratiques qui manifestent leur appartenance à ce cercle¹. »

Des exemples en éclairent la réalité : « Est un cercle social un cercle familial, un couple et ses enfants. Est un cercle social une équipe dans une usine, un groupe de collègues, les habitués d'un restaurant ou d'un club de sport. Chacun de ces cercles est inséparable des signes de reconnaissance qu'utilisent ses membres, des règles, des codes, des symboles qui fonctionnent entre ses seuls membres et les distinguent des cercles plus larges qui l'englobent. Si le cercle

1. DEGENNE A., 1987, p. 6.

est petit, ce sont des habitudes, des souvenirs, des surnoms, des manières d'être en commun. Si le cercle est vaste, comme par exemple une entreprise, ce sont des règles, des statuts, toute une organisation dans laquelle chacun a sa place et où il est reconnu. Si le cercle est une nation, c'est la langue et de nombreux traits culturels particuliers qui fondent la vie en commun et, là aussi, l'interreconnaissance. Chaque cercle est à la fois un ensemble d'individus et ce système de règles, de codes et de symboles qui lui appartient en propre et que l'on peut appeler les "ressorts d'action" liés à ce cercle². »

Cette notion de « ressort d'action » est très importante, en ce qu'elle détermine l'existence et la spécificité de ces cercles sociaux. Célestin Bouglé trace ainsi la limite de ce qui constitue, ou pas, une société, et un cercle social. Les deux notions ne sont pas par lui distinguées, dans la mesure où il utilise le sens ancien du mot « société » : « Poserez-vous, pour être sûrs d'englober les différents échantillons des sociétés que vous avez aperçus, qu'une société existe partout où se trouvent des individus rassemblés ? Cela dépend de ce qu'on entend par "rassemblés". Voulez-vous dire seulement des individus "juxtaposés", et par exemple, assis par hasard les uns à côté des autres dans une diligence ? Cette juxtaposition ne suffit pas à constituer une société. Si elle n'a rien changé à l'état d'esprit des individus, et que chacun d'eux continue de penser comme s'il était seul, alors la psychologie individuelle suffit à expliquer ce qui se passe en chacun d'eux ; la sociologie n'a rien à faire ici. Mais qu'un incident quelconque, l'apparition d'une escopette calabraise, ou simplement la vue d'une diligence rivale fasse battre les cœurs à l'unisson, tende les pensées vers une même fin, organise les activités, alors une société est née. Des phénomènes nouveaux se sont dégagés du contact des individus³. »

Outre l'évocation de ce qui peut constituer la « non-société », on retiendra de cet exemple la notion centrale de modification des « états d'esprit » et la pertinence d'un événement à caractère dramatique comme « déclencheur » de l'existence d'un cercle social.

Georges Gurvitch⁴ a également situé dans les transports en commun (lieu par excellence de la fluidité sociale, du contact non régulé) le cadre de son évocation du « non-rapport social », lorsque des « sauvages » ou des « fous » font irruption dans un compartiment de chemin de fer. Il renvoie dans ce cas l'incommunication et le

2. *Ibid.*, p. 6.

3. BOUGLÉ C., 1897, p. 6.

4. GURVITCH G., 1968, tome 1, p. 244.

manque d'un fond commun, condition aux rapports sociaux, à l'absence d'un « nous » relativement stabilisé.

Dans la scène évoquée par Célestin Bouglé, il ne suffit pas de parler la même langue, ni d'occuper un même lieu, il faut encore que l'intrusion d'une escopette calabraise vienne provoquer l'étincelle qui déclenche le ressort d'action. Cet exemple est important dans la mesure où il représente un cas typique, un cas où « il aurait pu ne rien se passer ». Il n'y avait *a priori* que juxtaposition, elle aurait pu rester à cet état de non-société jusqu'à la fin de l'interaction. Ce cas se distingue par là de cette part des cercles sociaux, formels ou non, dans lesquels on s'inscrit volontairement.

Erving Goffman⁵, lui, inclut parmi ces « événements déclencheurs » de rapport social les ruptures du code même qui fait par ailleurs l'unité du cercle social, les décalages parfois infimes qui brisent le consensus. Dans tous ces cas de « gaffe », d'offense, d'embarras, sont alors déclenchés de très complexes (et implicites) mécanismes interactifs visant à restaurer et maintenir l'équilibre du rapport social à l'œuvre dans la rencontre. Ces précautions et réparations sont à la fois des indicateurs du rapport social initial mis en cause par cette rupture du code, et des formes « autonomes » de rapports sociaux.

Dans ces exemples, le « ressort commun » nécessaire à l'existence d'un cercle social est né d'un événement fortuit à caractère dramatique, qui a fait surgir des attitudes, des actions, des sentiments communs, là où *a priori* rien ne prédisposait à l'émergence d'un cercle social. Certes, certaines conditions ont pu y être favorables : les personnes se trouvaient dans la même diligence, depuis un certain temps, et ne pouvaient en sortir pour se soustraire à la gestion sociale de l'irruption de l'escopette calabraise. Dans le cas de l'apparition d'une diligence rivale, en revanche, un passager peut ne pas se passionner pour la course, rester hors du cercle des supporters et de leur flamme. On peut aussi se retirer de multiples manières d'une conversation embarrassante. Il y a donc des cercles sociaux auxquels la participation est facultative, et d'autres pour lesquels elle est inévitable.

Mais dans tous ces exemples, l'émergence du cercle social n'est pas « socialement programmée », contrairement à ce qu'il en est pour des cercles comme la famille, l'entreprise, ou même une association dans laquelle l'individu s'inscrit volontairement et qui préexiste à sa participation.

Cet événement fortuit, qui fait de simples passants des complices,

5. GOFFMAN E., 1974

constitue donc le cas limite de l'apparition du ressort commun. C'est là que commence le cercle social. Celui-ci dépasse la présence des individus qui le composent, dans certains cas il leur survit même : « On comprend qu'une société nouée pour une heure autour d'une table d'hôtes ne puisse guère tendre entre ses membres que des liens ténus et fragiles. Opposons à cette société d'un jour une société durable : elle survit aux individus qui naissent, vivent et meurent en quelque sorte entre ses bras⁶. » Il en est ainsi, entre autres, dans le cas du cercle familial : « Une famille par exemple a bien une existence et une identité liées à ses ressorts d'action. Pourtant, elle se transforme. Certains membres meurent, d'autres naissent. Les enfants grandissent, se marient et introduisent donc de nouvelles personnes, de nouveaux liens avec d'autres cercles sociaux. Il n'empêche que cette famille est identifiable et qu'on peut lui prêter une continuité⁷. » Il en est de même pour l'équipe de travail d'une entreprise, par exemple.

La dynamique des cercles sociaux

Les cercles sociaux sont dynamiques, leurs règles et leurs ressorts sont perpétuellement réactivés, modifiés par les individus. Cette dynamique est en partie inhérente à la multiplicité des cercles sociaux dans lesquels s'inscrit l'individu. Celui-ci, en effet, participe à la fois au travail de bureau avec son équipe, au repas de midi avec ses collègues de même niveau hiérarchique, au comité d'entreprise, aux pauses avec un groupe de copains embauchés en même temps que lui... mais aussi à la vie de sa famille, aux activités du club de karaté du quartier, et à l'intérieur de celui-ci aux réunions informelles de quelques-uns le samedi autour d'un verre, etc. A ces cercles correspondent plus ou moins des rôles sociaux, qui sont divers et emboîtés eux aussi. Le fait que les cercles sociaux rassemblent des individus eux-mêmes engagés dans une pluralité de cercles, autorise leur caractère dynamique, instable.

Si la règle ou les ressorts d'action peuvent survivre au renouvellement des individus, ce n'est donc pas de manière figée, immuable, mais dans une continuelle adaptation et interaction.

Ainsi, les cercles sociaux sont plus ou moins stables. Certains survivent au renouvellement des personnes, d'autres moins, ou pas du tout. En matière de stabilité des cercles sociaux, et de « personni-

6. BOUGLÉ C., 1897, p. 9.

7. DEGENNE A., 1987, p. 7.

cation » de leur mode d'existence, nous avons davantage affaire à un continuum qu'à une limite nette. Que dire en effet d'un groupe ou d'une association menée par un *leader*, qui s'étiole et disparaît lorsque celui-ci se désengage ? Ou d'une bande de copains qui renouvelle régulièrement ses membres ?

Les cercles instables sont tout à fait intéressants dans la mesure où ils permettent justement de rendre compte de cette part des contextes relationnels qui sont relativement « flous », impalpables, éphémères, et donc souvent oubliés. Ces contextes sont pourtant très importants dans la mesure où l'on considère qu'il n'y a pas de « hasard » dans les rencontres. Même si celles-ci ne se produisent pas toujours dans un milieu structuré, fini, repérable et fixé, on trouve toujours dans la situation l'équivalent de l'escopette calabraise de Célestin Bouglé, qui a fait des passagers de la diligence les complices d'une cause commune. Les cercles ainsi nés peuvent ensuite perdurer ; mais surtout, des relations sont susceptibles de s'installer entre deux personnes à la suite de cet « événement fondateur », et de survivre à la disparition du cercle initial. Apparaissent ainsi maints exemples de relations stables et durables nées « au hasard » d'une rencontre autour d'une circonstance fortuite, alors que rien ne pouvait laisser prévoir que ces personnes allaient entrer en contact, qu'aucun autre cercle social ne les réunissait préalablement. Ce cercle forgé autour d'un événement a « changé leur vie » de façon durable. Comme pour cet ouvrier qui a rencontré sa future femme à l'occasion d'un accident sur l'autoroute à 3 heures du matin... Comme pour ces deux femmes qui se sont connues lors d'un incident dans un magasin...

Je l'ai connue dans un magasin de vêtements, à cause d'une réflexion que j'ai faite sur les hommes ; le vendeur était odieux, je voulais pas me laisser faire. Et ça l'a fait beaucoup rire, mais surtout elle a trouvé un terrain d'entente, apparemment elle était très d'accord avec ce que j'avais dit. Donc on s'est connues comme ça. Après on s'est donné nos coordonnées, après elle m'a appelée, on s'est revues, et nos relations sont parties de là. On est devenues amies (employée de bureau, 46 ans).

Des amitiés peuvent ainsi naître de l'intervention d'un événement fortuit dans un cadre non structurant *a priori*..., autrement dit, de l'intrusion d'une escopette calabraise dans une diligence.

I

Les contextes sociaux

Avant d'envisager la façon dont s'élabore une amitié entre deux personnes, il est important de savoir sur quel terreau elle est née, et quelle est l'influence de la nature et de l'organisation de celui-ci sur la relation et son histoire. A partir de deux types de contextes, les milieux professionnels et les milieux résidentiels, il s'agit donc de cerner les facteurs et les éléments de situations qui se révèlent plus ou moins favorables à la construction des relations d'amitié.

Pourquoi s'arrêter à ces deux types de contextes et ne pas considérer l'éventail de tous les milieux et situations dans lesquels il est possible de se faire des amis ? Les clubs sportifs, les groupes de loisirs, les boîtes de nuit, les cafés, les campings... ne sont-ils pas autant de lieux susceptibles d'abriter la naissance d'une nouvelle amitié ? Précisons tout de suite qu'il n'est pas question de négliger les amitiés qui ne proviendraient pas du travail ou du quartier d'habitat ; cela n'aurait aucun sens. Simplement, ces deux contextes sont traités spécifiquement en tant que tels dans la mesure où ils sont assez généralement partagés, alors que tout le monde ne participe pas à un club de loisirs ou ne fréquente pas les cafés ; ils sont aussi relativement faciles à autonomiser et à comparer, alors que les limites des autres contextes sont souvent plus floues, et leur comparabilité incertaine ; enfin, leur rôle en tant qu'instance d'insertion sociale est avéré, alors que pour les autres cette fonction est très variable.

On envisage ainsi ces deux grands types de contextes, en montrant que leurs différences sont importantes, et que leur repérage nous aide à réfléchir sur les autres cadres relationnels qui ne seront pris en compte dans toute leur variété que dans un deuxième temps.

Ces deux sphères, travail et habitat, imposent une contrainte de base, celle de la coprésence des individus (collègues dans un cas, voisins dans l'autre), et son corollaire : il est nécessaire de rendre possible la cohabitation. Cependant, deux différences importantes induisent une hétérogénéité fondamentale dans les modes de structuration de ces milieux.

Dans son quartier, on peut rester partiellement « invisible », ne pas s'engager du moins dans des interactions, refuser de « reconnaître » les voisins ou de répondre à leur reconnaissance. Dans l'entreprise, en revanche, on est forcément « engagé » avec ses collègues dans la réalisation d'une tâche commune. La coprésence est étendue à la collaboration.

Dans le quartier d'habitat, de plus, les relations ne répondent à aucun « ordre » préalable aux interactions. Si se construisent des classements, des positionnements sociaux, des distinctions entre catégories d'habitants, ils ne sont pas assignés mais construits. Dans l'entreprise, en revanche, les échanges et les rapports sont formalisés, hiérarchisés *a priori*. L'individu y occupe dès son arrivée une place assignée, et son rôle est partiellement défini et limité. Il y a une règle du jeu des relations, même s'il subsiste une marge de manœuvre, et cette règle, surtout, s'impose, à la base, aux relations entre les travailleurs. Les codes d'interaction sont pour une part formalisés et les infractions sanctionnées.

Ces différences sont fondamentales dès lors que l'on s'attache à explorer les façons dont les contextes marquent les relations. Il est, de fait, impossible de mettre sur le même plan, pour une comparaison, des situations contextuelles aussi hétérogènes dans leur rapport même à la définition des contraintes. C'est pourquoi, plutôt que d'essayer de mêler abusivement les influences de ces deux types de contextes, ou de tenter de les mettre en rapport point par point, il semble préférable de les traiter dans leur spécificité. La comparaison porte donc sur différents milieux de travail dans un premier temps, et sur différents types de milieux résidentiels dans un second temps.

A l'intérieur de ces cercles plus vastes que sont l'entreprise ou le quartier, les cercles sociaux sont définis comme des ensembles d'individus ayant en commun et en propre un système de règles, de normes, de « ressorts d'action ». Ils sont donc situés à l'interface

entre les contextes relationnels d'ensemble et les réseaux personnels. La multiplicité et la diversité des cercles sociaux qui s'y développent sont caractéristiques du contexte en question, et témoignent d'une plus ou moins grande propension à ouvrir en son sein des instances de socialisation, à rassembler des individus, à multiplier les ressorts d'action.

Dans telle entreprise, on verra s'entrecroiser de nombreux cercles sociaux : ateliers, équipes de travail, groupes de pairs, rassemblements ritualisés lors de la pause, tablées de cantine, associations sportives et de loisirs, participants actifs au comité d'entreprise, syndicat... Dans une autre, ces cercles seront bien moins nombreux, plus réduits, moins actifs... De même, certains milieux résidentiels sont davantage que d'autres propices à la sociabilité de voisinage, à la constitution de cercles.

Ces cercles sociaux sont repérables par les regroupements qu'ils provoquent, qui sont perçus par les acteurs, mais aussi par les ressorts d'action qui leur sont reconnus. Dans certains cas, en effet, les rassemblements sont visibles (les tablées de cantine qui se retrouvent systématiquement, les joueurs de boules de la pause, l'équipe de foot) ; dans d'autres cas, ils sont moins visibles et ce sont leurs ressorts d'action qui sont alors plus repérables. Ces ressorts d'action peuvent aussi bien naître d'une opposition, d'une rivalité (on critique les ouvriers d'une autre équipe, même si l'on ne se rassemble pas systématiquement au sein de la sienne), que d'un sentiment positif.

La mesure et l'observation des cercles sociaux dans l'entreprise et le quartier donneront une première idée de la sociabilité collective qui se développe dans ces contextes.

Les cercles sociaux peuvent également être considérés comme caractéristiques de la sociabilité individuelle. Certains individus ont, davantage que d'autres, une propension à s'inscrire dans des activités, des groupes, des rassemblements plus ou moins formels, plus ou moins stables. Ces cercles peuvent être, en plus de ceux fréquentés pour le travail ou le voisinage, des associations de loisirs, des rencontres culturelles, des voyages organisés, des groupes d'amis... Outre les relations interpersonnelles effectives qui s'y sont nouées, les cercles fonctionnent comme des sortes de réservoirs de relations potentielles, en instaurant un cadre et un ressort d'action collectifs au sein desquels l'individu a la possibilité de trouver de nouveaux partenaires.

Le ressort d'action de ces cercles relève parfois du passé, est en quelque sorte « périmé » formellement, mais continue à fonctionner en tant que principe rassembleur des « ex- de... ». C'est le cas des

anciens élèves d'une même classe, des anciens participants à un stage, d'une ancienne bande de quartier... Le ressort d'action a changé, mais les membres de ce cercle continuent à se rencontrer collectivement et à se définir par ce passé commun. Il est donc important de considérer la dimension diachronique qui rend compte de la dynamique des cercles et des ressorts d'action, en particulier dans la mesure où ces cercles sont actuellement et collectivement vivaces.

Certains de ces cercles sont aisément repérables par des questions directes (« faites-vous partie d'une association ? », « participez-vous à des activités collectives ? »...), tandis que d'autres n'émergent que par une question sur l'origine d'une relation particulière (« où avez-vous connu cette personne ? » — « Ah, eh bien, c'était dans une bande qui se retrouvait toujours au même café... »).

Les cercles sociaux sont donc au cœur de l'analyse du rapport entre l'amitié et les environnements dans lesquels elle se construit. Il était important par conséquent de préciser la façon dont sont ici traités les grands types de contextes relationnels que sont l'entreprise et le quartier d'habitat, en définissant cette dimension intermédiaire des cercles sociaux.

L'amitié au travail et l'importance des structures

On était avant dans un local partagé en deux, qui nous donnait pas l'esprit d'entreprise. On n'avait pas de communication entre le personnel magasin et le personnel livraison, parce que c'était divisé par des étages. Ici, nous sommes plus compacts, nous sommes plus réunis, et puis on se rencontre plus souvent parce que les services sont plus communicants, quoi.

Les gens se voyaient plus là-bas, on se regroupait dans le hall d'entrée, on discutait... C'est beaucoup une question de disposition des locaux. Les locaux sont fonctionnels. Ici, mon ex-femme travaille au rez-de-chaussée, on se voit jamais. Vous avez des ascenseurs qui vous mènent dans votre service, et là vous ne voyez plus personne.

Mais je n'ai jamais trop eu de relations avec elles parce qu'elles, elles étaient chacune dans un service de production, au deuxième étage. Moi, j'étais au troisième. Alors d'une part physiquement on était plus éloignés, et on n'avait pas exactement le même travail. Donc elles, elles sont plus copines entre elles, et moi je suis plus un élément rapporté.

Ces extraits d'entretiens, recueillis dans des entreprises différentes, introduisent le propos de ce chapitre : l'impact des milieux de travail, en particulier de leurs cadres concrets et de leurs modes d'organisation, sur les relations interpersonnelles qui s'y établissent... une sorte d'« écologie sociale » des lieux de travail.

Les milieux professionnels présentent un niveau de contrainte par-

ticulier : les partenaires de travail ne sont pas librement choisis, les rôles sont *a priori* distribués, et une certaine hiérarchie formelle est fixée. Cela étant, les déterminations sont loin d'être totales, et il est possible bien sûr de choisir les personnes avec qui l'on désire poursuivre la communication au-delà des obligations liées à la tâche elle-même. On peut alors parler de sociabilité au travail, sans négliger toutefois la spécificité des contraintes et la richesse particulière des divisions sociales établies.

Comment l'amitié s'inscrit-elle dans ces milieux généralement très structurés ? Dans quelle mesure répond-elle à ces structurations, qui la déterminent en partie, et dans quelle mesure contribue-t-elle justement à les transgresser ?

Pour répondre à ces questions, et pour analyser plus généralement le mode d'impact des contextes de travail sur les relations qui s'y nouent, il est nécessaire de s'appuyer sur une étude approfondie d'exemples concrets. Dans cette optique a été réalisée une enquête comparative de quatre entreprises.

Le choix de ces entreprises prend en compte divers critères.

Tout d'abord, quelles professions privilégier ? De nombreux travaux constatent des différences très importantes entre classes populaires et classes moyennes concernant les modes de vie et les pratiques de sociabilité en particulier. C'est donc sur cette base qu'a été construite la comparaison principale entre ouvriers et employés. Ces derniers sont en effet au « seuil » des classes moyennes, ils occupent une position charnière entre classes populaires et classes supérieures, et leurs trajectoires sociales font souvent le lien avec les classes ouvrières (ils sont fréquemment enfants ou conjoints d'ouvriers), mais également avec les classes supérieures. Les auteurs en général signalent l'importance de la prise en compte des trajectoires sociales surtout en ce qui concerne les employés, caractérisés par leur grande mobilité sociale¹. Il peut d'ailleurs être difficile parfois de fixer une limite claire entre les catégories « ouvriers » et « employés »², ainsi que de parler d'une unité catégorielle des employés : « Maintenant, essayons de la définir [la classe moyenne]. Nous sommes un peu embarrassés, car c'est un groupe dont les limites ne sont point précises, et qui est composé d'éléments si divers que l'on n'aperçoit pas tout de suite entre eux un trait commun. [...] Ils sont très différents, et si nous prenons les grandes

1. PITROU A. et GUÉLAUD F., 1987 ; PITROU A., 1985 ; BATTAGLIOLA F., 1983 ; BOURDIEU P., 1979 ; BIDOU C., 1984.

2. GOLLAC M. et SEYS B., 1984 ; DESROSIÈRES A., GOY A. et THÉVENOT L., 1983.

catégories entre lesquelles cet ensemble est réparti, nous constaterons que des uns aux autres, il y a peut-être plus de différence qu'il n'y en a entre eux et la classe haute ou inférieure³. »

Les modes d'établissement et d'investissement dans les relations interpersonnelles au travail des ouvriers et des employés sont néanmoins clairement différenciés⁴. Ces divergences sont accentuées par le fait que les milieux employés sont souvent mixtes, que les hommes et les femmes y occupent des postes similaires, alors que pour les ouvriers les sexes sont radicalement séparés : il y a des usines d'hommes et des usines de femmes, pratiquement jamais d'usines mixtes.

Cela étant, on constate que c'est l'ensemble de leurs modes de sociabilité, au-delà du cadre du travail, qui sont distincts. Entre classes populaires et classes moyennes se situe très nettement un « seuil »⁵, qui justifie le lieu de cette comparaison.

Apparaissent également dans cette enquête quelques cadres et agents de maîtrise travaillant dans les mêmes entreprises, dont la position permet d'élargir la comparaison. Nous verrons ainsi qu'au sein des cadres des clivages importants existent, notamment selon qu'ils sont diplômés ou « formés sur le tas », mais également selon qu'ils travaillent en milieu ouvrier ou employé.

Quatre entreprises, situées à Marseille, et présentant des profils contrastés, ont donc été sélectionnées : une usine de protection de métaux, une usine de répartition pharmaceutique, un supermarché et une entreprise de services administratifs.

Il importe que le milieu collectif soit assez vaste pour constituer un ensemble structuré, dont l'organisation produise des effets propres. Dans des toutes petites structures, les facteurs conjoncturels et personnels peuvent peser davantage, et les facteurs structurels s'effacer relativement. Le choix s'est donc porté sur des entreprises de taille assez importante.

La sélection a ensuite été effectuée sur la base de critères dont on pouvait faire l'hypothèse qu'ils étaient pertinents pour l'objet traité : mode de recrutement, bassin d'emploi et insertion dans le quartier d'implantation, répartition sociale des travailleurs, type de gestion du personnel, histoire de l'entreprise, ambiance générale... Le principe

3. HALBWACHS M., 1972, p. 98-99. Cf. également CROZIER M., 1965 ; WRIGHT MILLS C., 1966 ; CHENU A., 1990.

4. SAINSAULIEU R., 1977.

5. ALLAN G.A., 1979.

était de faire varier ces critères en choisissant des situations contrastées afin de cerner les différences qui se révèlent significatives pour la sociabilité au travail et l'émergence de relations d'amitié.

Les directeurs ou chefs du personnel, après une première rencontre, ont été mis à contribution pour établir le contact avec un certain nombre de membres du personnel. Afin de « casser » la sélection que ces dirigeants pouvaient opérer sur la base de facteurs non maîtrisables, il leur a été imposée une grille de facteurs à respecter dans la répartition de ces travailleurs. Ils devaient ainsi désigner des personnes variées sur les critères de niveau hiérarchique, d'équipe de travail, d'âge, d'ancienneté professionnelle, de sexe, et de quartier d'habitat. Ont été contactés également au moins un membre du syndicat majoritaire et un élu du comité d'entreprise. Afin d'élargir cette population désignée par le chef du personnel, des personnes interrogées ont parfois elles-mêmes été sollicitées pour proposer un de leurs collègues, lui aussi choisi sur la base de facteurs précis.

Il ne s'agit donc en aucun cas d'un échantillon représentatif, mais plutôt varié sur la base de ces critères. Le propos est surtout d'obtenir des points de vue contrastés sur la vie de l'entreprise et les modes de sociabilité, afin de construire une description assez fine de ces contextes relationnels.

Plus précisément, qu'entendons-nous par contextes, milieux de travail ?

Divers types de facteurs contribuent à construire le système de contraintes et de normes dans lequel le travailleur évolue, élabore ses représentations des autres et entre en relation avec eux. Seront ainsi prises en compte, dans la mesure où elles se révèlent pertinentes pour la constitution des relations interpersonnelles, un certain nombre de caractéristiques des cadres de travail.

Organisation formelle et cadres informels

Certains aménagements concrets ou organisationnels sont en quelque sorte « incontournables », dans la mesure où ils sont physiquement ou officiellement déterminés, fixés :

— la disposition des locaux, la configuration des unités de travail, leur séparation dans l'espace, les conditions de circulation et de communication qu'elles définissent ;

— les contraintes liées à la situation de travail. Selon la nature de sa tâche, son caractère posté ou mobile, minuté ou non, individuel ou collectif..., le travailleur peut plus ou moins, doit plus ou moins, communiquer avec ses collègues ;

- l'organisation collective du travail, la division des rôles, la structuration en équipes ;
- les dispositions formelles de répartition du personnel : hiérarchies, équipes, quarts... ;
- les modes de recrutement et de sélection du personnel, la qualification et la formation, les formes de mobilité interne, de promotion... ;
- la division du temps, les horaires, les pauses, les repas, et les possibilités d'aménagement de temps de parole.

Tout cela constitue en quelque sorte le cadre physique et formel du travail.

Il convient de prendre en compte également des dimensions du milieu de travail qui, si elles ne sont pas formellement inscrites dans l'organisation de l'activité et du personnel, structurent la vie collective dans l'entreprise.

Elles sont généralement en interaction étroite avec les cadres formels du travail. Renaud Sainsaulieu a ainsi montré que les structures de l'organisation des tâches déterminent des modes de communication qui sont au centre de l'apprentissage collectif et individuel : « Nos travaux nous amenèrent précisément à constater à quel point l'individu pouvait être influencé dans sa façon de raisonner, de symboliser et d'interpréter son expérience ou celle des autres, par les circonstances de la communication dans le travail ⁶. » Il étend la notion de structure professionnelle au-delà de ses éléments officiellement définis, formels et explicites. Il y intègre, au-delà des conditions concrètes de travail, leurs conséquences sur les possibilités d'échange et de communication, et au-delà des divisions hiérarchiques posées et des rôles prescrits, leurs définitions officieuses et concurrentes, les alliances transverses, les règles non écrites, les autorités parallèles... Ces « structures élargies » vont déterminer les comportements collectifs et les modes de reconnaissance sociale des travailleurs, en délimitant des zones et des types de « possibles », de marge de manœuvre autour des contraintes. Les modes de communication, les objectifs individuels, les relations entre collègues, les transgressions de la norme, les ressources mobilisables dans une relation de pouvoir... sont aussi déterminés par l'organisation. Cet apprentissage s'effectue en partie par l'expérience des relations

6. SAINSAULIEU R., 1977, p. 11.

à autrui, en fonction du cadre de contraintes qui les déterminent, mais aussi des processus de « réaction collective⁷ » face à ces contraintes.

A propos des interactions entre organisations et individus, Michel Crozier et Erhard Friedberg⁸ insistent davantage, eux, sur le fait que l'organisation est un « construit humain » ; celui-ci constitue une solution apportée par les hommes à la nécessité d'une structuration minimale des stratégies des acteurs, afin de permettre la vie en collectivité. Si l'acteur se trouve bien face à des contraintes, celles qui résultent de la nécessité de coordonner les actions des hommes et définissent une logique d'organisation, une façon de régler la collectivité, il reste néanmoins libre de construire des choix rationnels, du moins dans son propre cadre d'action. Les rationalités des acteurs construisent bien l'organisation, mais agrégées, recomposées entre elles et produisant un effet d'ensemble arbitraire, nouveau, voire « pervers »⁹.

Sans qu'elles s'établissent systématiquement en « réaction » aux contraintes, sans qu'elles en constituent de simples prolongements, des « structurations informelles » sont aménagées autour de ces contraintes, et contribuent à construire le cadre de référence, la « culture » de l'entreprise, qui s'impose en partie aux travailleurs.

Elles prennent ici deux dimensions principales, en référence aux questions : « Qu'est-ce qui divise ? » et « qu'est-ce qui relie ? » les travailleurs.

Les clivages au sein du personnel

Dans tout collectif, des divisions émergent, des « autres » sont désignés, des différenciations sont construites, qui contribuent à forger les identités collectives, mais aussi les identités personnelles au travail : « Tout acte d'affiliation sociale entraîne un choix d'identité. Inversement toute identité requiert des affiliations sociales spécifiques pour pouvoir survivre¹⁰. » Les clivages ressentis par les travailleurs interagissent avec leurs appariements relationnels : « Autant que ce qui unit, la sociabilité est ce qui divise les gens, ce qui leur permet de se distinguer, de s'affronter parfois. La fonction conflictuelle ne le cède pas à la fonction intégrative¹¹. »

7. *Ibid.*, p. 56.

8. CROZIER M. et FRIEDBERG E., 1981.

9. BOUDON R., 1979.

10. BERGER P., 1983, p. 145.

11. BOZON M., 1984, p. 248.

Ces clivages sont fondés sur des critères divers selon les entreprises. Dans certains cas, c'est l'ancienneté qui crée des divisions, dans d'autres, l'appartenance à des ateliers différents, dans d'autres encore, le statut professionnel ou l'âge... L'histoire de l'entreprise, les modes de recrutement et de répartition du personnel, comme la structuration des locaux et des tâches contribuent à définir les facteurs possibles de division du personnel. Ces facteurs se combinent entre eux, et c'est toute leur complexité et leur relativité qu'il s'agit ici de restituer, en prenant en considération la façon dont ils sont repris, réinterprétés, vécus par les travailleurs.

La constitution de groupes

Dans tout collectif émergent des groupes porteurs d'une sociabilité spécifique commune. On voit ainsi se structurer des regroupements informels de personnes qui se rencontrent d'une façon spécifique et qui sont reconnus comme tels par les autres, ceux qui n'en font pas partie. Ils sont une manifestation visible, ou du moins perceptible dans l'enquête, des cercles sociaux qui se croisent dans l'entreprise. La multiplicité et la nature des cercles sociaux que désignent ces groupes font partie de la description des milieux de travail ; ces cercles sociaux définissent une structuration du collectif, un « marché des possibles relationnels » caractéristique de chaque milieu. Denis Ségrestin montre bien l'importance de groupes définis conjointement par les structures de l'entreprise et par l'interconnaissance et la personnalisation des rapports ; ils peuvent dans certains cas former la base de « communautés pertinentes de l'action collective »¹².

Ces groupes s'imposent pour une part comme une donnée « déjà là », par exemple pour le nouveau venu dans l'entreprise, qui ne peut que les prendre *a priori* en considération, même s'il est susceptible de les transformer par la suite. Cela nous conduit à les classer, au même titre que les clivages, dans les « structurations informelles » des milieux de travail.

Certes, groupes et clivages s'interdéfinissent parfois : une ligne de clivage peut identifier deux groupes sur ses pôles et, inversement, la constitution d'un groupe peut former un clivage avec ceux qui n'en font pas partie. Mais nous verrons aussi qu'un clivage n'implique pas forcément une unité, une identité commune entre les membres d'un même pôle, ni des relations entre eux. Seront donc étudiés séparé-

12. SÉGRESTIN D., 1980.

ment les éléments qui divisent et ceux qui unissent, quitte à repérer des cas où ce qui divise est aussi ce qui unit.

La question est donc : comment cadres formels et « structurations informelles » influent-ils sur les relations et les réseaux individuels, et sur la naissance de relations d'amitié ? La comparaison entre les quatre entreprises permet de dégager quelques traits pertinents de ce rapport. Dans une même entreprise, la comparaison entre « avant » et « après », un changement important (déménagement des locaux, restructuration, embauche massive...), fournit parfois de nouvelles possibilités de confrontations qui éclairent aussi les situations présentes et leur évaluation par les travailleurs.

C'est dans cet ensemble complexe de structurations formelles et informelles que s'instaurent et évoluent des relations interpersonnelles. Nous verrons quelles en sont, selon les cas, les différentes formes possibles, comment se construit le rapport entre ces contextes et les relations existantes telles que les décrivent les travailleurs. En particulier, nous nous demanderons dans quelle mesure, sous quelle forme et avec qui, la poursuite des liens jusqu'à des relations d'amitié est possible... dans quelles limites celles-ci s'affranchissent des structurations et des clivages du contexte de travail, ou bien leur répondent assez fidèlement.

Le travail à la chaîne : continuités et ruptures

L'archétype du travail ouvrier que constitue la chaîne de fabrication renvoie à des images de cadence infernale, de stress, de dévalorisation du travail... Comment, dans ces conditions, concevoir l'émergence de cercles de sociabilité et de relations d'amitié ? Dans la comparaison entre deux entreprises contrastées, tant par leur mode d'organisation que par les rapports au travail et les populations engagées, on mettra en lumière des effets très différents sur l'ambiance, les rapports collectifs et les liens interpersonnels.

Une usine de protection de métaux

Cette usine traite des pièces mécaniques, principalement pour l'aérospatiale. Il s'agit de faire passer les pièces dans des bains chimiques, de leur faire subir divers traitements, et enfin de les soumettre à des séries de contrôles très sophistiqués ; le personnel insiste sur l'impératif de sécurité qui dépend de la qualité de ces traitements, et qui, allié au prestige du client, valorise ce travail par ailleurs peu qualifié.

L'entreprise emploie 81 personnes, ouvriers pour la plupart, dont un tiers de Vietnamiens. Les tâches ne sont pas particulièrement pénibles. S'il y a parfois des « coups de bourre » en fonction des commandes, la cadence normale de travail n'est pas vraiment élevée

ni contraignante : c'est la qualité qui prime. Les ouvriers travaillent principalement ensemble, dans la journée ; seules quelques équipes se relaient en quarts, matin et après-midi. En dehors du temps de travail, les pauses sont aussi communes, ainsi que le déjeuner, à la cantine de l'entreprise.

Le travail s'effectue dans un grand atelier unique, les pièces le parcourent en passant entre les mains de tous.

Il y a certains postes que chacun reste à son poste, ils sont obligés. Mais quand même, les travaux sont tous liés les uns aux autres, alors on communique tous ; la même pièce circule partout, et ça fait des liens entre les équipes (ouvrier).

Chaque poste occupe deux ou trois ouvriers et un chef d'équipe, qui travaillent ensemble. Ils sont dirigés par des chefs d'atelier, responsables des unités de production. Tous les ouvriers et cadres sont des hommes. Les ouvriers ne sont pas qualifiés, les tâches, très spécialisées, étant apprises sur le tas. L'accès à des postes de responsabilité est ouvert sur la base de l'ancienneté. Le personnel demeure assez stable. L'ancienneté est moyenne, compte tenu de la relative jeunesse du personnel. Le mode de recrutement associe le passage par l'intérim et l'utilisation des réseaux familiaux.

C'est le grand-père du directeur actuel qui a fondé l'entreprise, et l'on se trouve bien là devant un modèle typique de gestion paternaliste. Cette stabilité, le fait que les chefs soient « sortis du rang », y compris le directeur et fils de directeur (qui, bien qu'« héritier », a débuté en atelier, ce qui impressionne beaucoup les ouvriers), autorise une gestion dite « personnalisée » des rapports hiérarchiques.

Seul syndicat présent, Force ouvrière compte cinquante adhérents, et dix sympathisants y ajoutent leurs voix lors des élections. Le comité d'entreprise est très lié au syndicat, et se révèle ici particulièrement actif ; on compte une douzaine d'associations, principalement sportives, ce qui est considérable pour une entreprise de cette taille.

Le modèle familial

L'ambiance générale dans cette entreprise est unanimement qualifiée en termes positifs.

C'est une bonne boîte, chacun y met du sien, c'est un peu familial, malgré qu'on soit une centaine on se connaît tous bien... Il y a pas de

vacheries entre les gars, rien. C'est la bonne ambiance, super. Même avec la maîtrise il y a pas de problème, on rigole. Des fois on va même un peu trop loin, avec la maîtrise, mais enfin, c'est à la bonne franquette, quoi. Quand il y a un coup dur, on s'y met tous, tous sont assez compréhensifs, ils nous connaissent bien depuis le temps, les responsables de groupes, et les ouvriers aussi. Ils ont besoin de nous et tout le monde a besoin d'eux (ouvrier).

Cette bonne ambiance est ainsi souvent attribuée à la solidarité qui, dans le travail, lie l'ensemble du personnel. Sur la chaîne, chacun doit y mettre du sien pour que le travail soit bien fait, pour que la pièce qui passe par les mains de tous soit réussie. Surtout, à tous les niveaux, on est très conscient de ses responsabilités, tant vis-à-vis de l'extérieur...

Si on laisse passer un défaut, on s'en prend plein la tête. Il y a un numéro sur la pièce, si elle pète en vol, même si je suis à la retraite on viendra me chercher : « Monsieur X, venez, on va vous mettre en prison... [rire] (ouvrier).

que vis-à-vis des collègues.

Si l'un fait quelque chose qui va pas à un moment donné, tout le monde va s'en ressentir. Il faut que chacun respecte ses délais pour que celui qui est derrière puisse assumer son travail aussi. C'est ce qui donne un genre de travail de groupe, quoi, à plusieurs stades de production (chef d'atelier).

Le travail se trouve donc collectivement évalué et réalisé ; il est surtout aisément valorisé.

Si les postes sont fixes, par petites équipes de trois ou quatre ouvriers, on déambule aisément entre ces pôles, et la communication est très fluide.

Le fait que les tâches soient à la fois autonomisées, particularisées, et que le résultat final dépende de l'application de tous, contribue sans doute à la solidarité qui domine les rapports professionnels. Il n'y est en particulier pas question de rivalité entre équipes.

A côté du travail, la communication passe relativement bien aussi. On peut discuter en travaillant, on se retrouve à la pause, au repas de midi, et surtout, après le repas, on joue aux boules ; c'est, semble-t-il, un moment très important.

Un mode dominant de relation semble être la plaisanterie : on fait fréquemment des blagues, et elles constituent un facteur d'intégration important.

Quand il y a des rumeurs ou des bruits qui courent, c'est plutôt pour faire maronner Untel ou Untel, c'est des blagues, sans plus. La blague, ça marche beaucoup, là, dans une usine, toujours, hein... Il y a pas de clans, quand on peut faire marcher quelqu'un, on le fait marcher (ouvrier).

Fausse rumeurs ou fausses disputes, les blagues remplissent bien, entre autres, une fonction cathartique. Il semble que la plaisanterie soit un mode d'intégration caractéristique de certains milieux, en particulier ceux du travail, dans lesquels les liens ne vont pas de soi, tout en étant nécessairement établis. Les personnes qui sont proches, mais pas trop, juste un peu différentes, en font particulièrement les frais, comme les chefs d'équipe ou les Vietnamiens pour les ouvriers.

Le parallèle peut ici être fait avec les relations à plaisanterie en Afrique, caractéristiques des rapports entre cousins croisés, entre belles-familles, entre villages voisins... ceux qui ne sont ni trop proches ni trop distants, parfois porteurs d'une légère inégalité de statut : « La plaisanterie est toujours un mixte d'amitié et d'antagonisme¹. » Yehudi Cohen parle ainsi d'*enemy friendship*². Pour Jacques Coenen-Huther, la relation à plaisanterie « combine l'antagonisme et la sympathie dans une formule de compromis qui permet l'atténuation de l'un par l'autre », elle « relève d'une stratégie de réduction des tensions entre la similarité et l'altérité³ ». La nécessité sociale impose en effet de maintenir des relations qui ne soient pas trop tendues. La plaisanterie peut donc s'établir entre des personnes qui appartiennent à différentes catégories sociales, mais qui partagent néanmoins un minimum de valeurs communes⁴. C'est un mode de relations très usité dans cette entreprise, où il joue certainement un rôle important dans l'atténuation des frictions potentielles.

Un autre mode significatif de rapports est celui des « coups de

1. RADCLIFFE-BROWN A.R., 1968, p. 173.

2. COHEN Y., 1961, p. 363.

3. COENEN-HUTHER J., 1985, p. 53.

4. FRISCH-GAUTHIER J., 1961.

gueule ». Ici, lorsque nous évoquons la question des conflits, on nous parle de ces rapides flambées de colère sans suite.

Chez nous, il y a beaucoup de coups de gueule, on se jette comme des poissons pourris, et puis après on vous vient par derrière : « Ma mine, tu es fâché ? » Voilà comment c'est chez nous (ouvrier).

L'unité du groupe sous l'autorité du « bon père »

Cette entreprise ne semble pas être marquée par des clivages importants. La plupart des personnes interrogées disent n'en connaître aucun.

Il convient cependant d'analyser plus précisément les rapports entre l'encadrement et les ouvriers. Des deux côtés, on insiste sur le caractère personnalisé, « d'homme à homme », de ces rapports. Cette qualité est souvent imputée à la personne du patron. Les ouvriers s'adressent souvent directement à lui plutôt qu'aux cadres intermédiaires.

Nous on pique des coups de gueule pas possibles, le patron, il aime ça en fait, il est comme ça. Après il nous tape sur l'épaule en sortant de la réunion, il est content. Et quand il fait visiter l'usine à des clients, il nous donne une bourrade, dit « alors petit, montre-nous comment ça marche ». Vraiment, il n'y en a pas beaucoup des patrons comme ça ! (ouvrier syndiqué).

L'autonomie laissée aux équipes et le primat donné à la compétence comme base de l'autorité permettent aussi d'atténuer les distinctions hiérarchiques. Ce qui fait la différence entre les chefs et les autres, ce n'est finalement qu'une compétence acquise sur le long terme, dont la légitimité peut être mesurée et reconnue par tous au niveau de la pratique quotidienne d'un travail toujours effectué en commun. La structure de l'organigramme formel, fondée sur cet apprentissage, laisse donc primer la réalisation par équipes d'une tâche valorisée et collectivement assumée. On ne peut donc parler, en l'état, d'un clivage hiérarchique réel : si, dans certains discours, apparaissent des divisions « fondamentales » sur le principe, elles ne sont pas manifestes au niveau des relations de travail. Les délégués syndicaux insistent eux aussi sur cette aisance dans les rapports avec le patron. Ni le niveau de qualification ni l'ancienneté n'instaurent non plus des dissensions entre les ouvriers.

Si l'on ne trouve pas de clivages nettement marqués en termes

d'oppositions, en revanche, les regroupements et les relations interpersonnelles laissent apparaître certaines spécificités.

Les « petits frères » et les « grands frères »

Les repas à la cantine sont des moments privilégiés d'émergence des groupes, ils en sont un révélateur particulièrement significatif. En effet, ces moments recèlent à la fois une dimension de liberté (on choisit ses partenaires, contrairement aux postes de travail) et de contrainte (on doit former des tablées de huit personnes). Si choix il y a, celui-ci est obligatoire, on ne peut éviter cet appariement « semi-contraint » par huit.

Dans cette entreprise, tout le monde déjeune à la cantine. Trois ensembles de tablées apparaissent comme particulièrement stabilisés : les tablées de cadres, celles de Vietnamiens, et celles constituées par un « noyau actif » de militants du syndicat et du comité d'entreprise.

Si les cadres déjeunent ensemble à la cantine, c'est leur seule apparition collective, avec l'arbre de Noël (« ça, on ne peut pas y couper »). Ils ne participent généralement pas aux sorties et aux autres activités organisées par le comité d'entreprise. Leur attitude est caractérisée par un retrait, un évitement des relations autres que strictement professionnelles.

Moi, je pense qu'il faut séparer : vous avez la vie privée, vous avez la vie professionnelle, il faut vraiment séparer ; et même, séparer les relations. Je n'aimerais pas avoir mes amis au travail (cadre).

Même entre eux, ils évitent de se rencontrer, de se réunir quand ils n'y sont pas obligés. On pourrait dire que leur catégorie d'appartenance est vécue plus individuellement que collectivement, et si leur sociabilité est spécifique, ils ne constituent pas véritablement un groupe dans le sens d'un rassemblement de personnes ; cela n'arrive que là où ils sont obligés de se choisir des « pairs », à savoir à la cantine. Cette attitude de retrait des cadres est récurrente et se retrouve dans les autres entreprises.

En ce qui concerne les Vietnamiens, les discours sont remarquablement ambivalents. L'évidence de leur altérité est vite relativisée.

Comme groupe il y a un peu les Vietnamiens, c'est normal, mais enfin ils commencent à se fondre parmi nous, il y a pas de problèmes. Il y a quand même un petit pas car ils ont pas les mêmes origines que

nous, la même manière de vivre, ils se regroupent entre eux, c'est normal... ça fait quand même un groupe car quand il y a quelque chose, ou un problème, hop, ils se regroupent (ouvrier français).

Cela n'est pas contradictoire en soi dès lors que l'on distingue les rassemblements de groupes des relations interindividuelles, plus dispersées.

Si les liens entre Vietnamiens sont perçus par les Français comme « naturels », ce sont plutôt des moments de crise, ou d'appel à l'entraide (qui répond à une insécurité plus latente) qui révèlent le réseau, et même lui confèrent son existence. L'entraide est effectivement au fondement du réseau vietnamien, comme souvent dans les réseaux d'immigrés⁵, mais elle n'implique pas forcément des relations interpersonnelles intenses. Ils cherchent même plutôt à connaître des Français, voire à se détacher du milieu des Vietnamiens, en tout cas à élargir le contenu des relations en dépassant la fonction de soutien et le groupe « assigné ». Leur réseau d'entraide s'est d'ailleurs étendu de façon tout à fait remarquable aux Français qui travaillent avec eux.

Il y en avait un, Vietnamien, comme il habitait dans une pièce, je lui ai dit : « Si tu veux, tu profites de mon appartement pendant que je suis en congé. » On lui a donné les clefs. Ça, on peut le faire que si on a confiance aux gens. Je le connaissais, il travaillait avec moi. A un moment, tous les midis il venait manger ici, au début, quand il y avait pas la cantine, et il me payait le repas ici. Comme il voulait pas payer le restau... Et l'année d'après, c'est un autre qui est venu, qui m'a gardé la maison. Vous voyez, dès qu'on a besoin... (ouvrier français).

Les meubles, les voitures, l'argent également, circulent entre Français et Vietnamiens... mais aussi entre Français. Car l'entraide, initiée au départ par cette présence des Vietnamiens, est devenue un mode de rapports généralisé, et particulièrement important dans cette usine.

Au niveau de l'usine, je peux en appeler un à n'importe quel moment, il sera là, n'importe lequel. Même en dehors du travail, dans la vie privée. J'ai été hospitalisé, ma femme conduit pas, j'ai tapé chez un gars au hasard... (ouvrier français).

5. KATUSZEWSKI J. et OGIEN R., 1978.

J'ai eu beaucoup de problèmes avec la petite, qui est handicapée. Quand on a appelé le centre de transfusion, ils ont tous donné leur sang (ouvrier français).

Le syndicat comme le comité d'entreprise et les associations qui en sont issues sont tous dirigés par un même ouvrier, qui se retrouve au centre d'un « noyau actif » d'une douzaine de jeunes ouvriers. La vitalité de ce noyau est pour une part liée à la personnalité et à l'activisme de son *leader*.

Il y a aussi une association de plongée, de tir... toujours par le même gars, c'est lui qui se débrouille pour tout. Il est jeune, il n'a que vingt-cinq ans, mais il est vraiment doué. S'il était pas là, moi, personnellement, j'aurais rien fait (ouvrier, membre du noyau).

Issu d'une famille ouvrière, ancien militant de la CGT, ce jeune ouvrier a implanté le syndicat FO à l'usine lors de son arrivée il y a six ans. Il milite aussi dans son quartier, et consacre la plupart de son temps à des activités collectives. Les travailleurs regroupés autour de lui dans ce noyau sont tous de jeunes ouvriers syndiqués. Ils revendiquent leur rôle d'animateurs, et leur différence.

A la cantine, c'est toujours le même groupe, on est à la même table. Les autres, quand ils mangent, on dirait des morts. Là où on est, je sais pas pourquoi, c'est des éclats de rire tout le long, notre table, on est huit. Après, on sort, on se fait la partie de boules, et ils s'assoient tous en long, ils nous regardent, et puis ils rigolent (membre du noyau).

Mais ce groupe « rayonne » dans le sens où ses membres ont des contacts très importants avec les non-membres. Leur rôle syndical ainsi que les activités associatives en font des animateurs dont le rayon d'action s'étend à toute l'entreprise. En particulier, ils ont pris sous leur aile l'ensemble des « petits frères » défavorisés que sont les Vietnamiens. Le système d'entraide est sans doute généré par la présence des Vietnamiens, population qui « appelle » la solidarité, mais il est favorisé aussi par l'activisme du noyau. Et ces deux groupes, Vietnamiens et « noyau actif », entrent en synergie pour partager une sociabilité importante hors du travail.

Camaraderie étendue, amitiés sélectives

L'ambiance générale de l'entreprise, les conditions de travail, la relative faiblesse des clivages au sein du personnel, mais aussi

l'importance de l'entraide et des activités sociales issues du comité d'entreprise, qui multiplient d'autant le nombre et la diversité des cercles sociaux..., tout cela contribue à faciliter, voire à entraîner, une sociabilité globalement riche.

Il convient de préciser : l'ambiance et la quantité des cercles sociaux disponibles, en multipliant la qualité et les occasions de sociabilité, accroissent les possibilités de rencontres entre partenaires. Il est indéniable que ces rencontres sont ainsi étendues. Mais tous les types de relations interpersonnelles ne sont pas également touchés, ni de la même façon, pour tous les employés de cette entreprise.

En effet, ces cercles sociaux ne produisent pas forcément des groupes porteurs d'une sociabilité particulière, ni la poursuite de relations interpersonnelles. Parfois, l'activité pratiquée dans une association reste déterminante en elle-même : on y va avant tout pour y faire de la plongée ou du football, parce qu'on aime ça. Ces participants limitent les relations au cadre de l'activité associative. Pour quelques autres, les relations sont poursuivies au-delà de l'activité sportive elle-même.

Avec certains de l'équipe de foot, on s'invite chez soi. Moi plus tellement depuis que j'habite ici avec ma fiancée, mais quand j'habitais chez mes parents, j'étais les trois quarts du temps chez l'un ou chez l'autre, je mangeais chez eux souvent (ouvrier, membre du noyau).

Cela est surtout vrai pour ceux qui pratiquent déjà une sociabilité importante, comme les membres du noyau actif... lorsqu'ils sont encore célibataires. Ce sont en fait les personnes déjà globalement sociables qui mettent à profit ces cercles sociaux pour y investir des relations privilégiées. Une sorte de cumulativité de la sociabilité se fait jour ici.

Les relations d'entraide fournissent également des occasions de rencontre en dehors du travail. Lorsqu'on prête une voiture, lorsqu'on donne une salle à manger usagée, lorsqu'on aide quelqu'un à remplir des papiers, on pénètre dans son domaine privé. On entre aussi dans une chaîne de dons et contre-dons, de repas de remerciements... qui peuvent contribuer à étendre la relation. Mais ces échanges importants ne donnent pas forcément lieu à des relations privilégiées, ni à la désignation d'« amis ».

Je viens de prêter encore sept mille francs à un gars qui en avait besoin, un gars du travail. C'est un risque que je prends. Mais c'est pas

des amis, car on n'a pas des relations à se fréquenter. Par exemple, c'est des gens que s'ils viennent plus travailler, on se voit plus (ouvrier).

Il est donc important de distinguer, au moins au départ, l'entraide de la sociabilité, quitte à étudier ensuite les rapports qui peuvent s'établir (mais pas toujours) entre les deux. De la même façon, si au sein du réseau des Vietnamiens beaucoup de services sont échangés, les relations personnelles n'en sont pas pour autant toujours privilégiées, ni intenses.

Les liens d'amitié sont davantage électifs, affectifs, et les partenaires peuvent être aussi bien français. Les relations ont été éventuellement établies à l'occasion d'un service rendu. Mais l'entraide ne participe pas de leur définition, et ne suffit pas à construire l'amitié ; l'ami vietnamien est élu sur d'autres bases.

Je suis plutôt copain avec le Vietnamien qui travaille avec moi, c'est devenu un ami, c'est plus qu'un copain, avec lui il y a les sentiments, parce qu'on se voit beaucoup plus en dehors du travail, c'est plus que ça. On se connaissait avant qu'on rentre au travail, avec lui c'est différent d'avec les autres, c'est le seul en France qui est comme ça. C'est pour ça que c'est différent d'avec les autres Vietnamiens. En dehors du travail, je rencontre seulement mon ami (ouvrier vietnamien).

L'entraide fournit donc une ouverture sur des relations, collectives et individuelles, qui peuvent dépasser le cadre du travail, mais la poursuite de ces relations en amitié n'en est pas forcément induite pour autant.

Au sein du noyau actif, les relations hors du travail sont importantes : dîners chez soi, soirées, sorties, vacances... Elles sont généralement collectives, on sort en bande. Et l'on voit émerger relativement peu de relations à deux, de dyades plus sélectives. On n'élit pas vraiment de personnes « à part », « différentes », mais apparaissent parfois des sous-groupes de trois ou quatre « collègues⁶ » privilégiés au sein du noyau.

Ceux que je vois en dehors du travail, c'est... encore les mêmes [rire].

Question : Ce sont vraiment des amis ?

Ben... entre « amis » et « camarades de travail ». Pas amis-amis, col-

6. Il est peut-être utile de signaler ici que dans le parler marseillais, le terme « collègue » n'est pas réservé aux personnes avec qui l'on travaille. Il est plutôt synonyme de « copain ». (« Un bon collègue, c'est un bon collègue, qu'il travaille avec moi ou pas », dit un ouvrier.)

lègues, quoi. C'est pas des relations de travail, c'est pas vraiment ami-ami, c'est des collègues (ouvrier, membre du noyau).

Si le leader du noyau lui-même revendique « un wagon » de relations privilégiées, elles semblent relativement indifférenciées, il n'isole pas de « vrais amis ». Ce mode de sociabilité est étroitement lié à l'âge des membres du noyau, qui pratiquent des sorties « de jeunes » en bande.

Pour les ouvriers qui ne sont ni vietnamiens ni membres du « noyau actif », et qui ne participent pas aux activités associatives, l'ensemble des cercles sociaux parcourus est évidemment plus réduit. De fait, le nombre de leurs relations, ainsi que l'éventuelle poursuite de liens hors du travail, sont bien moindres. Ils peuvent à l'occasion boire un café avec des collègues, en sortant de l'usine. Les personnes ainsi choisies sont alors des membres de leur équipe, ceux qui sont les plus proches physiquement, avec qui ils discutent en travaillant. Il arrive aussi que ce soit des personnes qu'une circonstance supplémentaire réunit, comme le fait d'habiter le même quartier. C'est alors la conjonction de ces deux milieux, de ces deux cadres de rencontre, qui a par elle-même produit la relation. Les amitiés restent rares, ces rapprochements n'y suffisent pas.

Les cadres, nous l'avons vu, maintiennent une attitude de retrait à l'égard des relations interpersonnelles au travail. De fait, aucun de ceux qui ont été interrogés ne poursuit des relations hors de l'usine, ni n'a de copains ou d'amis dans le milieu de travail.

Pour les agents de maîtrise, c'est plus ambivalent. Ils restent très prudents à l'égard d'une personnalisation des relations.

Moi, d'un côté, je suis proche de l'atelier, de l'autre, proche de l'encadrement, je suis dans une position intermédiaire. Il faut que j'aie des bonnes relations avec les gars, ça, ça se passe bien. Mais il faut pas non plus que j'aille trop loin dans la relation parce que je suis obligé quand même pour le travail d'avoir un certain recul. Donc j'essaie de faire un compromis entre des relations correctes, aimables, mais par contre avoir un certain recul, pas trop rentrer non plus dans la confiance des gars, comme eux, peut-être, le font entre eux. A certains moments, on est obligés de faire passer les ordres pour exécuter le travail, alors s'il y avait une trop grande camaraderie, ça passe plus, quoi. Il y a une petite hiérarchie, ça se voit pas tellement mais on est obligés d'avoir certains égards... (agent de maîtrise).

Cet agent de maîtrise cherche donc à éviter des relations trop personnelles dans le cadre du travail ; comme la plupart des agents de

maîtrise, il déclare éviter en tout cas de personnaliser, de favoriser les relations en général avec les ouvriers. Mais il a par ailleurs un « vrai ami » au travail, qui est un ouvrier ; cette relation est « écartée » du cadre du travail, et échappe du même coup à une éventuelle contradiction avec cette déclaration d'intention.

Ça, c'est au sein du travail. En dehors du travail, il n'y a aucune différence avec un ami du travail et un autre. A l'extérieur, si j'ai l'occasion de sortir avec quelqu'un du boulot, comme avec Norbert, là, on est partis en week-end... Lui, je le considère comme un ami avant tout, c'est pas pareil. A partir du moment où c'est en dehors du travail, il y a plus le travail au milieu, on écarte le problème du travail (agent de maîtrise).

Contrairement aux cadres, les agents de maîtrise peuvent donc s'autoriser à construire une relation élective, à avoir un ami, pour peu que le travail soit suffisamment « écarté » de la relation. L'ami doit ici être fermement distingué du cadre de la rencontre.

L'impact de ce milieu de travail sur les relations interpersonnelles et les réseaux tient donc ici à un ensemble de facteurs liés entre eux.

Le partage d'un espace unique, le suivi des pièces sur la chaîne, la relative absence de stress dans la réalisation de la tâche, la valorisation du travail, l'autonomie des équipes, le côté « humain » des rapports hiérarchiques... favorisent une bonne ambiance dans le travail, mais aussi permettent d'éviter des clivages trop prégnants.

La présence d'un important contingent d'ouvriers vietnamiens induit une habitude, une « culture » d'entraide qui s'est étendue au-delà de leur réseau.

La personnalité d'un leader particulièrement actif, qui prône la solidarité, en particulier par le syndicat dont il est l'initiateur, mais qui aussi joue personnellement un rôle de « grand frère » et d'animateur pour l'ensemble du personnel, a largement contribué à l'extension des cercles sociaux dans l'entreprise.

L'extension et la variété de ces cercles sociaux induisent une multiplication générale des relations de camaraderie. Celles-ci sont le plus souvent collectives, et les réseaux dans cette entreprise se trouvent particulièrement denses : on fonctionne en groupe. En revanche, les relations d'amitié semblent se dégager pour une part de cette influence du milieu, et restent davantage dominées par des critères d'ordre individuel.

La comparaison avec les autres entreprises, en particulier avec une

autre usine fonctionnant en chaîne, permet de mesurer plus généralement la pertinence de ces facteurs, leur lien effectif avec ces modes spécifiques de sociabilité, et la place de l'amitié.

Une entreprise de répartition pharmaceutique

Cette autre entreprise fonctionnant en chaîne reçoit, stocke et distribue les produits aux pharmacies. Elle fait partie d'un groupe d'envergure nationale qui a racheté dans les années soixante-dix une ancienne entreprise marseillaise. La position sur le marché de l'agence marseillaise est précaire, face à une concurrence sérieuse. L'inquiétude se répercute de façon très vive au sein du personnel.

L'effectif atteint cent personnes, dont une grande majorité de femmes. La tâche principale est effectuée dans un vaste magasin unique, organisé autour de la chaîne. Les femmes vont chercher les médicaments dans les étagères et les déposent dans les bacs qui circulent au centre. Trois équipes s'y relaient, avec des temps de recouvrement de deux équipes aux heures les plus chargées. La cadence est très rapide, très contraignante, et souvent source de conflits : une ouvrière peut retarder toutes les autres. Ce système en trois équipes pose de nombreux problèmes, en particulier il n'autorise pas une souplesse suffisante compte tenu de l'irrégularité des commandes et des grandes fluctuations entre « heures creuses » et « coups de bourre ». Une restructuration est envisagée au moment de l'enquête, tout le monde en parle, mais le manque d'informations précises produit un climat de rumeurs et d'inquiétude.

L'ancienneté moyenne est relativement importante, mais elle comporte des différences qui sont, nous le verrons, très lourdes de conséquences. L'embauche est aujourd'hui bloquée pour cause de sureffectif. Il n'y a pratiquement pas de mobilité interne et les rares promotions s'effectuent sur la base de l'ancienneté.

La direction parisienne de l'entreprise développe une politique de rotation rapide des directeurs d'agence. Ce facteur semble créer un climat d'insécurité au niveau du personnel, inquiet et critique envers chaque nouveau directeur « parachuté ». La stabilité de l'entreprise repose plutôt sur le responsable du magasin et sur la secrétaire de direction.

Il n'y a aujourd'hui qu'un syndicat représenté. Anciennement dominante, la CGT a disparu au profit de la CFDT qui compte vingt-huit adhérents, et une soixantaine de voix aux élections.

Les pauses sont effectuées en commun pour chaque équipe. Une

tentative d'implantation de cantine, n'ayant pas eu de succès auprès du personnel, a avorté. Les ouvrières préfèrent déjeuner chez elles, quitte à décaler un peu les horaires du repas, avant ou après le travail.

L'ambiance : stress et conflits

L'ambiance générale de cette entreprise est unanimement critiquée. Deux causes principales sont évoquées : les tensions entre les trois équipes qui se succèdent au magasin, et une situation de stress due à divers facteurs.

Tout d'abord, les conditions de travail elles-mêmes sont dures. Le travail à la chaîne est pénible à cause de la cadence, et le moindre retard entraîne des conflits internes. On s'énerve, on accuse la voisine de ralentir tout le monde... Les ouvrières se surveillent et comparent en permanence leurs performances avec celles de leurs voisines. De plus, les erreurs sont pénalisées, le blâme est redouté.

Et maintenant, ce fameux ordinateur, il va comptabiliser toutes les erreurs. C'est vrai, on fait un travail imbécile, et il faut toujours qu'on aille très vite, c'est dur, hein, et là je trouve que ça devient plus dur, et il y a des risques de renvoi. Ça met une mauvaise ambiance dans les équipes, on se sent menacé. Et il y a des erreurs qui dépendent d'autres, alors on s'accroche plus entre nous. C'est grave, ça, très grave (ouvrière).

Alors que dans l'usine de protection de métaux l'interdépendance des équipes sur la chaîne crée des liens, ici au contraire elle est source de rivalités, d'accusations, de conflits.

Il y a une dizaine d'années, on a eu beaucoup d'altercations, avec des personnes qui se trouvaient mal... C'était une véritable épidémie. Il y avait des crises d'hystérie, elles se roulaient par terre... pas une bataille physique, mais des engueulades. Sur le thème : l'une a oublié une tâche, ça retentit sur le travail des autres, d'où engueulade. C'est ça le travail d'équipe : il faut que ça marche, sinon ça retentit sur les autres (responsable magasin).

Une autre source de stress repose sur l'incertitude quant à une recomposition des équipes depuis longtemps annoncée, mais jamais encore précisée.

Ils vont changer d'horaires, on ne sait pas les horaires qu'on va faire. Et tout le monde est tendu à ce sujet. Parce qu'on ne sait rien, tout le monde est dans l'angoisse. Même moi, je vais devoir refaire ma vie. Je me levais le matin à 5 heures, je me couchais à 10 heures, maintenant je ferai peut-être l'inverse, ou... surtout que depuis quinze ans qu'on fait ça... Les habitudes, elles, sont tellement prises, ancrées, alors pour revenir changer, bouleverser sa vie... On n'aurait pas dû nous en parler. On nous aurait mis devant le fait accompli... tandis que là on ne sait pas, tout le monde dit « moi je vais faire le matin, moi je vais faire l'après-midi... » alors c'est perturbant pour tout le monde (ouvrière).

Le nouveau directeur inquiète aussi dans la mesure où, justement, il ne semble pas prendre de décisions claires, il laisse régner le flou.

Et puis avec le nouveau directeur, c'est un homme, on ne sait pas à quoi s'en tenir avec lui. L'autre directeur, ça faisait dix ans qu'il y était, on le connaissait mieux, même avant qu'il parle, on savait déjà ce qu'il allait nous dire. Que lui, il est vraiment différent, on n'arrive pas à s'adapter à lui. C'est mauvais, le changement [rire]. Alors vraiment, je sais pas (ouvrière).

Mis à part cette situation de stress, le travail dans le magasin n'appelle pas de motivation particulière. Les relations humaines se ressentent visiblement d'une dégradation de la qualification du travail.

Je me souviens, à la pause, on prenait la pause ensemble, on riait toutes ensemble. Mais le système a changé... C'est un travail plus imbécile qu'on fait maintenant. On a un numéro, vous sortez à ce numéro. Avant c'était plus instructif, on sortait au médicament, c'était plus intelligent. Maintenant on prend le produit sur un numéro, on sait même pas ce que c'est. En chaîne, vraiment, on fait un travail imbécile (ouvrière).

Le climat de rivalité entre équipes et entre personnes, de méfiance, de jalousie, d'inquiétude, semble lié, outre le travail lui-même, à une situation d'incertitude générale, où la négociation est incessante faute de règles claires, et pèse son poids de tension dans les rapports humains. Les ouvrières sont à l'affût de la moindre injustice de la part des chefs, et l'attitude de ces derniers est étroitement surveillée, donne lieu à d'incessantes accusations de « préférence », de « chouchoutage » ; les rumeurs sont extrêmement déve-

loppées, à la fois en quantité et en qualité, et elles entament les sphères les plus privées.

Je vais vous donner un cas. Il y a le nouveau directeur, tous les matins, à un moment donné, il venait me voir. Je fais partie du syndicat, je suis la secrétaire ; il venait, il essayait de m'amadouer. Ça a fait des histoires, ça a circulé que j'avais le béguin de lui, et que lui il avait le béguin de moi... On a dit aussi qu'il allait me donner une prime à la fin du mois. J'ai cassé les ponts avec lui, enfin, je lui ai fait comprendre, je lui ai pas dit carrément qu'elles disaient qu'on marchait ensemble, hein... je lui ai dit : « Parce qu'après il y a des bruits qui vont circuler... » (ouvrière).

La jalousie dans le domaine du travail, alliée à une production et une circulation très importante de rumeurs, semble être un mode dominant de relations.

Cette ambiance est souvent rapprochée par les ouvrières elles-mêmes du fait qu'elles sont « entre femmes ». Elles préféreraient travailler avec des hommes.

Le poids de l'injustice

Le principal clivage traversant cette entreprise est celui qui divise les trois équipes du magasin. Ces équipes sont séparées par des horaires différents mais se retrouvent ensemble sur la chaîne aux heures critiques, les plus génératrices de stress ; cette « semi-coprésence » autorise à la fois la distinction et l'éclatement des conflits.

Mais surtout, l'essentiel du problème vient de l'inégalité de statut entre les équipes. La première équipe est constituée par les anciennes qui, à la suite de luttes syndicales, avaient obtenu des avantages salariaux reconduits lors du rachat de l'entreprise. Ces avantages ne peuvent être appliqués aux autres équipes dont les ouvrières ont été embauchées après, l'entreprise refusant de les généraliser au niveau national. De plus, cette équipe travaille le matin, ce qui est considéré comme le moins astreignant, « surtout pour des femmes ». Les deuxième et troisième équipes (en particulier cette dernière qui travaille aussi le samedi) s'estiment donc brimées. La création de cette troisième équipe a fortement contribué à cristalliser le clivage. Plus anciennes, plus soudées entre elles, les membres de la première équipe campent sur leurs avantages ; pas question de solidarité avec les autres.

Au début il voulait qu'on travaille toutes le samedi. Mais nous il pouvait pas nous toucher, quand on a sorti nos conventions il pouvait rien faire. Mais si on cède à ça, on cédera à tout. La prime de vacances, on est les seules à l'avoir. Si les autres l'ont pas, c'est leur truc (ouvrière équipe 1).

Les animosités sont très vives et la solution envisagée, à savoir un mélange des anciennes et des nouvelles et une rotation des équipes, n'ira sans doute pas sans heurts.

Avec la troisième équipe, si on se retrouve ensemble... Ça, ça va être... Parce que la provocation a été faite par elles. Les deux premières équipes ça va, mais avec la troisième ça va être mortel, ce remue-ménage. Ça va faire des ennuis (responsable équipe 1).

Alors que le clivage entre équipes est reconnu de la même façon par tous sur l'entreprise, les évaluations du clivage hiérarchique dépendent beaucoup plus étroitement des positions occupées. Les responsables du magasin sont en particulier « aux premières loges », et au centre de bien des enjeux. En tant qu'arbitres et décideurs, ils sont par là même vus comme des générateurs de jalousies. Pour toutes les ouvrières interrogées, c'est le point de vue dominant. Le flou des règles formelles et le poids des négociations interpersonnelles donnent prise à d'incessantes accusations d'injustice, de préférence, et les rumeurs sont alimentées...

Mais la bagarre, ça vient un peu de là-haut, aussi. Si on fait des différences, aussi... les chefs au magasin ils ont des préférences, après ça fait des jalousies, et ça part comme ça. Si une fille du matin avait besoin de la matinée et voulait changer avec une de l'après-midi, que ça marchait, et si une autre fille demandait, il disait non s'il avait pas envie, alors « pourquoi elle et pas moi ? ». Ça partait comme ça, les bagarres (ouvrière).

Une bonne part des jalousies interpersonnelles est ainsi imputée aux attitudes des chefs. Au niveau des agents de maîtrise, on retrouve le rôle ambivalent de « tampon » entre direction et employés.

Moi je suis au milieu [rire]. Quand j'ai des heurts avec les employés, j'ai autant de heurts avec la direction, et je me défends à bon escient (responsable équipe).

Du côté des ouvrières, les chefs d'équipe sont surtout perçus comme les tenants d'une responsabilité agissant au niveau de leurs propres rapports entre elles. Le chef, c'est avant tout celui qui fait une équipe, une ambiance. C'est aussi... un homme.

Les problèmes de hiérarchie relèvent donc davantage ici du mode de gestion des rapports entre chefs et employés, de la forme personnalisée des négociations, et de leurs conséquences sur les relations entre les employées elles-mêmes, que du clivage statutaire.

Le stigmatisme des « petits clans »

Comment, dans un tel climat, peut-on envisager l'émergence de groupes de personnes ?

De fait, aucun groupement collectif n'apparaît, n'est reconnu comme tel par des personnes qui en seraient membres, ou non membres. Il faut dire que les cercles sociaux sont très réduits. Le comité d'entreprise joue un rôle de complément du syndicat plus que d'organisateur d'activités. Aucune association de loisirs n'a été mise en place. Seulement deux sorties ont été organisées, et très peu y ont participé. Rares sont donc les occasions de former, à partir d'activités connexes au travail, des rassemblements collectifs.

En revanche, on parle beaucoup de « clans ». Plus précisément, lorsqu'on pose une question sur l'existence de groupes, les personnes répondent « clans ». La différence, outre la connotation péjorative de ce terme, tient au fait que les clans regroupent un petit nombre de personnes sur la base d'affinités personnelles, sans référence stable collectivement partagée, et tendent donc à être perçus comme arbitraires. Cela, ajouté au fait que le « clan », c'est d'abord une séparation, une opposition face aux autres, contribue à en accentuer le côté négatif et le ton critique de ceux qui en parlent ; car le clan est toujours chez les autres, contrairement au groupe. Il semblerait donc que les clans soient plutôt l'expression de divisions que de réunions.

Il y a des clans, formés de gens avec des incompatibilités d'humeur les uns envers les autres. Les clans sont transversaux aux équipes, ou plutôt, dans une même équipe, il y a plusieurs clans. On ne verra pas deux personnes amies si elles sont dans des équipes différentes. On voit toujours les mêmes prendre le café ensemble à la pause ; c'est ça les clans, c'est là qu'on les voit. C'est deux, trois, quatre personnes, très séparées, qui sont très cloisonnées. Chacune dans un lieu. Si un clan va

dans un lieu, les autres iront ailleurs. C'est pareil dans les trois équipes (responsable magasin).

Au moindre problème, à la moindre rumeur, c'est-à-dire en cas de crise, les clans se manifestent ; car il s'agit, et cela paraît être inévitable, de prendre parti pour l'une ou l'autre des protagonistes.

Si les équipes s'opposent durement entre elles, cette commune opposition aux « autres » ne suffit donc pas à créer des liens collectifs, une solidarité à l'intérieur de chaque équipe.

Par ailleurs, ni les cadres ni les agents de maîtrise ne forment de groupe. Ils évitent là aussi les relations collectives comme interpersonnelles au travail ; l'attitude générale de retrait est manifeste.

Le syndicat et le comité d'entreprise ne constituent pas non plus de groupes porteurs d'une sociabilité particulière. Le clivage par équipes étant plus puissant que la solidarité interne au syndicat, ce dernier ne peut se concentrer en un noyau, contrairement à ce qui se passe dans l'entreprise de protection de métaux ; d'autant que, si l'on trouve ici également quelques « meneuses », elles sont aussi souvent critiquées que suivies, et sont loin de faire l'unanimité en leur faveur.

Au début, j'ai été syndiquée, quand je suis rentrée, seulement deux mois. Je suis partie parce que les titulaires du syndicat me mettaient à l'écart, et certaines questions de l'après-midi il fallait pas que je les pose, comme elles étaient du matin, alors j'étais vraiment mise à l'écart. Et maintenant, pourvu qu'elles prêchent pour leur paroisse, le reste... Moi je le trouve nul, nul carrément (ouvrière équipe 2).

Il est vrai que ce sont surtout les « anciennes » qui mènent l'action syndicale, et qui se mobilisent très rapidement au moindre problème. Mais leurs relations mutuelles ne dépassent généralement pas ce cadre ; elles se disputent aussi beaucoup entre elles. Ensuite, le clivage par équipes fait que leur reconnaissance par le reste de l'entreprise n'est pas unanime en leur faveur, et ces « meneuses » ne sont jamais perçues comme un groupe soudé par un ciment autre que la gestion des conflits.

Méfiance, réserve et fragilité

L'ambiance générale de stress, la force des clivages et leur potentiel conflictuel, l'absence de groupe informel et de ciment collectif durable induisent une relative pauvreté de la sociabilité, ainsi qu'une

attitude globale de méfiance à l'égard des relations dans le travail. Il n'y a pas de repas pris en commun qui permettrait, en créant l'obligation de s'apparier par tablées, de briser les clivages et d'élargir les « clans ». La pause est plutôt un moment d'émergence, de révélation de ces clans. De même pour les rares sorties organisées par le comité d'entreprise.

Dans un tel contexte, l'établissement de relations interpersonnelles est vécu comme une prise de risque ; tout rapport privilégié revient à se découvrir envers autrui, et peut donner prise à la jalousie et à la rumeur.

Ce qui est malheureux dans l'entreprise, c'est que dès que vous avez deux bonnes amies qui s'entendent très bien, on met toujours des bâtons dans les roues des deux amies. On dira que je l'ai critiquée, vous savez, les langues vont bon train... (ouvrière).

En conséquence, l'évitement relationnel est plus important que dans les autres entreprises. On trouve ici globalement peu de relations de camaraderie. Beaucoup d'ouvrières rejoignent les cadres dans leur attitude de réserve et de séparation entre travail et vie privée. Il s'agit surtout de protéger sa vie personnelle et son foyer d'une intrusion que l'on ne peut toujours maîtriser. Dans le doute, la prudence commande que les interactions restent limitées. En conséquence, on se voit peu en dehors du travail, mais aussi on restreint l'éventail des sujets de discussion. Alors qu'ailleurs le champ de la parole féminine est souvent plus étendu et plus intime que celui des hommes, ici l'intrusion des domaines personnels, « privés », dans les discussions au travail est perçue comme une menace que l'on essaie d'éviter.

Dans les discussions, on parle du travail, de la famille, un peu de politique ; mais pas sur des domaines personnels, la vie privée, attention, c'est sacré, hein ! pour moi, c'est sacré. Je leur dis toujours : « Je mélangerai jamais la maison avec le travail. » Je dis pas : « Mon mari a fait ci, mes enfants ont fait ça, j'ai acheté ci, j'ai acheté ça... » Je suis jalouse de ça, c'est secret. Mais il y en a qui le font, au travail, moi je me sens pas le besoin, je suis très renfermée. Je parle de choses générales, avec les autres. Mais attention, je parle peu, hein ! (employée service téléphone).

Si les relations interpersonnelles sont donc caractérisées ici par une tentative de limitation des sphères en jeu, cette attitude est différente de la réserve des cadres par exemple, ou de ce qui pourrait

être un retrait par désintéret pur et simple. Il semble en effet ici pour le moins difficile d'échapper totalement au jugement des autres ; on ne peut empêcher que soient épiés et remarqués les moindres changements de tenue, les moindres signes personnels qui peuvent être soumis à confrontation. De fait, « tout se sait » et est, malgré soi, porté sur la scène collective. Les travailleurs de cette entreprise sont, quoi qu'ils fassent, interpellés et incorporés dans la trame des interactions plus ou moins conflictuelles qui dominent et s'imposent à eux. Il semble impossible d'éviter la rumeur, et même de ne pas contribuer à la propager, impossible aussi de ne pas prendre parti. La situation de conflit global contribue sans doute largement à généraliser l'utilisation de ces informations. Les ouvrières ne sont pas, comme les cadres, protégées par une distinction de statut qui permette la protection personnelle.

Les rares relations d'une personne sont des liens très électifs : c'est l'amie qui est « à part », « différente » ; on compte sur elle pour ne pas divulguer les secrets, mais une trahison est toujours possible. Et les histoires fleurissent, d'amitiés dont la rupture est interprétée comme une conséquence des racontars ambiants. L'amie a trop parlé, ou du moins on l'en accuse. Il est bien entendu impossible de savoir si elle a vraiment trahi, ou si ce sont les autres qui ont créé la rumeur afin, jalouses, de séparer les amies. Les deux interprétations sont souvent entremêlées.

C'était une bonne copine ; ça s'est pas arrêté, mais enfin, j'ai moins d'affinités maintenant. Ce qui a changé, c'est... le fait d'être toujours critiquée. Par-devant c'est toujours « ça va, na-na-na », et par-derrrière... Elle n'est pas franche. Ça, j'ai horreur. On ne s'est pas du tout fâchées brutalement, on n'est pas fâchées, mais ça s'est détendu (ouvrière).

En fait, on constate un *turn-over* très important, globalement, des amitiés : les ouvrières citent beaucoup d'anciennes amies, et s'étendent abondamment sur les circonstances des ruptures, vécues sur un mode dramatique.

Le climat de travail se trouve donc étroitement lié à une attitude de méfiance à l'égard des relations interpersonnelles, et même si cette méfiance ne suffit pas toujours à assurer la protection de la sphère personnelle, une réelle restriction des interactions est mise en œuvre. Ici, le conflit, qui est une relation, happe tout un chacun dans son jeu. La base collective du conflit, à savoir la gestion des différences statutaires entre équipes, et l'interdépendance dans la tâche à la chaîne ne peuvent autoriser l'évitement. Et cette participation

obligée s'étend aux jalousies et aux conflits qui touchent des domaines plus personnels.

Les réseaux dans cette entreprise sont donc caractérisés par une limitation à la fois quantitative (on a peu de relations et elles sont électives) et qualitative (on sort peu du travail et l'on restreint le champ de la parole) des liens interpersonnels. Les choix relationnels sont radicalement bornés par l'appartenance à une équipe au sein du magasin. Une ouvrière impute ainsi la perte d'une amitié à son changement d'équipe. Les relations les plus intenses sont donc aussi fragilisées, leur histoire est souvent abrégée.

On le voit, le travail à la chaîne, tout en induisant une continuité et une interdépendance dans la tâche accomplie, et en provoquant par là une perpétuelle confrontation du collectif de travail, produit des effets très différents en fonction d'autres facteurs. La valorisation ou pas de l'œuvre commune et de la performance de chacun, le poids d'avantages partiels et de conflits inhérents, les tensions du marché et des inquiétudes pour l'entreprise en elle-même, le mode de direction, un certain flou dans les règles et la menace d'injustices, la possibilité ou pas d'émergence de cercles transversaux lors des repas ou dans des activités de loisirs... sont autant de facteurs susceptibles de faire basculer l'ensemble vers la solidarité ou vers la rivalité. Ces divergences touchent l'ambiance générale, la constitution de cercles sociaux, l'émergence de relations de sociabilité courantes. L'amitié elle-même, si elle résiste davantage aux spécificités du milieu, peut être atteinte. Dans l'entreprise de répartition pharmaceutique, les liens sont gênés dans leur réalisation par les tensions et les divisions entre équipes. Les rares amitiés qui parviennent malgré tout à s'établir se trouvent menacées dans leur pérennité, prises à partie par l'ensemble des jalousies et des rumeurs.

Travailler en milieu « ouvert » : un supermarché

Poursuivons cette comparaison entre les contextes professionnels comme cadres d'émergence des relations d'amitié par l'étude d'un supermarché d'alimentation. Lié à une chaîne nationale, celui-ci compte quatre-vingts employés, dont les trois quarts sont des femmes. Le travail est effectué principalement dans le magasin lui-même. Les caisses mobilisent vingt-cinq femmes et un homme, le reste du personnel étant réparti dans quatre « rayons » de produits alimentaires. Le personnel des rayons circule beaucoup dans le magasin, pour approvisionner les étagères, disposer les produits et les renouveler au cours de la journée.

L'ancienneté moyenne est importante, mais les situations sont très contrastées en fonction de la position hiérarchique : une frontière considérable existe entre les employés de base et les chefs de rayon.

Les employés sont généralement stables, ils restent dans le même magasin et ne sont pas qualifiés. Leur ascension est limitée, les échelons supérieurs étant réservés à ceux qui ont au moins le « niveau bac ». La direction dispose d'un stock très important de candidatures spontanées à l'embauche.

En revanche, les chefs de rayon, souvent titulaires d'un DEUG ou d'une licence, jouent une carrière qui allie la mobilité hiérarchique et géographique. L'entreprise au niveau national impose en effet à ceux qui désirent gravir les échelons de changer de ville tous les deux ou trois ans. Leur ancienneté dans le magasin se révèle donc

particulièrement réduite. Ils sont aussi très jeunes : en début de carrière, ils doivent gravir les échelons avant que les charges familiales ne les gênent dans cette mobilité. Ils construisent un véritable « plan de carrière » et leur investissement est tourné vers ce projet. Leurs horaires témoignent d'une grande volonté de sacrifice, et la comparaison avec l'armée est souvent évoquée.

Il s'agit donc de deux populations bien différentes, en circuits fermés.

L'emploi dans un supermarché constitue une interface entre les milieux ouvriers et employés de bureau : la majorité des employés de base sont issus de familles ouvrières¹, leur formation initiale est le plus souvent manuelle, leurs aspirations éventuelles s'orientent vers les concours de l'administration et les emplois typiques des classes moyennes. Se dessine là le lieu précis d'une étape, voulue transitoire, dans une tentative de reclassement.

Au sein du magasin, les pauses sont prises individuellement en fonction de la demande de travail. La répartition des horaires autorise souvent le repas chez soi, sinon les employés apportent leur sandwich.

Le personnel est peu syndiqué, et la représentation est dispersée entre Force ouvrière, la CGC, et deux délégués autonomes. On fait surtout appel à ces représentants pour des problèmes individuels. Les syndiqués s'occupent également du comité d'établissement ; ils organisent, en plus des activités traditionnelles de l'arbre de Noël, du loto, de la galette des Rois..., quelques sorties au ski ou à la campagne.

Circulation et communication

Cette entreprise comporte une différence notable avec les autres : c'est un milieu ouvert. Dans le local de travail circulent sans cesse des « étrangers » : les clients. Les rapports avec ces derniers sont d'autant plus importants qu'il s'agit ici d'un supermarché très étroitement inséré dans son quartier ; les clients sont des « habitués », et souvent des voisins des employés. L'interconnaissance est importante, les clients choisissent « leur » caissière, et échangent des nouvelles...

Au sein du personnel également, la circulation est intense. Les employés font sans arrêt la navette entre leur rayon et les entrepôts,

1. 51 % des employés de commerce sont enfants d'ouvriers [GOLLAC M. et SEYS B., 1984].

tournent autour de leurs étals, remplacent les produits... Au cours de ces déplacements, ils sont en contact avec l'ensemble de leurs collègues, et la parole circule très largement. La charge de travail est perçue comme lourde mais laisse toujours des moments de « creux » où l'on peut discuter. Chaque rayon est autonome dans son organisation, il y a peu de liens de travail entre les équipes, mais l'unité de lieu et la déambulation dans tout l'espace font que les contacts sont étendus à l'ensemble du magasin. Seules les caissières sont postées et prennent leurs pauses à part, ce qui les situe en dehors du flux permanent agitant le magasin.

Du côté des rayons, l'ambiance est généralement perçue comme très bonne. On insiste sur l'unité de l'« équipe », qui comprend alors tout le magasin, et sur la bonne entente régnant entre tous. On « parle avec tout le monde ».

Il n'y a pas du tout de bandes, dans le magasin. Le matin à neuf heures, on est quarante dans la salle de repos, et il n'y a pas dix qui discutent d'un côté, vingt de l'autre, non, c'est tout le monde ensemble. C'est ce que je vous dis, au niveau de ce magasin on est vraiment une très bonne équipe (employé rayon).

Aux caisses, le jugement est moins positif. Le travail lui-même est jugé beaucoup plus pénible.

Moi ça m'a toujours fait peur, la caisse, ça m'a jamais plu. Je trouve ça de l'esclavage, toujours enfermée entre deux machines, sans pouvoir bouger pendant des heures, toujours la même chose, c'est long, fatigant, énervant. Par contre, les rayons ça bouge, on n'a pas le temps de s'ennuyer. C'est bien parce qu'il y a un certain contact avec les clients, c'est ça qui me retient, et puis le fait que la place, c'est important maintenant, on choisit plus trop (employée caisse).

Entre les caissières, l'ambiance est parfois tendue ; des jalousies se font jour lorsque l'une d'entre elles est désignée pour être « derrière les caisses », c'est-à-dire pour se déplacer et régler les problèmes qui peuvent survenir. Plus qu'une promotion, cette position apparaît surtout comme un moyen de « s'évader » des caisses.

Depuis que je suis rentrée, on m'a mise un peu derrière les caisses, et ça leur a pas plu. Même quand je ramenait les produits, ça leur a pas plu, pour elles c'est un plaisir de s'évader de la caisse, alors quand il y en a une qui a plus de chance que l'autre, et qui est nouvelle, ça leur plaît pas (employée caisse).

La rupture du primat à l'ancienneté (qui n'a pourtant jamais été une règle officielle) est très mal vécue. La « nouvelle » ainsi distinguée se voit mise au rancart pendant très longtemps, voire définitivement isolée. Des amitiés sont également ainsi rompues.

Le contraste est donc important entre l'ambiance perçue aux caisses et aux rayons.

Les chefs de rayon sont généralement très appréciés, ils savent motiver leurs équipes et faire partager la volonté de bien faire. Leur personnalité et les rapports qu'ils entretiennent avec les employés sont jugés tout à fait déterminants pour l'ambiance, mais aussi pour le travail lui-même.

Dans mon rayon, je pense qu'il y a une très bonne ambiance. Ça dépend du chef de rayon, tout dépend de sa mentalité. Là, celui qu'on a en ce moment, il est ouvert et tout, mais enfin... à côté de celui qu'on avait avant, il y a beaucoup de différence ; avec l'ancien, une fois tous les quinze jours on allait au restau ensemble, il y avait un grand lien de toute l'équipe. C'était une coutume... C'est beaucoup une question de personne. Et on travaillait encore plus que maintenant, on était plus motivés, parce qu'on savait qu'on pouvait lui faire confiance et tout, donc on s'en foutait de faire deux, trois heures de plus dans la semaine gratuitement pour lui, on s'en foutait (employé rayon).

L'importance accordée au climat relationnel et l'investissement dans les rapports humains contribuent à la qualité des relations professionnelles : « Il semble que les femmes aient souvent une attitude encore plus positive que les hommes vis-à-vis des relations de travail : peut-être parce qu'elles sont moins tournées vers les rivalités d'avancement, ou parce qu'elles valorisent ces contacts extérieurs à la famille qui sont une récente "conquête" de leur génération² ? »

Moi, j'adore le travail. Des fois, quand on a des congés, je me dis : « Je suis à la maison, d'accord, je suis bien, j'ai ma fille, j'ai mon mari... » Mais enfin, le travail, ça nous relaxe, et on a envie d'être indépendant. Pourtant, on travaille bien, hein, on bosse... Mais je suis bien au travail, je me défoule. C'est surtout l'entourage, moi j'aime bien voir du monde, j'adore voir le monde (employée rayon).

Ces rapports sont ici sans doute rendus possibles par les conditions et l'ambiance générale de travail. Les investissements sont cependant différenciés selon les catégories de personnel. Pour les

2. PITROU A. et GUÉLAUD F., 1987, p. 245.

chefs de rayon, l'intérêt de ce poste suit la ligne de leur plan de carrière. Ils cherchent à être bien notés, mais le milieu même de travail ne constitue pas pour eux un enjeu.

Pour un chef de rayon, c'est différent, moi j'essaie pas du tout de m'intégrer, hein. Ça m'intéresse pas. Si, au niveau des chefs de rayon, et encore. Je suis pas le gars qui va vers les gens pour essayer de s'intégrer. On a tellement de relations de travail où on doit essayer de s'exprimer, en tant que chef de rayon... (chef de rayon).

Extrêmement mobiles, ils ne peuvent s'attacher à un magasin particulier. Les employés des rayons, eux, investissent bien davantage dans les relations humaines au sein de leur magasin que dans le travail lui-même ou la carrière. Les caissières entretiennent un rapport plus instrumental ; le seul point positif qu'elles mentionnent est le contact avec les clients plutôt qu'avec les collègues.

Tous les employés de ce supermarché n'investissent donc pas de la même façon dans les rapports interpersonnels au travail. Il semble pourtant qu'entre tous la communication passe relativement bien. Là encore, les blagues en sont un mode privilégié, très fréquent, mais un mode minimal aussi, qui « bouche les trous ».

On discute, on sort beaucoup de bêtises... C'est des blagues, c'est vrai qu'ils sont moqueurs, et puis ça bouche les trous, quoi. Quand on peut plus rien dire on sort une bêtise (employé rayon).

Se révèlent parfois des petites rivalités, qui portent sur la quantité de travail fournie : on accuse le voisin de se laisser aller... Mais ces petites récriminations n'ont pas de suites sérieuses. De la même façon, les cancans et rumeurs semblent peu développés. Le milieu est sans doute ici trop ouvert, les personnes trop mobiles pour que se développe ce mode de rapport sans doute plus caractéristique d'équipes restreintes, refermées sur elles-mêmes, qui ne bénéficient pas d'une ouverture sur un espace social vaste et diversifié comme le supermarché, où la présence des clients, en particulier, « apporte un bol d'air ».

Il n'apparaît pas de conflits ouverts non plus. Si deux personnes ne s'entendent pas, elles ont simplement la possibilité de s'éviter.

Il y en a que j'aime pas, c'est sûr. Mais sur le travail il y a pas de conflit, on le voit, on se dit pas bonjour, c'est tout, ça s'arrête là. Il y a jamais de dispute, il y a jamais eu de bagarre. Moi je trouve qu'on est bien comme ça, comme ambiance (employé rayon).

La tâche n'impose pas de cohabitation proche ni d'interdépendance entre les personnes, même si elle met tout le monde en contact permanent. Cela autorise sans doute une gestion plus libre et plus diversifiée des rapports dans le travail ; chacun, finalement, fait ce qu'il veut, le « marché des possibles » est plus ouvert, moins déterminé que dans les autres entreprises.

Eux et nous

Il ne semble pas qu'existent ici de véritables clivages, qui divisent de façon radicale des fractions du personnel. Les employés le plus souvent en récusent l'existence. Ils n'en produisent pas moins des discours qui opposent des « nous » et des « eux », qui marquent des différences, mais aussi de moindres fréquentations.

La plus récurrente de ces distinctions porte sur l'âge, qui se confond ici avec l'ancienneté.

L'ambiance entre les gens, dans l'ensemble, elle est bonne. Bon, bien sûr, il y a toujours quelques... un peu des guéguerres, entre certaines personnes, surtout qu'il y a des grandes différences d'âge, il y a des gens qui ont plus de la cinquantaine, d'autres moins de trente ans, il y a deux générations, pour ainsi dire, qui travaillent ensemble. Mais enfin, dans l'ensemble, ça se passe bien. Mais ça joue beaucoup, la différence d'âge (employé rayon).

Cette opposition semble marquer plus fortement les caissières ; celles-ci sont perçues par les autres, ceux des rayons, comme particulièrement divisées entre elles, cette division portant sur l'ancienneté. On les accuse parfois de former des « clans ». Les caissières sont conscientes de ce clivage.

Moi, je suis nouvelle, avec les anciennes on se parle pas trop. On n'a pas de conversation avec les anciennes parce qu'elles sont plus âgées. On s'entend bien, je veux dire, il y a pas de... Elles sont très gentilles, mais... (jeune caissière).

Cette division ne semble pas s'accompagner d'une situation conflictuelle en leur sein. Dans les rayons, le clivage entre anciens et nouveaux est apparemment évité.

Entre rayons et caisses, c'est la méconnaissance de l'autre qui ressort, plus qu'un véritable clivage. Là encore, les horaires et la séparation des pauses sont rendus responsables.

Les caissières ont des pauses après nous, alors on les voit presque pas, juste bonjour-bonsoir... A part quelques-unes, dans les jeunes, où on peut discuter. Mais surtout dans les anciennes, c'est surtout bonjour-bonsoir ; on a très peu l'occasion de discuter (employé rayon).

On voit que le clivage entre jeunes et anciennes caissières se poursuit dans les relations interpersonnelles avec le reste du magasin. Les caissières se sentent un peu à part, mal perçues par les autres, tout en reconnaissant que cela peut venir d'elles.

On est quand même en contact, mais il y a un monde à part quand même. Les gens des rayons voient les caissières comme des pimbêches, c'est-à-dire fières, plus distantes, qui se mêlent moins aux autres, quoi. Et moi je vois que certaines caissières réagissent pas pareil ; moi, je dis bonjour à tout le monde, elles, elles ignorent, elles passent dans les rayons, surtout certaines. Les gens des rayons le sentent très bien, d'ailleurs quand ils vont aux caisses ils vont à celles qui disent bonjour. Nous, les nouvelles, c'est pas pareil, on est moins dans ce jeu, on est plus ouvertes (jeune caissière).

Le véritable clivage combine donc deux dimensions : la séparation formelle dans le travail qui isole de fait les caisses des rayons, et l'ancienneté. Les deux se conjuguent pour isoler les caissières anciennes ; le clivage anciens/nouveaux est moins pertinent ailleurs et le clivage caisses/rayons est imputé aux seules anciennes.

Entre les différents rayons eux-mêmes, tout le monde s'accorde pour dire qu'il n'y a pas de clivage. Mais chaque employé estime néanmoins que son rayon est « mieux que les autres », sur divers points : on y travaille plus, ou mieux, on s'y entend mieux... des petites rivalités sans conséquences, que les interactions perpétuelles diluent aussitôt. Il semble surtout que l'on soit plus « soudé » à l'intérieur d'un rayon. S'il y a parfois des petites chicaneries, c'est plutôt pour mettre en relief cette identité positive du rayon.

Aucun clivage entre hommes et femmes non plus, nous dit-on. Là encore, la plaisanterie est le ton privilégié dans la communication ; elle prend volontiers dans ce cas un tour grivois, qui peut avoir une fonction cathartique. Dans ce milieu mixte, en effet, où hommes et femmes des échelons de base occupent les mêmes postes et travaillent ensemble (c'est une différence importante avec les entreprises précédentes), les propos sont parfois lestes. Il reste que cela ne constitue pas une source particulière de ragots ; la plaisanterie domine sur ces questions, et permet de désamorcer, de détourner

des sujets sérieux. Et l'on peut, ici, éviter que sa vie privée soit connue et prise à partie.

Sur le plan des divisions hiérarchiques, le fossé en termes de carrière existant entre les employés et les chefs de rayon peut induire certaines conséquences. Les chefs de rayon considèrent que leur équipe de travail, c'est avant tout leur rayon. Ils manifestent une solidarité certaine avec leurs employés.

Mon équipe, c'est les gens de mon rayon. Et en cas de conflit, je dirais même que mon personnel, par rapport à un autre chef, bien qu'on soit amis en tant que chefs, j'analyserai bien pour voir si c'est pas mon employé qui a raison. Moi, mon personnel prime (chef de rayon).

Mais, ici comme ailleurs, ils se méfient des relations interpersonnelles avec les employés, qui pourraient les placer dans une situation embarrassante. Entre eux, les quatre chefs de rayon entretiennent en revanche des relations très denses, y compris en dehors du travail. Ils forment une « bande », au dire des employés, mais cela n'est pas stigmatisé ; le fait que leur situation statutaire les sépare totalement du corps des employés, qu'il n'y ait donc pas de jalousies à propos des promotions, y est sans doute pour beaucoup, ainsi que le fait qu'ils dirigent ce qui est ici véritablement une équipe de travail. Leurs employés leur sont très attachés, même s'ils perçoivent la distance hiérarchique.

Les chefs, ils sont fiers d'eux... Mais moi je les adore, les trois. Mon chef, c'est pas pareil, parce que je le côtoie plus, je vois ses défauts et ses qualités, je l'aime, parce que c'est mon chef, c'est normal, mais celui que j'aime le plus c'est M. X, lui, qu'est-ce qu'il est brave ! (employée rayon).

Un fossé statutaire profond, une grande rotation et un relatif retrait relationnel des chefs de rayon vis-à-vis des employés ne produisent pas de clivage manifeste dans les rapports de travail ni de situation conflictuelle. Une barrière formelle radicale, étanche, limite le « jeu » sur les hiérarchies, et n'est sans doute pas défavorable finalement au rapprochement dans les rapports de travail.

L'importante circulation et la généralisation de la communication dans les rayons produisent donc, plus que des clivages, des jeux d'oppositions plutôt producteurs d'identités positives que de conflits. Ces derniers sont en effet désamorçés par l'évitement toujours possible, ou alors par la multiplicité des interactions qui per-

mettent un règlement rapide et sans conséquences. Seules les caissières sont séparées ; en leur sein, les clivages prennent corps et l'ambiance est plus tendue.

Mobilité des groupes

Seuls deux groupes clairement identifiés apparaissent ici, et dans les deux cas c'est la proximité de statut hiérarchique qui les réunit : il s'agit du groupe des chefs de rayon, et de celui des surveillantes et suppléantes de caisse.

Les chefs de rayon, outre le statut hiérarchique, ont en commun (et en exclusivité) la qualification, le plan de carrière, la mobilité, la position de petite « élite » bien distincte, et le rapport au magasin qui en découle. Ils ont aussi, et cela semble important pour eux, globalement le même âge. Ils se voient parfois ensemble à l'extérieur, pour boire un verre. Mais seuls deux d'entre eux ont des relations plus intenses, sont des amis ; leur relation est « à part », plus élective.

Les suppléantes de caisses, femmes moins diplômées, n'ont pas la même situation ni les mêmes projets. Leur rassemblement statutaire est davantage fondé sur leurs problèmes avec les caissières, justement dus à leur promotion, et ces relations entre surveillantes sont alors un recours devant l'hostilité des caissières.

Après, je suis passée suppléante. Et c'est à partir de ce moment-là qu'on m'a regardée avec d'autres yeux. Donc avant, je me sentais comme elles, mais elles m'ont rejetée, donc moi personnellement maintenant je m'en fous, parce qu'entre mes chefs et moi ça se passe bien, alors... Et maintenant je suis bien, je regrette pas. Mon équipe de travail maintenant, c'est les suppléantes et surveillantes de caisse (suppléante caisse).

Ce groupe est plus ouvert : ces femmes ont aussi parfois des relations interpersonnelles intenses avec des employées des rayons, certaines y ont leurs amies. Elles n'ont pas la même attitude de retrait que les agents de maîtrise.

Les rayons forment des équipes assez nombreuses, assez identifiées, et assez unies pour constituer des cercles sociaux relativement forts. Pour tous les employés, c'est le cercle principal d'appartenance. La communauté de la tâche et le travail d'équipe les réunissent autour de leur chef.

Chaque rayon prend ses habitudes de travail, par rapport au chef de rayon... On est bien chacun dans son rayon. Donc on est plus liés aux gens de notre rayon, spécialement, qu'avec d'autres gens. Moi, mon équipe c'est le rayon, l'épicerie, quoi. Enfin, ça m'empêche pas de discuter avec les autres, et tout, mais enfin, par rapport à notre travail, les horaires aussi ça y fait, comme on commence à six heures du matin, on est là le plus tôt, et tout seuls, donc... (employé rayon).

Les rayons sont pourtant loin d'être des cercles fermés, la multiplicité des contacts avec l'ensemble du magasin éparpillant les interactions. Ce sont davantage des groupes de référence identitaires que des groupes relationnels. On peut les trouver rassemblés dans les sorties organisées par le comité d'établissement, mais ce sont des rassemblements qui manifestent des choix d'appariement *a minima*, en situation. Ces sorties produisent l'émergence de groupes identifiés par divers critères.

Bon, il y a des petits groupes qui se forment, à l'occasion des sorties. Il y a toujours le petit groupe d'anciens, qui se mettent ensemble avec leur mari, leur femme, et tout, et puis il y a plusieurs couples de jeunes. C'est l'âge qui joue, et puis aussi quelquefois les rayons ; on se regroupe peut-être machinalement, mais enfin on se regroupe par rayons (employé rayon).

Comme dans le cas de la cantine de l'entreprise de protection de métaux, les groupes identitaires peuvent, ou non, se prolonger en groupes porteurs d'une sociabilité spécifique. Cela ne semble pas être le cas ici pour les rayons. En particulier, ils ne se retrouvent pas aujourd'hui en groupe pour des activités ou des sorties en dehors du cadre professionnel. En revanche, en leur sein, les « anciens » évoquent le souvenir d'une sociabilité privilégiée.

A l'époque où mes enfants étaient tout petits, j'avais des collègues dont les enfants avaient l'âge des miens, ils faisaient du foot, alors automatiquement on se fréquentait un peu plus, les dimanches, on partait, on participait aux tournois, donc c'étaient des gens que je fréquentais à l'extérieur aussi. On s'invitait, on organisait des soirées, comme ça, prendre l'apéro chez les uns ou les autres... C'est par les enfants que ça s'est fait. Ça s'est terminé quand les enfants ont arrêté le foot. Ils ont grandi, alors tout le monde s'est séparé, là. C'étaient des copains et copines, ces gens. Les femmes c'étaient plutôt des amies. Nous on se voit au magasin, encore, les femmes, on discute, on parle de nos enfants, du bon vieux temps, tout ça... (employée rayon).

Apparaît ici un « ancien groupe de jeunes », qui auparavant sortaient fréquemment ensemble, maintenant ne se voient plus en dehors du travail, mais qui ont conservé la mémoire de ces liens privilégiés. On en a trouvé plusieurs exemples similaires. Parfois, la présence d'enfants jeunes établissait les liens, parfois ces groupes étaient plutôt des « bandes » de célibataires.

Des copains, ici, j'en ai, une dizaine. Ce sont surtout des anciens ; pas forcément de mon rayon, on se connaît tous. Je les vois jamais en dehors du travail, même pas boire un café, rien. Avant, oui, quand j'étais célibataire, il y a plus de dix ans en arrière, oui. A l'époque, on sortait ensemble, on allait à la mer, au cinéma, aux matches, en boîte aussi... Ça maintenant c'est fini, ceux qui sont encore au travail, je les vois toujours, mais pas à l'extérieur. Je me vois mal sortant du travail, aller manger chez le copain... même en famille, non. A cette époque, on faisait un peu une bande. Maintenant, tout le monde est marié, ça fait qu'on peut plus... on se connaît toujours, mais plus comme avant (employé rayon).

Ces groupes, tout en étant identifiés comme tels par leurs (ex-)membres, mais aussi repérés par d'autres, par exemple aux sorties du comité d'établissement, n'ont plus de liens privilégiés effectifs ; ils ne se regroupent que dans certaines situations collectives. Leur persistance dans le discours (« les anciennes, on se voit, on se connaît... ») repose davantage sur le souvenir d'une sociabilité passée que sur une pratique actuelle.

Aujourd'hui, les jeunes ne semblent pas reprendre le flambeau. Il y a bien quelques sorties collectives pour certains, mais ces rassemblements ne sont pas perçus, ni par ceux qui les pratiquent ni par les autres, comme des « bandes » ou des groupes.

Quand on sort, c'est pas spécialement tous ensemble, c'est plutôt par deux couples. On fait pas une bande, au niveau du travail. On arrive le lendemain au travail, comme si rien ne s'était passé, on discute pas entre nous (employé rayon).

Ces relations par couples de jeunes sont différentes des « ex-groupes d'anciens », plus collectivement rassemblés et repérés.

Les syndicats ne forment pas de groupes particulièrement fixés ni soudés, qu'il s'agisse de leurs activités proprement syndicales ou de l'organisation des activités du comité d'établissement.

Les groupes dans ce magasin paraissent donc relativement fluctuants, pas très nettement marqués. Le groupe des chefs de rayon

est très provisoire, leurs relations hors travail sont réservées, plus électives que collectives. Celui des suppléantes de caisses est ouvert sur l'extérieur. Les rayons forment des groupes davantage identitaires que relationnels. Enfin, les anciens se trouvent plutôt liés par le souvenir de leur ancienne bande que par de réels contacts privilégiés.

Les relations « fluides »

L'importance de la circulation des personnes dans un local unique et ouvert à la présence de clients, la reconnaissance d'une bonne ambiance commune, la relative faiblesse des clivages internes, la quasi-absence de groupes fermés autorisent une sociabilité globalement éparpillée dans tout le magasin, une attitude d'ouverture aux autres et une liberté, une facilité dans l'établissement des relations interpersonnelles.

Il en résulte une grande quantité de relations « fluides », souvent limitées au cadre du travail, qui se distribuent dans l'ensemble du magasin sans rester cantonnées à l'équipe. On « parle avec tout le monde », souvent sur le mode de la plaisanterie. Ceux avec qui l'on « parle plus » sont dispersés dans d'autres rayons, voire aux caisses pour les jeunes. Mais ces discussions restent souvent limitées, comme le sont les relations.

Les relations dans le travail, surtout ici, c'est pas très intime, ça se réduit au travail, tout ça... Bon, il y en a qui racontent un peu leur vie, ceux qui se connaissent bien, mais sans plus. Ceux avec qui je parle plus, il y a des caissières, une autre qui est à la boucherie, c'est pas forcément sur l'îlot. Plutôt des personnes de mon âge, c'est ça qui nous rapproche. On fait pas une bande, nous. C'est simplement des personnes avec qui je suis bien. J'imagine pas que ça peut devenir plus, ça reste comme ça. Pour moi, le travail, c'est le travail (employée rayon).

Ce type de relations, plus importantes que les simples contacts de travail, des relations que l'on choisit pour partie au-delà de son entourage immédiat mais qui sortent rarement du cadre du travail, représentent le modèle dominant dans ce supermarché. Ces liens ne sont pas toujours très stables, les aléas des rencontres et des temps de pause imposant un brassage qui peut recomposer ces réseaux, même provisoirement.

Ces cinq, six personnes, je les vois pas souvent, il nous arrive de nous trouver en pause à la même heure, alors ça fait qu'on sympathise plus qu'avec d'autres. Il y a des moments, aussi, parce qu'il y en a que je vois plus, je les vois plus. Après, je sympathise avec d'autres. Moi je change. Mais c'est pas parce que je les vois pas que je vais les laisser tomber. Non, on se voit pas, et quand on se revoit, ben on redémarre, quoi. On se voit pas au-dehors, c'est plutôt au travail (employée rayon).

L'investissement reste relativement faible, les occasions provoquent pour partie les rapprochements, et l'on ne cherche pas à rencontrer systématiquement les partenaires.

Le critère de la communauté d'âge, mais surtout de la concordance des cycles de vie, est ici tout à fait déterminant. Il est reconnu comme base de la relation la plupart du temps, surtout chez les jeunes : c'est parce qu'on a le même âge que l'on se retrouve. Ce critère est encore plus marquant lorsque les personnes se rencontrent hors du travail.

Ceux que je vois à l'extérieur, ils sont tous mariés, et tous avec des petits ; il y en a un qui a un petit garçon qui a quinze jours de moins que la nôtre, c'est vraiment la personne avec qui on est le plus (employé rayon).

Parfois est distinguée une relation privilégiée, un vrai ami. Celui-là est alors le seul que l'on rencontre hors du travail, en tout cas que l'on invite chez soi à dîner. Pour certains, la sociabilité reste électorale, réservée à une amitié distinguée, « à part » des autres personnes. C'est le cas en particulier des jeunes caissières qu'une attitude de méfiance éloigne de leurs collègues, et qui entretiennent peu de relations « fluides ».

Les moins jeunes n'ont pas remplacé leurs relations issues de leur « ancienne bande de jeunes ». De façon générale, ils ne voient plus personne hors du travail.

Comparativement à d'autres entreprises, les réseaux ici sont plus étendus, les relations moins sélectives, et dispersées dans l'ensemble du magasin. La similitude d'âge et de position dans le cycle de vie semble tout à fait déterminante. Les réseaux sont denses, les personnes se connaissent beaucoup entre elles, mais le plus souvent les

sorties ne sont pas collectives. Les activités partagées sont variées. Pourtant, dans ce milieu fluide, relativement peu de liens amicaux se sont fixés. Malgré la bonne ambiance reconnue, les amitiés restent assez rares, la sociabilité se trouvant plutôt diluée dans une circulation permanente.

Le travail de bureau

Nous abordons enfin un dernier type de milieu professionnel, « typique » des employés, avec l'étude d'une entreprise de services administratifs.

Elle contraste avec les autres par ses effectifs, qui totalisent plus de sept cents personnes. Cela introduit d'emblée une différence quant aux formes d'interconnaissance et de gestion des rapports collectifs.

C'est une entreprise privée chargée de distribuer des fonds publics ; mais la situation de monopole, la stabilité de l'emploi et le mode de gestion l'apparentent à un service public.

Les locaux étaient situés auparavant au centre-ville, dans six immeubles mitoyens mais séparés. En 1977, le déménagement dans un bâtiment unique a conduit à restructurer l'ensemble des services. Dans ces nouveaux locaux, la disposition en vastes salles collectives se trouve moins importante que par le passé. Auparavant, en effet, la saisie des données était concentrée dans trois « pools » de secrétariat, rassemblant chacun une centaine d'opératrices. Aujourd'hui, l'informatique aidant, la saisie est dispersée dans les services. Un seul d'entre eux, celui des prestations, demeure encore organisé en dix grandes salles dans chacune desquelles vingt personnes gèrent les fichiers. Le service du personnel est situé dans une salle rassemblant trente personnes, mais des petits groupes de six y sont isolés et travaillent entre eux. Pour le reste, les employés sont disséminés dans

des petits bureaux distribués sur une dizaine d'étages, chaque étage s'organisant en quatre grands couloirs convergeant sur le hall central.

Les trois quarts des salariés sont des femmes. L'âge et l'ancienneté sont régulièrement répartis. Le personnel est très stable : on entre jeune dans cette entreprise, et l'on y reste. L'embauche se fait essentiellement « par connaissance », sauf à certaines périodes où des concours sont ouverts. Trois vagues d'embauche massive (100 à 300 personnes à chaque fois) se sont succédé en 1965, 1972 et 1981. Ont été recrutés alors des employés non qualifiés. Leur trajectoire se déroule au sein de l'agence selon un modèle unifié : ils débutent tous comme agent de fichier, et gravissent les échelons en parcourant divers services, au fil d'une succession de formations et de concours internes. L'encadrement est donc principalement issu de la promotion interne. La mobilité entre services est très importante.

Les horaires correspondent aux horaires classiques des administrations. Il n'y a pas de pauses instituées dans les bureaux, chacun gère individuellement son temps. Une cantine se trouve à la disposition des employés, mais seulement un tiers d'entre eux y prend ses repas. Les autres sortent déjeuner au restaurant, certains préfèrent prendre un sandwich seuls dans leur bureau.

Trois syndicats sont représentés dans l'agence : la CGT est dominante avec 36 % des voix, FO la suit de près, et la CFDT recueille moins de suffrages. Les syndicats sont très présents dans le comité d'entreprise qui compte sept permanents ; mais ceux-ci tiennent à rester autonomes, « enlèvent la casquette syndicale » dans le comité d'entreprise, et l'« esprit d'équipe » y domine apparemment les querelles d'étiquettes.

Éclatement et discours mitigés

Toutes les personnes rencontrées regrettent l'ancienne localisation dans le centre-ville, et dans les esprits ce déménagement s'est répercuté négativement sur l'ambiance générale et sur les relations.

Le regroupement des services ici a distendu des liens entre les gens qui avant travaillaient ensemble. Voyez les lieux ici, comme c'est tout écartelé, ils se retrouvent pas facilement. Avant, même si c'étaient des immeubles séparés, d'abord on se connaissait plus dans un même immeuble, et les autres on les retrouvait facilement au-dehors, au déjeuner, dans les restaurants ou à la cantine qui était à 300 mètres, beaucoup se retrouvaient là. De venir ici, ça a séparé les gens, et ceux qui main-

tenant travaillent dans un même service, même là ils se voient moins maintenant. La configuration compte beaucoup (cadre).

Paradoxalement, les employés se sentent plus isolés dans ce bâtiment commun. Éparpillés par étages et par couloirs, répartis pour la plupart dans des petits bureaux, ils se croisent éventuellement aux distributeurs de café situés sur chaque palier. Mais la séparation par étages reste inévitable.

Quelques relations passagères se créent sur la base de la proximité des bureaux.

En dehors de mon groupe, j'ai des camarades avec qui je bois le café. Ils sont dans les bureaux d'à côté, c'est géographique, en fait, ce qui nous rapproche (employé du service du personnel).

Les employés circulent très peu, leur tâche les cantonne dans leur bureau. Le travail appelle peu de communication particulière, ce qui est renforcé encore par l'utilisation de l'outil informatique.

Dans leurs services, ils sont assez hermétiques. Ça vient aussi de leur travail, ils sont informatisés, ils sont à leur poste d'opérateur toute la journée et c'est vrai que c'est pas toujours drôle ; ça facilite pas le contact, la communication (permanent du comité d'entreprise).

La cantine n'est pas non plus un lieu favorisant les nouveaux contacts. Ceux qui y déjeunent retrouvent là des connaissances anciennes ; ce sont des groupes déjà constitués qui occupent les tables, et le nouvel arrivant ne peut s'y intégrer.

Tout le monde mangeait déjà avec des personnes attitrées, ça fait que donc moi j'ai pas pu... ça s'est pas fait comme ça, disons. Ils mangeaient ensemble, avec leur femme, leurs amis, alors on va pas s'incruster (employé).

De ce fait, les employés non intégrés dans des groupes, ainsi que les cadres, aspirent à s'évader du lieu de travail, mais aussi de la présence de l'ensemble des collègues.

Moi, je mange pas ici le midi parce que j'ai pas envie d'y manger, ça m'intéresse pas, moi ce qui m'intéresse, c'est de pouvoir déjeuner avec des gens, avoir d'autres sujets de discussion que le travail. Je mange au restaurant avec d'autres amis, ou ici, chez moi. Ici, ça coupe de la caisse, il vaut mieux manger seul que mal accompagné (assimilé cadre).

Déjeuner dehors, cela permet d'éviter cette sociabilité « semi-contrainte » visiblement rejetée, comme le caractère circonstanciel des relations.

Ici, l'appréciation de l'ambiance est toujours mitigée : « Ça va, mais... », « je m'attendais à pire », « ça dépend », « on fait avec »... On ne trouve pas de jugement radicalement positif ou négatif, contrairement aux autres entreprises dans lesquelles les avis sont plus tranchés. Le changement par rapport à l'évocation d'un « âge d'or » un peu mythique est imputé souvent à l'informatique, au déménagement des locaux, ou alors simplement au renouvellement du personnel : les jeunes ne sont plus « comme avant ». On stigmatise l'individualisme au sein d'une masse indifférenciée, mais aussi l'impossibilité d'établir des relations autres que superficielles dans un ensemble trop hétérogène ; la taille de l'entreprise est également invoquée.

Moi, je trouve que c'est très difficile d'avoir de vraies amies ici, on peut pas, c'est impossible. Parce que les gens parlent beaucoup, sont excentriques, extravagants... C'est la mentalité, je pourrais pas. On est trop nombreux, je peux pas connaître tout le monde, c'est trop vaste. Mais le peu de personnes que je connaisse, on peut pas avoir de vraies amies avec ces personnes, c'est pas mon genre de personnes. On est trop différents les uns des autres, et puis on est trop nombreux, c'est ça. Les gens n'ont pas du tout la même vie, la même mentalité, je pense qu'on peut s'apprécier pour le travail, mais trouver une véritable amie, je pense pas (employée).

Il est difficile de ne pas penser au modèle cher à Georg Simmel et à l'école de Chicago¹, celui de l'indifférenciation dans la grande ville cosmopolite, qui produit l'individualisation par besoin extrême de singularisation, la superficialité des relations et l'éclatement des rôles. S'y ajoute la « mentalité fonctionnaire » avec son cortège de dénonciations de l'« esprit d'assisté », de la « déresponsabilisation ». Une bonne part des employés reprend ainsi à son compte les stéréotypes courants dans la littérature : routine, bureaucratie, mesquinerie²...

1. WIRTH L., 1938 ; SIMMEL G., 1950 (1^{re} éd. 1903).

2. R.K. MERTON a stigmatisé cette « mentalité de bureau » [1965, p. 196-197] ; C. WRIGHT MILLS a décrit l'évolution et la standardisation du travail de « l'araignée pape-rassière » [1966, p. 121], du « joyeux robot » (p. 267).

Je pense qu'il y a beaucoup de gens qui sont pas vraiment responsables, qui sont semi-assistés. La stabilité, c'est dramatique, la paye arrive à la fin du mois, pourquoi voulez-vous qu'ils se cassent la tête ? On a irresponsabilisé les gens. C'est pas vraiment de leur faute ; ils n'ont pas la charge vraiment d'un dossier, s'ils font quelque chose qui est anormal dedans, personne ne le voit (cadre).

Pour beaucoup, hommes mais aussi femmes, la forte présence féminine contribue à cette mauvaise mentalité.

Dans les pools de secrétariat, comme il y a que des femmes, je peux vous dire que l'ambiance est plutôt atroce. Que des femmes, c'est spécial, c'est reconnu, partout. Ça produit de l'animosité, des jalousies (employée).

Là aussi, les femmes préfèrent travailler avec des hommes. Si ces derniers ne se considèrent pas comme étant à l'abri des jalousies, les leurs sont des jalousies « nobles »...

L'ambiance, ici, elle est très particulière. C'est dû aux femmes : elles se jalouent sur les coiffures, les vêtements... Les hommes restent en dehors de tout ça. Les hommes, eux, sont plus jaloux sur des questions de promotions. Pour les femmes, ici, c'est le deuxième salaire, alors c'est moins important que pour nous, alors elles viennent ici pour faire un défilé de mode. Les hommes ont d'autres soucis (employé).

A propos des promotions, on parle davantage de concurrence que de jalousie. Dans une agence de cette taille, les décisions « tombent d'en haut », elles sont prises à un niveau moins accessible aux employés ; elles sont donc moins « négociées » que dans les autres entreprises et offrent moins de prise à des anticipations, à des comparaisons. Souvent dénigré, ce côté « impersonnel » des rapports de travail permet d'éviter certains types de luttes visibles dans des entreprises plus petites. Dans tous les cas, les jalousies ne donnent pas lieu ici à des disputes, elles restent « par en dessous ».

La difficulté à qualifier l'ambiance provient pour une large part de la diversité et du cloisonnement des services. Cet éclatement contribue à briser le sentiment d'une ambiance commune, voire d'un « esprit maison », mais aussi celui d'un objectif commun dans le travail. L'ambiance est jugée différemment en particulier selon la taille des services. Les petites équipes proposent des appréciations plus positives. L'ambiance dans les services est là aussi largement imputée aux chefs, elle dépend de leur façon de gérer, et de leur personnalité.

Si l'on discute beaucoup dans le travail, c'est souvent avec réserve, du moins pour certains. Les femmes en particulier se méfient des rapports et des bavardages entre femmes. Elles cherchent à éviter les rumeurs qui semblent très présentes.

Les gens ont tendance à étaler un peu trop leurs problèmes personnels. Moi, je préfère garder une réserve, moi je suis pas au travail pour raconter ma vie. Et question cancans, dans l'administration, alors là... on part du rez-de-chaussée avec un rhume, vous arrivez à la direction avec un cancer généralisé ! Un jour, vous téléphonez chez vous, vous êtes énervée après votre mari, le lendemain toute la caisse dit : « Ça y est, elle divorce » (employée).

Là aussi, il est parfois difficile d'éviter la confrontation. Mais, contrairement à l'entreprise de distribution pharmaceutique, les rumeurs ici sont moins prégnantes, et ne dégèrent pas en conflits ou en ruptures de relations. On peut, sinon les empêcher, du moins les ignorer.

Par rapport aux autres entreprises, la plaisanterie est beaucoup moins présente comme mode de relation. Tout au plus intervient-elle dans la gestion des rapports entre hommes et femmes, et cela seulement dans les groupes de travail particulièrement soudés, où elle permet de rompre la monotonie du travail.

Mon travail ici, c'est des papiers, on fait encore tout manuscrit. Pendant le travail, on parle beaucoup. On fait des plaisanteries cochonnes ; les femmes aussi. On fait des sous-entendus, les femmes comme les hommes. C'est une ambiance de rigolade (employé du service du personnel).

L'appréciation du travail lui-même est très différente selon les grades et les services. Les employés de base, ces « ouvriers du bureau³ », se déclarent souvent mécontents. La qualité des rapports humains peut apparaître comme un recours, mais cet investissement compensatoire est moins généralisé que dans le supermarché. Renaud Sainsaulieu⁴ a mis en évidence la complexité et l'ambivalence des rapports humains dans les bureaux : les employés y sont à la fois plus investis dans les relations interpersonnelles, mais aussi plus circonspects. Satisfaction au travail et qualité de l'ambiance dans l'équipe sont en tout cas étroitement imbriquées.

3. WRIGHT MILLS C., 1966, p. 6.

4. SAINSAULIEU R., 1977.

Les changements de service peuvent aussi rompre la monotonie du travail et les employés sont très motivés par les formations internes qui leur permettent de se valoriser, mais aussi de bouger. Une promotion hiérarchique peut favoriser l'investissement dans le travail mais aussi dans les relations.

Au niveau relationnel, c'est paradoxal, mais quand je suis passé agent de maîtrise, les relations se sont améliorées. Pendant cette période d'avant, je sais pas si je vivais mal ma vie à la caisse, mais je peux pas dire que j'ai eu des relations... j'étais dans mon coin, assez renfermé. Peut-être aussi parce que je n'avais pas choisi ce travail, je me sentais pas faisant partie de ce service, et même plus loin, de la caisse. Quand je suis passé agent de maîtrise, je suis sorti de ma réserve (cadre).

Les cadres sont généralement très investis dans la réalisation proprement dite de leur travail, réalisation qui implique nécessairement, pour eux, une ouverture sur les relations avec leur équipe. Ces relations sont même au centre de leur rôle. Mais cela ne veut pas dire pour autant qu'ils renoncent à l'attitude de limitation de l'engagement personnel dans les relations, caractéristique de leur catégorie.

Cloisonnements

Le premier clivage cité repose, on peut s'y attendre, sur la division entre services. Plus que d'un clivage conflictuel, il s'agit d'un cloisonnement, d'une séparation.

De manière générale, les différents services, surtout les grands services, ce sont des services qui ont l'esprit de clocher, c'est très cloisonné, c'est des maisons closes, et là c'est pas des tours de verre, c'est pas transparent, hein... (assimilé cadre).

La grande mobilité interne interdit cependant que les employés s'identifient vraiment à un service, s'y attachent durablement. Les relations entre branches ne sont pas non plus assez étendues pour que de véritables rivalités s'installent.

Les autres clivages possibles, comme l'ancienneté, l'âge, le sexe, sont déclarés non pertinents par les employés, et ne semblent pas diviser le personnel. Si certains hommes dénigrent les motifs du travail des femmes (« c'est le beurre dans les épinards »), il ne se dégage pas d'opposition qui dépasse ce discours parfois stéréotypé.

Sur le plan hiérarchique, le clivage ne semble pas non plus très

prégnant. Les employés sont souvent attachés à leur chef immédiat, qui dirige l'équipe et « donne le ton » : « Les chefs occupent une grande place dans l'univers social de l'employé. [...] Ses méthodes, ses manies, ses préférences, sa chaleur humaine et jusqu'à son ton de voix, autant de détails qui touchent l'employé au vif⁵. »

Je suis parfaitement bien parce que M. X, c'est un amour de chef [rire]. Il essaie toujours de faire plaisir aux gens, peut-être qu'au niveau de l'encadrement ça ne convient pas, parce qu'un chef gentil, ça se fait pas trop, mais au niveau employé, je trouve que c'est important, parce qu'on travaille volontiers. Les chefs, ici, c'est des agents de maîtrise, pas des cadres, c'est des petits chefs. Nous on n'a pas de relations avec les cadres, on les voit pratiquement pas (employée).

Le niveau des cadres supérieurs, en revanche, est moins apprécié ; on ne les « connaît pas », et la plus faible personnalisation des relations avec eux fait ressentir les pesanteurs de la hiérarchie formelle, qu'évoquent également les agents de maîtrise.

Il y a une hiérarchie qui est très lourde, c'est quelque chose que je supporte difficilement, notamment de ne pas prendre d'initiatives ou de responsabilités. C'est surtout au plan professionnel que le bât blesse pour moi. Il y a aucune initiative : la législation, c'est ça, il y a un papier à signer, c'est le chef qui le signe, c'est quelque chose que j'ai toujours très mal vécu, y compris au service militaire ; c'est un peu le même principe [rire], en exagérant un peu, quand même... (agent de maîtrise).

Si clivage hiérarchique il y a, il se situerait donc plutôt entre les employés et leurs chefs d'équipe, d'un côté, et l'encadrement général, de l'autre. Mais c'est davantage la hiérarchie en elle-même, formelle, impersonnelle, qui pèse, plutôt qu'un véritable clivage dans les rapports de travail.

Les « promotionnaires »

Ce terme de « promotionnaires », très utilisé en Afrique francophone, y désigne des groupes fondés sur la classe de collège. Les « promotionnaires » sont ceux qui ont fait l'école ensemble. Ces groupes sont socialement institués, et perdurent tout au long de la vie, en particulier sous forme de relations clientélistes. L'équivalent en France serait sans doute « la classe », qui se réfère elle au service

5. CROZIER M., 1965, p. 120.

militaire, et dont la tradition de retrouvailles périodiques (banquets en particulier) perdure dans certaines campagnes et petites villes. Dans tous les cas, il s'agit de la persistance de liens collectifs établis au début de l'âge adulte, dans un moment de « passage », d'« initiation ».

On trouve ici un type de groupes très similaire, et récurrent : les groupes fondés sur les promotions. Les trois vagues d'embauche qui, ces dernières années, ont renouvelé massivement le personnel de cette agence, ont produit des cohortes de personnes qui ont toutes commencé en même temps, et au même poste. Elles étaient à l'époque concentrées dans de vastes salles communes. Ces employés, à la fois jeunes (ils travaillent là dès la fin des études et pour la plupart c'est le premier emploi) et « novices », partagent collectivement cette « initiation » à la vie active, et à la « maison ».

Beaucoup conservent le souvenir d'une période à la fois difficile et privilégiée ; la difficulté même d'une tâche particulièrement ennuyeuse a contribué au développement des relations interpersonnelles à ce moment fondateur.

Au moment de l'emménagement ici, on faisait un travail tellement inintéressant qu'il nous restait que le rire. On a passé des journées et des mois à rire. C'est des souvenirs qu'on peut pas oublier (employé).

Ils partageaient à ce stade un même statut, professionnel mais aussi familial, et un mode de vie plus « libre » que par la suite.

D'abord, on avait tous un travail qui était agent de fichier, liquidateur... donc nous avons moins de préoccupations de travail. Donc il y avait une espèce de communauté d'intérêt entre les gens. Alors que maintenant, il y a quand même malgré tout... en filigrane il y a toujours à un moment donné une « concurrence », entre guillemets parce qu'il y a pas vraiment de concurrence, mais c'est pas pareil. Alors qu'au début, tout le monde étant dans le même panier, il y avait pas ces problèmes-là. En plus, quand on est jeune, c'est bien connu, on s'amuse beaucoup plus, on a moins de soucis, le travail ça nous préoccupait pas la nuit. En plus, quand on avait terminé le boulot, on sortait, on allait boire un coup, faire un flipper ensemble... Déjà, on n'avait pas d'obligations, alors... On avait la même situation à peu près sur le plan familial, tout le monde était célibataire, avait le même âge, donc les mêmes affinités, les mêmes distractions, donc les souvenirs sont plus... On était une bande de jeunes, peut-être une cinquantaine de personnes en tout (cadre, 34 ans).

L'« esprit » particulier qui régnait dans ces groupes initiaux demeure, pour ces employés, inséparable de « leur génération » : ce sont eux qui l'ont créé, et ils en conservent un sentiment d'exception.

C'est une génération bien distincte qui est rentrée là. Je fais pas de ségrégation, je me mélange très bien avec les plus anciens et les plus récents, mais c'est vrai que j'entretiens des rapports privilégiés avec les gens qui sont rentrés en même temps que moi, ceux de ma promotion. D'ailleurs, c'est là que je me suis fait quelques amis à la caisse (permanent du comité d'entreprise, 38 ans).

Ces « générations » n'instaurent pas de clivage entre elles, mais plutôt des regroupements privilégiés, fondés sur le partage d'une « histoire commune », « petite » et « grande » histoire.

C'est naturel, moi je me tourne plus facilement vers les collègues qui ont vingt ans de caisse que vers les autres, les plus jeunes. Pas que ça me gêne de sortir avec ; mais ceux d'il y a vingt ans me connaissent, connaissent ma vie, je connais la leur, à travers ce qui s'est passé, les drames et les pas drames, on sait de quoi il faut parler, de quoi il faut pas parler. Vous en avez qui sont divorcés, vous en avez qui ont perdu un gosse, tout ça on le sait. Il y a une histoire commune. Et puis il y a des liens qui se sont faits, des souvenirs, parce qu'on commence à arriver à l'âge où on a des tas de souvenirs. Il y a eu des mouvements sociaux aussi. En 68 bien sûr, mais je l'ai pas vécu à la caisse. Mais les gros morceaux, ça a été les grèves en 73, en 77... Et c'est vrai qu'à travers les conflits se créent des liens, ça rapproche (permanent du comité d'entreprise, 37 ans).

Les stages de formation interne sont aussi des moments exceptionnels, « à part », vécus collectivement. Ils rassemblent dans un nouveau milieu (une autre ville la plupart du temps) des personnes qui se situent au même palier de leur carrière et qui sont souvent d'ailleurs entrées ensemble à la caisse. Elles peuvent ainsi régénérer les premiers liens de la promotion, mais également en créer d'autres. Dans ces stages, les employés sont séparés de leur milieu habituel, de l'agence, mais aussi de leur famille, de leur ville. En revanche, la séparation entre vie professionnelle et vie privée est annulée, ils « vivent ensemble », et c'est alors la découverte des personnalités dans une ambiance « intense », qui mêle travail et fête en annulant les différences de statut.

Vous savez, pendant ces formations, on vit intensément, on doit dormir trois ou quatre heures par nuit, on passe une vingtaine d'heures par jour ensemble. C'est des gens que je voyais dans leurs comportements professionnels et en même temps dans leurs comportements privés, des gens que je m'imaginai, parce que j'étais quand même très jeune à l'époque, que je m'imaginai sans problèmes et qui en avaient, et qui à un moment donné me l'exprimaient. Ça m'avait rassuré... On se retrouvait tous célibataires, à ces moments-là, tous pareils (cadre, 34 ans).

Au cours de ces périodes particulières naissent des rapports privilégiés de groupe, mais aussi de solides amitiés. Ces liens perdurent tout au long de la vie professionnelle qui se déroule tout entière dans la même agence. Ainsi, quel que soit l'âge de ces employés, leurs relations de jeunesse, de « promotionnaires » restent ici persistantes, et prédominantes. En effet, la mobilité des personnes entre différents services dans la suite de leur trajectoire et la rareté des groupes collectifs dans les autres services empêchent que cet attachement au « premier cercle social » soit concurrencé par d'autres relations.

Certains groupes de promotionnaires sont revivifiés chaque année par un repas rituel.

Il nous arrive de nous réunir, celles du pool ; il y avait trois pools à l'époque, et il y a aussi des gens des autres pools qui se sont greffés là-dessus, et quand on fait des repas on est tous ensemble. On organise des repas à l'extérieur, pour se retrouver, ces anciens des pools. On le fait chaque année, toujours les mêmes personnes (employée du service du personnel, 35 ans).

Lorsque d'autres relations sont établies, relations collectives dans les équipes de travail du service du personnel par exemple, ou relations interindividuelles, elles ne sont pas « mélangées » avec celles de la promotion ; on sépare les occasions de rencontre, les déjeuners.

Les séjours de ski ou les voyages à l'étranger organisés par le comité d'entreprise ont aussi été investis par des groupes de promotionnaires qui décident de partir ensemble. Ce sont eux également qui mobilisent une partie des tables de la cantine. En revanche, les rencontres plus spontanées entre eux, les sorties « en bande » à l'extérieur du cadre du travail appartiennent parfois au passé. Le déroulement du cycle de vie explique encore cet état de fait.

Des gens du pool, il y en avait pas mal que je voyais à l'extérieur, mais il y a longtemps ; on se voyait à l'extérieur, on partait des fois en congés ensemble, mais enfin ça s'est trouvé, avec les enfants, on est moins partis. Donc on ne s'est plus vus hors du travail. Ça ne s'est pas trouvé qu'on ait fait des sorties depuis. C'est pas du tout que la relation s'est refroidie ni rien, mais... ça s'est pas fait, quoi (employée du service du personnel, 35 ans).

Nous avons noté aussi, dans le supermarché, l'existence de ces « anciennes bandes de jeunes ». Mais là-bas, elles sont dissoutes ; les rapports interindividuels qui en subsistent restent cantonnés au cadre de travail. Ici, en revanche, les regroupements collectifs se poursuivent des années plus tard, sauf chez les cadres pour qui la conjonction des situations familiales et professionnelles a suffi à dissoudre les liens collectifs. Mais tous, y compris les cadres, conservent des amitiés issues de ces groupes (deux ou trois « vrais amis »), qui continuent à être vivaces et donnent lieu à des rapports intenses en dehors du travail. La « génération » demeure toujours une référence identitaire et relationnelle prédominante. Elle transgresse la séparation entre services, ces promotionnaires se retrouvant entre eux aujourd'hui encore pour la plupart, malgré leur dispersion actuelle dans toute l'agence.

Dans certains services se rencontrent des petites équipes de travail constituées en groupes relationnels. Au service du personnel, par exemple, les équipes de six employés, établies sur la base des affinités, forment quelques « bandes » : les employés insistent sur la spécificité de leurs rapports mutuels, déjeunent systématiquement ensemble... mais à l'extérieur du cadre de travail, ils ne rencontrent qu'une ou deux personnes « élues » au sein de ce groupe.

Les syndicats constituent des lieux d'échanges, de discussions. Leurs militants entretiennent généralement des relations interpersonnelles importantes entre eux, mais elles sont rarement collectives. Le syndicat fonctionne plutôt comme un cercle relativement souple, dans lequel les personnes élisent des partenaires privilégiés fréquentés en dehors du travail.

Des réseaux transversaux

Ainsi, l'éclatement des locaux et des services, la forte mobilité interne du personnel, la dispersion majoritaire en petits bureaux, l'appréciation mitigée de l'ambiance au travail... ne contribuent pas à favoriser un investissement dans la sociabilité au travail, ni le

renouvellement des cercles sociaux. Cet état de choses pourrait induire une fragilité particulière des relations (éphémères et superficielles), si la prégnance et la persistance des groupes de promotionnaires ne contrecarriaient cette tendance. Certes, les réseaux sont très éclatés, dispersés le plus souvent dans différents services. Mais la stabilité du personnel dans l'entreprise et le fait que les clivages soient, finalement, surtout des séparations « géographiques » permettent que perdurent des relations et des réseaux personnels transversaux et fondés « historiquement ».

Le modèle dominant des réseaux prend alors la forme de grappes : les personnes ont plusieurs ensembles de relations, ou fragments de réseau, qui ne se croisent pas. Leurs liens sont issus de cercles sociaux différents.

Le plus important de ces cercles repose sur la « promotion ». Il peut s'y ajouter un autre cercle combinant les mêmes caractéristiques, celui issu des stages de formation interne. Les fragments de réseau constitués à partir de ces deux cercles se recouvrent parfois partiellement, mais pas toujours. Ils ont en commun la taille, relativement importante (souvent plus de dix personnes), la forte densité (il s'agit d'un groupe, et souvent on se voit encore tous ensemble), l'ancienneté des relations, la proximité d'âge, et la dispersion actuelle au sein de l'entreprise.

De ces cercles émergent plusieurs niveaux de relations, qui définissent des sous-ensembles « gigognes » : on organise des repas rassemblant tout le groupe, on déjeune à la cantine ou à l'extérieur avec huit d'entre eux, on participe aux voyages organisés par le comité d'entreprise avec un petit noyau de quatre couples, on a trois ou quatre copains et copines avec qui l'on sort à l'occasion, et un ou deux « vrais amis », que l'on reçoit en particulier à dîner. Même lorsque, en avançant dans le cycle de vie, les relations collectives sont réduites restent les vrais amis issus de ce cercle de la promotion, qui continuent, eux, à partager des soirées.

Le parcours au sein de l'entreprise peut, dans certains cas, ajouter d'autres cercles. C'est le cas en particulier pour ceux qui s'intègrent aujourd'hui dans un des services dont les équipes constituent des groupes : service du personnel ou comité d'entreprise, par exemple. Le syndicat peut aussi établir un nouveau cercle. Les activités organisées par le comité d'entreprise, le ski en particulier, créent également des occasions de nouvelles rencontres « par groupes ».

Pour tous ces différents types de « réseaux en grappes », les cercles et les fragments de réseaux sont relativement imperméables entre eux : on ne mélange pas les copains de promotion avec ceux

du syndicat ou de l'équipe de travail, et même les amis qui en sont issus sont vus séparément. Ces réseaux combinent donc une forte densité, à savoir des connexions importantes à l'intérieur des fragments issus d'un même cercle, et une séparation entre les divers fragments.

Un autre type de réseau rencontré développe des ramifications plus éclatées, en étoile. Les relations sont interindividuelles, les personnes ne sont pas aujourd'hui intégrées dans un groupe. Si elles ont autrefois partagé la sociabilité collective intense des groupes de promotionnaires, le mariage et la venue des enfants les en ont détachées, et seuls subsistent un ou deux vrais amis élus au sein de cet ancien cercle. C'est le cas en particulier pour ceux qui sont aujourd'hui cadres.

Il y a ici une ou deux personnes avec qui je peux dire que j'ai des atomes crochus. Il y en a même une, nous sommes vraiment des camarades, puisque en dehors de la caisse on se voit, nos familles se connaissent. Mais sur mille personnes en tout, il n'y en a qu'une. Et puis j'ai gardé aussi une amitié plus ou moins prononcée avec une personne qui est rentrée en même temps que moi à la caisse. Je l'ai connu en 1972, nous sommes rentrés une vingtaine en même temps dans le service, et après j'avais plus sympathisé avec lui, sachant qu'il avait un peu le même parcours que moi. Il avait fait des études, et était rentré là aussi contraint et forcé. Je pense que c'est ce qui m'a attiré vers lui (cadre service formation).

Ce type de réseau se rencontre aussi chez des employés qui travaillent actuellement dans des équipes restreintes (deux ou trois personnes), des secrétariats en particulier. Les secrétaires n'ont gardé qu'une ou deux copines connues dans le pool initial et n'ont conservé ni retrouvé aucune vie de groupe. Elles dénigrent d'ailleurs cette période de la vie du pool comme particulièrement pénible. Elles ont pu y ajouter, au fil de leurs mutations internes, une ou deux relations électives, qui sont là aussi toujours rencontrées séparément. Mais même celles-là partagent peu leur vie personnelle, sont rarement invitées à domicile, et peu sont désignées comme amies.

Au-delà des possibilités offertes par le milieu de travail, il y aurait donc des personnes « à groupes », dont la sociabilité serait plus proprement collective, tournée vers ce type de relations, et d'autres plus spontanément « réservées », volontiers plus critiques envers le milieu de travail, qui n'y élisent que quelques rares relations privilégiées. Il semble en effet que des réseaux « mixtes », mi-grappe, mi-étoile, qui

combineraient les relations de groupes et les relations électives, soient assez rares.

Cette entreprise construit un milieu de travail particulièrement éclaté, disjoint : grande taille, éclatement des locaux et isolement des services, forte mobilité interne mais faible circulation quotidienne entre les bureaux, communication réduite, individualisation des tâches... L'ambiance est difficilement évaluée globalement, le travail peu valorisé, l'engagement dans les relations personnelles varié et ambivalent. On y trouve plutôt des cloisonnements que de véritables clivages.

Ce n'est pas le « vide relationnel » pour autant. Par comparaison avec d'autres entreprises, on trouve davantage de réseaux très étendus, et pas de « solitaires ». Les cadres, s'ils revendiquent souvent dans le discours une séparation entre travail et vie privée, entretiennent tout de même des relations privilégiées avec des collègues de travail. Cette différence entre leur sociabilité et l'évitement quasi total des cadres en milieu ouvrier nous conduisent à mettre l'accent sur l'importance des milieux dans lesquels les cadres sont cadres : un cadre d'usine n'est pas un cadre de bureau, leur sociabilité au travail n'est pas la même.

Pour l'ensemble du personnel de cette entreprise, les relations sont simplement très « délocalisées », relativement indépendantes de l'appartenance actuelle à un service. Les cercles sociaux sont rarement les équipes de travail, sauf dans certaines unités. Le centre relationnel se situe ailleurs, ou plutôt dans d'autres moments fondateurs : moments « à part », qu'il s'agisse de l'entrée dans le milieu et des moments de l'initiation, du stage de formation ou de la semaine de ski.

La faible prégnance des autres cercles sociaux, l'éclatement et le brassage du collectif de travail autorisent (par défaut ?) la persistance des liens avec ces groupes, qui ne sont pas concurrencés. Lorsque l'ambiance d'une petite équipe autorise sa constitution en groupe, celui-ci vient s'ajouter aux cercles sociaux de promotion, sans interférence. Sinon, les relations seraient peut-être très instables, d'autant que la mobilité entre services est importante.

Le fait qu'il y ait « plusieurs caisses dans la caisse » rend donc sans doute le milieu de travail moins prégnant ; une plus grande liberté est finalement laissée aux choix individuels, et de fait les « modèles » de réseaux et de relations sont plus diversifiés que dans les autres entreprises, relativement moins dépendants de l'ambiance du service. Les employés conservent leurs amis et leurs groupes de jeu-

nesse sans que le milieu les happe dans d'autres cercles. Plus qu'un collectif global de travail, cette entreprise est un « marché ouvert » et fluctuant de relations que l'on peut traverser, où l'on peut conserver des « bandes » pourtant physiquement dispersées, où l'on peut rendre étanches ses groupes et séparer ses amis, au fil de sa trajectoire, de son histoire personnelle. La persistance des relations dans le temps y est plus tangible, plus pertinente que dans les autres entreprises, où la proximité des équipes et la force des clivages rompent la continuité et rendent les relations plus sensibles aux ruptures du cycle de vie. Ici, les milieux sont moins importants et les temporalités moins fragiles.

Conclusion :

l'influence des milieux de travail

Les milieux de travail déterminent donc pour une part les modes de sociabilité qui s'y inscrivent.

« Pour une part », cela veut dire qu'ils ne constituent pas des déterminations « totales » : à une entreprise ne correspond pas un modèle unique de relations et de réseaux. Une organisation est elle-même un ensemble complexe et diversifié dans lequel se mettent en place des clivages, émergent des groupes, s'organisent des oppositions et des différenciations.

Cela veut dire aussi que tout ne leur est pas réductible : des critères plus individuels, comme le déroulement des étapes du cycle de vie, sont parfois prédominants. Si la multiplicité des cercles sociaux contribue à élargir l'ensemble des relations, ils sont cependant diversement exploités, mis à profit, selon d'autres facteurs : dans la même entreprise, certains ne fréquentent les associations que pour l'activité elle-même, n'exploitent pas les opportunités relationnelles qu'elles pourraient offrir, alors que d'autres poursuivent et diversifient davantage les interactions avec les autres membres.

Entre les caractéristiques individuelles et les milieux de travail proprement dits, on voit les stratégies professionnelles, les trajectoires, les formes de mobilité, les rapports au métier, venir peser sur l'investissement dans le travail et dans les relations qui s'y inscrivent. Ces facteurs tiennent pour une part aux contraintes structurelles globales de chaque type de profession : situation de l'emploi, modes de

recrutement, possibilités de carrière..., mais aussi à l'investissement personnel que l'individu peut et veut situer dans ce domaine de sa vie sociale. Si investissement dans le travail ne veut pas dire systématiquement investissement dans les relations au travail (les cadres en particulier font très nettement la distinction), il reste que le rapport entre les deux est loin d'être inexistant.

Cela veut dire encore que les caractéristiques du milieu de travail n'ont pas le même poids sur toutes les relations. Alors que les relations « fluides » ou « superficielles », les relations de camaraderie, sont clairement dépendantes de l'ambiance générale qui règne dans l'entreprise, en revanche, les relations plus intenses, en particulier l'amitié, sont relativement peu marquées par les milieux. Elles ne varient pas très nettement, ni en quantité ni en qualité, d'une entreprise à l'autre. Seule leur stabilité dans le temps peut parfois être atteinte, en particulier dans des cas extrêmes comme celui de l'entreprise de répartition pharmaceutique.

Il reste que l'influence des contextes de travail sur les relations interpersonnelles se vérifie sur bien des aspects.

Nous avons pu dégager pour chaque entreprise un « modèle d'ambiance relationnelle » : solidarité dans le travail et fusion dans une entreprise de protection de métaux ; interdépendance conflictuelle dans une entreprise de répartition pharmaceutique ; fluidité et bonne entente générale dans un supermarché ; cloisonnement et groupes transversaux dans une entreprise de services administratifs.

Si ces ambiances collectives ne déterminent pas directement ni de façon univoque des modèles de relations interpersonnelles dominants, elles construisent un « marché des possibles » qui infléchit, pour une part, la formation des réseaux, l'émergence des relations et leur déroulement. Dans l'ensemble, plus l'ambiance est mauvaise, moins les réseaux sont étendus et denses, moins nombreuses sont les relations en général ; les relations « électives » sont alors relativement dominantes mais souvent aussi l'attitude de retrait limite leur intensité et la diversité des activités partagées.

Précisons l'influence particulière de certains facteurs.

Une donnée relativement simple, la disposition des locaux (éclatés/local unique), a des effets certains sur les ambiances et sur les relations : dans des milieux « éclatés » comme l'entreprise de services administratifs, le collectif de travail ne forme pas une unité, l'ambiance est difficilement appréciée, la communication relativement limitée. Même les conflits et les rumeurs font long feu, aucun

enjeu commun ne vient opposer ni réunir l'ensemble du personnel. Les réseaux personnels sont très segmentés. Construits sur des bases autres que l'équipe de travail la plupart du temps, ils isolent des sphères qui se croisent peu.

En revanche, dans des locaux plus unifiés, la confrontation est incessante ; positive ou négative, génératrice de groupes fusionnels ou de jalousies, de rumeurs et de conflits, elle implique l'ensemble du collectif. Les liens sont moins segmentés, plus imbriqués, plus ouverts, souvent plus mobiles.

Mais l'on s'aperçoit très vite que ce facteur seul ne peut suffire à rendre compte des différences d'ambiance. Comment expliquer sinon que dans deux milieux physiquement structurés de la même façon, tous deux centrés sur une chaîne, comme l'entreprise de protection de métaux et celle de distribution pharmaceutique, les ambiances soient à ce point différentes ? Dans ce cas précis, le facteur commun qui est le partage d'un même lieu et l'interdépendance entre les travailleurs à la chaîne produit des effets contrastés : solidarité *vs* rivalité.

La possibilité de valorisation offerte par la tâche semble être un autre critère crucial, qui fait dans ce cas la différence. Dans l'usine de protection de métaux, le travail est valorisé, mais le travailleur aussi, en tant qu'il dispose d'une certaine autonomie, d'une responsabilité tout à fait intériorisée. Dans l'entreprise de répartition pharmaceutique, au contraire, l'interdépendance n'est qu'une contrainte et la tâche n'appelle aucun investissement.

La valorisation du travail est étroitement liée à l'autonomie et à la possibilité de déployer sa performance professionnelle : c'est le cas dans les rayons du supermarché, les petites unités de l'entreprise de services administratifs, l'usine de protection de métaux... Là, l'interdépendance dans le travail produit une reconnaissance des enjeux communs de la tâche, enjeux que chacun intériorise personnellement. Sinon, il semble que l'absence de valorisation personnelle interdise une solidarité au niveau de l'équipe (c'est le cas dans l'entreprise de répartition pharmaceutique, les caisses du supermarché...). On voit peut-être ici apparaître une difficulté à « trouver sa place » au sein du collectif.

Autre différence, l'existence d'enjeux susceptibles de créer des rivalités constitue également un critère pertinent. C'est le cas dans l'entreprise de répartition pharmaceutique, où l'« injustice » est structurelle et créatrice d'un conflit central qui agit sur les autres facteurs.

La prégnance de ces enjeux est aussi liée aux possibilités de marge de manœuvre laissées par l'organisation hiérarchique : plus floues

sont les règles, plus âpres sont les négociations, plus personnalisées aussi, et plus aiguës sont leurs retombées sur l'ambiance, les clivages et les relations interpersonnelles.

On ne peut pas non plus parler de disposition des locaux sans compléter cette donnée par la prise en compte des pratiques de circulation au sein du dispositif. La déambulation perpétuelle dans le supermarché autorise des échanges plus variés, une communication généralisée, le sentiment d'un collectif de travail, une sociabilité « légère » importante, et une plus grande liberté dans le choix des partenaires, qui est moins soumise à la structuration des équipes que dans les entreprises où le travail est posté.

Le degré de confrontation entre équipes et entre personnes, inhérent à la structuration du travail, est aussi une donnée centrale. Si l'évitement est possible, les divergences, les rumeurs, les conflits divers peuvent rester non exprimés, dilués ou vite oubliés. C'est le cas dans le supermarché. En revanche, dans l'entreprise de répartition pharmaceutique, la généralisation de l'implication dans le conflit et la coprésence des différentes équipes à certaines heures cristallisent les divergences et les font éclater en permanence. Dans l'entreprise de protection de métaux, la confrontation est importante aussi, mais en l'absence de conflit virtuel, ce sont surtout des plaisanteries qui sont échangées.

La cantine et les activités mises en place par le comité d'entreprise sont importantes en ce qu'elles induisent des confrontations parfois transversales aux équipes de travail, et génératrices de nouveaux cercles sociaux. Mais ces potentialités sont diversement exploitées selon les cas. Elles ne font souvent que rendre visibles, voire renforcer, les clivages et les groupes existants, et ne favorisent vraiment les liens que là où ils sont déjà importants dans l'ensemble.

Les clivages ne marquent la sociabilité qu'autant qu'ils sont effectivement vécus comme une séparation, qu'ils sont associés à une confrontation conflictuelle. Les simples oppositions identitaires, comme celles qui se font jour entre les rayons du supermarché, ont peu de conséquences sur les relations interpersonnelles.

On pourrait allonger la liste de ces données contextuelles qui marquent le climat humain et les modes de sociabilité. Ainsi la présence de *leaders*, ou de groupes minoritaires appelant une attitude générale d'entraide, est aussi un facteur favorisant une certaine sociabilité ; par leur rayonnement, ils induisent une cohésion du collectif qui s'étend au-delà de leurs membres. Mais ils ne fonctionnent comme tels que par synergie avec d'autres conditions.

On voit surtout ici à quel point ces facteurs sont imbriqués entre

eux. On ne peut en effet faire correspondre terme à terme un critère « indépendant », donné par la structuration du contexte de travail, avec un mode de sociabilité spécifique, « dépendant ». Les divers facteurs discriminants fonctionneraient plutôt en « interdépendance » ; ils forment système, leur pertinence même est relative, dépend des combinaisons complexes qui organisent l'ensemble des autres critères. Il s'agit plutôt de faisceaux de déterminants enchâssés.

L'ancienneté dans l'entreprise, par exemple, est pertinente lorsque le système de promotion interne en tient compte (ou est perçu comme devant en tenir compte), ou alors lorsqu'elle distingue des générations qui ont de fait vécu des rassemblements de promotionnaires ; elle est moins marquante, voire « transparente », dans l'entreprise de protection de métaux. Dans le supermarché, elle ne fonctionne comme critère distinctif que pour une sous-population, celle des caissières. Son importance relative est aussi liée à l'histoire de l'entreprise. Parfois elle se confond avec l'âge et le cycle de vie, qui sont en fait les véritables facteurs pertinents ; d'autres fois, elle en est relativement dissociée et le critère repose vraiment sur la date d'entrée dans la maison.

Même des caractéristiques considérées comme « individuelles », qui sont aussi des critères « indépendants », ne sont donc pas à l'abri des interactions avec des données contextuelles. Non que leur « indépendance », dans le sens de l'irréductibilité de leur réalité précise (on est indéniablement homme ou femme, jeune ou vieux), soit menacée... Et encore : citons le cas de ces deux hommes, employés de l'entreprise de services administratifs et issus d'une même promotion, qui ont fait ensemble le pari d'avoir le premier un enfant. Certes, ils auraient sans doute eu un enfant de toute façon ; mais le résultat est que les deux enfants sont nés avec quinze jours d'écart. Cet exemple, pas forcément si marginal, illustre le fait qu'il n'est pas indifférent de vieillir seul ou en groupe. La « réalisation collective », sociale, de ces critères individuels n'est pas indépendante du milieu dans lequel elle s'inscrit.

Ces caractéristiques individuelles ne sont pas prédominantes de la même façon dans tous les contextes. Par exemple, le critère du statut professionnel est inégalement efficace selon les milieux : les cadres d'usine se distinguent davantage, quant à leurs réseaux, de leurs collègues ouvriers que les cadres de bureau dont les réseaux ressemblent davantage (et se mêlent aussi souvent) à ceux de certains des employés. Les agents de maîtrise sont, selon les cas, plus proches du

personnel, plus proches des cadres, ou très nettement concentrés sur leur groupe de pairs.

Il est donc important, au-delà du statut professionnel, de tenir compte du milieu dans lequel s'inscrit celui-ci : « A cet effet de la condition professionnelle — où il faudrait encore distinguer l'effet du travail proprement dit qui, par sa nature même, peut demander un investissement plus ou moins grand et plus ou moins constant de capital culturel, donc un entretien plus ou moins continu de ce capital, et l'effet de la carrière possible qui appelle ou exclut des investissements culturels propres à assurer la promotion professionnelle ou à la légitimer — s'ajoute l'*effet de milieu professionnel*, c'est-à-dire le renforcement exercé sur les dispositions et, en particulier, les dispositions culturelles (ou religieuses et politiques) par un groupe homogène sous la plupart des rapports qui le définissent¹... »

Un critère « ethnique » peut peser différemment sur les relations selon les dimensions considérées : les Vietnamiens seraient ainsi « plus vietnamiens » en groupe qu'individuellement...

La détermination par la position dans le cycle de vie est certes globalement très pesante ; elle déconstruit les groupes les plus soudés lorsque vient l'âge du mariage et des premiers enfants. Mais la constitution de groupes d'âge, ainsi que leur plus ou moins grande persistance, est à relier aux conditions offertes par le milieu de travail. Le cas extrême est bien sûr ici celui de l'entreprise de services administratifs, qui par le recrutement simultané de vagues importantes d'employés homogènes quant à l'âge et au niveau d'études, et par la mise en place de stages de formation, offre toutes les conditions pour que les groupes de « promotionnaires » émergent, et pour qu'ils durent aussi. Dans le supermarché, ces groupes d'âge sont plus rares, plus fragiles dans le temps, plus sensibles aux ruptures du cycle de vie. L'importante circulation des employés dans le magasin favorise sans doute un renouvellement des relations, qui sont globalement moins stables. Ailleurs, on rencontre peu, ou pas, de ces groupes d'âge. Ils apparaissent plutôt dans des milieux à la fois relativement propices aux relations (excluant donc l'entreprise de répartition pharmaceutique), et qui laissent cependant une certaine liberté d'établissement de liens transversaux aux équipes, mais aussi d'évitement des autres liens.

Il semble également qu'une importante circulation dans le milieu de travail, circulation quotidienne ou mobilité entre services au cours

1. BOURDIEU P., 1979, p. 115. Il parle là de « la fausse indépendance entre les variables dites dépendantes ».

de la carrière, rende les structurations de l'entreprise moins marquantes. L'ensemble est plus fluide. Les types de réseaux y sont plus diversifiés, les relations plus dispersées. Cette relative liberté quant aux divisions spatiales contribue sans doute à produire des relations moins contingentes, davantage autonomisées, et fondées sur d'autres critères de choix.

Ces milieux favorables à l'émergence et à la persistance de groupes d'âge sont aussi, et peut-être surtout, des milieux d'employés. John Goldthorpe² et Graham Allan³ montrent, dans une perspective plus générale, que pour les employés les relations sont moins définies par les circonstances, la proximité immédiate, les catégories d'appartenance en général que pour les ouvriers. Ce sont en effet les « plus employés des employés », ceux de l'entreprise de services administratifs ici, qui « décontextualisent » le plus leurs relations en les affranchissant des cloisonnements internes à l'entreprise, et qui parviennent en plus à conserver ces partenaires initiaux après que la spécificité du contexte initial, pool de secrétariat, salle de liquidation, ou stage de formation, s'est diluée.

La démarche empirique d'analyse des contextes relationnels et de leurs différences conduit donc à établir des mouvements de va-et-vient entre facteurs « contextuels » et facteurs « individuels », qui se complètent, se confortent et se relativisent mutuellement.

Si quelques-uns des déterminants les plus pesants ont été repérés, il semble peu approprié de les constituer en une liste finie d'unités discrètes. La totalité des variables supposées efficaces ne peut être systématiquement testée.

Par exemple, nous ne pouvons pas dire grand-chose de l'influence de la taille de l'entreprise, une seule étant beaucoup plus vaste que les autres. Ce critère est pourtant sans doute discriminant, ne serait-ce qu'au vu des métaphores qui signalent une opposition qui n'est pas nouvelle, dont la productivité, en tout cas dans les représentations des intéressés, est avérée (l'entreprise-famille/l'entreprise-grande ville).

Il est difficile, aussi, de parler de la mixité des milieux de travail, cette caractéristique n'étant ici pas séparable de l'opposition ouvriers-employés : les milieux employés sont mixtes et les milieux ouvriers, non. Une éventuelle spécificité des ambiances en milieux majoritairement féminins a pourtant été évoquée. S'il n'est pas question de

2. GOLDTHORPE J., LOCKWOOD D., BECHHOFFER F. et PLATT J., 1971.

3. ALLAN G., 1979.

se satisfaire de l'explication du stigmate en termes de « nature féminine », qui serait plus encline aux jalousies, aux chamailleries, il est clair cependant que, chez les femmes comme chez les hommes, cette représentation est récurrente ; le milieu le plus féminisé, l'entreprise de répartition pharmaceutique, est aussi le plus marqué par cet ensemble rumeurs-jalousies-conflits. Il n'est cependant pas possible ici de dégager cette donnée (milieu féminin/mixte/masculin) des autres facteurs qui lui sont pour une part liés : déqualification du travail, stress dû à la cadence, conflits fondés sur l'injustice, prégnance des clivages...

L'ambition se limite donc ici à la mise en évidence de la pertinence de certains facteurs particulièrement importants, à la considération de leur complexité, de leur relativité, de leurs interactions, et à la démonstration des effets des structurations des milieux de travail sur les relations interpersonnelles. Il y a bien une influence des contextes de travail sur les environnements relationnels qui s'y construisent, et par là sur les conditions d'émergence des amitiés. Même si celles-ci subissent un impact des structures de travail moins direct que les autres relations (ce qu'il nous fallait déjà constater), c'est tout l'environnement de leur création qui est « pour une part » déterminé.

Vie de quartier et images des lieux

Je connais pas les gens du quartier, j'ai pas fait de connaissances ni d'amis... mais ici c'est pas un quartier où les gens se font des... il s'y prête pas. C'est les gens, chacun est chez soi... Vous les rencontrez dans la rue, vous vous dites bonjour parce que vous les voyez, vous êtes du voisinage... Mais c'est un quartier où vous voyez personne, les gens sont pas dehors. Ici, dans les maisons autour, il y a personne, on les voit jamais. Et on est dans un coin isolé aussi, ici, il y a rien ici. Il y a que du passage, c'est pas... c'est pas un quartier. Ici, de ce côté, non. Si on était de l'autre côté, Bonneveine, là oui, c'est plus « quartier ». Parce que c'est plus groupé, il y a plus de commerces, il y a beaucoup plus de gens.

On est, nous, dans cette rue, là, retirés de tout ça. Parce que ici, dans cette rue, c'est tous des anciens du quartier qui habitent. Tout le monde se connaît, dans la rue, et on a beaucoup de famille, on est tous à côté. C'est tout un groupe, là, assez serrés sur nous-mêmes. La plupart du temps ils sont tous propriétaires de leur maison ; il y a pas de grands ensembles dans cette rue, les ensembles sont plutôt autour. Ils nous ont un peu étouffés par ces gros ensembles.

Ici c'est le village, tout le monde se connaît, tout le monde se parle. Je connais beaucoup de monde, parce que tous les gens qui sont là m'ont vue naître, alors... je peux pas compter tous les gens que je connais bien dans le quartier. Il y a les commerçants, les voisins .. Les gens qui viennent ici ou chez qui je vais, il y en a aussi quelques-uns...

Comme les milieux professionnels, les milieux résidentiels, avec leur histoire et leur configuration, marquent les possibilités d'y établir des relations ainsi que la nature de ces relations. Dans les deux cas s'impose la contrainte minimale de la présence proche, avec la nécessité de préserver un environnement supportable, un cadre social vivable.

Dans les milieux de travail, nous avons vu que la contrainte ne s'arrête pas là. L'interaction est au principe du rassemblement des travailleurs dans une entreprise, et ils doivent concourir à réaliser une tâche en commun. Ils se trouvent donc forcément interpellés par le contexte, appelés à gérer les rapports de travail et les appariements qui y sont pour une part imposés. Il existe de plus un ordre des rapports, et, à la base, des structurations formelles. Chacun tient une place, un rôle, et ceux-ci sont prédéfinis, même s'il demeure bien sûr une possibilité de les manipuler.

Dans les milieux résidentiels, en revanche, l'ordre des rapports est un enjeu pour lequel tout (ou presque) reste à faire. Le nouveau venu y arrive « vierge », sans place assignée, et sa marge de manœuvre autour des normes est plus vaste. Dans les quartiers, les définitions s'avèrent en général plus ouvertes. L'espace lui-même constitue un enjeu, ses limites sont, on le verra, plus élastiques ; elles varient selon les habitants. Le quartier s'inscrit comme une zone à géométrie variable, les lieux étant affectés d'un sens social.

De plus, le quartier peut n'être qu'un lieu de passage, rien n'oblige à y entrer en relation. Il n'y a pas de sociabilité « semi-contrainte » : les rapports de voisinage correspondent à des « relations qui ne demandent que peu de coordination avec autrui et, par là même, peu de négociations¹. » Certes, l'habitant peut rarement passer totalement inaperçu, rester invisible. Il se trouve très vite « classé » par une multitude de signes : résidence, horaires, voiture, vêtements... « Qu'elle soit souhaitée ou subie, qu'elle induise des sociabilités, des tensions ou des conduites d'évitement, la proximité de l'autre n'est jamais complètement indifférente. Même lorsqu'on ne sait à peu près rien de ses voisins, la façon dont on en parle traduit des catégories de jugement, des manières de se situer soi-même autant que de situer autrui, et souvent aussi l'intérêt que l'on porte à divers enjeux²... » Si l'acteur envisage de ne faire que passer sur la scène, c'est déjà un rôle qui se constitue, celui d'une « personne qui ne fait que passer », un rôle minimal sur le plan relation-

1. HANNERZ U., 1983, p. 312.

2. GRAFMEYER Y., 1991, p. 20.

nel. Mais chacun peut néanmoins décider d'éviter de gérer le rapport social que sa présence implique, refuser de répondre à la reconnaissance par ses voisins. C'est une différence importante avec le monde de l'entreprise.

Les normes d'interconnaissance et de relations s'avèrent par ailleurs très diverses selon les types de quartier, très différentes aussi dans leur impact sur l'intégration sociale ; les habitants, et en particulier les nouveaux venus, se trouvent selon les cas plus ou moins interpellés, impliqués dans les relations sociales de quartier. Ces différences contextuelles ont un impact sur les potentialités d'investissement dans les relations avec le voisinage.

Les entretiens ont été réalisés au domicile des personnes enquêtées, dans le cadre de leur milieu résidentiel. Mais contrairement aux entreprises, chaque quartier n'a pas été étudié et décrit ici en tant que tel, avec un repérage systématique de ses structurations, ses clivages et ses groupes. L'essentiel du matériau analysé réside dans les qualifications attribuées aux lieux par leurs habitants, enrichies éventuellement par les comparaisons établies entre les différents quartiers où ils ont vécu tout au long de leur trajectoire résidentielle.

L'appréciation des quartiers d'habitat dispose en plus ici d'un pôle de référence particulièrement marqué, et marquant. Dans le contexte de Marseille, où les entretiens ont été réalisés, les quartiers Nord occupent en effet une place spécifique. La reconnaissance générale d'une mauvaise image de marque de ces quartiers, d'un « stigmate », n'est plus à prouver ; la presse nationale s'en est souvent fait l'écho. Sur le terrain, si des nuances sont apportées par les intéressés, en particulier en fonction de leurs trajectoires résidentielles, des ressources dont ils disposent pour distancier ou relativiser l'image négative qui leur est apposée, il reste que le consensus règne sur l'existence de cette image. Sa charge symbolique renforce encore la valeur comparative des appréciations des autres quartiers, et fournit un point nodal, un référent commun au principe des comparaisons, d'autant que, pour la plupart, ces personnes travaillent dans les quartiers Nord.

Ce marquage par un cas un peu extrême éclaire de façon particulièrement nette les enjeux identitaires investis dans l'image des lieux habités. La proximité d'un espace stigmatisé rend particulièrement lisibles et significatives les manœuvres qui se déroulent dans les discours autour de ces enjeux. Plus concrètement, les trajectoires résidentielles s'orientent aussi pour partie en fonction du rapport à ce stigmate. Elles se posent comme une mise en pratique de choix

et de projets liés à la dimension identitaire et aux représentations des lieux. L'image d'un quartier est qualifiante (ou déqualifiante), elle constitue un enjeu en liaison étroite avec les trajectoires professionnelles et les distinctions personnelles : « A des degrés divers, chaque quartier, chaque lieu de résidence, est porteur d'une image sociale. Cette image du quartier est à la fois le produit d'une histoire locale et de la composition sociale actuelle de ce quartier. Les caractéristiques des différents groupes sociaux qui l'habitent et leurs modes de vie façonnent cette image du quartier. Cette image, serait-elle largement mythique, rejait en retour sur l'identité sociale des habitants, sur la part de l'identité qui leur est donnée par le quartier³. »

Tout cela intervient, on s'en doute, dans la construction des relations avec ceux qui partagent cette condition et ces jeux d'appréciation, à savoir les voisins. Comment en effet établir des liens, voire construire des amitiés, dans un espace que l'on rejette, comme une cité des quartiers Nord de Marseille ? Peut-on apprécier favorablement un environnement social porteur d'une image négative, et à quelles conditions ?

Avant d'étudier précisément dans quels types de quartiers se construisent quels types de relations, en isolant les critères qui favorisent ou gênent l'émergence de liens d'amitié dans l'environnement résidentiel, penchons-nous plus avant sur cette gestion de l'image des lieux. Elle contribue à éclairer l'articulation entre identités collectives et identités individuelles, entre l'appréciation de son environnement et sa propre position en son sein. Les investissements relationnels seront ensuite analysés en référence à ces mises en situation dans les contextes d'habitation.

Images et discours : les frontières élastiques

Si l'on s'accorde avec Pierre Bourdieu⁴ sur le caractère « performatif » du discours sur le local, discours qui le fait exister en le nommant simplement, il n'en reste pas moins que l'autonomie symbolique de l'espace « quartiers Nord » s'inscrit pour une part dans sa réalité historique.

Les quartiers Nord de Marseille regroupent les XIII^e, XIV^e, XV^e et XVI^e arrondissements de la ville. Proches d'un point de vue spatial et économique, les II^e et III^e arrondissements sont néanmoins

3. BENOÎT-GUILBOT O. et MODAI C., 1980, p. 47.

4. BOURDIEU P., 1980, p. 68.

plutôt assimilés au centre-ville. Ces limites peuvent être discutées (elles le sont souvent, nous le verrons, par les habitants), mais la question n'est pas là, les limites exactes important peu pour notre propos.

Les quartiers Nord se situent du côté du port, donc du pôle historique de l'industrie productive marseillaise, en déclin très net depuis les années soixante. Ils concentrent les professions ouvrières, les premières touchées. Le problème de l'emploi se pose de façon cruciale pour ces quartiers. Le taux de chômage y atteignait 25,5 % en 1990, alors qu'il était de 18,5 % pour l'ensemble de la ville⁵. Par ailleurs, ces quartiers concentrent près de 60 % du parc de logements sociaux de la ville. La tendance est de plus en plus à l'homogénéisation « par le bas » du niveau social, avec la « fuite » des classes moyennes⁶. Cette évolution contribue à développer les nostalgies, les rejets et les procédures de distinction.

Bon, là, maintenant c'est pourri, bien sûr, c'est des appartements qui ont été vendus et qui sont pas très bien fréquentés, parce que les gens en location... Il y a beaucoup d'Arabes, mais à l'époque, non, il y en avait pas, il y avait des gens de toutes sortes, des commerçants, et tout, c'étaient des gens normaux, il n'y a pas que des gens qui n'ont pas de situation qui habitent dans les quartiers Nord, il y a des gens quand même qui ont de l'argent, ce sont des commerçants, des toubibs... Nous, on n'est pas mal fréquentés, le lotissement à côté je crois qu'il y a que des notaires, des trucs comme ça. Non, je trouve qu'ils sont pas mal fréquentés, il y en a peut-être certains, mais pas tous (employée, copropriétaire dans les quartiers Nord depuis neuf ans).

Si les quartiers Nord de Marseille font ici figure d'exemple, il est clair que les éléments constitutifs du stigmaté, à savoir le bloc plus ou moins associé « délinquance-immigrés-HLM », peuvent être retrouvés dans l'ensemble des cités de banlieue des grandes villes françaises. Quant aux procédures de manipulation des images, d'usage des signes valorisants et de distinction par rapport au stigmaté, elles sont encore bien plus générales...

Il n'est pas utile ici de vérifier la validité des assertions concernant la délinquance, la présence d'immigrés ou la densité de cités HLM dans ces quartiers. Le stigmaté auquel les habitants doivent faire face, auquel ils réagissent, est bien réel, englobant, souvent sans nuances. Cette « fatalité » du stigmaté est bien lourde à porter, et les

5. Recensement général de la population en 1990, INSEE.

6. ANSELME M., 1988.

habitants en subissent des conséquences qui ne sont pas uniquement d'ordre symbolique. Devant leur impuissance à réfuter un consensus tellement puissant, les habitants cherchent plutôt à s'en dégager personnellement, à jouer sur les distances plus que sur l'image elle-même.

Mises à distance, espaces et temps

Les stratégies de discours mises en œuvre lorsqu'il s'agit non pas de nier cette image, mais de s'en dissocier personnellement, prennent bien sûr des formes différentes selon la distance objective qui existe entre cette image et le locuteur ; donc en fait selon qu'il habite les quartiers « à problèmes », qu'il y a habité autrefois, ou qu'il n'y a jamais habité.

Pour les personnes qui n'y ont jamais vécu, l'image de ces quartiers est le plus souvent globalement négative, sans nuances. Le discours, parfois radical, « naturalise » la liaison délinquance-immigrés, sans l'explicitier ; le rejet simple, direct, ne s'embarrasse pas d'analyses. Les non-résidents peuvent se distinguer radicalement de « ces milieux », ont tout à gagner à étendre la distance symbolique qui les en sépare.

Le XV^e, c'est infect. C'est une zone industrielle ; il y a énormément d'usines, de transporteurs, aucun espace vert. Les commerçants, ce sont de plus en plus des Arabes qui s'implantent... enfin, il n'y a rien de beau ! (cadre habitant les quartiers Sud).

Beaucoup affirment d'ailleurs ne pas connaître ces quartiers, même lorsqu'ils y travaillent.

Les personnes qui, après y avoir habité, ont quitté les lieux incriminés ne peuvent se dégager aussi facilement du stigmate : il fut leur marque. Elles se distinguent néanmoins de l'image de ces quartiers par une disjonction entre deux temps : un « avant » idyllique et un « aujourd'hui » dégradé, qu'elles ne reconnaissent plus.

Le Merlan, c'est fréquenté par... Il y a beaucoup d'HLM, alors c'est assez mal fréquenté. Mais quand j'y étais, c'était pas comme ça. C'était bien, là où j'habitais. Il y a maintenant beaucoup de cités qui alors n'existaient pas. C'était un petit village très bien (ouvrier, ex-habitant des quartiers Nord).

Les personnes sont ainsi lavées du discrédit, dégagées de la responsabilité d'avoir « choisi » de tels lieux, et se distinguent du stigmaté sans renier leur propre passé.

Les procédés de distinction

Pour les personnes habitant actuellement ces quartiers, la dissociation entre son image de marque personnelle et celle de lieux aussi marqués recouvre un enjeu de taille.

Ici, on les voit pas, on est séparés. Car « dis-moi où tu habites, je te dirai qui tu es », c'est vrai (ouvrier, propriétaire d'une villa dans les quartiers Nord).

Cette distinction constitue un exercice difficile, et les habitants font preuve souvent d'une grande habileté pour séparer leur propre situation de l'image d'ensemble. Plusieurs procédés sont mis en œuvre.

La disjonction des temps procède par l'évocation d'un âge d'or, celui où ils se sont installés, et qui était « différent à l'époque », un peu comme pour les ex-résidents.

Tout ce qui se passe, la mentalité... c'est beaucoup à cause des immigrés. Au début, il y en avait pas du tout. C'était mieux. Parce que, ici, c'est « résidence », c'est la « résidence » du Plan d'Aou. Il y a quand même 960 logements. On avait des bassins, des plantes... et ça s'est dégradé. Quand les immigrés sont arrivés, ça a beaucoup détérioré (ouvrier, habitant d'une cité depuis quatorze ans).

Ils cherchent, par la valorisation de certains signes antérieurs, à amoindrir leur responsabilité d'habiter un tel quartier, dont l'image actuelle ne correspond plus à celle pour laquelle ils avaient signé leur bail à l'origine.

Un autre procédé fonctionne sur un principe de « lieux élastiques » ; il s'agit de diviser les quartiers à problèmes en séparant des « ici » et des « ailleurs ». Le locuteur repousse le stigmaté à l'autre bout, dans un autre arrondissement par exemple. Beaucoup d'habitants établissent ainsi une succession d'« ailleurs » gigognes, allant de l'arrondissement au bâtiment, afin de se dissocier des stigmatisés sans sortir du consensus sur la nature du stigmaté.

Le pont du boulevard Larousse, il y a des impacts [de balles] comme ça ; nous, non, on est tranquilles [...]. Le quartier il est moitié-moitié, quand même assez tranquille. De l'autre côté de la rue, il y a des voyous, mais dans la cité là-bas, ce sont des voyous arabes ; alors s'ils veulent s'entre-tuer ils s'entre-tuent, mais nous on est cloisonnés là. La cité Bellevue est à part, plus calme [...]. Mais nous on connaît pas beaucoup les gens des HLM de la cité, moi je les fréquente pas, j'y suis jamais monté, il y avait une certaine bande pas très catholique, ils ont peut-être fini au bagne (ouvrier, habitant d'une cité).

Un procédé d'identification de « populations élastiques » divise, lui, les populations stigmatisées entre « les siens » et « les autres » qui sont craints en tant que masse. Ce sont les Arabes dans l'ensemble qui sont responsables de la délinquance dans les cités, mais chez nous, on a de « bons » Arabes.

On en a un, d'Arabe, en bas. Il est marié avec une Portugaise, et ils ont des minots blonds aux yeux bleus, c'est pas possible on dirait des Suédois : magnifiques ! Enfin, lui, il compte pas, peuchère, c'est le type, s'il pouvait rentrer dans un trou de souris... (le même ouvrier, habitant d'une cité).

Le « moi » élastique, en dernier recours, conduit à s'inclure dans la mentalité, l'identité des quartiers, et à distinguer seulement ses pratiques personnelles.

Il y a une mentalité, hein, moi aussi j'ai une mentalité un peu des quartiers Nord, mais enfin, je suis pas là à casser des voitures... (le même ouvrier, habitant d'une cité).

Remarquons que cette succession de diverses stratégies de distanciation par « élasticités » est énoncée, pour les derniers exemples cités, par un même ouvrier. Celui-ci produit une série de distinctions emboîtées qui peu à peu restreignent le champ séparé des « autres », rapprochent le stigmaté de sa personne (mon quartier, mon côté de rue, puis ma cité, mon bâtiment, puis mon Arabe, puis ma mentalité, puis ma pratique...), en introduisant progressivement de nouveaux critères de différenciation qui font écran entre lui et l'objet du discours commun.

Ces déplacements, ces jeux d'identification sont tout à fait significatifs. L'appréhension des lieux peut ainsi mettre en œuvre des processus complexes de distinctions emboîtées, qui paraissent porteurs de contradictions, d'ambiguïtés dès lors que l'on néglige de

repérer les jeux entre niveaux de discours. Les identités sociales sont en interaction perpétuelle avec les identités personnelles, dans un mouvement qui n'est pas réductible à un simple transfert, à un simple rebondissement du stigmat collectif sur l'appartenance individuelle. C'est davantage un mouvement dialectique qui est produit, entre l'identité « pour soi » et l'identification « par les autres ».

Au-delà de ses effets sur les stratégies identitaires, sur les modes d'inscription dans les contextes de résidence, l'image des lieux produit aussi des effets très concrets sur les projets et sur le devenir des habitants.

Stratégies en actes : les trajectoires résidentielles

Les choix de mobilité résidentielle sont en interaction étroite avec la mobilité sociale et avec la perception de l'image du quartier. On distingue en particulier une dynamique de départ des quartiers stigmatisés en milieu de carrière professionnelle, lorsque l'ascension sociale le permet : « Le choix d'un quartier est lui-même un élément dans cette stratégie. [...] Ainsi le quartier, grâce à son image, attire ou repousse : il sélectionne sa population. [...] C'est la position relative par rapport à l'ensemble de la population du quartier qui devient essentielle⁷. » Le plus souvent, ces départs sont explicitement reliés à la perception négative de l'évolution du quartier.

On va partir d'ici, bien qu'on soit propriétaires. Car le quartier a trop changé. Avant, ici, il y avait des truands ; mais des gros truands, ceux du milieu. Avec eux, il n'y avait pas de problèmes dans le quartier, ils faisaient leurs coups ailleurs, automatiquement. Et même, nous on était plus protégés. Maintenant, il y a des petits délinquants, des Noirs, des Maghrébins, c'est eux la petite délinquance. Ça nous écrase, ça, ça nous étouffe. Il n'y a plus que des commerçants arabes. On n'y va jamais. [...] On va aller à Bandol, acheter là-bas (ouvrier, propriétaire par héritage d'une maison dans les quartiers Nord).

Ce schéma de trajectoire est récurrent. La tendance se renforce encore lors d'une accession à la propriété, qui déclenche souvent le départ.

7. BENOÎT-GUILBOT O., 1979, p. 20-21.

Cependant, certains facteurs interviennent pour maintenir dans les quartiers stigmatisés des habitants qui auraient la possibilité de les quitter. Ainsi parfois, la familiarité avec les lieux où l'on a passé son enfance est invoquée comme une raison d'y rester. Elle est d'ailleurs généralement cumulée avec la présence de la famille dans le voisinage immédiat.

Moi je suis ici depuis minot. Ma grand-mère avait une boulangerie ici, elle l'avait depuis vingt-cinq ans, elle l'a vendue depuis huit ans. Moi la Belle-de-Mai j'ai connu tout, c'est toute l'histoire. J'ai jamais voulu m'éloigner de ce quartier... (ouvrier, habitant des quartiers Nord).

La proximité des parents est un facteur susceptible de favoriser la stabilité dans ces quartiers. Possibilité d'entraide (pour la garde des enfants en particulier) ou simple désir de maintenir groupé le cercle familial, cette stratégie de localisation familiale reste un déterminant très pesant.

Mes beaux-parents, ils habitent dans la cité, et mon beau-frère juste à côté. Mes parents habitaient ici, mais quand je me suis marié ils sont partis, oh ! pas loin, rue des Olives, c'est la rue à côté (ouvrier, propriétaire dans les quartiers Nord).

Considérée généralement comme l'apanage des classes populaires, voire comme une survivance appelée à disparaître, cette tendance semble ici bien vivace, et généralisée. Les familles ne semblent pas être aussi dispersées en milieu urbain que l'on pouvait le penser. Certains auteurs ont contribué à relativiser ce « mythe » de la famille éclatée⁸, en soulignant l'importance et la densité des relations de parenté dans la ville, ainsi que la persistance des choix de proximité résidentielle.

Certains habitants des cités, sans nier l'image négative de ces lieux, sans se priver non plus d'accuser des coupables, déclarent cependant s'y sentir bien. Originaire de ces quartiers, une employée a effectué un séjour dans le sud de la ville, séjour qu'elle a mal vécu ; elle est vite revenue au sein de son milieu familial.

8. Cf. en particulier YOUNG M. et WILLMOTT P., 1983 ; BOTT E., 1971 ; SEGALIN M., 1981 ; PITROU A., 1978.

Les Catalans, le quartier, il était beau, mais les gens, c'était pas pareil. Il faut dire, ici, c'est un peu louche, quand on me dit : « Où tu habites ? » et que je dis : « Les quartiers Nord »... C'est un quartier louche, pour eux. Mais enfin, c'est une question de familiarité ; tandis qu'aux Catalans, c'est pas pareil, ils se sentent... eux ils habitent aux Catalans, c'est pas pareil. Ils sont snobs, et ci, et là... Cette réputation des quartiers Nord, c'est vrai que c'est pas un bon quartier, mais enfin, moi je m'en fous, moi je suis bien ; ça me plaît. Ma tante me dit : « Reviens aux Catalans », mais moi j'y suis pas bien, je me sens pas chez moi là-bas. Même que c'est vrai, c'est pas agréable, les escaliers... c'est pas agréable d'aller dans un immeuble comme ça ; tandis que là-bas j'avais un bel immeuble, c'était beau. Mais je suis mieux ici quand même (employée, habitante d'une cité dans les quartiers Nord).

Le stigmatisme est ressenti principalement à l'égard du monde extérieur, qui « juge » ; mais la familiarité personnelle avec ces quartiers peut contrebalancer l'attrait plus distancié d'un beau quartier, porteur d'une belle image. L'étrangeté des populations là-bas côtoyées a renforcé, voire révélé, l'envie de retourner « parmi les siens », aussi stigmatisés soient-ils. Une expérience ailleurs de trop grande hétérogénéité sociale peut donc renforcer l'intégration et la reconnaissance de « son » quartier. S'il est mal perçu à l'extérieur, il est cependant « bon pour moi » : « Les rappels à l'ordre (“pour qui elle se prend ?”, “ce n'est pas pour des gens comme nous”) où s'énonce le principe de conformité, seule norme explicite du goût populaire, et qui visent à encourager les choix “raisonnables” en tout cas imposés par les conditions objectives, enferment en outre une mise en garde contre l'ambition de se distinguer en s'identifiant à d'autres groupes, c'est-à-dire un rappel à la solidarité de condition⁹. »

Le fait d'être né dans un quartier, d'en être familier, d'y avoir ses proches, n'annule donc pas le stigmatisme lié au quartier : il en déplace le champ d'application.

On repère donc une tendance massive, liée au poids de critères sociaux : plus le statut professionnel, les diplômes (et ceux du conjoint) sont élevés, plus la classe sociale d'origine est élevée, plus l'âge est élevé, et en particulier lors du passage au statut de propriétaire, alors plus on évite ou on quitte les quartiers stigmatisés. En effet, l'image des lieux apparaît dans ce cas en décalage avec la perception que construisent les individus de leur propre statut social, qui ne peut s'accommoder de l'apposition d'une telle « marque »,

9. BOURDIEU P., 1979, p. 443.

d'un élément aussi dépréciatif. La cohérence de l'image sociale se trouve alors atteinte.

Cependant cette cohérence peut, pour certains, être retrouvée dans l'insertion « originelle » dans un milieu familial. Familiarité avec des lieux où l'on a vécu son enfance, familiarité avec un milieu social de voisinage qui, s'il n'est pas celui auquel on est parvenu, est du moins le plus souvent celui dont on provient ; familiarité aussi grâce à un réseau familial solidement implanté dans le voisinage. La portée des déterminations en termes de trajectoire sociale est ainsi parfois limitée par une implantation « historique » dans des territoires pourtant marqués. L'environnement humain, la sociabilité et l'intégration dans ces lieux sont alors assez riches pour contrebalancer la stigmatisation sociale. C'est ainsi que quelques cadres promus par ancienneté achètent une maison dans les quartiers Nord... C'est ainsi que des ouvriers n'envisagent pas d'en partir, que certains employés justifient leur choix d'y rester, tout en reconnaissant les uns et les autres le poids du stigmate.

S'il est clair que les trajectoires sociales ont un effet massif sur les trajectoires résidentielles, que celles-ci sont nettement orientées autour de la prise en compte de l'image négative de ces quartiers, il reste donc que des éléments liés à l'insertion dans un « milieu » particulier ont, parfois, le pouvoir d'infléchir cette logique. La stigmatisation des lieux incite peut-être à maintenir les voisins à distance, mais une familiarité avec le voisinage contribue à maintenir le stigmate à distance de sa personne, de ses choix de vie. Les liens entre identité et sociabilité sont particulièrement vifs ici, surtout dans un contexte résidentiel fortement « marqué ». On imagine que les attitudes à l'égard des relations avec les voisins s'en ressentiront.

Les facteurs d'intégration ne dépendent pas seulement des ressources personnelles, mais aussi de celles qui sont plus spécifiques aux milieux en question : qu'il s'agisse, par exemple, de signes valorisants comme la copropriété du logement (« ici il n'y a que des propriétaires »), ou du partage d'une solidarité populaire « villageoise » (« ici on se connaît tous, on est tous pareils »), certains milieux résidentiels se révèlent susceptibles d'offrir un recours contre le stigmate, davantage que d'autres. Ce sont ces différences et ces spécificités « locales » dans les modes d'intégration sociale que nous allons maintenant approfondir.

Plutôt que tracer un véritable portrait de divers quartiers, il s'agit ici de saisir les qualifications que les habitants attribuent à leurs lieux de vie, de décrire les rapports de voisinage qui leur sont coutumiers

(l'« ambiance »), avant d'envisager plus précisément les types de relations pratiquées entre voisins et de dégager les facteurs susceptibles de favoriser l'émergence de liens amicaux. Des milieux résidentiels divers sont ainsi empiriquement distingués sur la base de leurs spécificités en matière de modes de sociabilité dominants. Il pourrait certainement s'en trouver d'autres, ou des combinaisons de ceux-là, ou des formules intermédiaires... peu importe ; l'objectif ici est de comprendre de quelle façon le contexte résidentiel constitue un terrain plus ou moins favorable pour l'émergence et la pérennisation de relations amicales.

On distinguera deux ensembles assez facilement différenciés, quoique éventuellement discutables sur leurs limites : l'habitat individuel et l'habitat collectif. Ont été rangés dans le premier ensemble les villas indépendantes et les pavillons en lotissement. Ces derniers impliquent déjà un minimum de gestion de certains espaces communs, mais sans qu'une instance formelle réunisse les habitants. S'en rapprochent (s'y incluent parfois aussi) de petits immeubles en location, qui rassemblent simplement des résidents sous un même toit, autour d'un même ascenseur. On a de fait privilégié une classification portant sur le mode de gestion des espaces, au détriment d'une conception architecturale ou urbanistique.

Le second ensemble inclut les cités, les copropriétés et les « quartiers-villages ». Il est très hétérogène, sa cohérence ne s'appuyant que sur la perception d'une collectivité de l'habitat, fondée selon les cas sur la promiscuité effective, sur l'existence d'une structure commune de décision, ou sur l'histoire des lieux et la cohésion sociale qui l'accompagne. Les différences internes l'emportent sans doute sur la cohérence de chaque ensemble, même s'il paraissait important de les distinguer au départ.

L'habitat individuel

Distanciations, évaluations

Le fait de considérer que l'on gère seul sa résidence induit une certaine autonomie, un détachement possible envers les autres habitants proches. De même que l'ensemble du quartier, le voisinage est à géométrie variable. Proximités et distances s'avèrent, dans le cadre de l'habitat individuel, davantage modulables que dans d'autres cas où elles « s'imposent » pour une part. La proximité est pourtant le seul élément constitutif de ces voisinages « souples ». Le jeu consiste alors à définir et distinguer des espaces et des populations identifiés sur d'autres critères, à établir ensuite ses propres échelles de distance.

Les villas indépendantes : la séparation

Ce type d'habitat n'implique *a priori* aucune gestion communautaire, aucune prescription de rapports sociaux de voisinage, aucun signe non plus de communauté même symbolique. Les villas dites « indépendantes », même si elles sont mitoyennes, se distinguent par là de celles qui composent des lotissements.

Le terme unanimement utilisé par les habitants d'une villa pour qualifier leur quartier est celui de « tranquille », parfois de « retiré ». Qu'elle se situe en ville ou à la campagne, la villa construit souvent une séparation d'avec le monde.

Ici, on est protégés, dans la maison. On a une cour intérieure et une terrasse, on rentre, on sort plus ; on est séparés (ouvrier, propriétaire d'une villa).

Cette séparation construit le plus souvent une limite très rapprochée, individuelle. Cependant, l'ensemble du quartier est parfois doté d'une marque positive commune, partagée. Les qualités du voisinage actuel sont alors opposées aux caractéristiques de l'ancien quartier, par exemple.

Le Merlan, c'est fréquenté par... Il y a beaucoup d'HLM, alors c'est assez mal fréquenté. Mais quand j'y étais, c'était pas comme ça [...]. Ici, c'est un quartier pas mal. C'est assez bien fréquenté. C'est surtout le niveau de vie qui fait la différence. Ça me convient, comme quartier. Les habitants de ce quartier, c'est des gens d'environ mon âge, la quarantaine, il n'y a pas de grosses familles, pas d'étrangers. Ils sont à peu près tous pareils, je vois pas de grosses différences. Ils n'ont pas tellement changé depuis dix ans. Le quartier s'est agrandi, il y a des nouvelles constructions ; moi, ça ne me gêne pas. On construit des maisons individuelles, des appartements de standing. Tout est en vente, il n'y a pas de cités HLM, à part, si, un HLM, mais il est ancien (ouvrier, ancien locataire dans les quartiers Nord, propriétaire d'une villa dans un autre quartier).

On voit se dérouler l'ensemble des signes positifs : la propriété, le standing, la taille des familles et leur nationalité, qui s'opposent aux éléments stigmatisés. Le seul point noir, l'HLM, est revalorisé par son ancienneté.

Dans ce contexte, il n'existe pas suffisamment d'enjeux collectifs pour qu'apparaissent des clivages, ni des groupes.

Question : Vous voyez différents groupes dans le quartier ?

Non ; je pense plutôt que c'est un quartier individuel (employé, propriétaire d'une villa).

Pour tous ces habitants, les rapports de voisinage sont décrits comme des rapports minimaux. La relation polie du « bonjour-bonsoir » est quasi obligée, mais n'est pas valorisée. Pour certains, le retrait est volontaire et personnel : ils préfèrent de toute façon éviter les contacts. « Les rapports de voisinage peuvent s'en tenir aux rites de la déférence et du maintien et se réduire à des salutations ou à l'expression de la considération par l'élimination des sources de nuisances dans les espaces communs — le bruit, les odeurs, les obsta-

cles au passage dans les rues, sur les trottoirs ou dans les cours, dans les couloirs et les escaliers d'immeubles. En ce qui concerne ces derniers, les rapports de voisinage sont très proches des rapports de trafic et obéissent au même principe, à savoir qu'il faut éviter autant que possible toute interférence ; comme dit le dicton, "les bonnes clôtures font les bons voisins"¹. »

On rencontre pas trop les gens, on s'ignore. Des fois, on se dit bonjour si on rencontre quelqu'un chez un commerçant, sans plus. Ou à l'arrêt de bus, c'est souvent les mêmes personnes. Moi, ça me convient très bien comme ça. Moi, je n'aimerais pas habiter un quartier où tout le monde se connaît... J'y tiens pas, surtout (employée, locataire d'une villa).

Cet évitement s'étend à tout le voisinage, et le critère d'intégration peut être alors la discrétion...

Ce sont des gens qui sont là depuis longtemps, que des gens âgés, qui sont là depuis au moins trente ans. On doit être les seuls nouveaux dans le coin. On a été très bien acceptés, on n'est pas des gens bruyants, on détériore rien, donc... On n'est pas souvent à la maison, donc je crois pas qu'on les gêne. On doit être les locataires idéaux ! (employée, locataire d'une villa).

Mais souvent, c'est à l'environnement dans son ensemble que l'on impute la faiblesse des relations entre les habitants : il ne « s'y prête pas ».

Je connais pas les gens du quartier, j'ai pas fait de connaissances ni d'amis... mais ici c'est pas un quartier où les gens se font des... il s'y prête pas. C'est les gens, chacun est chez soi [...]. Il y a que du passage, c'est pas... c'est pas un quartier. Non, c'est plus comme avant, les quartiers. C'est-à-dire que avant, moi j'habitais à la Belle-de-Mai ; l'été, le soir, les gens ils vivaient dans la rue, ils sortaient les chaises, ils étaient dehors... C'est pour ça que les gens se connaissaient plus. Maintenant, chacun est dans sa maison... Regardez les bistrots de quartier, qui avant étaient pleins, maintenant il y a personne. Ici, il y a un grand tabac, mais c'est un truc de passage, pour les touristes (ouvrier, ancien habitant d'un « quartier-village » des quartiers Nord, propriétaire d'une villa dans les quartiers Sud).

1. HANNERZ U., 1983, p. 326.

On voit que l'aspiration à un niveau de vie supérieur n'est pas exempte d'ambivalences et de déchirements. Un nouvel habitat ne produit pas directement une « nouvelle culture », et ici l'évocation d'un âge d'or se confond avec la nostalgie d'un « vrai » quartier.

Les cercles sociaux susceptibles d'exister dans les milieux de villas, et potentiellement générateurs de relations, restent très peu exploités. Un habitant est, par exemple, inscrit dans un comité d'intérêt de quartier, mais ne participe pas aux réunions ; il ne cherche qu'à se faire rapporter les décisions qui ont été prises concernant l'aménagement des espaces verts et l'entretien de la voirie. Les maisons des jeunes et divers centres culturels ne sont fréquentés, éventuellement, que par les enfants. Le jeu de boules, activité traditionnellement importante à Marseille, n'intègre pas les nouveaux venus.

Je joue pas aux boules, je peux y jouer, plutôt en famille, mais enfin... Les boules, ce sont plutôt des habitués des bars, en général, ou des cercles d'amitié, et comme je fréquente peu les bars... (employé, locataire d'une villa).

Les anciens réservent effectivement cette activité, ainsi que la fréquentation du café, à un noyau très restreint déjà constitué, notamment autour de la famille.

Au-delà des opportunités offertes par le milieu, et des « coutumes » générales de fréquentation, il nous faut spécifier les modes d'usages personnels de ces dispositions, à savoir les formes prises par les relations interindividuelles.

Dans ces milieux de villas indépendantes, les réseaux de voisinage sont particulièrement réduits, tant en quantité qu'en qualité des liens. Les seuls échanges de paroles réguliers, les seules relations un peu particularisées s'établissent avec les commerçants et avec les voisins immédiats.

Il y a dans le quartier des gens que je connais, quelques-uns. Des commerçants, parce qu'à force d'y aller ça crée quand même un souvenir, un ou deux voisins que je connais un peu plus que d'autres, un petit mot de plus, quoi. Parce qu'on est obligés quand même d'avoir des relations, ne serait-ce que le minimum de politesse. C'est les voisins les plus proches (employée, locataire d'une villa).

Parfois des femmes font plus ample connaissance avec des voisines dotées d'enfants du même âge, en allant les chercher à l'école. Mais les liens disparaissent lorsque les enfants grandissent. Toutes

ces relations se déroulent exclusivement dans la rue, on ne se reçoit pas chez soi ; de façon générale, ce sont des échanges occasionnels, non prévus ni organisés.

Il arrive cependant qu'intervienne un autre type de lien, organisé autour d'un échange de services, et proprement défini alors par l'entraide elle-même.

Moi, à partir du moment où si j'ai besoin de quelque chose, je sonne à la porte... enfin, quelque chose : une rondelle pour la voiture, ou une clé... ou si la personne vient et que je lui rends service, bon, c'est un bon voisinage, c'est des copains, quoi. Amis, non. Mais ça va pas plus loin, parce que, après, moi je veux pas être débordé ou envahi par... (employé, propriétaire d'une villa).

L'échange de services, encore une fois, n'implique pas forcément une relation de sociabilité importante. Il se conjugue ici avec une attitude de retrait. Des services plus importants, liés à des situations relativement dramatiques, peuvent entraîner une grande reconnaissance, mais qui là non plus n'induit pas la poursuite d'une sociabilité privilégiée.

Avec les voisins d'à côté, on se fréquente pas, mais s'il y a quelque chose... Mais on se fréquente pas ; on se dit bonjour, comme ça. Je pense que s'il y a un problème ils donneront un coup de main, parce que c'est déjà arrivé. J'ai eu de très gros ennuis dans ma famille, parce que mon mari a failli mourir trois fois, par son métier. Il a été blessé [...]. J'avais les enfants petits, même qu'on était nouveaux ici, ils ont pris les enfants, on se connaissait pratiquement pas, ils ont été très gentils avec nous. Mais on n'a pas sympathisé. On se demande des nouvelles sur les enfants mais on ne se fréquente pas (employée, propriétaire d'une villa).

La présence de personnes âgées dans le voisinage immédiat entraîne aussi des échanges de services quotidiens : on monte les courses, on porte une lettre... Mais ces relations, là encore, se bornent à une entraide fonctionnelle.

L'attitude générale de réserve ne conduit pas à rencontrer ses voisins, ni à rechercher leur fréquentation. Lorsque des contacts sont établis, il n'est pas question de les approfondir, et encore moins de leur faire passer le seuil de l'amitié. Si l'on trouve des voisins qui sont aussi des amis, on constate qu'ils se sont généralement rencontrés ailleurs, dans d'autres circonstances, autour d'autres proximités. Les relations de voisinage dans l'ensemble, quelle qu'en soit l'inten-

sité, sont dans ces milieux de villas peu valorisées. Les rares personnes qui dépassent le simple « bonjour-bonsoir » tendent plutôt à s'en défendre, ou à affirmer que ces relations ne sont pas importantes, que « ça ne va pas plus loin » que les échanges de services par exemple. La sociabilité n'y est donc pas érigée en valeur, et se révèle de fait peu pratiquée. Le repli volontaire sur son espace privé domine.

Les lotissements ou petits immeubles en location : le classement

Cette catégorie regroupe des habitations différentes du point de vue du bâti, mais qui dans les deux cas ont en partage un élément collectif, toit ou terrain de lotissement, sans qu'une structure de décision commune, comme la réunion de copropriété, soit instaurée.

Ce type d'habitat induit davantage d'interactions que les villas indépendantes. Les résidents partageant un espace commun se croisent, se reconnaissent, et « à force », des liens sont créés.

Ce qui nous a rapprochés, c'est d'abord la promiscuité dans l'ascenseur, on discute forcément un petit peu, à force, et dans la rue, aussi. [...] J'ai jamais eu de relations avec mes voisins actuels, enfin je suis en bons termes, mais non, on s'est jamais invités les uns chez les autres. Non, ce sont des gens, tous mes voisins immédiats, bien sûr, le soir je vais discuter sur le pas de la porte dix minutes, de futilités... je suis pas rentré chez eux boire un verre... (cadre, locataire dans une résidence).

On a dépassé le « bonjour-bonsoir » pour discuter, « bien sûr », mais de « futilités ». Les interactions sont plus nombreuses, plus consistantes que dans les villas indépendantes, mais elles restent très « fluides ». Les échanges de services ne débouchent pas davantage sur des relations jugées importantes.

Cependant, bien plus que dans les villas, ici interaction veut aussi dire confrontation, voire jugement social et comparaison. En effet apparaissent souvent dans les entretiens des références au statut social du quartier et de ses habitants, et des classements dans lesquels les personnes se situent explicitement. L'existence d'un sous-ensemble d'aspect homogène, groupe de pavillons ou immeuble, contribue sans doute à l'émergence d'une image collective.

Dans les nouvelles villas, c'est peut-être un niveau social plus dans la moyenne qu'ailleurs, c'est l'agent de maîtrise, c'est mon cas... des gens qui ont pu emprunter pour acheter une villa, car celui qui est en bas de l'échelle il peut pas, celui qui a des revenus plus importants, il ira dans des quartiers plus résidentiels, plus cotés, ou des propriétés vers Aix... Ici, c'est le Français moyen, peut-être... (jeune assimilé cadre, propriétaire d'une villa dans un lotissement).

Parfois, le sentiment d'ascension sociale est plus mitigé, on se reconnaît difficilement dans ce nouveau voisinage, comme s'il y avait tout de même quelque chose d'illégitime...

Dans ce quartier, on est bien. C'est une résidence à l'écart. Il y a cinq ou six bâtiments, des petits trucs de quatre étages, et on est vraiment tranquilles. Les habitants, c'est sympa. Mais c'est un peu hautain. Parce que les appartements ici, je vous le cache pas, on paye 3 000 francs par mois, je suis pas raciste mais vous avez pas de Maghrébins ou quoi qui peuvent se le permettre. Enfin, on en a ici, mais c'est obligatoirement des niveaux de vie... Il y a beaucoup de docteurs, des trucs comme ça, des personnes qui ont un niveau de vie plus élevé que nous. Nous, on est peut-être un peu au-dessus de nos moyens... Mais ça nous plaît, ici. Les seules personnes qu'on connaisse, c'est les voisins d'à côté et ceux du dessus. Parce que les autres, la plupart c'est docteur, avocat, alors ils partent avec leur petite mallette, ils reviennent le soir, vous ouvrez la porte, c'est tout juste si on vous la referme pas au nez, enfin, c'est un peu BCBG, quoi... Qui veulent se donner des grands moyens, et qui tout compte fait n'en ont pas... (jeune employé, locataire dans une résidence).

On perçoit bien les incertitudes identitaires liées aux trajectoires de ces classes moyennes, particulièrement sensibles aux signes de ce type de quartier, mais pas toujours sûres de s'y trouver « à leur place ». L'évaluation du niveau social des habitants est là toujours très présente. S'ils n'ont pas besoin de s'organiser ensemble, les résidents s'observent cependant beaucoup, demeurent à l'affût des indices qui leur signaleront les correspondances ou dissonances entre les lieux, les voisins, eux-mêmes... L'habitation n'est pas forcément « parlante » en soi, le quartier apparaît moins traditionnellement « marqué » qu'ailleurs, les signes y semblent moins évidents. Ce flou laisse alors une marge aux stratégies de valorisation, exprimées dans les discours. Celles-ci sont d'autant plus explicitées qu'elles ne semblent pas aller « comme un gant » à ceux qui les mettent en œuvre. Ainsi de nombreux nouveaux promus dans ce type

d'habitat révèlent par ailleurs, là aussi, une claire nostalgie pour leur ancien quartier, souvent un quartier-village populaire, avec lequel ils ont gardé des liens très étroits ; et l'on aperçoit la tension entre l'image de marque et l'attachement affectif.

Le quartier où je suis né c'est Saint-Henri, j'y suis resté jusqu'à vingt-cinq ans. Donc toute ma vie est là-bas. [...] Là, c'est mes racines. C'est vrai que j'ai gagné en qualité de vie, en cadre de vie, parce que je vivais dans un taudis, là-bas, mais... C'était un quartier-village, mais qui a perdu maintenant une grosse partie de son âme ; avec l'urbanisation... Je regrette le quartier tel qu'il était avant, mais je regrette pas d'être parti, parce que maintenant, à choisir... [...] J'ai gardé le contact avec des commerçants. Justement, j'ai voulu garder le contact. Une fois par semaine, je vais chez mon boucher. Je voulais garder quelque chose... Maintenant, je suis persuadé que je trouve d'aussi bonne viande à côté, mais maintenant j'y vais volontairement, parce que ça me permet de garder un lien. De temps en temps, si le dernier copain qui habite là est chez lui, je m'arrête dire bonjour (jeune cadre diplômé, ex-habitant des quartiers Nord, propriétaire dans un lotissement).

Dans ce type d'habitat apparaît aussi une perception plus forte de clivages entre différentes catégories d'habitants. L'attention est plus aiguë, les signes plus discutés. Diverses « classes » de résidents y sont fréquemment distinguées.

Dans le XII^e, il y a un petit village ancien, mais je connais personne là. Il y a aussi beaucoup d'immeubles neufs, avec beaucoup de gens très jeunes, qui ont des enfants en bas âge. Il y a une coupure entre les gens du quartier ancien et ces jeunes. C'est un quartier qui n'est pas favorisé, il y a la délinquance, la drogue, des problèmes sociaux... Les problèmes sociaux, ils sont dans les immeubles voisins. Ce sont surtout des HLM. Moi, dans ce quartier, j'y habite, c'est tout. Mes courses, mes relations, mes amis, tout ça je le fais dans le quartier de ma mère, mon ancien quartier (jeune employée de bureau, locataire).

Les processus de construction de l'identité sociale par jeux d'oppositions sont ici davantage exprimés qu'ailleurs, et prennent un caractère plus problématique, plus dynamique. Cet habitat est en effet investi par des populations relativement hétérogènes, dont la plupart sont en situation de mutation sociale. Elles jouent donc davantage sur les marges de manœuvre symboliques laissées à leur appréciation, en négociant perpétuellement les rapports entre leur

position personnelle et les marques distinctives qu'elles peuvent trouver (car celles-ci ne s'imposent pas) dans leur quartier.

Les relations de voisinage dans ces contextes montrent une assez grande diversité.

La sociabilité, en particulier l'établissement de relations intenses, y augmente quelque peu avec l'ancienneté résidentielle. Les liens eux-mêmes datent alors d'un certain temps. Les jeunes récemment installés montrent davantage de réticences à rencontrer leurs voisins. La plupart du temps, cela ne les intéresse pas, en particulier les jeunes couples sans enfants. Ils manifestent en plus une forte sensibilité aux différences dans le « style de vie ».

C'est pas seulement qu'on vient d'arriver, mais il n'y a rien qui colle, pour l'instant. Il y a des jeunes, mais on n'a pas du tout la même vie, il vaut mieux s'arrêter là. Là où j'étais avant, j'avais tout de suite dialogué. Mais il y a des gens qu'on sait tout de suite qu'il n'y aura pas trop de dialogue, on n'a pas le même style de vie. Le peu qu'on les a vus, ils nous ont pas... (jeune employée, locataire dans une résidence).

La présence d'enfants peut favoriser les contacts, mais sans entraîner là non plus de relations importantes ni durables.

Moi, je connais pas les gens ici. Vous savez, ici, dans l'immeuble, on se voit pas beaucoup ; on se dit bonjour, et encore, que depuis quatre-cinq ans. Il a fallu avoir un enfant jeune. Ce sont les enfants qui aident à prendre contact, ou alors un chien, mais nous on n'a pas de chien. C'est là qu'on se parle (cadre, locataire dans un appartement depuis seize ans).

Le rapprochement des jeunes parents est très étroitement soumis à une similarité de condition familiale, et le moindre décalage est considéré comme un obstacle.

A la limite, c'est pas tellement important, j'en ressens pas le besoin, de m'y faire des amis. C'est difficile, avec des enfants jeunes, d'avoir des relations suivies avec des gens qui sont dans des situations différentes, des célibataires, ou des gens qui ont des enfants plus âgés, parce que, par la force des choses, on peut pas avoir les mêmes activités (jeune assimilé cadre, locataire dans un lotissement, père d'enfants de 5 et 2 ans).

Les relations de voisinage dans cet environnement sont donc relativement sélectives, soumises à une grille très fine d'évaluation sociale. Cela dit, par comparaison avec les villas indépendantes où prévaut un comportement de protection à l'égard de l'environnement immédiat, ici l'attitude envers les relations de voisinage est plus positive. Il n'y a pas d'évitement manifeste, de repli volontaire, ou de méfiance à l'égard de la sociabilité de voisinage en soi. Il s'agirait plutôt d'une absence de motivation à se lier (mais pas à se juger). Des amitiés sont cependant susceptibles d'y éclore, pour peu qu'une situation particulière autour d'un événement, ou un facteur de rapprochement supplémentaire ajouté à la simple proximité, contribue à distinguer ce voisin-là des autres. A l'intérieur des évaluations très fines des résidents « fréquentables », et pour peu que l'on soit moins réticent que la plupart des jeunes, il est possible de rencontrer des amis dans ces quartiers. Cela dit, la vie de voisinage ne favorise pas non plus ces liens ; tout au plus joue-t-elle comme un environnement neutre, une fois le premier classement effectué.

L'habitat collectif : vigueur des normes locales

La proximité plus évidente à ses côtés d'« autres » difficilement évités ou ignorés produit un impact plus direct des habitudes locales de fréquentation sur les comportements des résidents. Une moindre marge de manœuvre leur est laissée sur les mises à distance et sur les choix d'engagement dans le voisinage. Dans les cités, le retrait global est souvent imposé par l'hostilité du milieu ambiant ; dans les copropriétés, la frontière statutaire domine ; dans les quartiers-villages, enfin, l'implication dans une « culture » communautaire se généralise.

Les cités : l'inhibition

Les cités se distinguent des autres résidences collectives par leur taille, imposante, et par la mauvaise qualité de leur bâti. Elles se caractérisent également, et ce n'est pas sans lien, par un état général de dégradation des espaces collectifs qui n'est pas dû qu'à la vétusté. Le vandalisme apparaît dans les espaces autant que dans les discours des résidents.

Les problèmes sociaux sont évoqués spontanément et unanimement par les habitants des cités. Mais des divergences ressortent dans leurs attitudes envers leur quartier, et dans les modes de socia-

bilité qu'ils y investissent. Ces divergences renvoient pour une grande part à l'ancienneté résidentielle.

Dans ces cités, l'ancienneté moyenne est faible, le renouvellement des résidents très rapide. Vivent là cependant quelques « anciens », des habitants qui ont investi les lieux dès leur construction et n'en sont jamais partis, ainsi que des jeunes qui reprennent l'appartement de leurs parents dans lequel ils ont grandi, ou qui décident de rester à côté d'eux. La grande ancienneté de ces jeunes et de ces moins jeunes prend, dans un contexte globalement « instable », une relative pertinence.

Anciens et nouveaux habitants partagent, outre la référence systématique à la délinquance, une attitude de non-implication dans la vie collective locale, et une absence de relations avec les gens du quartier. Il ne s'agit pas, contrairement au cas des villas, d'un retrait général de principe, ni d'une attitude de protection volontaire de sa sphère privée. Cette réserve est plutôt associée à la mauvaise tenue des rapports sociaux ambiants, la délinquance et le vandalisme.

Même les habitants anciens de ces cités affirment ne fréquenter personne. Pourtant, ils relativisent le poids des problèmes d'environnement social sur leur propre vie. Ils les repoussent dans les cités voisines, les bâtiments voisins, et pratiquent abondamment le découpage de « lieux élastiques » évoqué plus haut. Celui-ci se concrétise par une distribution effective des relations éventuelles de voisinage minimal : le « bonjour-bonsoir » n'est pratiqué qu'avec le cercle très étroit des voisins susceptibles de se distinguer quelque peu du stigmaté.

Dans ce quartier, il y a des endroits qui sont très bien, d'autres qui sont très mal. On est dans des immeubles de quatre étages. Il y a une autre partie avec des blocs de six étages, je me plairais pas là-dedans. Les gens de là-bas, je les connais pas, on se connaît avec notre bloc, ou ceux des alentours, on se dit bonjour quand on passe devant, mais de l'autre côté on se connaît beaucoup moins, même pas du tout (agent de maîtrise, habitant la cité depuis neuf ans).

Les enfants sont là aussi un vecteur efficace de relations, en particulier pour les jeunes mères. Enfin, entre les « anciens » d'une cité, des échanges de services peuvent donner lieu à des apéritifs de remerciement. Les relations se cantonnent à ce type de rencontres, et au noyau d'anciens.

Ici, les deux plus anciens, c'est la voisine et moi. Tout le monde est parti, c'est invivable [...]. On connaît des gens ici, mais pas tout le monde. Mes voisins de palier, mais c'est tout. Les femmes passent l'après-midi ensemble, gardent les enfants. Les autres, c'est bonjour-bonsoir, avec les anciens surtout (ouvrier, 49 ans, habitant la cité depuis quatorze ans).

Par ailleurs, les habitants les plus anciens mettent volontiers en avant leur attachement affectif à leur quartier, leur cité. Leur familiarité avec la cité et avec les habitants constitue une sorte de tampon entre l'image négative globale et leur sphère privée.

Oh, vous savez, les quartiers Nord... Mais ici, dans la cité, c'est des gens qui sont simples, sympas, on n'a pas à se plaindre. Les gens du Merlan, c'est de braves gens. Les quartiers Nord, c'est sûr que ça craint, il y a souvent des attaques, tout ça. Bon, moi, que j'y habite, ça me fait rien... Ici, c'est une ambiance, les pierres, tout ça, c'est aussi se faire attaquer, bien sûr. Mais c'est une habitude, moi je m'y trouve bien, et c'est tranquille (employée, habitant depuis toujours la cité).

Si ces habitants relativement anciens déclarent n'avoir pas, dans l'ensemble, de relations personnelles dans le quartier, quelques-uns pourtant, surtout des femmes, entretiennent des liens assez forts avec une personne du voisinage, amie d'enfance ou amie de leurs parents ; ces relations datent de leur plus jeune âge. Elles sont « à part », singulières, et souvent intenses.

Les habitants récents tiennent un discours plus radical, souvent critique, sur la faiblesse de leurs relations de voisinage. La plupart de ces nouveaux venus dans les cités comptent d'ailleurs en partir au plus vite, et de ce fait investissent encore moins dans les relations de voisinage. « La signification de l'habitat et des proximités spatiales qu'il impose est fonction de la trajectoire sur laquelle il s'inscrit pour chaque groupe : passage momentané, sur une trajectoire qui conduira à d'autres conditions de résidence, ou situation durable dont on doit, si critiquable soit-elle, se contenter ou même, étant donné ce à quoi elle permet d'échapper, se féliciter. Bref paradoxalement, l'attitude à l'égard du grand ensemble est fonction des chances que l'on a de le quitter, donc du degré de liberté par rapport aux contraintes qui définissent les conditions de logement¹. »

1. CHAMBOREDON J.-C. et LEMAIRE M., 1970, p. 12.

Moi, dans le quartier, je connais personne. Des fois, ma femme me dit des noms de voisines, mais je confonds... pourtant ça fait cinq ans que je suis là, cinq ans dans le même bloc et tout. Je crois que j'en ai pas envie ; comme je veux partir d'ici [...]. C'est un quartier dortoir pour moi, moi je le vis comme ça. Je vais pas au café, ni jouer aux boules. Ma femme va un peu chez les voisins. Je suis jamais allé avec elle (employé, habitant d'une cité ; sa femme est originaire du quartier).

Ils ont parfois l'amer sentiment d'être au cœur du stigmaté, et cela sans recours, sans possibilité de s'en dégager.

Ici, tous, c'est pareil, dans la même casserole. C'est tous les mauvais, ici, c'est-à-dire tous les salariés qui gagnent moins, ils prennent les HLM (ouvrier, habitant d'une cité depuis deux ans).

Le sentiment de l'homogénéité sociale n'est donc pas toujours producteur d'attitudes positives, en particulier dans le cas où cette homogénéité se fait « par le bas », et renvoie à une stigmatisation perçue et reconnue.

Les résidents qui ne projettent pas de départ regrettent parfois de ne pouvoir développer de relations plus importantes ; il ne s'agit pas d'un retrait systématique, plutôt d'un sentiment d'impuissance devant la perception de l'hostilité d'un milieu.

On connaît pas les voisins, ça fait un an que je suis là et on connaît pas la voisine en bas. On l'a vue que le jour où on avait oublié de fermer un robinet et que ça coulait en bas (ouvrier, habitant d'une cité).

Le retrait est encore plus manifeste pour ceux qui ont gardé des liens avec un ancien quartier-village dont ils sont originaires et qu'ils continuent de fréquenter. Les relations de voisinage sont alors réservées à ce quartier d'origine ; on y retrouve les « siens », parents et amis.

Là, j'ai aucun contact avec le quartier, aucun. Il y a un an et demi que j'y suis. Moi mes attaches, c'est toujours à Château-Gombert, j'étais là depuis l'âge de douze ans. Et puis c'est un village, la mentalité village, et tout ce que ça comprend [...]. Je continue à voir des gens de Château-Gombert, souvent, quand je vais chez mes parents, je vais faire un tour au bar, systématiquement. Parce que c'est le point de ralliement. Et il y a le football aussi, des fois je vais faire un tour au stade là-bas, et je revois toujours des gens que je connais (employé, habitant une cité).

La persistance de ces liens anciens, alliée à l'« ambiance-village » qui sert de point de comparaison, contribue à vider le nouveau quartier de tout sens, et de tout désir de sociabilité.

La présence de petits enfants, là aussi, produit parfois des contacts entre ces habitants récents. Mais dans les cités, les enfants plus grands sont davantage source de conflit que de rapprochement. Ils sont rendus responsables des dégradations de l'environnement, et les critiques pleuvent sur les modes d'éducation qui créent la différence... entre adultes².

Il faut un peu tenir, que les parents ne laissent pas faire tout à leurs enfants. Les adultes, c'est leur faute, c'est eux qui laissent faire, les enfants, on peut pas leur demander « pourquoi tu salis l'escalier, pourquoi tu brûles le papier ? ». Il faut diriger les enfants, trouver d'autres ambiances, d'autres clubs, leur faire faire du sport... Mais pour faire rentrer dans un club, ça demande des sous, du financement. Quelques familles n'ont pas de financement, ils peuvent pas. Mes enfants ils sortent pas parce que moi je veux pas qu'ils apprennent les mêmes façons : brûler les papiers, renifler la colle... (ouvrier, habitant la cité depuis un an et demi).

Dans l'ensemble, au sein des cités, les relations établies dans le voisinage sont donc particulièrement rares. Outre les interactions tournant autour des enfants jeunes, seule l'entraide peut induire des contacts. Elle est étroitement liée à la nécessité ; il ne s'agit pas d'une entraide servant en quelque sorte d'intermédiaire pour établir des relations de bon voisinage, mais d'une entraide directement fonctionnelle, qui semble normale en cas de besoin, mais ne donne pas lieu à la poursuite des relations.

L'ancienneté résidentielle dans les cités pèse sur la construction d'un réseau. Il faut du temps pour arriver à constituer des liens solides au sein d'un voisinage relativement instable, dans un environnement plutôt hostile. Il convient d'ailleurs à cet égard de relativiser le poids de l'ancienneté résidentielle par rapport à celui de l'âge ; les deux ne se recouvrent pas forcément, et il est parfois bien difficile de les isoler.

On a constaté, par exemple, l'importance de l'ancien quartier-village et des liens qui y sont conservés ; ceux-ci restent-ils importants parce qu'une ancienneté certaine a été capitalisée, ou bien parce

2. *Ibid.*

qu'ils se sont établis dans une période privilégiée, celle de l'enfance et de l'adolescence ? La question est valable également pour les amitiés entretenues dans leur cité par les personnes qui y habitent depuis leur enfance, les jeunes femmes notamment. Ne serait-ce pas, autant que l'ancienneté résidentielle, l'enfance passée dans les lieux qui contribue à établir des liens au sein du voisinage ? Autrement dit, le fait d'avoir vécu là cette période particulière serait significatif, autant ou plus peut-être que la durée du séjour... On constate en effet que, de façon générale, les « anciens » d'une cité qui n'y sont arrivés qu'à l'âge adulte n'entretiennent pas ce type de relation forte dans le voisinage. Il leur « manque » peut-être cette étape de l'enfance qui a fondé les liens. Cela dit, comme ils sont aujourd'hui relativement âgés, on doit également tenir compte de l'effet de l'abaissement global de la sociabilité avec l'âge, sur lequel nous reviendrons plus loin.

Précisons que, dans les cités, les relations collectives, « de bande », datant de cette époque, sont cependant considérablement élaguées ; généralement il en reste un seul ami.

Quand j'étais jeune, des fois je m'amusais avec les enfants, on était des enfants, donc ça nous rapprochait. Mais maintenant, non. On a grandi, on s'est perdus de vue, c'étaient des jeux d'enfant. Maintenant, on se dit bonjour, sans plus. Il y a juste une amie, elle habite juste le bâtiment à côté, on était ensemble à la maternelle... (employée, habitant la cité depuis l'âge de 4 ans).

Les seules relations apparaissant dans cet environnement sont donc des liens amicaux exclusifs, rares et issus du temps lointain de l'enfance. Les habitants des cités manifestent parfois un certain désir de voir s'établir une sociabilité de voisinage, mais celle-ci le plus souvent n'est pas actualisée dans ce contexte. Il semble que ce milieu des cités « inhibe » tout ce qui relève d'une sociabilité collective et du développement d'un réseau personnel, et que l'amitié d'enfance ou d'adolescence seule y subsiste.

Les copropriétés : la distinction

Le fait de partager un statut commun, d'être des copropriétaires, est une donnée importante ; la copropriété est bien la communauté d'une propriété... sociale. Ce statut résidentiel se trouve en effet socialement valorisé, et les habitants mettent largement en avant l'atout qu'il constitue dans leur propre image et celle de leur

environnement : « Ici il n'y a que des propriétaires. » Cette revendication prend nettement plus de poids que lorsque ce statut est porté isolément, car il qualifie et valorise aussi l'ensemble du milieu résidentiel.

Ici, nous ne sommes que des copropriétaires. Nous, on est propriétaires. Par contre, là-bas [la cité voisine], c'est plutôt des locataires. Donc c'est plus du tout pareil, il y a déjà une certaine différence. Les gens ici sont plus stables, nous avons pas mal de personnes âgées, donc des personnes tranquilles. Et c'est plus petit, c'est mieux. On se trouve mieux ici (employée, propriétaire d'un appartement).

La copropriété « distingue » très nettement de son opposé, les ensembles à majorité locative, auxquels restent attachés les stigmates ; elle relèverait même d'une « mentalité » induite par la propriété du logement.

A Saint-Loup, je trouve que c'est beaucoup entouré d'HLM, et on ne pouvait pas avoir d'affinités avec beaucoup de gens. Il y avait des gens bruyants, des gens... qui venaient un peu d'ailleurs, quoi, des étrangers, et c'était vraiment très désagréable. Ici, ça n'a rien à voir. Et puis les gens de l'immeuble, on les connaît. On a acheté dans cet immeuble, les gens sont soigneux, ils essaient de garder un certain... vous savez, quand dans les ascenseurs on vous saccage tout, c'est désagréable. Quand vous achetez un appartement, chacun fait attention, chacun essaie de garder la propreté, d'agréments les balcons du mieux qu'il peut, c'est tout un tas de trucs qui font qu'on se sent bien, quoi. Les gens sont plus concernés, c'est important (employée, propriétaire d'un appartement).

Les locataires sont constitués en pôle négatif, et un clivage risque de scinder les relations lorsque les deux cohabitent.

Les locataires, c'est moins stable. Là, on se rencontre très peu. On rencontre plutôt le propriétaire de l'appartement. La personne en location, on sait pas s'il va rester. Le nouveau copropriétaire, oui (agent de maîtrise, propriétaire d'un appartement).

Même s'il est plus ancien, le locataire est jugé comme un instable latent, alors que le propriétaire, même nouveau, est mieux accepté. La propriété du logement produit l'effet d'une sorte d'ancienneté consentie par anticipation à cause du gage de stabilité

qu'elle implique, en plus du partage du statut. Cette distinction est d'ailleurs nettement ressentie par les locataires minoritaires.

Aux Chutes-Lavie, c'étaient des gens plutôt au-dessus de nous, au niveau social. Les seuls rapports qu'on avait avec eux, c'était pour des engueulades. En plus, c'était une copropriété, tout leur appartenait. Et il suffisait que je pose une question, quand l'ascenseur était en panne, de suite, ils faisaient bloc. Il fallait juste payer le loyer et être content de le payer. Pas faire de trous dans les murs, ne rien toucher... Ils étaient en force (employé, locataire).

Les copropriétaires insistent d'autant plus sur le caractère insulaire de leur habitat qu'il les protège de l'application de l'image de marque des quartiers stigmatisés. Les limites en sont d'ailleurs très nettement circonscrites. La copropriété est un milieu relativement fermé, réservé aux tenants du titre. Les réunions de copropriété constituent la base collective, institutionnelle, du rassemblement. L'intérêt commun y est mis en évidence, l'identification s'approfondit, les négociations créent des liens. Mais les relations vont souvent bien au-delà, et se diversifient. Le bricolage en commun se révèle un facteur relationnel très important.

Tous les voisins de la même entrée de bloc, on se connaît bien. Des fois, on se rend des petits services. Dernièrement, on a fait un nettoyage du jardin, tous ensemble. On met des fleurs, on arrose, on nettoie... Ça, c'est avec les gens de notre bloc (agent de maîtrise, propriétaire d'un appartement).

Ces travaux de bricolage sont encore bien plus propices dans le cas d'ensembles récents, où tous les résidents s'installent en même temps, et terminent leur maison. Les lotissements neufs à majorité de copropriétaires résidents constituent de ce point de vue un milieu tout à fait particulier. La concordance des dates d'implantation, souvent alliée à une proximité des âges et des positions dans le cycle de vie (les accédants à la propriété sont pour la plupart de jeunes parents), établit un véritable ferment de relations.

Dans le lotissement, il y en a que c'est vraiment presque des amis. Il y a deux ou trois familles qu'on est... bien amis, pratiquement. On peut se demander n'importe quoi, il y en a toujours un qui vous rend service. Ils ont le même âge que nous, ils ont des enfants du même âge que les nôtres. Je sais pas si c'est ça qui nous a rapprochés. Enfin, les enfants, oui, bien sûr, parce qu'ils jouent ensemble tout le temps. Mais il y a pas

que ça, il y a autre chose. On a fait connaissance quand on est arrivés, tout ça, on est tous arrivés en même temps, alors... Après, bien sûr, on a plus d'affinités avec les uns qu'avec les autres... On s'est aidés pour les travaux, avec ces trois voisins, on s'est fait les terrasses ensemble, on est allés chercher le matériel ensemble, on s'est aidés. C'est avec eux que je suis le plus ami (employé, propriétaire dans un lotissement).

Une sociabilité collective très intense peut s'étendre dans ce cas à l'ensemble de la copropriété, tout en se conjuguant avec l'émergence de solides liens amicaux plus électifs.

L'été, on se met en groupe, on achète, et puis on mange dehors, tous ensemble. C'était sur une terrasse au début, quand on a étreigné nos maisons, mais après, on se met sur la placette, au milieu. Cet été, par exemple, on a fêté la fête de la musique, alors on a réuni tout le lotissement, on a dansé... Pour préparer, tout le monde s'y est mis. C'est nous deux qui avons eu l'idée, on en a parlé avec nos amis, et puis on a invité tous ceux du lotissement (employé, propriétaire dans un lotissement).

Il arrive que la dynamique commune soit telle que même les locataires sont associés à ce système d'échanges et de fréquentation. Le clivage statutaire perd de sa force ; ou, plutôt, le mode de rapports dominant est assez intégrateur pour qu'on se permette de négliger relativement ces discriminations.

Aux Chutes-Lavie, on se sentait isolés. Ici, à la Sauvagine, c'est totalement différent : je vais boire l'apéro chez le voisin, celui du bas vient m'aider à réparer la voiture, on a passé le premier de l'an avec les voisins juste du palier, le dimanche on fait des sorties avec ceux du bâtiment juste à côté... (jeune cadre, locataire depuis six mois).

L'intégration dans de telles « cités-villages » reste cependant soumise à certaines conditions. Il faut que les copropriétaires restent majoritaires, ne se sentent pas menacés par un afflux de nouveaux venus, d'étrangers. Le locataire doit pouvoir se distinguer de certaines populations stigmatisées, toujours trop proches de la frontière de la copropriété. Il est en particulier tenu de montrer son attachement au quartier, comme un signe qui, même fraîchement adopté, le dissociera des résidents « de passage ».

Quand on sort de la rue, on voit un peu ce va-et-vient de gens qui sont pas encore intégrés au quartier, ce sont des gens de passage, on le

sent. Les foyers Sonacotra, tout ça, là, ce sont des gens de passage, alors qui n'habitent pas le quartier, ils n'ont pas cette étiquette du quartier. Ils n'ont pas l'amour de la rue ou quoi que ce soit. Moi je trouve qu'ils dégradent plutôt, parce qu'ils entretiennent rien, ils font pas attention, ils s'attachent pas, quoi. Pour eux, c'est un hôtel de passage, on dirait. C'est pas la vie qu'ils vont mener dans leur quartier, ils manquent pour ainsi dire de sentiment de leur vie, de leur rue, du quartier, quoi (ouvrier, propriétaire).

Il y a bien quelque chose de « sentimental » dans cette insertion locale, dans cette appréhension des lieux, même si leur valorisation se fonde au départ sur le partage d'un statut.

Toutes les copropriétés ne sont pas, loin s'en faut, aussi « communautaires ». C'est surtout le cas des constructions récentes donnant lieu à des installations massives de jeunes. Mais avec le temps, et avec le départ et le renouvellement de certains des propriétaires initiaux, ces travaux et ces relations collectives peuvent s'étioler.

Il y a des maisons déjà qui se sont revendues pas mal ici, entre des divorces... pas mal de choses. Alors maintenant, je connais pratiquement personne. La copropriété, ça ne fait plus un groupe de personnes, c'est que formel maintenant. Il y en a quatre qui s'en occupent, ils se réunissent, ils viennent à la maison, mais c'est des contacts comme ça, c'est tout. Au début, il y avait plus de problèmes, il fallait faire la route, etc. Maintenant, il n'y a plus de problèmes, il n'y a pas de frais. Il y a une zone d'herbe là-bas, personne s'en occupe. Les gens ne veulent ni payer un jardinier, ni s'en occuper. Au début, tout le monde y allait, pour débroussailler, le samedi matin, c'était vite fait, à quinze ou vingt. Mais maintenant personne s'en occupe. Mais à part ça, tout le monde s'entend bien... (employée, propriétaire dans un lotissement depuis neuf ans).

Cette tendance à la désagrégation progressive de la communauté des « bâtisseurs » se cumule avec la restriction globale des relations au fur et à mesure de l'avancement en âge. Ce sont en effet essentiellement les jeunes qui partagent des activités collectives, variées, invitent des voisins à dîner et désignent facilement des amis au sein de la copropriété.

Dans la cage ici, on est tous amis. On se fait des fois des soirées ensemble au restaurant, ou des soirées grillades. On a pratiquement acheté tous en même temps, et on a à peu près tous le même âge. Il y a deux personnes qui sont encore en location, sinon on est tous des copropriétaires. Des fois on regarde un film ensemble à la vidéo, on

joue aux cartes, aux boules... surtout le week-end (ouvrier, 32 ans, propriétaire depuis quatre ans).

L'homogénéité d'âge et de cycle de vie ainsi que la présence de jeunes enfants favorisent là encore les premiers contacts.

Les personnes d'âge moyen établissent des relations électives avec les voisins les plus proches (même palier ou mur mitoyen), chez qui elles vont éventuellement boire un apéritif en plus des échanges de services. Mais souvent elles évitent explicitement d'instaurer une trop grande intimité, comme si la proximité constituait pour elles un danger, un risque de perdre la maîtrise des rapports et le choix de la bonne distance.

Avec les maisons d'à côté, j'ai de bons rapports, si je pars quelques jours elle me garde mon chien, des rapports de bon voisinage, quoi, on s'arrose les jardins si on s'en va. Mais seulement sur ce plan-là, parce que, après, non, quand on est trop près... Un apéritif, c'est arrivé avec ceux d'à côté, mais comme ils sont trop envahissants, j'ai préféré stopper. Parce que, en travaillant, c'est difficile, et puis c'est difficile d'avoir des relations dans le lieu où on habite, je pense. Pour moi, en tout cas. J'ai peur qu'on soit trop les uns sur les autres (employée, propriétaire dans un lotissement depuis huit ans).

Les plus âgés, s'ils échangent des services, réalisent parfois des travaux en commun, et participent aux échanges « formels » de l'association de copropriétaires, ne construisent cependant pas de relations plus personnelles.

A l'intérieur des limites de la copropriété, l'âge reste donc un facteur pertinent pour les pratiques de sociabilité de voisinage. L'ancienneté l'est moins, car, d'une part, elle peut être « remplacée » par la propriété du logement, et, d'autre part, la dynamique de l'installation dans un lotissement récent induit une sociabilité collective qui n'attend pas le nombre des années. L'âge joue donc un rôle plus direct dans l'appauvrissement progressif des relations de voisinage.

La copropriété se révèle comme un milieu relativement propice à la sociabilité en général, tant que celle-ci reste à l'intérieur de ses frontières. Elle est tout à fait favorable au déclenchement de liens amicaux pour les jeunes. C'est même un terrain relationnel exceptionnel au moment de la première installation, lorsque la solidarité des bricoleurs s'accompagne d'échanges festifs célébrant l'achèvement des derniers travaux et la valorisation des aménagements. Plus tard, les liens deviennent davantage restrictifs.

Les « quartiers-villages » : l'intégration

Plus qu'une métropole entourée de banlieues, Marseille est un agglomérat d'anciens noyaux villageois, entre lesquels ont poussé des zones résidentielles de lotissements ou de cités. Une grande part de ces anciens villages a conservé une population de souche, et l'on y reconnaît la persistance d'une « culture villageoise », caractérisée par l'ancienneté des habitants et leur stabilité, le regroupement des familles étendues, l'interconnaissance, la visibilité et la multiplicité des interactions. Certains de ces « villages » sont marqués par la culture ouvrière qui y a dominé jusqu'à une période récente.

Il ressort de façon frappante que ces quartiers-villages, qu'ils soient situés dans des quartiers stigmatisés ou pas, qu'ils soient « ouvriers » ou pas, sont toujours valorisés par leurs habitants. Le côté « village » est très revendiqué, et les marques sociales qui ailleurs prendraient une charge négative y sont clairement assumées.

Moi, le style du quartier, ça me choque pas du tout, c'est un quartier chaud, et c'est fini. [...] Dans le quartier, avec le milieu « filles », des travestis, ou quoi que ce soit, au contraire, ma fille, il lui arrive quoi que ce soit, ou à moi, elles sont toujours là pour nous aider (ouvrière, locataire depuis vingt-trois ans).

Ici, c'est un quartier ouvrier. S'il y a des vols, il y en a pas plus qu'ailleurs, s'il y a des meurtres, c'est des gens qui ont quelque chose à se reprocher. [...] Moi, contrairement à d'autres personnes, moi je me plains pas de l'environnement des coins, là, des quartiers ouvriers. [...] Ici, on n'est pas fiers (ouvrier, locataire dans son quartier d'origine).

L'identité locale, forte et positive, qui prévaut dans ces quartiers-villages, participe d'une valorisation qui de fait donne moins de prise à la stigmatisation globale. Les éléments de l'image sont relativisés, voire retournés. Dans les quartiers-villages ouvriers, les immigrés sont ainsi plus facilement inclus dans la « culture » ambiante.

Il y a deux femmes par exemple, une c'est une femme de harki, l'autre, c'est une Algérienne, tatouée au visage, qui font partie intégrante du quartier. Parce qu'elles ont toujours vécu là. Ça semble même étonnant, pour des gens qui sont pas habitués à la Belle-de-Mai, qui sont habitués à Saint-Barnabé, Mazargues, qui voient qu'on les considère : « Vous pouvez passer devant... », etc. Ça les choque. Avec les immigrés, nous, c'est comme ça, je vous dis pas qu'on est collègues forcément, mais c'est comme ça. On est tous au même niveau (ouvrier, locataire dans son quartier d'origine).

Le sentiment d'homogénéité sociale, lié pour une part à l'ancienneté commune, est plus fort que l'image qui prévaut à l'extérieur. Cette image est bien sûr connue, reconnue, mais déniée en ce qui concerne le quartier-village proprement dit, délocalisée (« ça n'est pas plus ici qu'ailleurs, il y a du bon et du mauvais partout ») plutôt que repoussée à côté, et les « coupables » habituels sont réhabilités comme étant « des nôtres ».

L'interconnaissance, la grande visibilité des habitants et de leurs interactions quotidiennes contribuent à forger collectivement cette identité : « Il est certain que les membres des classes populaires ont le sentiment très vif d'appartenir à un groupe et que ce sentiment tire sa force de l'importance accordée aux relations de bon voisinage, de camaraderie et de coopération : "on est tous dans la même barque" — "les petits ne doivent pas se manger entre eux" — "l'union fait la force"³. » Les clivages, les frontières, les désignations de l'« autre » sont alors plus souples à l'intérieur de la sphère du village. Les étrangers, mais aussi les nouveaux venus, sont intégrés dans cette identité collective fondée davantage sur la localisation que sur le statut. La référence, c'est le lieu où l'on habite. Certes, l'ancienneté est très importante, et tous la revendiquent comme la base de leur insertion : « Moi je suis habitué, j'ai toujours vécu là, et je les connais tous, par leur nom, par leur prénom... » Mais cette ancienneté est surtout partagée, mise en œuvre collectivement ; plus qu'une marque individuelle, c'est une situation d'interconnaissance qui est revendiquée. Il en résulte que le nouveau venu, loin d'être rejeté faute de cette ancienneté et de l'insertion dans l'histoire commune, est invité à la partager dès qu'« on le connaît ». Il est en quelque sorte adopté au sein de ce milieu. L'ancienneté très importante constitue une référence de base, mais n'est pas exclusive, peut-être justement du fait de cette « sécurité » qu'induit la stabilité générale. Point n'est besoin de constituer des règles statutaires d'appartenance, ou d'insister sur les distinctions sociales. La force de l'identité commune localisée, partagée collectivement, permet de dépasser les catégories identitaires qui sont courantes dans d'autres milieux plus sensibles, crispés sur des critères d'appartenance plus sélectifs.

Le nouveau venu, l'étranger, doit cependant s'inscrire dans une certaine ligne. Il est tenu de ne pas « faire le fier », d'entrer dans l'interconnaissance et de devenir visible, mais aussi de donner cer-

3. HOGGART R., 1970, p. 125.

tains signes de reconnaissance envers l'histoire du quartier et ses dépositaires légitimes.

Ici, c'est famille, on se connaît, qui que ce soit, Algérien, tout ça, à qui on loue, parce qu'on les connaît. Mais si on vous connaît pas, vous avez plus de difficulté. C'est ça, la Belle-de-Mai, c'est : « Tu le connais, lui ? » — « Oui, il travaille là, il est gentil » — « Alors ça va. » Ça suffit. Le mot « gentil », c'est un passe-droit. Ici, c'est ça. En plus, c'est des vieilles maisons, il faut avoir un peu la mentalité de vouloir y habiter, c'est spécial. [...] Un nouveau venu, il faut qu'il donne un peu de lui-même, qu'il soit ouvert, franc. Car si vous commencez à avoir un air hautain... rien que par l'air, les gens vous jugent, c'est fini. C'est à la façon de faire. Vous rentrez, par exemple, la première chose à faire, c'est d'aller au bar de Tony, si vous habitez là. Vous allez là, bon, en or ! S'il y avait pas lui, je crois que la rue elle existerait pas. C'est pour vous dire un petit peu l'ancienneté qu'il a. Si vous rentrez là-dedans, il y a des personnes d'un certain âge que vous connaissez pas, si vous commencez à faire le demi-mondain... Comme le type à côté, il est tout vieux, tout ce qu'on veut, mais on le respecte. Alors, autour de ce type-là, quand il parle, qu'il nous paie l'apéritif, on est entre amis, s'il vient quelqu'un qui commence à se mettre à côté de lui... On sait ce qu'il a été, et ce type-là, il y a rien à foutre, c'est le respect. Si maintenant il rentre et qu'il dit : « Bonjour monsieur », ou qu'il y a le respect, automatiquement il est admis, le gars. On n'oublie pas les anciens trucs. A partir du moment où on respecte les anciens trucs, bon, le type qui rentre gentiment... J'en ai vu, des nouveaux installés, un immigré yougoslave, très très gentil, même super. Il est venu au bar, discuter, gentiment, ben il a été pris en estime par tout le quartier, directement. Après, c'est vite fait... (ouvrier, locataire dans son quartier d'origine).

Le passage dans le bar constitue ici une sorte de « stage », de rituel d'entrée dans le quartier. « La fréquentation de ce type de cafés a des traits communs avec la fréquentation des cercles populaires tels qu'ils existent ou existaient dans le Midi : pour devenir un habitué, il faut être introduit par un membre, et subir une sorte de stage⁴. »

Certes, l'étranger est relativement facilement intégré, en tout cas il n'est pas rejeté en fonction de son statut d'étranger ; mais tout nouvel arrivant doit cependant s'adapter aux normes de reconnaissance et de comportement ambiantes, il doit en adopter les signes. Il y a bien un contrôle social, une sanction, mais ils se fondent davantage sur la conformité à une culture que sur la simple apposition de marques statutaires : « Pour voir son appartenance au groupe reconnue,

4. BOZON M., 1982, p. 6.

il faut "faire comme les autres" et éviter de les critiquer implicitement en agissant différemment : la sanction, réprobation ou ridicule, suit immédiatement la transgression de la norme [...]. Il est banal de dire que toute appartenance de classe impose un certain conformisme, mais il faut insister sur le conformisme des classes populaires, que l'on croit généralement moins fort que celui de la grande et de la moyenne bourgeoisie. On déteste sans nuances tous ceux qui "se donnent des airs", qui "se prennent pour je ne sais pas quoi", "qui font comme s'ils fréquentaient des amiraux", "qui vous traitent de haut", qui sont "pisse-froid", etc.⁵. » Plus qu'un statut, c'est toute une « mentalité », une « attitude » qui fait la cohésion du quartier-village, et que le nouveau venu doit adopter.

Saint-Just, c'est vraiment un village. C'est l'attitude générale, ici, le village (employé, propriétaire depuis quinze ans).

Cette attitude générale est d'autant mieux partagée que l'interconnaissance, la visibilité assurent un véritable contrôle social.

Il y a un conflit de générations, parce que ce sont des gens qui ont toujours vécu là, il y a beaucoup d'anciens, et aussi des jeunes dont les parents habitent là, qui sont du quartier. C'est « à notre époque on faisait pas ça », « ta fille fume dans la rue, à notre époque... », un peu ce style-là. On se surveille pas, mais on aime bien discuter, chez les commerçants en particulier. Et bien entendu, c'est souvent des cancons, il y en a beaucoup, bien entendu, comme tout le monde se connaît. Sans qu'il y ait une surveillance, on parle beaucoup des autres (employé, propriétaire dans son quartier d'origine).

Les commerces demeurent un lieu de sociabilité important, ils forment le cœur du village. Les contacts y dépassent la simple reconnaissance, on demande des nouvelles de la famille, on colporte celles de la famille des autres, on se retrouve parfois ensuite au café... Dans les quartiers-villages ouvriers, le bar contribue à fonder l'identité du quartier, à lui conférer sa dimension collective. Philippe Ariès relie cette persistance de la vie collective dans les quartiers populaires avec un moindre repli familial : « Là où la privatisation de la famille a été moins poussée, comme dans les milieux populaires, dans les régions méditerranéennes, c'est-à-dire dans des sociétés de

5. HOGGART R., 1970, p. 130-131.

mâles entêtés, la vie collective a mieux résisté⁶. » Si le café est avant tout le repaire des hommes, les femmes ici n'en sont pas exclues.

Nous, ici, on se rencontre dans les bars, nous, c'est tout dans les bars. Pas pour consommer, on prend un café en quatre heures... Et la différence de tous les autres bars, c'est que les femmes y vont. Car c'est familial, c'est pas le bar du macho. Moi, ma femme et ma fille y vont, parce que là-bas c'est la famille. Tout le monde les connaît (ouvrier, locataire dans son quartier d'origine).

La fête locale, le club de football du quartier, les associations de parents d'élèves, ainsi que le comité d'intérêt de quartier sont bien plus cités qu'ailleurs comme des lieux de rencontre. De façon générale, il apparaît davantage de cercles sociaux émergeant et se croisant dans ces quartiers-villages. Surtout, cette sociabilité collective d'inscription dans une grande diversité de cercles sociaux et de fréquentation très large de l'ensemble du voisinage est poursuivie sous forme de relations plus intenses avec une partie de ce réseau.

A partir de certains de ces cercles, comme le club de football, la copropriété, les parents d'élèves, émergent des petits groupes dont les membres se retrouvent en dehors des activités instituées ; ils sortent ensemble, s'invitent à boire un verre, mais aussi à dîner chez soi, surtout, encore une fois, les jeunes ou bien les célibataires plus âgés. Contrairement à ce qui arrive dans les cités, les liens avec l'ensemble de la « bande » de l'adolescence persistent souvent au début de l'âge adulte. On se retrouve au bar, on discute... C'est cette continuité que recherchent les « exilés » loin de leur quartier-village, en y revenant régulièrement entretenir ces contacts collectifs.

Au sein de ces groupes se dégagent d'autres ensembles concentriques, ceux des « vrais amis ».

Dans le comité de loisirs de Saint-Julien, on est trois à s'en occuper, et c'est trois amis, puisqu'il y a Maurice, Jacques et moi. Ça se fait entre amis, quoi. Nous avons des relations, même copains, avec l'ensemble des dirigeants du club de foot. Il gravite à peu près une vingtaine de personnes, là, dans ce club. On va souvent les uns chez les autres, en dehors de ce contexte. Ou alors, après une réunion, on commande des pizzas, on va chez l'un ou chez l'autre, et on finit la soirée. On le fait une fois par semaine, à peu près, ne serait-ce que pour boire un apéritif. Dîner, moins, on est quand même vingt, mais ça se fait. Là, pour moi, il n'y a pas de vrais amis, c'est plutôt les copains. A part nous trois. Les

6. ARIÈS P., 1978, p. 11. Cf. également BOZON M., 1982 ; PARADEISE C., 1980.

autres, c'est des bons copains chez qui on va volontiers, avec qui on fait des repas volontiers, ou des soirées, mais quand même, c'est nous trois qui sommes les plus unis (employé, propriétaire).

Souvent les habitants cumulent plusieurs groupes, issus de divers cercles sociaux, tel un employé qui dirige le comité de parents d'élèves, participe aux réunions du comité d'intérêt de quartier, aux soirées organisées par les commerçants... Il fréquente (et invite chez lui) des petits groupes dans chaque cercle, et compte des amis dans plusieurs d'entre eux.

Les chargés de famille ainsi que les personnes âgées fréquentent tout autant l'ensemble du voisinage, participent également à des activités organisées, à des cercles sociaux divers. Ils comptent aussi des amis dans le quartier, un ou deux, souvent des proches voisins avec qui ils ont des relations intenses, plus directement électives. Mais ils ne développent pas ce niveau intermédiaire de relations de groupe. Le cours du cycle de vie influe donc davantage ici sur les relations collectives, de groupe, que sur les relations d'amitié ou sur l'interconnaissance globale avec l'ensemble du voisinage.

Les réseaux établis dans ce type de contexte sont donc caractérisés par la quantité et la diversité des cercles sociaux de relations disponibles, par l'existence pour les jeunes ou les célibataires de groupes relationnels, et par une présence d'amis proches plus importante que dans les autres milieux résidentiels.

A part le cycle de vie, qui infléchit l'un des aspects de la sociabilité, les autres facteurs semblent peu pertinents, comme si l'ambiance du quartier fonctionnait de façon englobante, plus déterminante que tout le reste. Pour les quartiers-villages, la nature même du quartier habité agirait donc comme un critère « total », qui dépasse les autres : locataires ou propriétaires, ouvriers ou cadres, cela ne compte pas vraiment dans un quartier-village. Même l'âge est moins marquant qu'ailleurs. Les limites de la définition des « siens » et des « autres » sont aussi plus souples, moins rigides, moins exclusives. Le territoire reste la définition première. La force de l'identité locale « de souche », et son expression collective favorisée par la multiplicité des cercles sociaux, par la visibilité des habitants et par l'interconnaissance, autorise une moindre prégnance des clivages sociaux statutaires. Si l'amitié y est présente, elle n'est pas « séparée », mais englobée dans une camaraderie globale, une sociabilité de voisinage tout à fait spécifique de ces lieux et de leur histoire.

Conclusion :

l'influence des milieux résidentiels

Dans les milieux relativement peu structurés que sont les quartiers de résidence, où les interactions et les relations ne répondent à aucune obligation ni organisation, on peut cependant tenter de cerner ce qui peut les favoriser ou au contraire les décourager. Un certain nombre de facteurs s'avèrent ainsi favorables à l'établissement d'une sociabilité de voisinage, au-delà des caractéristiques proprement contextuelles liées en particulier au type de résidence.

La proximité spatiale immédiate (voisin de palier, maison mitoyenne) intervient dans l'établissement de relations, cela surtout dans le cadre d'une faible sociabilité de voisinage. Lorsqu'on a peu de relations dans le quartier, celles-ci s'établissent de façon privilégiée avec le voisin le plus proche. Le fait de l'apercevoir plus souvent, le fait aussi peut-être que ce soit à la porte la plus proche que l'on va frapper en cas de besoin peuvent induire cette priorité donnée à la proximité spatiale pour les contacts restreints. « On peut enfin supposer que le simple fait de la proximité spatiale est à soi seul producteur d'un certain nombre d'effets. Si l'espace résidentiel n'est pas un *système* d'interaction, il suscite en revanche des *occasions* d'interaction ou au moins des *situations* de coprésence entre habitants du même immeuble ou du même voisinage¹. »

Les jeunes enfants provoquent un premier contact facile. Ils

1. GRAFMEYER Y., 1991, p. 26.

induisent une plus grande fréquentation des lieux publics du quartier, et des probabilités de rencontre accrues. Ils fournissent un sujet de conversation aisément abordé par tous, suffisamment consensuel pour ne pas mettre en jeu d'éléments personnels ni distinctifs. La curiosité, l'admiration souvent enclenchent des conversations qui, sur une base d'adhésion évidente, peuvent cependant dériver très rapidement sur des appréciations et des jugements sur le cadre et le mode de vie. On teste alors la qualité et les limites de l'accord. Les contacts peuvent être renouvelés, poursuivis, ou non. Les chiens fournissent également une occasion de déambulation et de conversation avec les habitués des squares et des espaces collectifs.

La présence de personnes âgées ou physiquement diminuées peut provoquer également des contacts sur une base de solidarité et d'aide dans le besoin. La présence des Vietnamiens dans l'entreprise de protection de métaux contribuait, de la même façon, à tisser un réseau de solidarité et, sans doute, à intensifier la sociabilité dans l'ensemble de l'entreprise.

Dans tous les cas s'affirme le rôle prépondérant des femmes dans les rapports de voisinage. Elles se trouvent en effet le plus souvent à l'origine des relations, en particulier par l'intermédiaire des enfants. Elles sont souvent les seules à discuter avec les voisins, mais aussi à inscrire des relations dans la durée. Ce sont elles aussi qui conservent une amie d'enfance dans leur cité.

On voit aussi se dessiner une des caractéristiques de la sociabilité de voisinage, à savoir son orientation autour de la notion de besoin et d'entraide, du moins pour l'établissement des premiers contacts. Il semble en effet que, dans tous les types de milieux résidentiels, les relations soient établies principalement dans des situations d'entraide, et cela surtout lorsqu'il n'y a par ailleurs que peu de relations de voisinage (ou plutôt : c'est là qu'elles prennent un relief, une importance relative plus grande). Les liens « superficiels » sont la plupart du temps fondés sur l'entraide, et souvent aussi limités à cette fonction. On a vu que la liaison entre les échanges de services et l'intensité de la relation n'allait pas de soi. C'est encore plus net pour les rapports de voisinage : à une entraide importante ne correspond pas un investissement dans les relations, ni une extension des liens à d'autres modes. L'entraide n'est pas non plus un palier dans un continuum relationnel. Les échanges de services sont, surtout dans le voisinage, relativement indépendants des autres formes de sociabilité dans la mesure où ils ne les nécessitent ni ne les induisent en rien. Ni les conversations ni les visites ne semblent nécessaires ou préalables aux échanges de services ; elles ne font pas non

plus suite à ces échanges, qui en restent très souvent là, même en s'établissant dans la durée. L'entraide constituerait une sorte de base constante, spécifique aux relations de proximité, mais sans conséquences directes sur les autres modes de sociabilité. Il n'est donc pas pertinent de se servir de la mesure des échanges de services comme d'un indicateur de l'intégration sociale dans un quartier. Sans compter que ces échanges ne prennent pas la même valeur pour des populations différentes. Jean-Claude Chamboredon et Madeleine Lemaire évoquent la différence à ce propos entre les groupes favorisés, qui mettent volontiers en avant cette « valeur » du service échangé, et les classes populaires pour qui ils s'intègrent dans une solidarité profonde, une conception de la « communauté » de condition, en s'éloignant d'autant d'une notion « rationaliste » et « économique » de l'entraide. « Par suite de ces différences, des déclarations formellement identiques peuvent avoir un sens très différent et les réponses aux questions sur l'interconnaissance et les échanges de services ne sont pas forcément, comme les analystes aiment à le croire, un indice d'intégration profonde². »

D'autres facteurs interviennent plus globalement, en interaction souvent, sur la poursuite de relations de voisinage et sur l'éventuelle formation d'amitiés.

Les effets de l'âge, qui agissent généralement dans le sens d'une diminution de la sociabilité lorsque l'on vieillit, peuvent être, pour les relations de voisinage, largement modifiés en fonction d'autres conditions. Certes, des jeunes qui habitent depuis longtemps dans un quartier, qui y ont vécu leur enfance et leur adolescence, et cela surtout dans un quartier-village, entretiennent avec leur voisinage des relations riches, allant des contacts légers à la constitution de groupes et à l'entretien de solides amitiés ; ces relations semblent ensuite diminuer effectivement avec l'âge. Mais des jeunes récemment arrivés, et sans enfants, peuvent dans d'autres quartiers rester très isolés. Ils manifestent d'ailleurs souvent un net désintérêt envers les relations de voisinage. En revanche, des personnes plus âgées peuvent, même si elles ne constituent pas de groupes, s'investir bien davantage dans la sociabilité de quartier ou de résidence, et y compter des amis si elles y habitent depuis longtemps.

L'ancienneté résidentielle favorise globalement les relations intenses ; le fait d'avoir vécu son enfance dans un quartier s'avère tout particulièrement significatif pour l'amitié. Mais au-delà d'un cer-

2. CHAMBOREDON J.-C. et LEMAIRE M., 1970, p. 12.

tain seuil, la pertinence de l'ancienneté s'amointrit et l'âge, à son tour, vient prendre le dessus.

Le poids de l'ancienneté individuelle est en plus étroitement soumis à l'ancienneté moyenne dans le milieu résidentiel, donc à la localité elle-même. Dans les quartiers où le renouvellement est relativement important, comme les résidences sans copropriété et surtout les cités, l'établissement de relations amicales nécessite une ancienneté importante. Plus précisément, ces liens étroits sont surtout le fait de jeunes adultes, qui cumulent le fait d'avoir passé leur enfance dans les lieux et de n'avoir pas encore atteint un âge où la sociabilité, globalement, s'abaisse. Des personnes plus âgées, qui habitent dans la cité depuis longtemps mais sans y avoir vécu leur enfance, n'y entretiennent pas de liens privilégiés. Elles échangent cependant quelques salutations avec un cercle étroit de voisins, et partagent des relations d'entraide. Les nouveaux venus n'ont le plus souvent aucune relation, à part les échanges de services. Dans les copropriétés, l'ancienneté peut être « remplacée » par la propriété du logement, n'est donc pas pertinente en soi. Dans les quartiers-villages, l'ancienneté majoritaire est constituée en une « souche » inaliénable, et devient moins distinctive, moins exclusive. Les nouveaux venus se fondent dans cette référence collective dominante.

Le statut résidentiel n'est vraiment significatif que dans la copropriété. Il ne prend probablement toute sa valeur que lorsqu'il est collectivement partagé, majoritaire, et qu'il définit un milieu. Le propriétaire isolé, lui, s'adapte en quelque sorte aux normes de sociabilité de son quartier : il pratique le retrait volontaire dans les villas, l'interaction « légère » dans les lotissements ou résidences, reste isolé dans les cités, et s'intègre avec les locataires dans l'ensemble de la sociabilité qui domine dans les « villages ».

D'autres facteurs encore, plus directement contextuels, renvoient à un effet propre du milieu résidentiel sur l'établissement de relations de voisinage, dont on a montré quelques aspects plus haut. Les plus parlants sont sans doute les modifications des modes de sociabilité qui interviennent chez une même personne qui déménage : un ouvrier se voit privé de rapports de voisinage lorsqu'il quitte son quartier-village pour une villa isolée (« ça vient du quartier, il s'y prête pas »), un cadre les voit éclore lorsqu'il passe d'une résidence locative à une copropriété récente... Les conditions d'intégration d'un nouveau venu diffèrent également selon les lieux : dans un quartier-village, il doit se rendre visible, fréquenter « le » bar, et éviter de se distinguer de la culture commune relationnelle (« ne pas faire le fier ») ; dans une résidence ou une villa, il doit au contraire rester

discret ; dans une cité, il renoncera sans doute à ses envies de rencontres...

Le poids des divers facteurs est le plus souvent relatif, lié à la valeur moyenne prise dans l'ensemble du quartier, et à l'homogénéité sociale de celui-ci : « La structure sociale de quartiers bien délimités fait le plus souvent apparaître un groupe social dominant qui, formant la moitié environ de la population du quartier, "donne le ton" et définit le style des relations prévalant dans le quartier, bref impose ses normes à la communauté³. » Cette homogénéité ne saurait constituer cependant une condition suffisante au développement de relations de voisinage. Dans les cités, de plus en plus homogènes, la stigmatisation et l'absence de recours collectif, d'identité valorisante commune, conduisent plutôt à l'absence de relations.

On constate par ailleurs la subtilité de la perception des décalages en termes de trajectoires sociales et résidentielles par des habitants en situation d'ascension sociale. Étant donné la complexité des évaluations de concordance entre la position personnelle et la position sociale majoritaire dans le quartier, il devient très difficile de qualifier un quartier d'homogène ou non. D'autant que l'identité sociale du quartier rejaillit elle-même sur l'identité personnelle, et que de façon générale l'individu dispose de plusieurs « sources » d'identité, qui jouent les unes sur les autres. On a vu que l'attachement affectif et la familiarité avec un quartier pourtant stigmatisé avaient parfois le pouvoir de contrebalancer la tendance générale au déplacement lors d'une promotion sociale... L'ascension sociale n'a donc pas toujours des effets « définitifs », et l'évaluation de sa propre position par rapport aux voisins n'est pas toujours très claire. Même dans le cas où un référent commun, ici le stigmaté « quartiers Nord », donne une orientation globale et partagée aux trajectoires et aux perceptions qu'ont les habitants de la « valeur » de leur milieu résidentiel, la question des trajectoires et, par extension, celle de l'homogénéité sociale des quartiers restent très complexes.

Si l'on prend deux milieux sociaux relativement homogènes, peuplés essentiellement d'ouvriers, comme les cités et les quartiers-villages ouvriers, on constate que les modes de sociabilité dominants y sont bien distincts. Les définitions même de l'homogénéité n'y sont pas construites de la même façon, et divisent différemment les populations. Par exemple, dans un quartier-village ouvrier, l'immigré n'est apparemment pas « hétérogène » du moment qu'il se fond dans une autre homogénéité que celle du statut, à savoir l'homogénéité

3. J.C. CHAMBOREDON et M. LEMAIRE, 1970, p. 6.

des attitudes culturelles. En revanche, dans une cité, il est désigné comme le prototype même de l'altérité, et cela sans appel. On doit également penser aux différences entre les classes ouvrières « de souche » et les « nouvelles classes ouvrières », déqualifiées et délocalisées.

Il semble difficile en tout cas de débarrasser l'homogénéité sociale de sa subjectivité, de sa relativité et de son inscription dans un contexte culturel et historique. La sociabilité de voisinage tend, cela dit, vers une certaine homogénéité sociale, peut-être fictive, rarement réalisée, mais qui fonctionne au moins comme une disposition, parfois comme un filtre ou comme un déterminant dans le choix des voisins « fréquentables ». C'est d'ailleurs dans les quartiers les plus hétérogènes, où ne prévaut pas une identité commune, que les discussions et les argumentations sur les distinctions sociales, ainsi que les « tris » des voisins, sont les plus explicites. L'homogénéisation est d'autant plus construite qu'elle est fragile.

Outre les effets des divers milieux relationnels sur les relations qui s'y inscrivent apparaissent des impacts spécifiques liés à l'existence d'un stigmatisme local, sur les attitudes et les pratiques en matière de sociabilité. Comment le fait de vivre dans une aire marquée par une image négative influe-t-il sur les relations sociales qui s'y inscrivent ? Dans quelle mesure une amitié est-elle sensible à un tel marquage ?

Un premier effet réside dans la multiplication des références à la valorisation de l'espace résidentiel. L'évaluation et la confrontation des cadres de vie sont plus aiguës, plus « urgentes » qu'ailleurs. On sait combien les efforts de distinction envers le stigmatisme sont élaborés. Ces démarcations conduisent généralement à la délimitation de sous-ensembles spatiaux et sociaux. Les milieux reconnus comme « son voisinage » sont alors relativement restreints, et les « autres » sont repoussés plus violemment hors des frontières. Il n'y a que dans les quartiers-villages ouvriers que ces délimitations et ces rejets sont contrebalancés par un processus de revalorisation par une culture populaire commune. Les effets sur les réseaux relationnels en général, et sur l'amitié en particulier, restent cependant complexes.

Les habitants des quartiers dévalorisés peuvent ainsi se montrer très virulents dans leur dénonciation de la délinquance et de la présence des immigrés, ainsi que dans l'évaluation de l'ambiance de ces quartiers, et entretenir néanmoins des relations de voisinage. On les voit s'attacher à circonscrire des sous-ensembles dégagés du stigmatisme, des « zones protégées » qui correspondent généralement à l'aire de leurs contacts locaux. L'investissement affectif datant de

l'enfance et la familiarité avec ce cadre de vie, dans lequel ils comptent souvent des parents, sont éventuellement à même de contrebalancer leur sensibilité à l'image sociale des lieux. Le lien entre image locale et investissement dans des relations, en tout cas, ne va pas de soi. Apparaît ici la nécessité de distinguer plusieurs types de relations.

La sociabilité de voisinage d'ensemble, à savoir l'établissement de rencontres « légères » avec une population proche indéterminée, semble bien marquée par une attitude d'évitement liée au stigmatisme. On « ne fréquente pas les gens du quartier », globalement parlant, et cela en raison de sa réputation déplorable et de sa mauvaise ambiance. Le fait de dénoncer fortement l'image du quartier s'associe donc avec un évitement de la fréquentation globale de ses lieux et instances collectives. Certains types de quartiers ont pourtant le pouvoir de relativiser ou de circonscrire ces attitudes. C'est le cas en particulier de la copropriété où des relations collectives sont établies sur une base de restriction du collectif concerné. Il en est de même pour les quartiers-villages dont les ressources communautaires permettent de contrer l'image. Inversement, on s'aperçoit qu'un quartier valorisé n'induit pas forcément des relations avec ses habitants ; c'est le cas dans les villas et dans certaines résidences ou lotissements. Ce sont pourtant bien les contextes, avec leurs dimensions spatiales, sociales, mais aussi culturelles et historiques, qui à chaque fois favorisent ou restreignent la fréquentation des voisins et l'investissement dans ces rapports de proximité.

Les relations plus électives, intenses, comme l'amitié, échappent parfois cependant à l'attitude générale de retrait. On « ne fréquente pas les gens du quartier », certes, mais on y compte un ou deux amis, ou du moins des relations privilégiées avec un ou deux voisins. C'est valable surtout pour les personnes qui y habitent depuis longtemps. Même très critiques envers leur quartier, ces anciens y entretiennent le plus souvent des relations choisies, datant d'une période lointaine. Pour les nouveaux venus, l'adéquation est plus nette entre rejet du quartier par son image et rejet du voisinage. Cela ne veut pas dire qu'ils n'y développeront jamais de relations. Il faudra sans doute que se produise un événement particulier pour qu'un voisin soit distingué et fréquenté.

Si la question du rapport entre image du quartier et modes de sociabilité mérite d'être posée, la liaison « à mauvaise image, faible sociabilité » n'est pas vérifiée totalement. Elle fonctionne pour les relations de fréquentation globale d'un voisinage indifférencié, mais moins pour la construction du réseau amical. Et elle doit également

être pondérée en fonction des « atouts » qu'un sous-ensemble d'habitation peut proposer à ses habitants.

L'amitié, là encore, reste susceptible d'être dégagée d'une influence totale et directe des contextes, des lieux dans lesquels elle prend naissance. Dans des usines « difficiles » comme dans des quartiers « difficiles », la sociabilité globale est très nettement réduite ou orientée, mais quelques liens amicaux sont susceptibles de survivre « à part ». Les partenaires sont éventuellement rencontrés dans ces milieux, mais la relation d'amitié qui s'engage échappe ensuite pour une grande part à l'influence de leurs structurations ou de leurs jeux d'images. Nous verrons plus loin comment se construit cette dynamique de « dégagement » des contextes, de distinction envers l'ensemble de la population de référence. L'amitié se dissocie par là des relations plus collectives, des cercles sociaux dans leur ensemble, qui fonctionnent plutôt sur la base de la communauté du ressort d'action, sur une proximité englobante plus étroitement liée à la définition d'un contexte. L'« effet de proximité »⁴, qui intègre des facteurs proprement « écologiques » et des facteurs sociaux plus globaux de « proximité », marque très directement les rapports collectifs et la sociabilité en général, il oriente les prises de contact initiales en particulier par la définition des critères de « tri » des voisins ou collègues fréquentables ; mais son impact sur l'amitié construite, établie, est moindre.

4. MAISONNEUVE J. et LAMY L., 1993.

II

Les réseaux personnels

La perspective se déplace ; on envisage maintenant l'ensemble du réseau formé par les relations personnelles de l'individu, quel que soit le contexte d'où elles proviennent. Ce réseau personnel peut être vu comme un autre type de milieu, un environnement relationnel, centré cette fois sur l'individu.

Les relations entretenues par une personne ne fonctionnent pas de façon isolée, mais interagissent en formant un système complexe. L'histoire d'une amitié, par exemple, peut être liée, pour une part, aux autres relations vécues en parallèle par l'individu. L'ensemble de ce système relationnel se situe au croisement de tous les contextes traversés, au carrefour de domaines comme le travail, le voisinage, les loisirs, la famille, et les divers engagements communautaires, dont la combinaison agence la vie sociale.

Ces domaines, bien entendu, sont pour une part articulés entre eux. Leurs interactions apparaissent de façon particulièrement visible au niveau de l'individu. Du matin au soir, dans ses activités et dans ses préoccupations, celui-ci conjugue ses contraintes, ses enjeux et ses désirs, entre ses diverses relations. Il les fait se croiser dans le cours de sa vie. Lorsqu'il invite un collègue à dîner dans sa maison, lui présente sa femme, discute avec lui de politique, vante les avantages de son club de vacances, écoute ses expériences en retour, et l'incite à inscrire son fils au cours de judo de sa fille, l'individu par-

court avec son interlocuteur un certain nombre de domaines sociaux, et construit des ponts entre eux.

Or, il faut bien reconnaître que les sciences sociales, le plus souvent, envisagent séparément ces domaines. Les études localisées traitent rarement des milieux professionnels¹, la sociologie du travail limite son objet à l'entreprise comme milieu fermé, et la participation associative ou la vie familiale sont traitées isolément. Ces milieux ne sont pas mis en correspondance les uns avec les autres, et les relations qui s'y construisent ne sont pas envisagées au-delà des limites du cadre ; on ignore ce que devient le collègue de travail hors de l'entreprise, ce que l'on partage avec lui, ou comment l'insertion professionnelle peut jouer sur l'inscription dans un voisinage, par exemple.

Le réseau individuel introduit un point de vue transversal à ces domaines en ce qu'il collecte les relations issues de chacun d'eux, et qu'il en dessine le système d'ensemble. Les études de réseaux ont ainsi inauguré une dimension tout à fait originale dans le cadre des sciences sociales, en traversant par leur objet même les divisions par sphères, par contextes, par groupes sociaux, par localités aussi.

Le réseau personnel établit par ailleurs une sorte de « niveau intermédiaire » entre l'individu et la société. L'ensemble des liens qu'entretient une personne avec d'autres personnes la rattache à des groupes, à des cercles sociaux, à des collectivités, à des institutions. Son réseau de relations constitue la zone de contact avec la société, il réalise sa socialisation. Il dessine la « surface sociale » de la personne, la forme de l'emprise qu'elle a sur la société, son mode de circulation dans celle-ci. En effet, chacune des relations ouvre sur un « petit monde », un cercle social, et par là inscrit l'individu dans la société globale. Ce réseau prend des formes diverses selon les individus, en fonction de certaines caractéristiques sociales, et signale autant de formes d'intégration sociale. Les analyses de réseaux peuvent s'appliquer à n'importe quel domaine du social. Sont ainsi explorés les effets de la structuration des réseaux sur l'emploi, la santé mentale, la cohésion sociale, le pouvoir électoral, la performance des organisations... La connaissance de la diversité des formes de réseau, et de ses conséquences sur les modes d'insertion sociale, apparaît comme un enjeu important pour la sociologie².

1. Citons, à titre d'exception, l'ouvrage de M. BOZON [1984]. Les travaux de l'Observatoire du changement social rendent compte également d'une tentative de mise en relation des divers domaines de la vie sociale, sur une base locale. Cf. *L'Esprit des lieux* [1986], et l'ensemble des *Archives de l'OCS*.

2. DEGENNE A. et FORSÉ M., 1994.

De façon générale, les études de réseaux se sont très vite concentrées sur l'originalité méthodologique de la démarche, en élaborant des traitements sophistiqués des structures des réseaux. Ces méthodes de formalisation apparaissent comme la partie aujourd'hui la plus connue des analyses de réseaux. Un grand pan des travaux actuels privilégie en effet le traitement mathématique d'ensembles de liaisons.

Il ne faut cependant pas oublier que des anthropologues³ ont conceptualisé et mis en œuvre la notion de réseau, en étroite association avec des descriptions qualitatives approfondies de terrains d'enquêtes. Des psychosociologues⁴ ont étudié les systèmes de liens entre des individus qu'ils ont davantage isolés des contextes. En France, l'analyse de réseaux a été introduite par Claude Flament dans les années soixante⁵.

De façon générale, l'analyse des réseaux consiste à « abstraire » les relations de leur insertion dans les systèmes sociaux : « La notion de réseau telle qu'elle est en usage chez les anthropologues vise à abstraire, à partir d'un système global et pour les besoins de l'analyse, des jeux de relations plus ou moins élaborés⁶. » Cette dissociation entre relations et contextes est constitutive des analyses de réseaux, et ira en se radicalisant. Il s'agit en particulier de pouvoir étudier la structure d'ensemble à partir d'indicateurs construits exclusivement à partir de caractéristiques des réseaux, sans faire appel à des éléments contextuels ou individuels. Certains auteurs posent cependant la question de leur rapport avec les milieux locaux⁷.

L'objet des études de réseaux, tout en restant dominé par les considérations méthodologiques, a évolué depuis les années soixante-dix qui ont marqué leur véritable démarrage. Cet objet a tout d'abord été constitué autour des relations interindividuelles comme unité de base ; il s'agissait de dresser la liste des contacts personnels entretenus par un individu. Mais cette collection isolait arbitrairement les relations les unes des autres. Les chercheurs ont considéré alors de plus en plus le réseau comme un système ; ils ont étudié la structure de celui-ci en tant que réalité douée d'une pertinence globale, dont la signification dépasse la somme des relations. Une perspective structurale⁸ s'affirme, qui privilégie l'ordre des rela-

3. BARNES J., 1954 ; BOTT E., 1971 (1^{re} éd. 1957).

4. MORENO J.L., 1970 (1^{re} éd. 1934).

5. FLAMENT C., 1965.

6. HANNERZ U., 1983, p. 219.

7. FISCHER C., 1982 ; WELLMAN B. et LEIGHTON B., 1981.

8. WELLMAN B., 1988 ; BURT R., 1982 ; DEGENNE A. et FORSÉ M., 1994.

tions entre les parties plutôt que celui d'une liste d'éléments, et établit à tout moment la liaison des parties au tout.

Les chercheurs décrivent les réseaux depuis deux points de vue différents. Certains s'intéressent à la structure de réseaux « totaux », ce qui consiste à recenser l'ensemble des liens existants par rapport à l'ensemble des liens possibles, au sein d'une population strictement délimitée. On mesure la fréquence de certaines configurations de relations par des représentations algébriques en matrices qui permettent de traiter ces données systématiquement sur des effectifs importants. Il est ainsi possible de comparer à grande échelle certaines caractéristiques des réseaux. On mesure leur densité, à savoir la quantité des interconnexions établies : un réseau est dense si un nombre important de ses membres ont des liens entre eux. La multiplicité d'un réseau est sa propension à fonctionner pour plusieurs types de liens à la fois ; cette caractéristique peut être appliquée aussi à une relation, qui est multiplexe si les partenaires partagent des activités diverses (loisirs et entraide par exemple). La cohésion du réseau est indiquée par la proportion de choix mutuels (A qui cite B est aussi cité par B). On repère également l'existence de cliques, à savoir de petits ensembles de personnes fortement connectées entre elles. La position des individus dans ces réseaux se révèle parfois plus significative que les relations précises qu'ils entretiennent, et des classes d'équivalence structurale rassemblent des personnes entretenant des relations similaires avec les autres membres.

Illustrons ces recherches sur les réseaux totaux par un exemple, celui d'une firme d'avocats étudiée par Emmanuel Lazega⁹. Il a envisagé l'ensemble des relations existant entre les 71 professionnels de cette entreprise. L'organisation formelle définit trois principales lignes de clivages : la distinction hiérarchique entre partenaires (copropriétaires de l'entreprise) et associés, la division du travail par spécialités juridiques, et la séparation géographique entre les bureaux situés dans trois villes des États-Unis. Les tensions nées de la crise, la concurrence sur les dossiers et les rivalités internes produisent des tendances à l'éclatement. Emmanuel Lazega, à partir de l'étude des réseaux de collaboration, de conseils et d'« amitié » (il s'agit ici du fait d'entretenir des relations sociales en dehors du travail), montre que se développent des formes d'intégration informelles, qui traversent les frontières formelles et contrebalancent les tendances à la division, à l'atomisation des équipes et à l'émergence de contre-pouvoirs. Il note la présence de cliques transversales, véritables « points

9. LAZEGA E., 1992.

de suture » entre les parties. Les cliques formées sur la base de liens de collaboration traversent les frontières hiérarchiques (elles rassemblent surtout des partenaires et des associés), les cliques fondées sur le conseil enjambent les distances géographiques entre les trois bureaux, alors que les cliques amicales franchissent plutôt les frontières de spécialités. Ces ponts de liens forts et informels contribuent ainsi à l'équilibre de l'entreprise. L'étude des équivalences structurales signale par ailleurs dix ensembles de positions similaires des avocats dans les réseaux, dont l'interdépendance permet là aussi de « dissoudre » les groupes formels, et favorise l'intégration de la firme.

Une telle recherche permet donc de montrer en quoi la structuration des réseaux informels s'articule avec les logiques individuelles et avec l'environnement global de l'ensemble pour établir un équilibre particulier. Dans l'ensemble, les études de réseaux s'attachent surtout aujourd'hui à montrer l'efficacité propre de ces structures sur le comportement des acteurs et sur l'intégration des groupes.

Un autre type d'analyse privilégie le réseau centré sur un individu, c'est-à-dire l'étoile formée par l'ensemble de ses relations personnelles. C'est la perspective développée ici. La méthode de construction des réseaux personnels consiste à proposer, dans les entretiens comme dans les questionnaires, un « générateur de noms ». Il s'agit d'une question susceptible de produire, en réponse, une liste de noms (ou de prénoms) d'individus liés à la personne interrogée. Celle-ci est appelée *ego*, et les membres de son réseau, *alter*. On trouvera par exemple des questions du type : « Quels sont ceux de vos collègues de travail que vous rencontrez à l'extérieur ? » Ou bien : « A qui avez-vous prêté de l'argent dans les deux dernières années ? » Ou : « Avec qui avez-vous déjeuné au cours des trois derniers mois ? » Ou encore : « Qui sont vos meilleurs amis ? » Il est possible également de procéder par inscription d'un emploi du temps, en demandant à la personne interrogée de noter tous les interlocuteurs avec qui elle a discuté au cours de la semaine, comme dans l'enquête « Contacts entre les personnes »¹⁰. On remarque que ces questions sont relativement précises, orientées sur un type de rôle, d'échange ou d'activité, ou sur une qualité particulière du lien. A chaque fois apparaît un réseau différent, y compris pour une même personne, qui cumule de fait divers réseaux emboîtés. Demander en effet à quelqu'un de dresser l'inventaire de l'ensemble

10. Cf. annexe 3.

des gens qu'elle connaît, simplement, produirait une liste interminable, et pourtant incomplète dans la mesure où la mémoire n'y suffirait pas. Un réseau est donc toujours partiel et orienté sur un thème ou une fonction. Il est même généré par chaque question posée. On peut affirmer que, de ce point de vue, un réseau ne préexiste pas à la question qui le produit. Bien sûr, chaque relation existe en elle-même, mais le réseau émerge par l'interrogation qui, à chaque fois, génère une liste particulière, un système spécifique.

Citons ici en exemple l'étude menée par Hugues Lagrange et Sébastien Roché¹¹ en 1987 à Grenoble et à Tullins, une grande et une petite ville. Ils ont cherché à mesurer le lien entre l'expression d'inquiétudes et l'état de l'insertion sociale. La première est mesurée en particulier par un indice de peur personnelle agrégeant trois types d'attitudes : fermer sa porte à clé avant 20 h 30, se sentir en insécurité à domicile et hésiter à sortir seul le soir. Un indice de l'insertion sociale est fourni par la multiplicité du réseau. Les personnes disposant d'un réseau multiplexe, dans lequel un taux important des relations investissent plusieurs sphères à la fois (les six sphères retenues sont ici la famille, les voisins, les collègues, les partenaires associatifs, les partenaires de sortie, les amis), concentrent les liens forts dans des univers relativement restreints et cohésifs. Les personnes construisant un réseau uniplexe, spécialisé par sphère, l'étendront dans un univers plus vaste, différencié, ouvert aux connexions plus lointaines. Les auteurs constatent que plus la multiplicité du réseau est forte, plus l'inquiétude est marquée, à Grenoble. En revanche, à Tullins, la relation est inverse. Ce résultat signifie que, dans la petite ville de Tullins, la concentration du réseau au sein d'un milieu lui-même cohésif limite le sentiment d'insécurité. En revanche, dans une grande ville où les modes d'insertion sont plus diffus et segmentés, il vaut mieux, pour se sentir rassuré, disperser ses liens dans des sphères diverses. Cette étude confirme à la fois l'effet de la structure du réseau personnel sur les attitudes individuelles, et l'impact des contextes et des modes de vie plus englobants sur cet effet lui-même.

Avant d'aborder l'étude des réseaux personnels dans leurs rapports avec la construction de l'amitié, tentons d'explorer les données disponibles sur les caractéristiques globales des réseaux. On verra ainsi quelles sont les grandes tendances dans la construction des réseaux des jeunes et des moins jeunes, des membres des classes

11. LAGRANGE H. et ROCHÉ S., 1987, 1988 ; LAGRANGE H., 1992 ; ROCHÉ S., 1993.

populaires et des classes supérieures, des femmes et des hommes, telles que ces différences ont été révélées par les grandes enquêtes quantitatives abordant ces questions. Ce « cadrage » statistique permet de situer les analyses qui suivent dans une dimension plus vaste.

Réseaux individuels, caractéristiques et diversités

Quelques enquêtes statistiques relativement récentes contribuent à éclairer les variations des modes de sociabilité et des réseaux en fonction de variables sociographiques individuelles. On s'appuie ici principalement sur l'enquête « Loisirs », l'enquête « Emplois du temps » et l'enquête « Contacts entre les personnes », ainsi que sur une enquête menée au États-Unis, le *General Social Survey*¹. Ces enquêtes s'étalent sur près de vingt ans, mais les tendances qu'elles révèlent conservent les mêmes orientations, sauf sur un point qui sera discuté en temps voulu.

Les objectifs de ces enquêtes sont divers. Ne sont retenus ici que les résultats concernant les modes de construction de l'amitié, à savoir la description statistique de l'insertion dans des cercles sociaux et de la participation à des activités collectives, la taille des réseaux, et la proportion de « vrais amis » en leur sein.

L'inscription dans des cercles sociaux est appréhendée dans ces enquêtes surtout sous l'angle de la participation à des activités collectives. Les auteurs sont eux-mêmes conscients des limites d'une approche qui, à partir des activités de loisirs par exemple, tente de rendre compte des pratiques de sociabilité : « Aussi longtemps qu'on ne dispose pas d'indications complémentaires sur les modalités de l'activité, on ne peut donc *a priori* étudier la sociabilité à travers les

1. On trouvera en annexe 3 un résumé des caractéristiques de ces enquêtes.

activités. Cependant, certaines activités peuvent être considérées comme des supports obligés de sociabilité². » Il convient donc de rester prudent dans l'affirmation d'un rapport entre activité pratiquée et relations avec les autres pratiquants. On peut néanmoins confronter ces tendances à s'inscrire dans des activités collectives avec d'autres comportements plus directement liés à la sociabilité. Un indicateur supplémentaire d'investissement dans des cercles sociaux est fourni par une question de l'enquête « Contacts entre les personnes » portant sur la participation à un « groupe d'amis ».

La taille globale des réseaux de relations générés dans ces enquêtes est traitée également, ainsi que leur composition selon les sphères d'origine des liens. On voit varier aussi les types de relations qui les composent, et en particulier la part qu'occupent en leur sein les relations d'amitié.

L'attention est portée sur les principaux facteurs sociaux susceptibles de marquer ces formes de sociabilité, à savoir l'âge et la position dans le cycle de vie, la « classe sociale », et le sexe.

L'influence de l'âge : une longue décroissance

De l'ensemble de ces enquêtes ressort le fait que l'âge constitue la variable la plus marquante pour le volume de sociabilité. La tendance est très nette : au fur et à mesure que l'on avance en âge, la disposition à établir et à maintenir des liens avec autrui diminue. Tant la pratique d'activités impliquant une sociabilité que les sorties entre amis et l'établissement de contacts interpersonnels décroissent avec l'âge.

Les activités de loisirs telles que l'inscription dans un club de sport, les sorties, l'assistance à des spectacles ou le fait d'aller danser subissent une baisse très nette avec l'avancée en âge, tout au long de la vie. Si les activités se renouvellent, dans l'ensemble, le volume global de participation diminue avec l'âge : « Avant 18 ans, les principales sorties sont liées à des activités sportives. Celles-ci sont remplacées, de 18 à 22 ans, par le cinéma, la danse et le café. La fréquence de ces activités chute ensuite rapidement, surtout le cinéma et la danse qui se révèlent être typiques d'un groupe d'âge restreint. Au-delà de 22 ans, le restaurant, le théâtre et les activités de plein air prennent le relais. Cependant, le volume global des contacts sociaux

2. LEMEL Y. et PARADEISE C., 1976, p. 5.

noués à l'occasion de sorties ne cesse de décroître³. » Par exemple, entre 36 et 60 ans, un homme seul va près de trois fois moins au spectacle avec un tiers que dans la période de 18 à 35 ans. Pour une femme seule, le taux de pratique de cette activité est divisé par quatre dans le même temps, et pour les personnes vivant en couple, par deux⁴. La moitié des personnes âgées de 18 à 25 ans considèrent qu'elles ne font partie d'aucun groupe d'amis ou de copains, proportion qui atteint 69 % entre 30 et 39 ans, et plus de 80 % après soixante ans⁵. Alors que les adultes sont 20 % à ne jamais recevoir d'amis, seulement 11 % des jeunes de moins de 25 ans sont dans ce cas, et 46 % d'entre eux en reçoivent au moins une fois par semaine⁶. Dans une journée, le taux de pratique de la conversation passe de 58 % avant 24 ans à 49 % à 40 ans et 46 % à 60 ans. Le temps que l'on y consacre en moyenne par jour chute de 32 minutes pour les 20-24 ans à 19 minutes pour les 40-44 ans⁷.

La quantité de personnes avec qui l'on est en contact chute également avec l'âge, moins rapidement cependant que les pratiques de sociabilité collective. Le nombre d'interlocuteurs en une semaine d'un homme actif passe de 18,5 avant 30 ans à 15,2 après 60 ans. Pour une femme active, il passe aux mêmes âges de 20,9 à 12,9⁸. L'inscription dans des cercles sociaux se révèle donc plus sensible à l'avancée en âge proprement dite que la taille des réseaux. Celle-ci, en effet, diminue moins vite. La désignation de relations personnelles et d'amis résiste un temps au déclin de la sociabilité ; elle survit en particulier au délitement des cercles sociaux d'origine, qui eux, en revanche, se ressentent plus directement de l'avancée en âge.

La taille du réseau ne préjuge pas de la fréquentation des personnes : on peut citer comme amis ou comme confidents des personnes que l'on ne voit presque plus. La fréquence des rencontres décline ainsi très fortement avec l'âge, davantage que le nombre de personnes rencontrées. L'enquête *General Social Survey*⁹, menée aux États-Unis, conclut aussi à la baisse de la fréquentation du réseau au fur et à mesure de l'avancée en âge. Le nombre de « partenaires de

3. CHOQUET O., 1988, p. 24.

4. *Ibid.*, p. 23.

5. Source : enquête « Contacts entre les personnes », 1982-1983, INSEE-INED ; données mises à disposition par le LASMAS-IdL, CNRS, dans le cadre de la convention INSEE-CNRS. Je remercie Lise Mounier, qui a trié et mis en forme ces données à ma demande.

6. MARC G., 1989, p. 64.

7. GRIMLER G. et ROY C., 1991.

8. HÉRAN F., 1988, p. 8.

9. Cf. annexe 3.

discussions de questions importantes » qui sont rencontrés tous les jours est le plus élevé vers 20 ans, il se stabilise autour de la trentaine et entame une forte chute à partir de 40 ans, déclin qui se poursuit jusqu'à la fin de la vie¹⁰.

L'influence de l'âge dépasse celle des autres facteurs : « On observe qu'à même niveau de diplôme ou de revenu, l'âge entraîne des écarts plus forts de volume de sociabilité, que ceux déterminés par le revenu ou le diplôme à âge égal¹¹. »

Age et cycle de vie, les seuils cruciaux

L'âge doit être mis en rapport avec les étapes du cycle de vie (principalement, le mariage et la naissance des premiers enfants) qui en marquent le déroulement. Le fait de vivre seul ou en famille est parfois plus déterminant en effet que l'âge en lui-même.

Ainsi, un homme âgé de 18 à 35 ans sort en compagnie d'un tiers en moyenne 212 fois par an ; lorsque cet homme vieillit (en restant célibataire), ce nombre passe à 131 ; s'il se marie, il ne sort plus que 58 fois par an avant 35 ans, 36 fois par an entre 36 et 60 ans¹². La chute est donc bien plus rapide à la suite du mariage qu'en raison de l'âge simplement, même si ces deux facteurs interviennent dans le même sens.

Autre exemple, si la pratique de la danse décroît très nettement avec l'âge (elle passe, pour les hommes actifs, de 58 % de pratiquants à moins de 22 ans, à 37,2 % entre 22 et 30 ans, à 32,6 % entre 30 et 40 ans, à 12,5 % entre 40 et 50 ans, pour finir autour de 5 % après 50 ans), le mariage marque un seuil plus brutal (44,2 % des hommes actifs célibataires la pratiquent, contre 15,6 % des hommes actifs mariés)¹³.

Il convient donc de tenir compte autant du passage de ces seuils que du déroulement linéaire du vieillissement. Ces deux aspects sont bien sûr liés entre eux. Ils jouent le plus souvent dans le même sens, mais il serait cependant abusif de les confondre totalement, ou de n'en considérer qu'un seul ; leurs effets sont distincts, et doivent être distingués. Si l'âge déroule assez régulièrement une tendance à réduire la sociabilité, certaines étapes du cycle de vie peuvent en infléchir la pente : « Des hommes de même âge mais de situations

10. BURF R.S., 1990.

11. FORSÉ M., 1991, p. 257. Cf. également LEMEL Y. et PARADEISE C., 1976, p. 232.

12. CHOQUET O., 1988.

13. LEMEL Y. et PARADEISE C., 1976, p. 30. Il s'agit des pratiques de danse tant chez soi ou chez des amis que dans des lieux publics (bal, boîte de nuit...).

matrimoniales différentes n'auront pas le même comportement : pour les célibataires, la décroissance générale des activités de sociabilité avec l'âge est accompagnée d'un maintien relatif des activités "extérieures" tandis que les hommes mariés abandonnent rapidement ces activités¹⁴. »

Le mariage, ou en tout cas l'installation en couple, marque bien un seuil crucial dans l'évolution de la sociabilité. Ainsi, les conversations avec des amis atteignent leur niveau maximal entre la fin du lycée, d'un côté, et le départ de la famille d'origine et l'entrée dans la vie professionnelle, de l'autre. Mais c'est l'installation conjugale qui marque le plus nettement la fin de cette période. La mise en couple correspond à une chute très importante de l'ensemble des activités pratiquées en compagnie d'amis : « Si l'on s'en tient à cet indicateur [le temps passé avec les amis], on peut dire que la jeunesse se termine avec la formation d'un couple. A ce niveau, en effet, le temps passé avec des amis connaît un effondrement impressionnant, compensé par la croissance tout aussi spectaculaire des relations à l'intérieur du nouveau ménage qui s'est constitué¹⁵. » Il semblerait par ailleurs qu'un célibat tardif ou un divorce rapproche des comportements typiques de la jeunesse, retarde le vieillissement, en tout cas en ce qui concerne ces modes de sociabilité. Les célibataires sont très nettement moins nombreux que les autres à déclarer n'appartenir à aucun groupe d'amis¹⁶. Ils pratiquent davantage cette sociabilité collective, qui est freinée en revanche dès la mise en couple.

Alors que la taille du réseau « résiste » un peu mieux, les étapes du cycle de vie interviennent très fortement sur la fréquentation des amis. Le mariage marque là aussi un seuil important, mais l'effet de la naissance du premier enfant est encore plus net. Ces deux étapes induisent chacune une chute très brutale de la fréquentation de ceux qui restent pendant un temps désignés comme amis. La précision est apportée d'ailleurs par ces enquêtes : la chute de la part des amis est en fait due à une chute de leur fréquentation : celle-ci « tombe » plus tôt et plus vite que le nombre des « amis », qui bénéficie d'une sorte d'inertie : « Quand on s'enquiert du nombre des "amis", sans demander à quel rythme ils sont fréquentés ni passer par le cadre contraignant du carnet, on obtient des chiffres plus généreux, qui ne chutent pas avec l'âge. Les personnes les plus âgées déclarent spon-

14. *Ibid.*, p. 237.

15. GALLAND O., 1991, p. 213.

16. Source : enquête « Contacts entre les personnes ».

tanément avoir autant d'amis que les plus jeunes (près de trois), car elles continuent d'y inclure des relations anciennes qu'elles ne peuvent plus guère fréquenter¹⁷. »

Extérieur, intérieur

Cette évolution au cours de la vie, qui voit décroître globalement le volume de la sociabilité avec l'âge, nous indique également une succession par étapes de différents modes de sociabilité. Ceux-ci marquent tant les formes de rencontre que les types de partenaires.

Certains auteurs distinguent ainsi la sociabilité « externe », qui se déroule hors du foyer (sorties diverses), de la sociabilité « interne », davantage tournée vers celui-ci (invitations chez soi). La décroissance globale du niveau de sociabilité en fonction de l'âge et du cycle de vie s'accompagnerait d'un glissement de la sociabilité externe vers la sociabilité interne : « L'analyse des différentes variables de sociabilité montre que le rapport entre sociabilité "interne" et sociabilité "externe", pour un individu ou une classe d'individus, ne se fait pas au hasard mais dépend, en première instance, de la situation matrimoniale, de la présence d'enfants, de leur âge, bref du "cycle de vie". [...] Il existe un glissement de la sociabilité "externe" vers celle axée sur le monde du foyer, glissement accompagné d'ailleurs d'une diminution générale du niveau de sociabilité¹⁸. »

Cette distinction entre activités externes et internes (ou publiques et privées, selon les auteurs) introduit une variation dans les effets de l'âge. On note ainsi « une différence entre les taux d'évolution par âge des activités publiques — qui décroissent régulièrement avec l'âge, plus ou moins brusquement selon la catégorie sociale — et les activités privées — dont la croissance initiale avec l'âge fait place à une décroissance à partir d'un âge variable avec la catégorie sociale¹⁹. » Les réceptions et invitations (activités privées) croissent en effet au début de l'âge adulte, lorsque le jeune couple se met en ménage, et décroissent ensuite, alors que les activités publiques (sorties, danse...) chutent dès 22 ans. La naissance des enfants modifie également très nettement la répartition entre les sorties et les réceptions chez soi.

17. HÉRAN F., 1988, p. 9.

18. FORSÉ M., 1981, p. 46-47.

19. PARADEISE C., 1980, p. 579.

Au niveau des relations interpersonnelles, François Héran situe plus précisément cette évolution de la sociabilité en fonction du type de relation et de partenaire : « En même temps qu'il se rétrécit avec l'âge, le réseau de relations se restructure. Trois étapes viennent scander la sociabilité des adultes : la jeunesse est le temps privilégié des amitiés, la maturité celui des relations de travail, la vieillesse, celui des relations de parenté²⁰. » Ces données confirmeraient l'hypothèse d'un « âge » de l'amitié, en tout cas des contacts avec les amis : « Avant trente ans, pour les hommes comme pour les femmes, les amis représentent plus du tiers des interlocuteurs et 40 % des contacts. Dix ans plus tard, leur importance est presque deux fois moindre et, par la suite, leur nombre ne fait que stagner. On n'accumule pas les amis au cours de l'existence : au mieux, ils se renouvellent ; au pis, ils se perdent²¹. » On parle ainsi en une semaine à près de 5 amis en moyenne, alors qu'après 60 ans ce chiffre est de 4 pour les hommes et 3 pour les femmes. Lorsqu'on va au café, c'est avant tout dans l'objectif de rencontres amicales pour 70 % des jeunes de moins de 25 ans, et pour 45 % des personnes plus âgées. La différence en termes de nombre d'amis n'est pas considérable, et c'est en fait surtout le niveau de fréquentation qui est plus élevé pour les jeunes. Ceux-ci, s'ils comptent en nombre absolu plus d'amis que leurs aînés, ont aussi davantage de copains et de relations personnelles non amicales dans leur réseau, qui équilibrent la proportion. Celle-ci devient ainsi relativement plus importante après 40 ans.

Le mariage constitue, là aussi, un seuil : les célibataires ont davantage d'amis, au sein de leur réseau de discussion, que les personnes mariées.

En ce qui concerne les deux autres « périodes » de la sociabilité isolées par François Héran, on note que les relations avec des collègues, en particulier pour les hommes, connaissent un « pic » vers 40 ans, avant de décliner elles aussi.

Quant aux relations avec la famille, plus que de s'accroître véritablement aux âges élevés, elles maintiennent un volume stable tout en subissant des modifications qualitatives (passant des ascendants et collatéraux aux descendants). Mais c'est avant tout la diminution générale du réseau qui leur confère, lors de la vieillesse, un poids

20. HÉRAN F., 1988, p. 9.

21. *Ibid.*

relatif : « Comparées aux autres secteurs de la sociabilité, les relations de parenté sont plus stables dans le temps. Le nombre des parents fréquentés en une semaine est remarquablement constant tout au long du cycle de vie : trois ou quatre pour les hommes, quatre ou cinq pour les femmes. Dans un réseau de sociabilité qui ne cesse de se rétrécir avec l'âge, ce simple maintien suffit à leur conférer rapidement un poids considérable²². »

La position dans le cycle de vie pèse là aussi, en particulier sur la fréquence des rencontres avec les membres de la parenté. Le mariage et, surtout, la naissance d'un enfant raffermissent les liens familiaux, et la constitution d'une nouvelle cellule familiale correspond à un resserrement des relations avec les parents²³. Elle modifie les modes de fréquentation ainsi que le contenu des investissements relationnels. Avec la naissance d'enfants sont mobilisés non seulement le noyau parental, mais aussi toute la famille : parents, frères et sœurs, oncles, tantes et cousins vont alors se rapprocher du couple procréateur, et la sociabilité de l'ensemble du groupe familial se verra ainsi renforcée. Les membres de la famille plus ou moins perdus de vue retrouvent des rapports avec les jeunes parents. La lignée féminine en particulier (mère, sœurs) se mobilise autour de fonctions d'entraide, mais va également resserrer, voire renouveler, des liens affectifs. Le réseau familial est donc marqué, mais d'une autre façon que le réseau amical, par l'avancée en âge et les étapes du cycle de vie.

Associations et voisinage, des évolutions différentes

S'il est clair que l'effet de l'âge tend globalement à produire un déclin de la sociabilité, il convient de distinguer les activités qui ne suivent pas cette tendance. Il s'agit de la participation aux associations (s'inscrivant dans la loi de 1901) et des relations de voisinage.

Pour les premières, les enquêtes statistiques montrent que l'inscription dans des associations croît assez régulièrement avec l'âge. Mais il faut distinguer très vite inscription formelle et participation active (qui, elle, décroît avec l'âge), ainsi que les catégories d'associations, qui sont extrêmement diverses. Ces catégories sont elles aussi réparties en fonction des étapes de la vie : « Les jeunes et les vieux n'adhèrent pas aux mêmes types d'association : si les jeunes se retrouvent dans des associations sportives, les personnes d'âge

22. *Ibid.*, p. 11. Cf. aussi HÉRAN F., 1990.

23. FORSÉ M., 1981, p. 40.

moyen adhérent davantage à des associations professionnelles, culturelles ou familiales et les plus âgées à des associations religieuses²⁴. » Il conviendrait donc d'envisager plus finement les types d'associations d'une part, mais aussi le rapport entre participation aux associations et sociabilité associative, rapport qui est loin d'être simple²⁵. La participation associative ne peut fonctionner comme un indicateur « aveugle » de sociabilité dans la mesure où l'inscription peut être tout à fait formelle ou purement fonctionnelle. Inversement, il est possible de s'investir dans une grande quantité d'activités et de cercles sociaux, sans jamais adhérer officiellement à une association. Il serait donc abusif de déclarer que cette inscription s'assimile à un signe direct de propension à la sociabilité.

Les relations de voisinage apparaissant dans l'ensemble du réseau restent très dépendantes des types d'habitat (rural/urbain, individuel/collectif) ; on note cependant une tendance générale à une intensification avec l'âge, en particulier aux âges élevés. Les jeunes sont les plus coupés de leurs voisins ; même si, ensuite, la présence d'enfants jeunes multiplie les contacts, la sociabilité de voisinage ne prend toute son ampleur qu'à la cinquantaine²⁶. Cette tendance révèle des profils bien différenciés selon les catégories socio-professionnelles. Nous avons vu par ailleurs qu'elle est très étroitement liée aux contextes relationnels, aux possibilités offertes par les milieux résidentiels. Ces données contextuelles infléchissent tellement l'impact des facteurs individuels qu'il est difficile en ce domaine de se contenter de considérations globales sur la sociabilité de voisinage.

En résumé, si, dans l'ensemble, la sociabilité décline bien avec l'âge, la chute la plus nette porte sur la participation à des cercles sociaux. La part du réseau constituée par les simples relations de connaissance et les copains y est également sensible en termes de volume. Les amitiés sont moins malmenées par l'âge, sauf en ce qui concerne la fréquence des rencontres. Ces relations amicales débütent effectivement surtout dans les jeunes années, mais ne disparaissent pas très rapidement ensuite, dans la mesure où elles perdurent au moins dans les désignations. Le passage des étapes du cycle de vie, en particulier le mariage et la présence d'enfants, joue essentiellement sur les niveaux de fréquentation, tant des cercles sociaux que

24. *Ibid.*, p. 46.

25. HÉRAN F., 1988.

26. HÉRAN F., 1987.

des relations personnelles et des amis ; ces seuils touchent relativement moins la taille et la composition du réseau.

Les classes sociales et le cumul des inégalités

Les pratiques de sociabilité varient également en fonction de la catégorie socio-professionnelle et du diplôme. Les enquêtes quantitatives s'accordent sur le fait que, globalement, la sociabilité croît avec le niveau social. Dans l'ensemble, la participation à des activités collectives, la taille des réseaux, la fréquentation des partenaires et la part des amis sont d'autant plus importantes que l'on s'élève dans la hiérarchie sociale : « Sur la carte de la sociabilité, les diverses catégories socio-professionnelles se hiérarchisent avec une singulière netteté, quel que soit le sexe. De plus, une analyse séparée de la situation dans les grands groupes d'âge montre que cette hiérarchie se maintient à tout âge. Ce que l'on savait déjà de la participation au monde associatif vaut en fin de compte pour l'ensemble de la sociabilité : elle se distribue dans l'espace social comme une pratique culturelle. Certes, elle est corrélée positivement avec le revenu, mais plus encore avec le diplôme ; c'est dans les fractions intellectuelles des classes supérieures que la sociabilité atteint ses plus hauts sommets²⁷. »

Les conditions d'exercice du métier et les milieux de travail ne suffisent pas à expliquer cette plus ou moins grande propension à la sociabilité. En effet, les relations de travail ne sont pas les seules à subir ces effets du statut socio-professionnel. Si on les soustrait au réseau, la hiérarchie sociale des comportements se maintient dans les moindres détails²⁸.

Plus précisément, la tendance à s'inscrire dans des activités collectives croît avec le diplôme et le revenu²⁹. Les sorties le soir, la consommation de spectacles, les réceptions chez soi, les relations de voisinage, l'exercice du sport et l'engagement associatif sont des pratiques qui dans l'ensemble augmentent avec le statut social. Les deux dernières sont, bien sûr, à reconsidérer dans le détail, mais suivent globalement la tendance. Seule la fréquentation du café, pratique plus populaire, suit une pente inverse³⁰.

27. HÉRAN F., 1988, p. 17.

28. *Ibid.*

29. LEMEL Y. et PARADEISE C., 1976 ; GRIMLER G. et ROY C., 1991.

30. BOZON M., 1982.

Le réseau de relations personnelles est affecté, tant dans sa composition que dans sa taille, par le statut socio-professionnel et le diplôme. Là encore, les variations vont dans le sens d'une sociabilité à la fois plus large et plus intense pour les classes supérieures diplômées. Selon Claude Fischer, celles-ci cumulent une plus grande activité de sociabilité, des réseaux plus vastes, ont conjointement le maximum de relations de camaraderie et de liens intimes, et étendent aussi leurs réseaux sur une plus large étendue spatiale³¹. Les enquêtes françaises comme américaines mettent en lumière ce résultat, tout en montrant que le niveau de diplôme produit un effet supérieur à celui du niveau de revenus³². À l'intérieur d'un même groupe professionnel, les écarts sont importants entre diplômés et non-diplômés³³. Les non-diplômés forment par exemple la plus grande part de ceux qui considèrent n'appartenir à aucun groupe d'amis.

Les classes détentrices du plus fort capital culturel concentrent en particulier les plus vastes réseaux : « Un des aspects de la corrélation entre sociabilité et capital culturel est le fait que les plus fortes concentrations de relations s'observent dans des groupes sociaux numériquement très restreints. L'examen des carnets est éloquent : professions libérales, professeurs, artistes, fonctionnaires du cadre A, instituteurs et travailleurs sociaux ne représentent, réunis, que 10 % de la population active masculine, mais rassemblent 34 % de ses relations d'amitié ou 35 % de ses relations de travail, et "seulement" 24 % de ses relations de parenté et 23 % de ses relations de voisinage. La situation des ouvriers est inverse : 35 % des hommes actifs sont ouvriers qualifiés ou non qualifiés, ce qui en fait de loin le groupe social le plus nombreux, mais on ne peut leur imputer que 17 % des relations amicales attestées dans la population active, 15 % des relations de travail, 15 % des relations de voisinage³⁴. »

Diversité des liens, ouverture des réseaux

Les classes fortement scolarisées disposent de réseaux plus vastes, mais aussi plus variés et plus dispersés, plus étalés. Leurs membres discutent au cours d'une semaine avec davantage de personnes n'appartenant pas à leur entourage immédiat. S'opposent ainsi leurs

31. FISCHER C., 1982.

32. LAUMANN E.O., 1973 ; VERBRUGGE L.M., 1977.

33. HÉRAN F., 1988.

34. *Ibid.*, p. 21.

réseaux « lâches (mais diversifiés et de longue portée) » à la sociabilité des ouvriers, « étroite » et « dense » (ce qui veut dire aussi répétitive)³⁵ ». Cette différence est tout à fait cruciale, dans la mesure où l'on a constaté une « efficacité » différentielle de ces deux types de réseaux : les « liens faibles » éparpillés ouvrent bien plus largement la possibilité de contacts « productifs » car pourvoyeurs d'informations nouvelles, et les « liens forts » restent plus pauvres en potentiel social du fait de leur redondance³⁶. La densité du réseau est l'un des indicateurs de cette redondance, et toutes les enquêtes concluent à sa diminution avec l'élévation du niveau social : les amis des diplômés se connaissent moins entre eux que ceux des non-diplômés. On constate alors une cumulativité des facteurs favorisant cette « fermeture », cette redondance des réseaux dans les classes populaires : l'homogénéité sociale des quartiers populaires, la stabilité spatiale de leurs habitants et le non-renouvellement des relations, la faiblesse des ressources liées à celles-ci..., tous ces facteurs forment un système qui maintient la densité, l'homogénéité, la relative fermeture des réseaux dans les classes populaires³⁷. Ceux des classes moyennes et supérieures sont par contraste nettement plus « ouverts » et plus « riches ». Là encore, « le capital va au capital³⁸ ». Tant les enquêtes françaises que le *General Social Survey* américain concluent à cette redondance de la sociabilité des classes populaires, qui se manifeste également par une répétitivité des contacts avec les mêmes personnes. En particulier, les rencontres peu fréquentes avec des personnes variées sont plutôt rares dans ces milieux. C'est surtout le nombre de ces partenaires rencontrés peu fréquemment (une fois par mois, par exemple) qui croît avec le niveau d'éducation. Le « noyau » des contacts répétitifs, quotidiens, y est moins sensible. Dans les classes populaires on se limite souvent à ces contacts redondants, alors que dans les classes supérieures on leur ajoute des liens plus variés. Les membres des classes populaires rencontrent ainsi moins de personnes et ont moins d'amis, mais la fréquence des contacts avec eux est bien plus élevée que dans les autres classes.

35. HÉRAN F., 1990, p. 5.

36. GRANOVETTER M.S., 1973, 1974, 1982.

37. BOIT E., 1971 (1^{re} éd. 1957), p. 112.

38. HÉRAN F., 1988.

Certes, les classes supérieures établissent davantage de contacts diversifiés et de « liens faibles », mais elles savent également approfondir ces relations et s'en faire des amis : « Leur vie active inclut une part souvent importante de sociabilité professionnelle, prolongée et affermie hors de la vie de travail, des relations amicales dont une manifestation courante est l'échange de réceptions. Du même coup, l'univers des relations (le groupe des "amis et relations") est beaucoup plus vaste et différencié dans les classes moyennes et supérieures que dans le monde ouvrier³⁹. »

Ces classes « gagnent » donc sur tous les tableaux : elles ont davantage de liens faibles, mais davantage également de liens renforcés, et davantage d'amis, de relations électives non limitées à un milieu ou un cadre d'inscription. En particulier, en cas de besoin, elles se reposent plutôt sur les amis que sur la famille, et surtout sur ceux qui sont « seulement » des amis (*just friends*), à savoir qui ne s'inscrivent pas dans un autre rôle dominant⁴⁰. Cette catégorie des *just friends* est importante en ce qu'elle traduit bien la notion d'électivité relationnelle, qui implique une grande liberté de choix. Elle peut être opposée à l'importance de la part des relations « héritées », des parents en particulier, dans les réseaux ouvriers, importance dont rend compte l'ensemble des enquêtes. Là aussi, comme pour l'âge, tout est question de proportion : c'est le nombre des amis qui, augmentant plus nettement avec le niveau d'éducation, fait baisser relativement la part des parents dans le réseau⁴¹. Par exemple, les ouvriers recherchent un avis en cas de problème personnel auprès de la famille pour 58 % d'entre eux, auprès des amis à 39 %, alors que les employés s'adressent à la famille à 33 %, aux amis à 67 %, et les classes supérieures à la famille à 34 %, aux amis à 64 %⁴². Cela renvoie également à des différences dans les modes de fréquentation, plus assidue chez les classes populaires, ainsi qu'à des divergences dans les conceptions des rapports familiaux⁴³. Là aussi, divers facteurs renforcent conjointement l'immersion des membres des classes populaires dans un *familistic world*⁴⁴. Si les membres des

39. *Ibid.*, p. 581.

40. FISCHER C., 1982, p. 252.

41. MARSDEN P.V., 1987.

42. WILLMOTT P., 1987, p. 53.

43. PITROU A., 1978. Elle distingue également divers modèles d'investissement dans la famille en rapport aux investissements dans la carrière pour les employés (PITROU A. *et al.*, 1983).

44. FISCHER C.S., 1982, p. 85.

classes supérieures diplômées ne manquent pas pour autant de relations familiales, leurs types d'activités et d'investissements relationnels ne sont pas aussi généralisés que pour les classes populaires, et, surtout, ils ne s'y limitent pas. Ils sont là aussi plus sélectifs, y compris avec la famille.

Age et classe sociale : une « inégale sensibilité au vieillissement »

Deux facteurs jouent donc fortement sur la participation aux cercles sociaux, sur la taille des réseaux et sur leur composition : l'âge (combiné avec le cycle de vie) et la classe sociale (statut professionnel et niveau de diplôme en particulier). Il convient de s'interroger sur leur mode d'articulation.

Nous l'avons vu, la quasi-totalité des pratiques de sociabilité décroissent avec l'âge. Mais ce déclin ne suit pas la même pente selon les classes sociales. Les sorties, les réceptions et invitations, la pratique de la danse sont d'autant plus sensibles à l'âge que la classe sociale est basse⁴⁵, le déclin étant plus lent lorsqu'on s'élève dans l'échelle sociale : « Les pratiques de sociabilité décroissent d'autant plus fortement avec l'âge, et se reconvertissent d'autant plus rapidement des lieux publics aux lieux privés, que le revenu et le diplôme sont bas⁴⁶. »

Les auteurs ayant travaillé sur ces enquêtes s'accordent sur la prééminence des variations en fonction de l'âge et du cycle de vie, la catégorie socio-professionnelle venant ensuite infléchir cette tendance : « En fin de compte, si une multitude de facteurs pèsent sur la sociabilité, il semble que le facteur cycle de vie ait un poids déterminant. Les facteurs démographiques tels que âge, état matrimonial et présence d'enfants (qui permettent de cerner les étapes du cycle de vie) auraient donc un rôle explicatif primaire alors que des variables plus spécifiquement culturelles ou socio-économiques viendraient ensuite interférer sur les grandes tendances dégagées et opérer des décalages qui peuvent être sensibles⁴⁷. » L'âge induit les plus fortes variations, sans modifier l'effet d'autres facteurs : « Cette mutation [en fonction de l'âge] ne bouleverse pas la hiérarchie quant au volume global des relations. Ce volume décroît significativement avec l'âge mais les classes supérieures ont toujours, quelle que soit l'étape du cycle de vie, une sociabilité plus importante que les classes

45. LEMEL Y. et PARADEISE C., 1976, p. 30-43.

46. PARADEISE C., 1980, p. 596.

47. FORSÉ M., 1981, p. 48.

moyennes et ces dernières se maintiennent également à tous les âges au-dessus des milieux plus modestes. En somme, le mode de sociabilité change avec l'âge, mais un statut social élevé peut limiter la décroissance de la sociabilité externe⁴⁸. »

Il en ressort en dernière instance une « inégale sensibilité au vieillissement » en fonction de la classe sociale⁴⁹.

Le sexe, un impact relatif

Les différences liées au sexe sont à la fois moins importantes, et plus complexes, plus subtiles. Les effets en sont aussi le plus souvent indirects : le sexe modifie plutôt la courbe de l'influence d'un autre facteur, comme le cycle de vie, que les pratiques de sociabilité directement.

Une sociabilité féminine plus vulnérable

Pour la participation à des activités collectives, les femmes actives sont plus sensibles que les hommes aux niveaux de diplôme et de revenu ; c'est-à-dire que, par exemple, leurs pratiques de sorties et de danse croissent plus vite que pour les hommes avec le diplôme et le revenu. Elles sont également plus sensibles à l'impact de l'âge et de la position dans le cycle de vie : la chute est plus rapide pour les activités extérieures. Ainsi, avant 30 ans, les femmes passent moins de temps en repas hors du domicile que leur mari, et cet écart se creuse encore avec l'âge⁵⁰. Les femmes sont cependant moins sensibles au mariage que les hommes pour les réceptions. Ces derniers « attendent » le mariage pour recevoir chez eux, alors que les femmes reçoivent au moins autant lorsqu'elles sont célibataires. Cette différence se creuse encore au sein des classes populaires⁵¹. Question, sans doute, d'inégalité culturelle dans la distribution des compétences... D'autre part, l'avancée en âge et le mariage accroissent moins que pour les hommes leur intégration dans des associations. De façon générale d'ailleurs, elles s'y inscrivent moins, de même qu'elles pratiquent moins le sport⁵².

La taille des réseaux des femmes est légèrement moindre que celle

48. FORSÉ M., 1991, p. 257.

49. PARADEISE C., 1980, p. 596 ; HÉRAN F., 1987, p. 54.

50. Source : GRIMLER G. et ROY C., 1991.

51. LEMEL Y. et PARADEISE C., 1976.

52. *Ibid.*

des réseaux des hommes. En une semaine, les femmes discutent avec 17,2 interlocuteurs, les hommes avec 17,7 ; l'écart n'est pas énorme. L'activité professionnelle des femmes n'induit pas de différenciation radicale dans le volume de relations : « On observe bien à cette occasion une extension du réseau, mais de faible ampleur, car l'arrivée des collègues est en partie compensée par une moindre fréquentation des parents, du voisinage et des commerçants. Si la sociabilité des femmes actives est plus développée que celle des inactives, elle reste en deçà de celle des hommes actifs. Ces positions respectives se maintiennent quelle que soit la charge familiale⁵³. » Dans le même temps, les hommes actifs voient la taille de leur réseau culminer nettement vers 30-40 ans, en raison de la part dominante des liens professionnels. De façon générale, hommes et femmes ne mettent donc pas également à profit l'insertion dans un milieu de travail.

Des « domaines », ou bien des « manières » ?

Les enquêtes statistiques américaines concluent généralement à une faible influence du sexe sur la structure des réseaux, sauf sur la proportion de parents dans le réseau, qui est plus importante chez les femmes. La composition des réseaux et leur répartition dans les diverses sphères sociales demeurent pourtant, selon certaines enquêtes, un point où les sexes se distinguent : « Hommes et femmes tendent à se répartir le travail d'entretien des relations selon la division traditionnelle des rôles. Aux femmes les domaines qui touchent de près ou de loin à la vie du foyer : voisinage, commerce ou services, parenté. Aux hommes les relations électives ou les rapports avec le monde extérieur : amitiés, relations de travail, vie associative⁵⁴. »

La prépondérance féminine envers les relations avec la parenté se maintient à tout âge, et se trouve attestée par tous les travaux. Quel que soit le niveau social, les femmes dominent toujours les hommes sur cette question, mais l'écart est encore plus net dans les classes populaires. De façon générale, les liens familiaux sont le plus souvent entretenus par les femmes, à travers les femmes, et pour les deux sexes, avec la mère. Dans des travaux anglo-saxons, les mères sont ainsi qualifiées de *connecting relatives*⁵⁵, ou de *kin-keepers*⁵⁶. De

53. HÉRAN F., 1988, p. 20.

54. *Ibid.*, p. 7.

55. BOTT E., 1971.

56. FIRTH R., HUBERT J. et FORGE A., 1969.

nombreux auteurs font également état de la prégnance des « lignées » féminines, les relations mère-fille constituant le noyau dur des liens familiaux. Les rapports entre une femme et sa belle-mère sont même plus fréquents que ceux qui rapprochent le fils et sa mère ; bien qu'ils soient parfois conflictuels, c'est la femme souvent qui « entretient » la relation⁵⁷.

Il convient cependant de rester prudent quant à ces différences entre hommes et femmes. L'écart diminue au fil des enquêtes, et une évolution historique est très certainement amorcée, liée en particulier à l'augmentation massive du travail des femmes et à l'évolution culturelle qui l'accompagne. Les enquêtes qualitatives ne confirment d'ailleurs pas ces « spécialisations » des femmes. On constate plutôt aujourd'hui que les femmes actives s'engagent tout autant que les hommes dans des relations à base professionnelle. Pour les relations familiales, on trouve aussi des femmes qui « négligent » leur parenté même si celle-ci est accessible. Cependant, les hommes voient leurs parents généralement, sinon exclusivement, avec leur épouse, alors que les femmes entretiennent des relations avec leur famille indépendamment de leur mari. Elles pratiquent en particulier beaucoup les visites informelles au quotidien, les courses en compagnie de leur mère ou de leur sœur... C'est donc davantage sur les modes de rencontre que sur le nombre des parents fréquentés que résiderait la différence.

Le sexe semble donc, au vu de ces résultats, instituer un clivage plus net sur les modes de fréquentation, en particulier de la famille, que sur la composition des réseaux par domaines relationnels.

La question de la part des amitiés dans le réseau en fonction du sexe est relativement complexe. Il ressort des enquêtes statistiques que les femmes ont moins de relations dans l'ensemble, mais aussi moins de relations d'amitié, en nombre absolu, que les hommes. Et encore, ce résultat même est controversé ; selon les enquêtes, on peut trouver des conclusions tout à fait contradictoires sur le nombre comparé d'amis selon le sexe⁵⁸. Selon Claude Fischer, les hommes ont davantage d'amis que les femmes lorsqu'ils sont jeunes mariés, mais l'inverse est vrai plus tard. Les femmes en moyenne discutent en une semaine avec 3 amis, les hommes avec 3,3 amis⁵⁹, ce qui, là encore, ne constitue pas une différence considérable. L'écart

57. BOTT E., 1971 ; YOUNG M. et WILLMOTT P., 1983 ; WILLMOTT P., 1987 ; PITROU A., 1978.

58. DICKENS W.J. et PERLMAN D., 1981 ; FISCHER C.S., 1982.

59. HÉRAN F., 1988.

entre hommes et femmes pour les relations d'amitié et de travail est en fait moindre avant 30 ans, ne se creuse qu'après, et cela d'autant plus que celles-ci sont jeunes mères et de classe populaire.

Mais si l'on rapporte la part des relations d'amitié à l'ensemble du réseau, on voit qu'elle est plus importante pour les femmes, qui favorisent, relativement, ce type de relation intense. Les hommes ont une sociabilité plus extensive et orientée sur des activités, et s'ils comptent davantage d'amis, ceux-ci représentent une part moindre de leur réseau.

Bien entendu, on peut relativiser ces différences en faisant état d'une possible divergence entre hommes et femmes sur la propension à qualifier des personnes d'amis, et sur les attitudes envers l'amitié. Pour certains auteurs, les différences sont ainsi plus qualitatives que quantitatives. Les femmes sont davantage tournées vers l'intimité, l'affectif, la confiance, les hommes vers le partage d'activités⁶⁰. L'étude des définitions de l'amitié, présentée plus haut, ne contredit pas cette tendance, même si les différences liées au sexe ne sont pas très amples. Les conditions sociales, structurelles et culturelles, contribueraient pour certains à induire une division sexuelle dans le mode d'investissement relationnel. Alors que les hommes disposeraient de plus d'« espaces » dans leur vie et d'opportunités pour construire des relations informelles, leur position dans la structure sociale les conduirait à restreindre le niveau d'intimité et de révélation de soi engagées dans l'amitié. Encouragés à la sociabilité, ils le seraient moins à l'intimité⁶¹. Il apparaîtrait ainsi une tension entre une « disposition » à l'amitié plus grande chez les femmes, et les contraintes qui freinent pour elles la réalisation de cette disposition, au début de leur vie d'adulte particulièrement. Les femmes seraient ainsi davantage portées vers la sensibilité personnelle investie dans les relations, mais leur situation matérielle au long du cycle de vie contraindrait davantage leur disposition à l'amitié. En particulier, elles doivent « typiquement » s'occuper des enfants au début de l'âge adulte, se libèrent en revanche de cette charge lorsque ceux-ci quittent le foyer, et « expriment » alors leur propension à l'amitié⁶². La part des contacts avec les amis dans les réseaux des femmes connaît effectivement un léger accroissement après 50 ans, qu'on ne retrouve pas chez les hommes⁶³. Sur ce point, les femmes

60. DICKENS W.J. et PERLMAN D., 1981, p. 115.

61. ALLAN G., 1989, p. 70-71.

62. FISCHER C.S., 1982, p. 253-254.

63. HÉRAN F., 1988, p. 7.

sont donc plus sensibles au déroulement du cycle de vie. Les professions les plus diplômées échappent cependant en partie à la division sexuelle : les femmes professeurs cumulent très nettement les « liens forts » (dont les relations avec la parenté) et les « liens faibles »⁶⁴.

La « division du travail relationnel » se vérifiait sans doute davantage dans les décennies précédentes : aux hommes l'extension du réseau, aux femmes l'intensification des liens. Nicolas Babchuk et Allan Bates⁶⁵ montraient ainsi dans les années soixante qu'au sein des classes supérieures, c'était le plus souvent le mari qui initiait les relations communes au couple, la femme les entretenant par la suite. Les femmes perdaient aussi davantage leurs amis au moment du mariage⁶⁶. Si ces différences n'ont pas totalement disparu aujourd'hui, elles sont certainement atténuées, et portent davantage sur les contacts entretenus et les modes de fréquentation que sur le nombre d'amis.

Ainsi, de même que les appartenances sociales, le sexe induirait une « inégale sensibilité au vieillissement » et au déroulement du cycle de vie en particulier, dans la mesure où les femmes « expriment » moins leur propension à l'intensité relationnelle au moment où elles gèrent la charge familiale.

Statistiques et entretiens, la complémentarité

Le travail statistique, par contraste avec les descriptions localisées abordées plus haut, a l'avantage de fournir un cadrage plus global de l'influence des caractéristiques individuelles. Cela étant, on a pu voir des données contextuelles renforcer ou contrer les facteurs individuels, les moduler aussi, selon les cas et selon les valeurs de ces critères. Ces contextes pèsent également sur la réalisation collective des déterminants individuels. Inversement, les facteurs sociographiques interviennent sur la réalisation, la mise en œuvre et la pérennisation des opportunités offertes par la structuration des contextes et la diversité des cercles sociaux.

Tous les types de relations interpersonnelles ne sont pas également sensibles ni aux effets des contextes ni aux effets des déterminants individuels. Les relations les plus intenses, et en particulier l'amitié, conservent une plus grande autonomie, là où les autres rela-

64. *Ibid.*, p. 21.

65. BABCHUK N. et BATES A., 1963 ; BABCHUK N., 1965.

66. BABCHUK N. et BATES A., 1963, p. 380.

tions, mais aussi la participation aux cercles sociaux et la fréquence des rencontres, réagissent plus fortement aux effets des contextes comme des facteurs sociographiques. Les ambiances peu favorables à la sociabilité (évitement ou conflits) que l'on trouve dans certains cadres comme l'entreprise de répartition pharmaceutique, ou dans les cités de passage, n'empêchent pas en effet les créations d'amitiés, relations alors perçues comme se situant d'emblée « à part ». On a vu également que la désignation d'amis résiste davantage à la chute globale de la sociabilité avec l'âge que des liens moins intenses.

Si l'on peut parler d'une « disposition culturelle » à la sociabilité⁶⁷, liée à la possession d'atouts socialement distribués, et individuellement portés, cela n'invalide en rien l'influence des contextes relationnels ; ne serait-ce qu'en raison des liens existant entre ces contextes et les « cultures » qui s'y manifestent. Ils les entretiennent, les renforcent, comme dans le cas des quartiers-villages ouvriers, et sont les lieux de leurs manifestations, de leur actualisation. Ils peuvent en freiner, en modifier, en renforcer la mise en œuvre collective, mais aussi individuelle.

Les deux points de vue, celui de l'étude qualitative localisée et celui du travail statistique à grande échelle qui neutralise les contextes, montrent donc leur complémentarité. De ces deux approches ressort le fait que l'amitié répond bien à des régularités sociales, mais dans une moindre mesure que d'autres relations moins intenses.

67. PARADEISE C., 1980 ; HÉRAN F., 1988.

Comment se structure un réseau

Différentes dimensions de la sociabilité sont donc affectées par l'influence des contextes collectifs, d'une part, et par celle de facteurs sociaux individuels, d'autre part. La participation à des activités et l'inscription dans des cercles sociaux, le nombre de contacts avec autrui et la taille des réseaux de relations, la composition de ces réseaux selon les domaines de la vie sociale... sont variables, et leurs variations répondent pour une part à des régularités sociales. Dans les milieux de travail ou de résidence, les ambiances, les structurations, les histoires, les images influencent ainsi les opportunités de rencontre, le choix des partenaires et le cours des relations. Des facteurs sociaux tels l'âge, la position dans le cycle de vie, l'origine sociale, le diplôme, le sexe marquent également les propensions à la sociabilité collective, la multiplication ou la restriction des rencontres, la distribution des liens.

Les relations d'amitié sont comprises dans ces variations et subissent également pour une part la résonance de ces facteurs. Pourtant, on a noté à plusieurs reprises leur relative stabilité, leur moindre sensibilité aux déterminants sociaux, par comparaison avec d'autres relations moins intenses, plus fluides.

Il convient peut-être maintenant de se pencher plus avant sur la façon dont ces liens amicaux émergent à partir des contextes, des cercles sociaux, et des réseaux de relations en général. Il s'agit donc de repérer les processus dynamiques d'autonomisation, de particu-

larisation des relations interpersonnelles et plus spécifiquement des amitiés, à partir des cercles de socialisation initiale. La façon même dont le réseau se construit à partir des contextes et des cercles sociaux, la façon aussi dont les amitiés y sont « distinguées », et individualisées, nous aideront à comprendre la particularité de ces dernières. Leur mode d'inscription dans l'univers social, qui signale à la fois des liens un peu « à part », et des liens sociaux tout de même, se trouve en effet au cœur de notre propos.

Après avoir, dans le chapitre précédent, décrit les résultats de vastes enquêtes statistiques réalisées par d'autres chercheurs, nous allons maintenant réintégrer une dimension plus qualitative du regard sociologique. Une perspective originale sur la structuration des réseaux est construite à partir des entretiens réalisés à Marseille.

Les dimensions : cercles, relations, amitiés

Les modes de structuration des réseaux sont ici identifiés comme la construction du rapport entre les contextes, les cercles sociaux, et les relations. Il n'est donc toujours pas question d'abandonner la dimension contextuelle des relations d'amitié, mais de considérer justement la façon dont, à partir de leur enracinement dans des milieux, elles se sont distinguées, spécifiées, détachées.

La dynamique proprement dite de ce processus, considérée du point de vue de l'histoire de la relation d'amitié, sera étudiée plus loin. On se place ici plutôt du point de vue du réseau individuel et de ses rapports avec les cercles sociaux d'origine des relations. Plus précisément, on cherche à mesurer comment des relations personnelles sont issues de divers cercles sociaux, puis en quoi elles en restent dépendantes ou au contraire se sont autonomisées, dissociées de ces cercles d'origine. Il s'agit de repérer les processus de particularisation des relations interpersonnelles, et en particulier de l'amitié, à partir des cercles de socialisation initiale.

Puisqu'il n'est pas possible de « voir » ici évoluer le réseau et les relations dans une véritable dynamique, on compare différentes « strates » des réseaux, telles qu'elles s'organisent au moment de l'observation. Leur agencement, leur structuration ne sont pas toujours construits sur le même mode, et ces différences s'avèrent très instructives. Différents « types » de réseaux se dégagent, qui correspondent à autant de modes de sociabilité et de rapports avec autrui en société. En effet, dans l'articulation entre l'inscription dans des cercles sociaux, la particularisation de relations interindividuelles et

la distinction de liens d'amitié, est inscrit le passage entre rapport social et rapport privé. C'est pourquoi il paraît important de distinguer au départ ces diverses dimensions de la sociabilité et d'étudier leur articulation comme une question. Il existe un pas crucial entre, d'une part, les dispositions à s'inscrire dans des instances collectives, formelles ou non, à partager des « ressorts communs », et, d'autre part, l'élection de partenaires individualisés, qui constituent, eux, le réseau proprement dit, et dont certains sont encore particularisés comme amis. Des personnes disposent par exemple de cercles sociaux importants et variés, mais n'y actualisent pas de relations interpersonnelles. Il est cependant important de tenir compte de cette première disposition, ne serait-ce que pour distinguer ces personnes de celles qui ne s'inscrivent pas, volontairement ou non, dans des instances potentiellement génératrices de relations. D'autres personnes inversement préfèrent rencontrer isolément quelques amis « élus », en évitant tout rassemblement collectif indifférencié. Se dégagent là deux pôles bien distincts, entre lesquels se dessinent des tendances récurrentes.

Du cercle social au réseau de relations

Précisons la distinction entre cercle social et réseau de relations. Certes, les deux sont étroitement associés, dans la mesure où chaque relation renvoie à un cercle social d'origine, même éphémère et souple, et où chaque cercle social est formé de partenaires associés, même sans lien interindividuel. Il ne s'agit pourtant pas d'intégrer la totalité des membres des cercles sociaux en tant que tels au réseau proprement dit : celui-ci est constitué de relations effectives et différenciées, individualisées. Dès lors que le lien dépasse la stricte définition par le ressort d'action commun du cercle, c'est-à-dire en fait dès lors que le partenaire est individualisé, nommé, distingué de l'ensemble ou du groupe, alors cette relation est comptée parmi celles qui composent le réseau personnel.

Dans un cercle social, les individus ne se connaissent pas forcément tous personnellement. C'est le cas par exemple dans une grande entreprise, dans une association plus fonctionnelle qu'affinitaire, dans un groupe mêlant diverses strates intégrées à des époques différentes... Parfois, le ressort commun repose davantage sur des rencontres à certains endroits et à certains moments, où l'on se reconnaît vaguement, que sur des relations effectives ou sur un projet. Un cercle social n'est donc pas réductible à un ensemble de rela-

tions personnelles, et certains membres du cercle ne font pas partie du réseau de l'individu.

Par ailleurs, si l'on considère comme des cercles sociaux les participants aux interactions furtives qui se sont nouées autour d'un « sentiment commun » d'un instant, alors on peut admettre que toutes les relations sont nées d'un cercle social, même éphémère, et en sont une manifestation. Cependant, une relation interpersonnelle ne se réduit pas au domaine de définition du ressort commun, au cercle social donc. Deux membres d'une équipe de travail, d'un club de tir ou d'une bande de copains de faculté peuvent un jour être amenés à partager « plus » que ce que le cercle définit comme ressort commun à l'ensemble. Leurs activités se diversifient, ils se rencontrent dans d'autres lieux et occasions que ceux qui caractérisent le cercle initial ; leur relation prend pour eux-mêmes un autre sens, ils la qualifient spontanément par des termes faisant référence davantage à des contenus interpersonnels qu'à des ressorts collectifs ; ils nomment précisément les personnes, les distinguent du groupe.

Il convient donc de distinguer ces deux modes de sociabilité. Entre celle qui consiste à participer à des cercles sociaux, à s'inscrire dans des activités et des groupes parmi des membres relativement indifférenciés, et celle qui consiste à « élire » des partenaires précis, individualisés, le rapport est complexe et mérite attention.

Sphères et strates

La structuration du réseau personnel repose donc ici sur l'articulation entre trois sphères : d'une part, les cercles sociaux fréquentés par l'individu, d'autre part, l'ensemble de ses relations personnalisées et de ses « copains », et enfin, les personnes qu'il désigne comme ses amis. La limite de la catégorie des copains se révèle très floue, peu distinctive, pour les personnes interrogées. C'est pourquoi l'on peut se permettre de mêler les relations simplement personnalisées avec l'ensemble des copains. La frontière entre copains et amis se trouve en revanche nettement marquée.

La question centrale se pose alors comme suit : les relations qui constituent le réseau sont-elles imbriquées dans des contextes et étroitement dépendantes de la fréquentation de cercles particuliers, sont-elles liées à l'existence d'un groupe et collectivement définies, ou bien sont-elles plus « électives », radicalement dissociées de leur terreau initial, du milieu dans lequel elles sont nées ?

Cette distinction peut être complétée par la prise en compte de l'origine de chaque relation, et de son rapport actuel à cette origine :

la personne est-elle toujours intégrée dans le cercle duquel elle a « extrait » un ami, ou est-ce un « ex-cercle » aujourd'hui dissous (comme une bande d'adolescents, ou un ancien voisinage) dont on n'a conservé qu'une relation privilégiée ? Ou encore l'ami a-t-il été rencontré plus indépendamment d'un contexte stabilisé, préalable à l'interaction ? Se pose alors la question de l'ancienneté relative des relations, de leur agencement par strates temporelles, ainsi que du caractère périmé ou actuel des cercles desquels elles sont issues.

Il s'agit donc non seulement de comparer la distribution des relations dans ces différentes sphères (on fréquente peu ou beaucoup de cercles sociaux, on différencie peu ou beaucoup de relations personnelles et de copains, on compte peu ou beaucoup d'amis), mais aussi d'évaluer le degré de contextualisation ou au contraire d'autonomisation des relations interpersonnelles par rapport aux cercles. On envisage ainsi le degré d'agrégation ou au contraire d'individualisation des relations : les amis sont diversement autonomisés, certains fonctionnent en « bande », d'autres sont strictement distingués. Le fait que l'on mélange éventuellement des amis, soit issus d'un même contexte, soit provenant de contextes différents, se montre tout à fait significatif également, et rejoint alors la question de la densité du réseau. La variété des activités partagées par les partenaires, ou encore la multiplicité de leur relation, signale en particulier qu'ils ont « dépassé » le ressort commun au cercle social d'origine. Ils ajoutent alors des formes d'interactions qui leur sont propres et particularisent ainsi leur relation, lui confèrent un degré d'autonomie supplémentaire par rapport au cercle initial.

Sur la base de ces considérations se dégagent des « types » de réseaux différents, dans lesquels l'amitié se construit de manière spécifique, et que nous envisageons maintenant à la lumière de quelques « cas » exemplaires.

La continuité de la « façon de faire » des liens

Mentionnons auparavant un facteur qui conforte ces hypothèses sur les modes de structuration des réseaux. Il s'agit du fait, empiriquement constaté, que, pour un même individu, ces modes de structuration sont globalement similaires pour tous les milieux qu'il croise (travail, quartier, loisirs ; nous laissons les liens familiaux à part). C'est-à-dire que, généralement, une personne qui maintient ses relations dans la dépendance d'un contexte, ou qui au contraire les extrait rapidement du contexte initial de la rencontre en privilégiant la dimension interpersonnelle, le fera globalement de la même façon

dans son quartier, dans son travail, dans ses loisirs. On retrouve, quel que soit le milieu relationnel, un même « principe » de construction du réseau pour une même personne, moyennant bien sûr une plus ou moins grande « richesse relationnelle potentielle » de ces milieux (comme on l'a vu dans les chapitres précédents). Le mode de structuration des réseaux, quelle que soit la quantité de relations issues d'un milieu ou d'un autre, se révèle sensiblement uniforme, pour un même individu.

On trouve bien sûr des individus qui, très sociables au travail ou dans leurs loisirs, évitent toutes relations dans leur quartier. Ils habitent par exemple des quartiers décrits comme « hostiles », en particulier les cités, où même les personnes qui souhaiteraient entretenir des relations de voisinage s'en trouvent empêchées. Mais dans ce cas de figure, c'est toute la sociabilité de voisinage qui se trouve désinvestie, cercles sociaux et réseau. En revanche, si une personne fréquente des cercles sociaux importants dans son travail, et fonctionne sur un mode qui en extrait une grande quantité de relations interpersonnelles, et si elle dispose dans son quartier du moindre cercle social, elle en tirera alors de la même façon, proportionnellement, de nombreuses relations interpersonnelles.

Si l'on examine la situation symétrique, où le travail se révèle un milieu « difficile », comme dans le cas de l'entreprise de répartition pharmaceutique, nous constatons que les relations n'y sont jamais totalement empêchées, ne serait-ce qu'en vertu de l'interconnaissance et de l'interaction nécessaires. Les relations peuvent y être plus électives, plus instables qu'ailleurs, elles ne seront pas totalement absentes. Même sur un réseau à base professionnelle réduite, on peut retrouver des principes de structuration similaires à ceux mis en œuvre dans le quartier ou les loisirs.

De façon générale, si l'on met à part la question des effectifs des diverses parties du réseau, on retrouve une même « ligne de conduite » qui traverse les domaines de la vie sociale. Les dispositions contextuelles, mais aussi individuelles, influent certes sur le nombre des contacts, sur leur répartition, sur le niveau de fréquentation, mais la structuration du réseau reste construite sur le même type au travail, dans le quartier, et ailleurs. Il est donc possible de parler d'une certaine constance de ces modes de structuration à travers les différentes sphères sociales que traverse l'individu.

Les réseaux contextualisés : intégration dans les milieux et les groupes

Cette première configuration est caractérisée par une relative dépendance des relations envers le contexte social dans lequel elles s'inscrivent. Les liens restent définis en premier lieu par leur environnement collectif initial. De façon générale, les cercles sociaux tiennent alors un rôle central, la sociabilité sous forme de participation collective est majeure. La majeure partie, sinon la totalité, des relations reste étroitement insérée dans des cercles. Les amis sont comptés au sein d'un groupe de personnes, et l'amitié apparaît comme un prolongement des relations communautaires. On parle davantage de participation que d'élection dans ce modèle.

Beaucoup de cercles, peu de liens

Dans certains cas, ce mode de configuration présente même un contraste marqué entre la quantité et la variété des cercles sociaux fréquentés, d'une part, et la relative rareté des relations interpersonnelles fixées, d'autre part. Les personnes évoluent dans des cadres de sociabilité très divers et riches, mais il semblerait qu'elles n'aient pas tendance à « exploiter » les ressources dont elles disposent en termes de potentialités relationnelles, qu'elles construisent peu de liens interpersonnels, et encore moins d'amitiés, à partir de ces milieux.

Par exemple, Agnès, ouvrière de 46 ans, célibataire, anime le syndicat dans l'entreprise de répartition pharmaceutique, participe à l'organisation des activités du comité d'entreprise, retrouve à la pause l'équipe d'un autre service que le sien. Ces trois collectifs s'ajoutent à sa propre équipe de travail pour constituer l'ensemble des cercles sociaux dans lesquels elle s'inscrit sur son lieu de travail. Sa famille se trouve très rassemblée dans une impasse d'un quartier-village ouvrier, sous-ensemble résidentiel comprenant une forte proportion de populations d'origine arménienne (dont elle est issue elle-même). Qu'il s'agisse de son travail ou de son quartier, elle est donc étroitement intégrée dans des cercles sociaux plutôt structurants, même si l'« ambiance » n'est pas toujours très favorable à la rencontre.

Seulement deux collègues issues des cercles de l'usine sont citées par Agnès comme relations personnelles, dont une comme « copine » ; aucune n'est fréquentée au-dehors du travail. D'autres relations personnelles ont pu exister, mais les conflits permanents les

ont empêchées de se fixer ; on retrouve l'instabilité des relations caractéristique de cette entreprise. Dans son quartier, la seule relation personnelle citée, hormis sa famille, est une amie de sa mère avec qui elle échange des services et prend un apéritif à l'occasion.

La seule amie d'Agnès est en fait une amie de sa sœur qu'elle a beaucoup fréquentée pour des sorties, des week-ends, des vacances, mais qu'elle voit moins maintenant. Sa définition de l'amitié est relativement floue, fondée sur des conditions qui excluent plus qu'elles n'élisent.

Une vraie amie, pour moi, elle n'est pas jalouse. Il ne faut pas non plus l'avoir toujours sur le dos, il faut garder son indépendance. J'en avais une, d'amie, qu'on a été élevées ensemble, seulement, c'était une très grosse jalouse. Par exemple, quand on sortait, son père il gagnait plus que le mien, elle venait habillée, tout ça, elle se faisait voir. [...] Ce qui concerne la famille, ça me touche plus que ce qui concerne les amis, même les vrais amis.

Le parallèle avec les relations familiales tend à dévaloriser l'amitié : Agnès dit ne pas en avoir besoin, et se méfierait plutôt des déceptions toujours possibles.

La participation à des cercles sociaux importants peut donc aller de pair avec un désinvestissement envers des relations plus personnalisées et approfondies, avec une restriction du réseau.

Il y a contextualisation de l'inscription sociale par la participation à des cercles diversifiés enracinés dans l'environnement quotidien, contextualisation également des relations importantes qui sont réservées à la parenté localisée dans la proximité immédiate. La famille sert d'ailleurs de principal médiateur pour les autres liens. On ne trouve pas de relations étrangères aux contextes actuellement fréquentés, comme pourraient l'être des amitiés conservées de l'enfance ou issues de milieux plus librement et individuellement parcourus, lors de loisirs par exemple. L'insertion dans des contextes n'est pas non plus « dépassée » par une multiplicité qui « emmènerait » les collègues ou voisins hors des contextes de rencontre initiaux ; les relations ne sortent pas des lieux où elles sont nées.

Des liens peu différenciés

Parfois, un plus grand nombre de relations sont issues des cercles sociaux traversés, mais elles restent néanmoins relativement indifférenciées : on les cite plus par « blocs » ou groupes agrégés qu'en

identifiant des individus particuliers. La distinction de « vrais amis » semble alors relativement peu pertinente.

C'est le cas par exemple de Norbert, un ouvrier de 27 ans, marié et père d'une petite fille, qui accumule un nombre impressionnant de cercles sociaux. Il est le *leader* du « noyau actif » de l'entreprise de protection de métaux, se trouve au centre d'une douzaine d'associations qu'il a créées dans l'entreprise, mais aussi d'autres associations dans son quartier-village ouvrier, détient des responsabilités dans le syndicat de la branche métallurgie... de façon générale, comme il le dit, il « milite dans tout ». Au travail, ses copains se confondent quelque peu avec des cercles entiers : ce sont tous les Vietnamiens, c'est l'ensemble du « noyau actif »... Si l'on insiste, il distinguera alors quelques noms, sur la base d'un service rendu un peu plus important, ou d'une fréquentation plus poussée.

Vous savez, des relations privilégiées vis-à-vis des ouvriers, j'en ai un wagon. Pour vous dire chez qui je suis pas allé manger, ou à qui je connais pas leur femme, ou avec qui je suis pas parti en congés, ça risque d'être dur... Si vous voulez, il y a des exemples : je suis allé manger chez A ; j'ai assisté à la naissance de la petite de B ; je suis parti en congés avec C, je connais bien sa femme, et ses problèmes c'est moi qui m'en occupe ; D, c'est moi qui lui ai fait avoir le logement ; E, quand sa femme a divorcé, c'est moi qui me suis un peu occupé, il était embêté ; les Vietnamiens, ils avaient des problèmes, je suis souvent allé manger chez eux, j'ai assisté aux jeux olympiques des Vietnamiens... Et les soirées quand on sortait ensemble, le samedi soir, on se retrouvait à peu près dix couples. Il y a les repas de fin d'année, les concours de boules... Ma femme en connaît beaucoup de l'usine. A mon mariage, il est venu plein de gars de l'usine.

Il en est de même dans son quartier, et au sein de l'ensemble de ses activités associatives et militantes : il entretient des relations collectives très importantes, fondées sur l'entraide et sur une convivialité très ouverte, mais sans que des liens soient véritablement distingués, isolés, personnalisés. D'ailleurs, il ne marque pas une nette séparation entre copains et amis, n'établit pas un seuil très net. Jean Maisonneuve signale d'ailleurs que les ouvriers marquent moins la différence entre amis et copains que les autres catégories sociales¹. Cela semble être le cas pour Norbert.

1. MAISONNEUVE I., 1966, p. 195.

Moi, mes amis, c'est tous mes copains, c'est tous ces gens ; moi, du moment qu'on ne me marche pas sur les pieds, je suis ami avec tout le monde.

Ce mode de sociabilité est donc relativement indifférencié, généralisé, englobant des groupes de personnes souvent confondus avec l'ensemble des partenaires des cercles sociaux. Si les relations sont plus multiplexes que dans le cas précédent, sortent davantage des lieux d'origine, on ne trouve pas de nette différenciation dans le discours entre des « élus » qui seraient invités à partager des activités diverses, ou à entrer chez soi, et les autres ; simple question d'opportunité, semble-t-il, plus que d'essence des liens.

Les réseaux « gigognes »

Quelquefois, alors que les relations se maintiennent tout autant insérées dans l'environnement contextuel et collectif de leur origine, certains liens privilégiés y sont tout de même distingués des autres. Les cercles sociaux s'avèrent là aussi nombreux et divers, en sont issus des groupes de copains, parmi lesquels sont élus les amis, dans une sorte d'organisation « gigogne ».

Les cercles sociaux fréquentés sont là aussi particulièrement nombreux et divers. Le milieu de travail en fournit une bonne part : ouvriers de la même équipe, employés du même rayon ou du même service, participants aux activités organisées par le comité d'entreprise, équipe de football, habitués des voyages ou des week-ends de ski...

On trouve également des cercles désactivés en tant que cercles d'inscription formelle, mais dont la plupart des membres, voire la totalité, continuent à se rencontrer collectivement. C'est le cas en particulier des anciens pools de saisie de l'entreprise de services administratifs, ou des « promotions » de stage de formation. Les relations collectives survivent à l'éclatement des services, et constituent de fait un autre cercle : « les anciens de... ». Un cas particulier de ces réseaux gigognes est constitué par les réseaux « en grappe » repérés dans l'entreprise de services administratifs. Ils cumulent, à l'intérieur du cadre du travail, une multiplicité de cercles relationnels disjoints (suivant les origines des relations), chacun étant constitué de cercles concentriques (suivant les intensités relationnelles).

S'y ajoutent aussi, hors du travail, nombre de « bandes de copains » issues de cercles plus anciens, eux aussi périmés : des groupes d'ex-étudiants qui continuent à se rencontrer collective-

ment, des bandes formées lors de l'adolescence dans certains quartiers, une troupe d'anciens scouts... Là encore, si les cercles ne sont plus formellement pertinents, les relations conservées sont collectivement définies et pratiquées.

Ces diverses catégories de cercles sociaux se cumulent dans un même réseau.

La plupart de ces personnes citent plus volontiers comme copains des ensembles de partenaires que des individus isolés :

On est une bande de dix du quartier, on se retrouve tous au bar...

On est restés copains avec cinq étudiants de la fac, on sort ensemble le samedi...

On se retrouve toutes les anciennes du pool de saisie...

On part toujours les mêmes au ski ensemble, toujours la même bande...

Si quelques copains se trouvent davantage différenciés et nommés, ils sont toujours issus d'un cercle ou d'une bande collectivement définis, et insérés dans un contexte collectif, actuel ou passé. Ils sont le plus souvent fréquentés avec l'ensemble de la bande. Les copains en général sont relativement nombreux dans ce type de réseau. Ils se répartissent dans des domaines divers : au travail, mais aussi dans d'autres domaines, et éventuellement dans son quartier.

Les amis sont également issus de ces « bandes » de copains liées à des cercles ou des anciens cercles : au sein du groupe, quelques personnes sont ainsi porteuses d'un « plus » relationnel. Leur nombre est variable, mais généralement important. Là encore apparaissent des ensembles agrégés d'amis, des petits groupes de trois ou quatre personnes, qui sont présentés comme un tout, et fréquentés ensemble. On trouve aussi des réseaux amicaux comptant dix ou douze personnes individuellement nommées et distinguées, ce qui fait beaucoup².

Par rapport aux réseaux plus restreints, on note la part importante d'amis issus de contextes autres que le travail et le quartier, ainsi que des amis d'enfance et des relations anciennes. Le travail reste également un contexte très largement mis à profit avec des amitiés plus récentes. Pour les milieux résidentiels, les variations sont davantage

2. A titre de comparaison, rappelons que F. Héran recense, à partir de l'enquête « Contacts entre les personnes », entre trois et quatre amis [HÉRAN, 1988]. L'enquête réalisée par H. Lagrange et S. Roché compte 4,1 amis en milieu urbain [LAGRANGE et ROCHÉ, 1988]. J. MAISONNEUVE situe entre deux et quatre le nombre modal d'amis [1966, p. 203].

marquées par le type de quartier. Souvent, les habitants de lieux qui ne « se prêtent pas » à la sociabilité de voisinage conservent cependant des relations collectives et des amis dans leur ancien quartier qu'ils continuent de fréquenter.

Ce type de réseau « recouvre » donc de façon générale les différentes sphères de la vie sociale, peu de contextes restant inexploités (sauf certains quartiers d'habitat actuel), et une même personne répartit le plus souvent ses amis dans plusieurs d'entre eux.

Citons pour illustrer ce mode de structuration du réseau celui de René, ouvrier de 32 ans, marié et père de deux enfants jeunes. Au sein de l'usine, il conserve des relations avec une ex-équipe de travail, et fréquente également les « gens des bureaux », en plus de sa propre équipe actuelle. Dans celle-ci, il compte un copain ; de son ancienne équipe sont issus quatre autres copains, avec qui il organise souvent des sorties en groupe, ou des dîners chez les uns ou les autres, toujours en groupe. L'un d'entre eux cependant est distingué comme un ami, et partage avec lui, en plus, le réveillon et parfois des vacances. Dans son quartier se dégagent comme cercles sociaux, outre le syndicat de copropriétaires, un noyau de jeunes habitant la même cage d'escalier que lui, un groupe de joueurs de boules, un centre sportif fréquenté avec ses enfants, un club vidéo, et enfin la famille toute proche. Il compte des relations personnelles dans tous ces cercles. Cinq amis sont désignés comme une ex-bande d'enfants qui a grandi ensemble dans le quartier ; cinq autres sont distingués parmi ceux de la cage d'escalier, et sont fréquentés autour de diverses sorties et activités de loisirs (dont la pétanque et les soirées vidéo). D'autres contextes enfin servent également de support à des rencontres collectives et individuelles : René est supporter d'un club de football où il compte deux ou trois copains, et il passe nombre de ses soirées dans un autre vidéo-club où il a rencontré un ami avec qui il échange des services, sort au restaurant et part certains week-ends.

La caractéristique remarquable commune à toutes les personnes pratiquant ce mode de sociabilité « gigogne », qui intègre les amis dans des contextes précis, est leur jeunesse : peu ont atteint 30 ans, sauf certains divorcés proches de la quarantaine, qui « retrouvent » une sociabilité de jeunes célibataires. Bien sûr, on a vu que, de façon générale, la sociabilité est plus importante dans les jeunes années, qu'elle décroît globalement avec l'âge. Mais on peut aller plus loin dans l'analyse en termes de structuration des réseaux. Ces jeunes n'ont de fait pas rompu avec certains des cercles qu'ils fréquentaient il y a seulement quelques années, ni avec un mode de sociabilité plus

« adolescent », fondé sur des groupes, des « bandes ». Il existe une certaine continuité. La diversité des cercles sociaux desquels sont issues les relations, la proportion importante d'amis d'enfance ou d'adolescence, ainsi que le caractère collectif, agrégé des relations, tracent le profil de réseaux enracinés dans des contextes pour une part issus du passé, mais en tout cas continûment activés en tant que cercles relationnels. Le temps est court qui sépare ces jeunes de leurs sociabilités adolescentes, et si elles ont changé, leurs relations actuelles sont encore explicables en référence à ce passé proche, qu'ils n'ont pas encore abandonné.

Un autre facteur contribue à fonder cette hypothèse d'une continuité relationnelle ; c'est le fait que ces cercles soient très homogènes du point de vue de l'âge, fonctionnent en réalité sur le mode du groupe d'âge. Cela est vrai également pour les relations professionnelles, plus récentes mais souvent fondées sur la communauté de la date d'entrée dans l'entreprise, de la « promotion ». Au niveau des amis aussi, on trouve très peu de partenaires d'âge différent.

Dans l'ensemble, ce mode de structuration en réseaux contextualisés est caractérisé par un haut niveau de fréquentation des amis. Les personnes se voient souvent (au moins une fois par semaine), pour des activités très diverses incluant les repas chez soi, et prennent fréquemment leurs congés en commun.

Les définitions que ces personnes donnent de l'amitié ont d'ailleurs pour fond commun une valorisation de la présence, de la disponibilité, du temps passé ensemble. Ces définitions mettent en avant la notion de fusion, de partage, d'inscription dans le long terme, de permanence, d'assurance de la présence en cas de problème... Il s'agit de privilégier l'intensité, la durée et la qualité de moments vécus ensemble, le partage des choses de la vie, coups durs mais aussi quotidienneté, et de valoriser la stabilité des relations dans le temps.

Ces jeunes qui ont tant d'amis n'en fréquentent pas moins leur famille, loin de là. Tous maintiennent des liens très étroits avec leurs parents et leurs frères et sœurs, certains également avec des oncles, des tantes, des grands-parents. Sociabilité amicale et sociabilité familiale ne se trouvent donc pas forcément en opposition.

Ces réseaux contextualisés se fondent donc sur une inscription forte dans des cercles sociaux actifs ; la base de la constitution de ces cercles peut être soit actuellement, soit anciennement définie, mais ils sont toujours collectivement vivaces. Les réseaux y sont étroitement inscrits. Les relations sont souvent groupées par blocs, relativement peu individualisées. Même la désignation d'amis parfois

nombreux n'isole pas ces derniers de leur terrain d'origine, contextuel et relationnel. Les effectifs de relations et d'amis sont variables selon les cas, plus importants pour les plus jeunes.

Les réseaux dissociés : les amis et les « autres »

Cet autre mode de structuration des réseaux établit un clivage entre différentes catégories de relations, et isole ainsi des sphères relativement étanches, séparant en particulier les cercles et les relations « fluides » ou « superficielles », d'une part, des amis, de l'autre.

Les amis sont alors généralement conservés depuis d'anciens cercles maintenant dissous, alors que les copains et autres relations personnelles restent insérés dans les cercles actuels. Ces cercles sociaux aujourd'hui parcourus sont relativement diversifiés, et très riches en relations. Beaucoup de copains en sont issus. Les amis sont nombreux également, mais eux ont été élus ailleurs que dans ces cercles actuels. Cette dissociation se trouve donc en quelque sorte datée.

Les cercles sociaux fréquentés sur ce mode s'avèrent particulièrement cohésifs et actifs, avec la reconnaissance d'une très bonne ambiance en leur sein : une équipe de travail très « chaleureuse », le noyau actif de l'entreprise de protection de métaux, le service de permanents d'un comité d'entreprise, un syndicat, une équipe de football de l'usine, un club sportif, une copropriété particulièrement soudée, les habitués d'un bar...

Dans ces cercles sont « choisis » des copains, relativement nombreux là aussi, qui sont entraînés dans des activités diversifiées sortant du cadre initial qui définit le cercle. Ici, ce n'est pas l'ensemble des participants au cercle qui est réuni de façon indifférenciée, mais plutôt quelques copains distingués du lot. Dans certains cas, c'est la conjonction de deux domaines d'activité qui fait le lien : on partage le travail et un loisir commun par exemple. Ils peuvent être fréquentés par petits groupes ou par couples, mais se trouvent davantage individualisés que dans le cas précédent.

L'effacement des contextes d'origine

Les amis sont également nombreux dans ce type de réseaux. La différence principale avec le modèle de réseaux gigognes tient au fait que ces amis ne sont pas issus de ces cercles actuellement fréquentés, mais d'autres cercles aujourd'hui disparus. Si certains ont été à l'origine intégrés dans un cercle, il s'agit d'un cercle dissous, et

dissous totalement : il ne survit aucune forme de rencontre collective. Ce sont alors des bandes d'enfants ou d'adolescents dont on ne revoit qu'un seul membre, d'anciens services de l'entreprise maintenant éclatés, des noyaux de voisinage aujourd'hui dispersés, et... les fameux « copains de régiment ». Il a donc pu exister des groupes, mais ils sont actuellement dispersés, et il n'en subsiste qu'un lien individualisé.

Parfois aussi des relations personnelles ont été dès le départ particularisées à partir de contextes, sans qu'ait pris forme un groupe. On trouve par exemple des amitiés nées dans des activités de loisirs collectifs, dans des lieux de vacances, des cours de gymnastique, des copropriétés... mais il n'y a pas eu l'intermédiaire d'une bande. L'amitié a été plus « directement » et individuellement construite, une personne a été remarquée d'emblée.

Le point commun entre toutes ces relations d'amitié est leur grande ancienneté ; elles proviennent de l'enfance pour une bonne part, et la quasi-totalité dure depuis plus de huit ans. L'homophilie d'âge est également tout à fait dominante et le réseau d'amis, bien que constitué à partir de divers contextes, reste très homogène de ce point de vue.

Les activités partagées sont généralement multiples, et les rencontres très fréquentes. Seuls quelques amis, les plus anciens, ont parfois déménagé au loin et sont par conséquent vus « moins souvent qu'avant ». Mais même dans ce cas ils sont bien cités comme des amis actuels, la plus faible fréquentation ne réduisant apparemment pas l'importance et la qualité de la relation.

La définition que ces personnes donnent de l'amitié marque d'ailleurs un haut niveau d'exigence et une grande valorisation de ces relations. On note également un net clivage entre l'amitié et les autres relations.

Les vrais amis, c'est dur à trouver. Un vrai ami, c'est quelqu'un où si demain j'ai un problème, mais un vrai problème, je sais que je pourrai très bien compter dessus. Je fais une grande différence entre les amis et le reste (employé, 33 ans).

Ici, on met le mot ami à toutes les sauces... Moi, je tiens à sélectionner mes relations. C'est des relations privilégiées (employé, 48 ans).

Suzanne, par exemple, est âgée de 46 ans, mariée, mère de trois enfants, et travaille dans l'entreprise de services administratifs. Dans son équipe, elle compte « beaucoup de camarades de travail », et quatre copains et copines partageant « plus d'affinités », avec qui elle

déjeune souvent mais sans les inviter chez elle. Elle a une seule amie au travail, une collègue d'un ancien service, qu'elle voit seule en dehors du travail à l'occasion de sorties, ou parfois de soirées chez soi ou de week-ends en famille. Dans son quartier, elle fréquente les réunions de copropriété, elle connaît les gens de son immeuble avec qui les relations se limitent à des échanges de petits services, et entoure de ses soins un couple de personnes âgées vivant sur le même palier. Sa seule amie dans le quartier était à l'école avec elle, elles passent les réveillons et les vacances ensemble. Suzanne assiste par ailleurs aux réunions du Lion's club, auquel l'a amenée son amie du travail. Par l'intermédiaire de son mari, elle fréquente aussi un club de sport et un groupe de jeu de boules. Dans ce dernier, elle et son mari ont connu deux couples de « copains » qu'ils invitent parfois à dîner. Suzanne a conservé par ailleurs une amie, connue dans un club de gymnastique qu'elle ne fréquente plus aujourd'hui. On voit donc nettement se distinguer, d'une part, les multiples cercles et activités dans lesquels elle circule, au sein desquels elle fréquente éventuellement quelques personnes ; et, d'autre part, ses véritables amies séparées de ces insertions « courantes ». Elle définit ainsi l'amitié :

Le mot ami, c'est un grand mot, c'est très difficile. Une amie, c'est vraiment une confidente, pour moi, et aussi beaucoup d'affinités, de façons de voir les choses, et de goûts en commun.

Ce mode de sociabilité qui « dissocie » l'amitié des autres fréquentations semble être surtout le fait de personnes âgées d'une quarantaine d'années. Certaines ont des enfants, d'autres non. On peut se demander s'il n'existe pas une sorte de correspondance diachronique entre ce type de réseaux et les précédents, si celui décrit ici ne constitue pas une « suite » du mode de structuration des réseaux gigognes par exemple. On supposerait en effet que les groupes et cercles desquels sont issus les amis dans le type « gigogne » se soient dissous au cours des années, et qu'ainsi nos quadragénaires du présent type n'en aient conservé que quelques amitiés anciennes et durables... Ces amitiés aujourd'hui dissociées de leurs cercles originels sont disjointes des cercles actuellement fréquentés, fournisseurs eux de relations personnelles moins intenses et de copains.

Parfois, les rencontres mêmes sont raréfiées, les amis sont moins présents qu'auparavant. Beaucoup d'entre eux vivent au loin maintenant, ne sont rencontrés qu'une ou deux fois par an, souvent à l'occasion des vacances. Cependant, l'éloignement n'est pas la seule raison de la dispersion des rencontres ; même les amis habitant à proximité sont peu fréquentés (« on n'a plus le temps, et puis il y a les enfants... »). Ils sont toujours considérés comme des amis actuels, même si une pointe de nostalgie vient parfois colorer l'évocation des « folles années » où l'on « était tout le temps ensemble, à faire les quatre cents coups ». Certaines de ces relations sont donc en phase déclinante, du moins en termes de fréquentation.

On retrouve souvent dans les définitions de l'amitié données par ces personnes une association entre l'intensité fusionnelle et le détachement de l'environnement courant : le rapprochement établi sur la base de la qualité de la relation, de l'instinct, du *feeling*, de la sincérité, distancie les partenaires des éléments conjoncturels et des fréquentations quotidiennes. Les amis s'engagent dans une relation « essentielle », qui peut durer au-delà des aléas de la vie, de la dilution des contextes initiaux, et des séparations.

L'amitié, c'est la profondeur, l'instinct, la richesse personnelle... C'est ne pas avoir besoin de donner d'explications, rester longtemps sans donner de nouvelles et se retrouver comme si c'était hier. Mes vrais amis, je les vois rarement, mais alors là, c'est la fête... (femme cadre, 46 ans).

Dans le long terme en particulier se reconnaît la qualité du lien.

Le seuil qui fait l'amitié, c'est la longévité. Une personne ne peut pas être amie en six mois qu'on se connaît [...]. Je pense qu'il faut du temps. Bien sûr, je dis pas qu'il faut une période de dix ans, mais il faut quand même que la relation soit durable (cadre, 30 ans).

Plus qu'une condition pour faire l'amitié, l'installation dans le temps se pose peut-être comme une condition pour la percevoir. Mais cette durée prend surtout son sens dans sa capacité à résister aux changements qui surviennent et transforment les conditions initiales de la relation.

Il faut voir avec le temps, voir l'évolution par les circonstances. C'est traverser les difficultés ensemble, mais en fait, c'est pas tant les diffi-

cultés que les changements d'état, de vie, qui montrent si ce sont vraiment des amis (caissière, 27 ans).

Cette jeune caissière a d'ailleurs subi une rupture brutale dans son milieu de vie lorsqu'elle a changé de métier (elle était tapissière sur meubles) ; tous ses amis sont issus de son « ancienne vie ». De la même façon, les personnes généralement plus âgées qui privilégient ainsi les amitiés « lointaines », rarement fréquentées, et séparées de leurs milieux actuels de vie, ont déménagé sur de grandes distances, et la majorité de leurs amis vivent dans leur région d'origine. La dissociation, pour ces « déracinés », isole les amis d'avant et d'ailleurs, loin des contextes actuels. L'éloignement se conjugue avec une désactivation des anciens cercles pour aboutir à une transformation de ces relations d'amitié : moins fréquentés mais plus « essentiels », les amis sont là, mais déconnectés des milieux de vie actuels.

C'est d'ailleurs en s'éloignant de chez soi qu'on se rend compte si les amis sont des amis... (cadre, 32 ans).

La mise à distance de la vie courante peut même contribuer à la qualité de cette amitié.

Quand on est ensemble, on prend un peu de hauteur, par rapport à notre vie, à ce qu'on fait, pourquoi on le fait... On a une manière différente de parler de tout : quand on parle des enfants, c'est comment on a découvert le rôle de mère, comment on s'y est pris... On analyse beaucoup tout ce qu'on fait. Je lui parle de ma relation avec Corentin, mais avec du recul ; c'est toujours avec du recul, avec elle, c'est assez bizarre. On essaie de bien cerner les choses ; peut-être parce que quand je la vois on n'est que toutes les deux, donc tout paraît plus loin, on n'est plus que toutes les deux, notre vie est loin... (employée, 32 ans, marseillaise ; son amie d'enfance habite Bordeaux).

On note que, quel que soit le temps écoulé depuis cette séparation des amis de jeunesse, ceux-ci n'ont pas été remplacés par des amis rencontrés dans les nouveaux contextes ; la plupart du temps, ces « anciens » restent les seuls amis ; comme si, malgré le caractère contraignant de l'éloignement et l'abaissement de la fréquentation, les réseaux n'avaient pu être renouvelés ; comme si ces amis du passé, ces amis lointains, pouvaient être les seuls amis ; comme s'il y avait pour ces personnes un « âge de l'amitié »...

Ces réseaux dissociés séparent donc la sphère des vrais amis, très liée aux anciens cercles du passé aujourd'hui dissous, de la sphère

des copains et de la sociabilité actuelle. Intervient également un phénomène de restriction et de déclin de la fréquentation, déclin accéléré, semble-t-il, par le déracinement du milieu d'origine. Les relations sont nettement individualisées, et les amitiés ne sont pas égalées ni remplacées au sein des nouveaux cercles fréquentés.

Les réseaux « électifs » : la priorité aux amis

Dans ce dernier modèle, les réseaux sont davantage fournis en amis qu'en autres liens et en copains. Les amis sont peu liés à des cercles, ont été élus plus « directement », très vite séparés de leurs contextes initiaux de rencontre. Dans l'ensemble, les relations se trouvent donc peu dépendantes des cadres de vie, et ces types de réseaux s'opposent en quelque sorte aux types « contextualisés ». Ils seraient plus proches des types de réseaux « dissociés », mais s'en distinguent par un équilibre différent entre sphères relationnelles, un poids bien plus important étant ici accordé aux amis.

Une sociabilité « réservée »

La fréquentation de cercles sociaux se trouve en effet réduite, et les copains sont moins nombreux que les amis. La sociabilité contextuelle courante se restreint. L'engagement dans des activités et la fréquentation de personnes inscrites dans l'entourage quotidien diminuent. Restent des amis rencontrés il y a un certain temps, qui tous proviennent d'autres milieux que ceux parcourus aujourd'hui. Ces amis tiennent alors une place plus grande que les relations relativement fluides d'aujourd'hui, que les copains. La sociabilité devient plus intensive.

Les cercles sociaux parcourus sont peu nombreux, et plutôt resserrés, de taille limitée. Ce sont souvent des sous-ensembles perçus comme « à part », voire « protégés », dans des milieux plus vastes : une équipe de téléphonistes de l'entreprise de répartition pharmaceutique, le groupe des cadres de l'entreprise de protection de métaux, une cage d'escalier dans une résidence, un ponton du port où est amarré le bateau... Ces cercles sont à la fois restreints, bien délimités, et relativement cohésifs.

Mais très peu de copains en sont issus. Pour ceux-ci, le lien est alors souvent établi par la conjonction de deux sphères de rencontre : c'est le collègue qui habite à côté, la coéquipière au travail dont les enfants fréquentent la même école que les siens... Ces copains

sont rencontrés parfois au-dehors pour boire un café ou un apéritif, mais pas plus, et ces relations sont généralement qualifiées de superficielles. La limite est bien nette entre un cercle cohésif, dont on loue la bonne ambiance, et l'établissement de relations personnelles qui se poursuivraient en dehors. Ces personnes insistent volontiers sur leur désir de protéger leur sphère privée, en particulier en la réservant jalousement aux seuls « vrais amis ».

De toute façon, si c'est pas des vrais amis, ils viennent pas chez moi. C'est sacré, la famille, vous savez ! Chez moi il vient que mes amis. Je ferais pas venir n'importe qui, chez moi, c'est spécial (employée, 45 ans).

Les amis « à part »

Au sein de l'ensemble des relations personnalisées, les amis sont plus nombreux que les autres, copains ou simples connaissances. Très peu de ces amis sont inscrits actuellement dans des cercles sociaux. La grande majorité a été connue ailleurs : amis d'enfance, amis d'études, anciens voisins, amis connus par des tiers, ou rencontrés « par hasard ». On trouve également quelques relations initiées au travail, où « quelque chose » a distingué l'ami (« on a la même façon de travailler, et on l'a senti tout de suite »). Parfois ces liens persistent alors que les amis ont quitté l'entreprise. Ces relations sont très individualisées, les amis ne sont pas issus de groupes ni fréquentés avec d'autres personnes aujourd'hui. Ce sont majoritairement d'anciennes relations, mais pas exclusivement. Ils partagent tous des activités très diverses : loisirs, sorties, dîners chez soi, échanges de services, promenades le week-end, vacances ensemble... Les relations sont donc très multiplexes, traversent des contextes variés, par la diversité des activités partagées. En cela aussi elles sont relativement « décontextualisées ». La fréquence des rencontres est souvent importante aussi.

Le cas de Philippe, par exemple, s'inscrit dans ce mode relationnel. Jeune cadre de 30 ans, marié et père de deux enfants, travaillant dans l'entreprise de protection de métaux, Philippe se reconnaît comme membre du groupe des cadres de l'entreprise, sans entretenir de liens privilégiés avec eux. Il mentionne bien quelques collègues avec qui il est « lié par le travail » seulement, et un seul copain dans l'entreprise, qui habite le même quartier que lui et avec qui il peut à l'occasion prendre un apéritif, tout cela restant « superficiel ». Il compte en revanche un ami dans l'entreprise, avec qui il part en

vacances, et avec qui il évite les rencontres sur le lieu de travail (« ça se passe ailleurs, et ça doit rester ailleurs », dit-il). Dans son quartier, il ne fréquente personne, en particulier selon lui parce qu'il n'y a pas de voisin de son âge. Il ne pratique pas de loisirs ni d'inscription dans des activités à base collective. Il a par ailleurs deux amis connus lors de ses études, qu'il voit rarement du fait de l'éloignement géographique ; un ami connu par sa femme à la sortie de l'école des enfants où celle-ci a rencontré l'épouse ; un ami d'enfance qu'il reçoit de temps en temps à dîner ; et enfin un ami rencontré « par hasard » au théâtre deux ans auparavant. Il privilégie tout à fait nettement ces amis par rapport aux milieux qu'il parcourt quotidiennement.

L'amitié se montre ainsi réservée, voire exclusive. Les amis sont « à part », disjoints radicalement des « autres », et des contextes initiaux de rencontre. Souvent même les relations individualisées deviennent « directement » de véritables amitiés, et se trouvent alors aussitôt extraites du contexte initial. On insiste en particulier sur la nécessité d'une coupure entre travail, ou voisinage, et vie privée. La rupture et la séparation du contexte sont très nettes, revendiquées, et de fait l'essentiel de la relation se passe ailleurs : on sort ensemble au théâtre, on va faire des courses, on s'invite chez soi, on passe des vacances ensemble... Ces relations sont tout à fait individualisées : même lorsqu'on est ami avec deux ou trois personnes, elles sont vues séparément, et aucun groupe n'est constitué.

Le réseau compte parfois également des amis rencontrés hors de tout contexte stabilisé : « par hasard » dans un autobus, dans un magasin, par l'intermédiaire d'un tiers... ou alors quelquefois issus seuls d'un contexte ancien : un ex-voisin, un ami d'enfance, un ami de jeunesse du conjoint, une personne rencontrée lors d'un voyage organisé... Certaines de ces relations sont anciennes, mais il s'en trouve aussi de très récentes, qui témoignent d'une certaine propension à l'élection rapide.

L'homophilie est ici importante. Les femmes ont majoritairement des amies femmes, les hommes des amis hommes, quoique ces derniers comptent davantage des amies féminines que l'inverse. Même si le conjoint vient aussi parfois dîner, l'ami est généralement le membre du couple de même sexe que soi. L'âge reste assez homogène même si les amis d'enfance ne sont pas majoritaires. Enfin, l'étape dans le cycle de vie pèse également : une célibataire a des amies célibataires ou divorcées pour la plupart, une mère des amies mères d'enfants du même âge, etc.

Il semble donc qu'une certaine similitude de condition soit fon-

datrice, et cela peut-être d'autant plus que le contexte perd de sa prégnance, que le principe de l'élection en détache la relation. On se choisit davantage sur la base de ressemblances personnelles que de proximités conjoncturelles.

Les définitions de l'amitié mettent en avant un haut niveau d'exigence, la proximité interpersonnelle, la « profondeur » de la relation. L'intimité et la confiance qui font le contenu de la relation sont possibles grâce au partage de « points communs », et de goûts communs, qui « font l'affinité ». C'est, avant tout, « une question de personne ».

Les copains, c'est les collègues du travail. Et les amis, c'est les vrais amis, quoi. Avec une amie, si on la connaît bien, on se confie. On dit des choses qu'on n'ose même pas dire au mari. C'est une question de confiance, il ne peut pas y en avoir beaucoup, comme ça (employée, 24 ans).

Dans ces réseaux électifs, le rapprochement entre les partenaires est explicitement situé au niveau des affinités, voire des ressemblances interpersonnelles. Les amis sont choisis, distingués, particularisés d'emblée en tant qu'individus « rares », « différents des autres », et en même temps proches de soi par des caractéristiques individuelles. Ce mode d'élection privilégie le lien amical par rapport aux relations plus conjoncturelles et plus « fluides ».

Ces modes de structuration des réseaux sociaux, contextualisés, dissociés ou électifs, correspondent à diverses façons de construire des liens interpersonnels à partir d'un cadre social, mais nous indiquent également qu'il y a plusieurs manières de « se faire » des amis. Dans certains cas, ceux-ci restent insérés dans un environnement qui contribue toujours à les définir, en faisant de l'amitié un prolongement des rapports communautaires. Dans d'autres cas, les amis sont plutôt constitués en une sphère « à part », dissociée des autres relations qui, elles, sont maintenues inscrites dans des cercles sociaux vivaces. Enfin, l'amitié peut aussi répondre à un principe d'élection plus radical, qui valorise une interpersonnalité fortement et rapidement distinguée du milieu social courant, lui-même moins investi.

Ces modes de construction des liens d'amitié révèlent différents rapports au monde social, différents ancrages. Au travers de ces façons de se faire des amis, au travers de ces modes de sociabilité plus généralement, se dégage un axe structurant les formes de socia-

1

lisation, au sens de Simmel³. Le lien entre soi et l'autre, entre soi et les autres, se trouve bien au cœur de ces distinctions. Considérer ses amis avant tout comme des membres de cercles sociaux, ou comme des individus « à part » radicalement distingués du monde courant, ne relève pas du tout de la même démarche d'inscription sociale. Cependant, nous allons voir maintenant que loin de manifester des formes « pures », c'est-à-dire dégagées des « pesanteurs » sociales, ces modes de structuration s'inscrivent dans des variations sociales tout à fait repérables.

3. SIMMEL G., 1981 (1^{re} éd. 1917).

Les modes de socialisation, évolutions et tendances

On retrouve dans les différenciations entre les modes de structuration des réseaux les effets de certains facteurs sociaux, envisagés plus haut d'un point de vue statistique. L'étude des données qualitatives permet de préciser l'impact de ces critères, et d'éclairer différemment la façon dont se construisent les rapports entre contextes, cercles sociaux, relations et amitiés, dans une perspective dynamique.

Il est possible, en effet, de dépasser la simple comparaison de réseaux donnés à des âges précis. Ainsi, la prise en considération conjointe de l'« âge » des cercles sociaux, de leur caractère actuel ou périmé en tant que rassemblement collectif, ainsi que de l'ancienneté des relations particularisées et des amitiés, permet d'aller au-delà dans la reconstitution de l'histoire de la structuration des réseaux. On sait « de quand datent » les relations, mais également de quelle manière elles se sont constituées et pérennisées ; ces modes de structuration eux-mêmes ont peut-être changé au cours de la vie de la personne, ils ne restent pas toujours identiques. On voit s'articuler les tailles des réseaux avec les modes d'élection de partenaires, et l'ensemble « évoluer » dans le temps. Il est ainsi possible de décomposer plus précisément le processus de déclin de la sociabilité avec l'âge, de distinguer les relations de groupe des relations proprement interindividuelles, les désignations des modes de fré-

quentation..., en mesurant les temporalités relatives de chacune de ces caractéristiques.

L'âge et la classe sociale en particulier ont une influence sur le déroulement de ces étapes. Les diverses façons dont s'opèrent l'organisation du réseau et la construction des amitiés révèlent l'importance de leurs liens avec la socialisation. Par son mode d'élaboration des relations amicales, l'individu signale la forme de son rapport à la société.

L'évolution avec l'âge

Les différences dans les modes de construction des réseaux, à savoir la tension entre contextualisation, dissociation ou élection relationnelle, sont pour une part susceptibles de renvoyer à un processus d'évolution dans le temps. Une série d'étapes a pu être dégagée à partir du rapprochement entre les formes d'émergence des liens, l'âge des individus, l'âge à l'origine de la relation, et la plus ou moins grande insertion (passée et actuelle) de celle-ci dans des cercles sociaux. Au fur et à mesure que l'on avance en âge se succèdent ainsi différentes configurations.

On reconnaît chez les jeunes une étape de forte contextualisation des réseaux. Les cercles sociaux sont nombreux, les copains et les amis y sont insérés ; ce sont les réseaux extensifs ou les réseaux « gigognes », de taille souvent importante, plus riches en copains et relations de circonstances qu'en amis fermement distingués, et qui mêlent ces divers types de liens. Les relations y sont souvent agrégées en petits groupes, la densité est élevée. Ces réseaux cumulent des ensembles définis par des références actuelles et d'autres, toujours vivaces collectivement mais périmés en tant que cercles d'inscription (les « anciens de... »). Les amis sont très fréquemment rencontrés, s'inscrivent dans le quotidien.

Vient ensuite une étape de dissociation entre les amis, issus d'anciens cercles dissous, et les relations plus « fluides » établies au sein des cercles sociaux actuels. Dans une première « phase », les rencontres avec les amis demeurent encore très fréquentes ; dans une seconde, elles se raréfient nettement. On voit là s'établir le clivage entre une sociabilité à base collective et une sociabilité plus individualisée, moins agrégée. Les amis ont été « désignés » individuellement quelques années auparavant à partir de cercles aujourd'hui désactivés, n'ont été ni remplacés ni confrontés à d'autres plus récents.

Le déclin de la sociabilité se poursuit ensuite, par la raréfaction des cercles sociaux investis et la diminution de la participation globale à des rencontres collectives. Les amitiés sont radicalement dégagees de leurs contextes d'origine ainsi que des milieux actuellement fréquentés, qu'il s'agisse des amitiés anciennes ou d'amitiés plus récentes. Ces dernières se présentent davantage comme des liens d'exception avec des personnes exceptionnelles au regard des cercles dont elles sont issues et se sont rapidement dégagees. Elles sont davantage valorisées et investies que les autres relations. Le niveau de fréquentation diminue, même si la désignation d'amis survit à cette forme de distanciation. Enfin, la taille des réseaux, globalement, se restreint. Telles sont, tracées à grands traits, les étapes dégagees par une mise en perspective dynamique des distinctions repérées plus haut.

Les âges correspondant à ces étapes évoluent autour de 20-30 ans pour la première, auxquels on peut ajouter quelques personnes divorcées un peu plus âgées qui « retrouvent » ce mode de sociabilité ; entre 30 et 40 ans pour la seconde, un peu moins pour ceux qui ont été « déracinés » de leur milieu d'origine ; la quarantaine et plus pour les derniers. Cette évolution vers la dissociation, perceptible dans les entretiens, est confirmée statistiquement par l'enquête « Contacts entre les personnes ¹ », dans laquelle il apparaît que pour ceux qui s'estiment membres d'un groupe d'amis ou de copains, la tendance à y compter à la fois les meilleurs amis et d'autres personnes, donc à mêler les catégories de relations, décroît très nettement avec l'âge. En effet, 29 % des personnes qui « mélangent » ainsi les amis avec les groupes de copains ont moins de 25 ans, contre 14 % de quadragénaires et 4 % à 6 % après 60 ans.

Bien sûr, cette « série » est une reconstitution. Seule une véritable étude longitudinale sur panel, procédant par rencontres répétées des mêmes individus « vieillissants », serait à même de décrire ces processus d'évolution dans une réelle diachronie. Il reste que l'on peut déjà apercevoir la succession de ces modes d'élection dans les récits d'histoires des amitiés en liaison avec leurs environnements, contextuels et relationnels.

Les jeunes et l'amitié : les « petits mondes » comme pôles identitaires

Mêlées à des liens plus diffus, interconnectées entre elles, intégrées à des activités collectives, à des cercles sociaux actifs, plus sen-

1. Cf. annexe 3.

sibles aux proximités et aux milieux ambiants, les amitiés des jeunes sont-elles pour autant moins importantes, ou moins « typiquement » dignes de ce terme ? Certainement pas. Il suffit de rappeler l'évocation d'un « âge de l'amitié » en référence au poids relatif des amitiés d'enfance, souvent les seules persistantes, il suffit de mentionner l'intensité fusionnelle de certains liens entre « meilleurs amis » chez les adolescents, pour être convaincu du contraire. Simplement, les amitiés des jeunes sont construites différemment, dans un autre rapport au monde, que les amitiés plus tardives.

Elles restent, on l'a dit, davantage insérées dans des contextes usuels, dans des proximités immédiates, des « vicinités », comme dit Jean Maisonneuve². Plutôt que d'être identifié comme un individu « à part », élu sur la base de références contenues dans l'interpersonnalité et volontiers séparé du monde, l'ami dans la jeunesse est intégré à ce monde. Il est comme une fenêtre ouverte sur le paysage, une fenêtre construite aussi dans ce paysage, sans rupture. Le partage d'activités communes, de circulations dans un environnement usuel, demeure constitutif de la relation. Dès lors, même si les liens amicaux sont distingués des autres, ils n'en sont pas séparés radicalement. Comme on l'a vu pour les réseaux gigognes, l'amitié apparaîtrait plutôt comme un prolongement des rapports communautaires, devenus plus intenses entre certains partenaires. Moins particularisés au départ, peut-être plus mouvants, les rapports sont moins nettement étiquetés, et la désignation d'amis en quelque sorte plus « généreuse ». Les jeunes se « fondent » davantage dans des groupes, des cercles, des « petits mondes » qui incluent les amis, mais dans lesquels la relation interindividuelle n'est pas toujours première.

On a même pu, sur la base d'une enquête³ en cours auprès de populations âgées de 17 à 23 ans, repérer une forme de sociabilité encore plus « floue », moins engagée par des liens personnels que par des habitudes de fréquentation et la reconnaissance progressive d'autres habitués. Ce sont plutôt des occasions, des heures et des lieux qui sont significatifs. Certains jeunes fréquentent ainsi tels bars à telles heures, sachant simplement qu'ils y rencontreront un ensemble flou formé de copains, copains de copains, « potes », en tout cas des congénères dont la reconnaissance est fondée davantage sur

2. MAISONNEUVE J., 1966.

3. Cf. BIDART C. et LE GALL D., 1996. Cette recherche est réalisée par C. Bidart, A. Degenne, D. Lavenu, D. Le Gall et L. Mounier, dans le cadre du LASMAS-IdL, laboratoire du CNRS, en collaboration avec l'université de Caen.

l'identité que sur le lien. Le cercle social prend une forme de « nébuleuse », dans la mesure où les liens ne sont que très peu particularisés, et ne sont pas constitutifs du cercle ; très souvent, on ne connaît même pas les prénoms des personnes que l'on sait, en revanche, trouver à certains moments dans certaines places.

Avec ce groupe, je sais pas du tout comment ça s'est fait ; c'est parce qu'on se retrouve déjà dans le même endroit, le bar, donc ce qui fait qu'on est à la table de quelqu'un qu'on connaît pas forcément et donc on a envie de faire sa connaissance, et voilà... au fur et à mesure, il y a des liens qui se créent. Au début, c'est moi, Marie, Solange, qui avons été dans ce bar-là, et au fur et à mesure chacun y a emmené ses amis. On est sept, huit, des fois douze... On se retrouve toujours dans les mêmes bars. C'est le Balto qui est en face de la FNAC, ça c'est l'après-midi ; et le soir c'est l'Univers et le Pub London. C'est comme un jeu de société, il y a des cases et on passe dans chaque case. [...] C'est un groupe qui tourne, aussi, c'est-à-dire que c'est pas toujours les mêmes personnes ; enfin, c'est toujours les mêmes mais ça tourne. [...]

Question : Qu'est-ce qui fait le lien, dans ce groupe ?

Ils ont envie de faire la fête et de pas trop étudier, ils se voient pour se soutenir le moral tout en se disant qu'ils vont rien faire ensemble, mais avec les autres... on culpabilise moins, quoi [rire] (lycéenne, 18 ans).

Ce « jeu de société », dans lequel la circulation relationnelle est relativement peu fondée sur la construction de liens interpersonnels, n'en est pas moins très investi de références identitaires. En effet, dans ces groupes fluctuants, les signes (vêtements, langage...) s'avèrent très marquants. Si la sélection ne porte pas directement sur des individus isolés dans des relations spécifiques, elle est tout à fait active sur le plan du partage d'attributs identitaires, mais aussi d'une communauté d'attitudes envers la vie et les enjeux sociaux. Pour se « retrouver » dans tel bar à telle heure, il faut porter les mêmes chaussures et ne pas avoir envie d'étudier... alors, « avec les autres », on se sent mieux, vérifiant que l'on partage cette identité sociale.

Amis proches et cercles larges

Il faut peut-être distinguer plus précisément, à la suite de Peggy Giordano⁴, deux types de cercles concentriques entourant ces jeunes. Pour cet auteur, si le premier cercle des « amis proches »

4. GIORDANO P. C., 1995. Voir également KURTH S.B., 1970.

enveloppe la personne d'une sphère « chaude », cohésive, affective et relativement consensuelle, privilégiant le confort d'une confirmation et d'une confiance mutuelle, le « cercle plus large » des pairs joue un rôle plus important d'interaction avec le monde social. Il est en effet, du fait de sa plus grande hétérogénéité et de sa moindre propension à la protection de la personne, le lieu d'une confrontation avec les contextes et les milieux ambiants. Les jugements y sont plus sévères et plus puissants. Il s'y joue davantage de positionnements identitaires que dans le cercle des amis, dont l'action privilégie un renforcement « adouci » par l'affectivité et l'intimité. La socialisation reposerait donc au moins autant sur ces cercles larges, intermédiaires avec les environnements sociaux, que sur les amis. Pour Georg Simmel⁵, les simples connaissances ne construisent pas un savoir sur leur partenaire qui serait fondé sur l'identité de l'autre *per se*, sur ce qui est essentiel en lui intrinsèquement, mais plutôt sur ce qui est signifiant pour cette part de lui tournée vers les autres et vers le monde. Le conflit lui-même serait plus « socialisant » que la compréhension et le renforcement positif.

Bien sûr, ces cercles larges se trouvent déjà au départ fortement sélectionnés, homogénéisés. On a vu qu'au-delà des contraintes sociales qui regroupent davantage les classes d'âge juvéniles, l'homophilie était plus marquée chez les jeunes. Leurs cercles sociaux se trouvent donc relativement peu diversifiés. Mais penser qu'ils soient pour autant indifférenciés serait compter sans l'infinie subtilité des procédures de classements sociaux, exacerbées au moment de l'entrée dans la vie adulte. Philippe Juhem a souligné l'importance entre les adolescents des jugements, parfois très sévères et en tout cas omniprésents : « Les cours de lycées bruissent d'un échange incessant de commentaires croisés que chaque élève porte sur les autres. Les anecdotes circulent, les "cotes" s'établissent, les réputations se propagent [...]. Les lycéens ne sont pas égaux, mais infiniment hiérarchisés par les jugements qu'ils portent sur eux-mêmes. Chaque particularité du physique, du comportement ou du caractère d'un élève est scrutée, soupesée, évaluée par ses pairs qui ajustent leur comportement à ce qu'ils perçoivent de lui⁶. » La part du réseau constituée par les « nébuleuses », les cercles sociaux, et les relations « fluides » n'est donc pas à négliger au regard des processus de socialisation. Mark Granovetter⁷ avait déjà montré l'efficacité des « liens

5. SIMMEL G., 1950 (1^{re} éd. 1903).

6. JUHEM P., 1995, p. 30.

7. GRANOVETTER M.S., 1973.

faibles » dans l'accès à l'information, en particulier pour la recherche d'un emploi. Ici, des ensembles plus flous sont reconnus comme jouant également un rôle structurant dans la confrontation avec le monde social, dans la mesure où ils constituent des arènes sociales plus diversifiées et plus critiques que la sphère des amis, des espaces de luttes et d'ajustements identitaires plus aigus.

Rapprochement affectif et interface sociale

Les relations d'amitié, pour être plus cohésives, s'inscrivent cependant dans un face à face avec ces cercles plus larges, dit aussi Peggy Giordano. Le rapport entre ces deux sphères se construit comme une version intermédiaire de l'interface entre individu et société. Les amis sont la plupart du temps mêlés aux copains, inclus dans des groupes relativement indifférenciés ou des « nébuleuses », et inscrits dans des activités communes. L'amitié ne fonctionne pas, pour ces jeunes, en discontinuité avec ces arènes sociales. Même si elle réalise une sphère plus chaude, plus positive, elle reste inscrite dans ces jeux d'affiliations et de jugements, dans ces environnements soumettant la personne à des classements subtils et perpétuels. Les amis, encore plus proches et « similaires », émettent des avis certainement plus nuancés, plus indulgents et « enrobés » dans une protection affective. Comme la famille avec laquelle l'adolescent s'apprête à prendre des distances, ils contribuent à fournir une interprétation bienveillante et valorisante des confrontations et jugements émis par les pairs. Quoique... nous verrons plus loin que les dissensions existent à l'intérieur de cette sphère amicale. Mais, dans l'ensemble, les contrastes y sont relativement réduits, les modes de communication plus doux, les évaluations plus positives. Ce cercle proche et plus consensuel joue en quelque sorte un rôle de « tampon » entre l'individu et le cercle plus large et plus critique des connaissances, lui-même apparaissant comme une interface avec la société globale.

Le principe d'élection lui-même est établi sur des bases plus « immédiates » que pour les adultes. Les amitiés de jeunes naissent très souvent sur des proximités de circonstances, des attirances spontanées et impalpables, un *feeling*, ainsi que sur des attraits simplement physiques.

On était à côté en classe, certainement pas par hasard. Je pense qu'il y avait un appel physique. La façon dont elle était habillée, sa dégainée... moi ça devait être pareil, il y a eu quelque chose qui a fait que l'on s'est

retrouvées assises l'une à côté de l'autre. Et puis après, je ne sais pas, c'est assez vague, on a commencé à parler des parents, et puis c'est venu naturellement (employée, 46 ans, parlant de la rencontre avec son amie d'enfance).

Philippe Juhem⁸, à propos des relations amoureuses des lycéens, montre l'importance que ceux-ci accordent à l'évaluation de leurs qualités esthétiques respectives. Cette attention portée au physique et les rapprochements effectués sur cette base sont pour une part valables également pour les rencontres amicales. L'appréciation d'une présentation agréable peut contribuer à favoriser un premier contact entre des amies filles, entre des amis garçons. Au-delà des attractions interpersonnelles se construisent aussi des catégorisations plus globales qui organisent le collectif en groupes homogénéisés sur la base des appréciations de la beauté et de son mode de mise en valeur par les signes vestimentaires.

La désignation des amis est elle aussi contextualisée, relativement soumise aux évaluations normatives ambiantes. Le rapprochement interpersonnel et la construction de l'intimité interviennent plus tard et progressivement, dans un continuum assez flou perçu comme « naturel », en prolongement de ces premières sélections et interactions. Plus souple, plus intégrée aux appréciations globales de l'environnement, l'amitié pour les jeunes n'est donc pas radicalement dissociée ni distanciée du contexte qui l'a vu naître.

Au début de l'âge adulte, les relations sont davantage individualisées, les membres du cercle plus susceptibles d'être nommés et particularisés, et les groupes eux-mêmes sont mieux identifiés, finis, et moins mouvants. Cependant, les amis restent de la même façon intégrés dans les milieux de rencontre, ils sont également mêlés entre eux et avec des connaissances plus fluides, les liens demeurent aussi contextualisés. Les jeunes adultes restent très attentifs à une identité de mode de vie, qui permet l'homogénéité et la stabilité de leurs groupes d'amis. Les activités partagées sont centrales et « font » souvent le lien. Études, activités sportives, culturelles, fêtes et loisirs divers créent puis cimentent cette communauté de goûts et d'attitudes.

8. JUHEM P., 1995.

Au fur et à mesure que l'on avance en âge, les relations se trouvent davantage isolées les unes des autres, les personnes sont rencontrées séparément, on fonctionne moins en groupe. Les contextes deviennent moins prégnants, leurs divisions relativement moins pertinentes. Certes, les milieux et les cercles sociaux restent très importants, surtout dans la mesure où ils demeurent nombreux et investis en termes de temps et d'attention. Ils jouent aussi certainement un rôle crucial dans la socialisation des adultes. Simplement, les amitiés en sont davantage détachées, autonomisées, voire séparées et, souvent, en plus, isolées les unes des autres.

Tout d'abord s'élabore un mouvement de dissociation, les amis se distinguant plus radicalement des copains et connaissances, les pratiques de fréquentation ne les mêlant plus ensemble dans des sorties et activités communes, ni dans des invitations conjointes. Les amis sont issus d'anciens cercles sociaux aujourd'hui désactivés, alors que les liens établis dans les cercles actifs ne sont pas qualifiés d'amitiés.

Intervient ensuite la conjonction entre l'abaissement général de la sociabilité avec la raréfaction des cercles sociaux investis, d'une part et, d'autre part, la diminution du nombre de relations, accompagnant l'instauration de procédures électives plus exigeantes. Les copains eux-mêmes sont peu renouvelés, et les amis persistants sont identifiés comme des « êtres d'exception ». Les éléments du choix sont plus clairs, plus personnels, plus sélectifs aussi. La distance entre les amis et les autres se creuse. L'amitié construit un rapport au monde qui tient davantage du repli que de l'ouverture ; comme s'il s'agissait surtout de se protéger de l'environnement quotidien, de lui échapper, de s'en détacher en tout cas dans les liens forts. La chute du niveau de fréquentation va dans le même sens. On n'a pas besoin non plus de conserver ses amis « à portée de main », ni de confirmer leur présence au jour le jour. L'évolution depuis les amis fortement fréquentés dans les cercles des réseaux « gigognes », aux amis « dissociés » des inscriptions quotidiennes pour arriver aux amis « conservés » de loin, voire désignés plutôt par nostalgie que par insertion dans la vie actuelle, confirme la « décontextualisation » de ces relations.

Socialisation et rôles adultes

Si l'on revient à la question des modes de socialisation, l'entrée dans l'âge adulte apparaît comme marquée par la diversification et la

fixation de rôles renvoyant à des systèmes macro-sociaux. Les rôles conjugaux, familiaux, professionnels sont intégrés à ce moment-là. L'extension de ce répertoire conduit à une recomposition globale du réseau. Les nouvelles responsabilités ne limitent pas forcément les investissements amicaux, mais en déplacent certainement le champ et les modalités. Alors que dans l'adolescence les rôles sont à la fois moins différenciés et moins structurés par des contraintes extérieures, que les amitiés sont alors davantage mêlées aux contextes comme aux autres liens, le schéma se modifie dans l'âge adulte. La multiplication des champs d'inscription sociale ne se fait pas sans une réorganisation de leurs rapports mutuels. Les jeunes adultes sont tout d'abord conduits à dissocier les rôles les uns des autres. Ils doivent en effet construire les limites entre amis et amoureux, amis et collègues de travail, amis et famille, construire aussi les interactions entre ces types de partenaires, et établir des priorités tenant compte de ces distinctions. La dissociation entre les sphères de qualités relationnelles (connaissances, copains et amis) accompagne une dissociation entre divers rôles sociaux (conjoint, parent, collègue...). Si tous ces ensembles sont certes articulés, c'est à partir d'un premier mouvement de distinction. Les identités s'affermissent, se renforcent, se stabilisent, se conjuguent sans doute, mais sur la base d'un nouveau découpage initial.

Selon Beth Hess⁹, l'amitié est le lieu d'un carrefour, d'une intégration de cette pluralité de rôles, et de la mise en place de formes d'associations entre eux. Les jeunes par contraste se trouvent exclus des rôles sociaux majeurs et pour eux l'ancrage social se compose d'autant plus fortement par leurs relations avec leurs pairs. Chaque lien est pour eux une mise en situation sociale, et là se situe l'investissement. Dans leur univers d'autant plus homogène en termes d'âge que les autres différenciations macro-sociales sont moins portées sur eux, ils organisent parallèlement leurs « propres » hiérarchisations et distinctions. Les adultes, plus intégrés dans d'autres rôles, construisent ailleurs leurs identités sociales. De ce fait, l'ouverture des amitiés sur le monde, leur « usage » en tant que lieu d'insertion sont moins pertinents pour eux. Le cercle étroit des amis « dissociés » constitue alors un pôle plus autonome.

Les procédures « électives » poursuivent ce mouvement en mettant en jeu des identités plus affirmées, plus détachées de leurs conditions d'élaboration originelles. Bien sûr, la socialisation se poursuit, l'intégration est toujours de mise, mais de façon moins cru-

9. HESS B., 1972.

ciale et moins dépendante des cercles et des liens effectifs qu'auparavant. On constate d'ailleurs que même si les cercles sont désactivés et dissous, une partie des relations leur survivent. Dans les âges moyens, non seulement les amitiés se trouvent détachées des milieux ambiants, mais les nouveaux liens sont bien plus rapidement établis dans une dimension interpersonnelle, plus rapidement inscrits dans une procédure d'élection qui distingue l'ami comme une personne « à part », digne d'une considération spécifique. Les activités partagées deviennent moins centrales que la découverte de points communs relevant des histoires personnelles, de la préférence individuelle, de caractères « rares », voire de qualités exceptionnelles. Les rôles sociaux sont alors plus directement engagés dans les relations quotidiennes, les amitiés leur échappant davantage. Le fait que ces dernières soient très valorisées signale un certain désinvestissement de la sociabilité courante, et l'affaiblissement relatif de sa fonction socialisatrice.

Il arrive cependant que lors d'une crise remettant en cause certains rôles, comme un divorce, des adultes s'engagent à nouveau dans des modes de sociabilité plus « juvéniles », cherchant à multiplier les inscriptions dans des cercles et des groupes, sans forcément renoncer à des comportements plus électifs.

Un autre moment crucial de ce point de vue est celui du passage à la retraite, qui correspond à un moment de « reconstruction identitaire ». Lors de cet épisode critique caractérisé lui aussi par un « dépouillement » des rôles institués, l'environnement relationnel est à nouveau identifié comme crucial pour l'intégration et la recomposition identitaire¹⁰. Certains auteurs rapprochent alors les enjeux et les modalités des sociabilités des adolescents et des retraités¹¹. Cela étant, les personnes âgées éprouvent certainement plus de difficultés à reconstruire des liens à la fois socialisants et électifs. La place de la famille devient prépondérante. Ce déplacement intervient parfois même avant la retraite, lorsque le déclin de la sociabilité et la distance prise avec les amis conduisent à entériner finalement l'absence de ces derniers.

Maintenant on est arrivés à une période où la famille a grandi, bon, on a abandonné pratiquement tous les amis. Parce que comme on reçoit toujours la famille, tous les week-ends on a la maison pleine... Les amis, ça fait une dizaine d'années qu'on les voit moins, depuis

10. CARADEC V., 1994, 1996.

11. HESS B., 1972.

qu'on a cette maison. Parce qu'elle m'a fait des occupations, j'ai toujours du travail à y faire le week-end. Et puis je vais à la pêche, avec mon beau-fils, le père de mon beau-fils, mon beau-frère... non, on est beaucoup plus occupés ici-dedans (ouvrier, 59 ans).

Le temps accordé à la famille est invoqué comme excluant les autres relations. Mais peut-être atteint-on là plutôt la phase terminale de dilution des amitiés, l'aboutissement du processus de restriction des liens.

Contextualité, élection et culture de classe

Le terme de « classes sociales » recouvre l'articulation de divers facteurs bien sûr liés entre eux, mais non confondus : la catégorie socio-professionnelle, le niveau de diplôme, la catégorie sociale d'origine (profession des parents principalement), mais aussi éventuellement la profession et l'origine sociale du conjoint. Ces facteurs, fondés sur des « attributs », se combinent entre eux pour définir un « environnement » socio-professionnel. On peut leur ajouter la prise en considération de facteurs plus contextuels, comme la population globale de l'entreprise d'emploi, comme le quartier de résidence et sa composition... pour construire un « milieu culturel » plus global.

Sans décomposer systématiquement ces éléments, on décèle une tendance dans la répartition des types de réseaux repérés, en fonction des catégories sociales. Cette tendance situe les ouvriers et les personnes d'origine ouvrière vers les réseaux contextualisés, et les cadres diplômés vers les réseaux électifs. Elle se manifeste au-delà de celle qui, l'âge croissant, incline à une plus grande « électivité » relationnelle.

Réseaux d'ouvriers, réseaux de cadres diplômés

Les réseaux contextualisés apparaissent en effet dans nos enquêtes qualitatives comme caractéristiques des membres de la classe ouvrière. On trouve en effet au cœur de ce type de réseaux une majorité d'ouvriers, mais aussi des personnes issues de milieux très populaires comme un cadre âgé formé « sur le tas » ou un employé dont les parents (mais aussi ceux de sa femme) sont d'origine ouvrière, ou des vendeuses de supermarché mariées à des ouvriers ou artisans... Très peu sont diplômés au-delà du BEPC ou

du CAP. Si tous ne sont pas ouvriers aujourd'hui apparaît cependant une prépondérance de la « culture ouvrière » d'inscription.

A l'opposé, les types de réseaux électifs rassemblent une majorité de cadres ou d'employés. Les cadres sont diplômés et originaires des classes moyennes ou supérieures. Les employés sont d'origines diverses, pas toujours diplômés, mais mariés à des employés ou cadres.

Mesurée sur des effectifs aussi réduits, il ne peut s'agir bien sûr que d'une tendance. Elle paraît néanmoins intéressante, d'autant qu'elle rejoint les hypothèses d'autres auteurs sur les sociabilités comparées des classes moyennes et des classes populaires.

Il est en effet montré qu'au sein de la classe ouvrière la sociabilité reste étroitement attachée aux cadres et aux contextes présidant à la rencontre alors que les membres des classes moyennes et supérieures ont davantage d'amis rencontrés hors des cadres institués¹². Dans les professions employées ou supérieures, les amitiés ne sont pas forcément issues de rapports de voisinage ou de travail et peuvent être fondées dans des milieux plus larges et divers. Les classes supérieures seraient là davantage du côté de l'accomplissement que de la prescription, pour reprendre l'opposition de Talcott Parsons entre *achieved* et *ascribed*¹³. Par comparaison, dans les classes populaires, les liens sont établis principalement sur la base de contacts « donnés », présents dans les environnements immédiats. La densité du réseau est importante dans les classes populaires, les relations généralement très localisées sont fortement connectées entre elles. Dans les classes moyennes, elles proviennent de milieux plus divers, et les amis sont plus isolés les uns des autres.

De plus, les membres des classes moyennes diplômées ne limitent pas leurs interactions avec leurs amis à une sphère d'activité unique, ni ne conçoivent ces liens dans une seule dimension, un seul type de situations. Au contraire, ils « emmènent » très vite leurs amis hors du cadre initial de rencontre, et les font « circuler » dans des milieux et pour des activités diversifiés. Cette multiplicité dynamique s'accompagne d'une progressive « individualisation » des relations, typique des classes moyennes selon Graham Allan¹⁴.

Dans les classes populaires, les relations avec les amis, mais aussi avec les copains et autres connaissances, sont restreintes à des contextes sociaux particuliers, à des modes d'interaction davantage

12. GOLDTHORPE J.H. *et al.*, 1971 ; ALLAN G., 1977, 1979.

13. PARSONS T. et SHILS E., 1951.

14. ALLAN G., 1979.

stabilisés en référence à des situations précises. L'ami du quartier, l'ami du travail restent fréquentés dans le quartier ou dans le travail, demeurent soumis aux normes ambiantes, et mêlés avec les relations locales plus « fluides » et conjoncturelles. Chaque relation est vue comme s'inscrivant et prenant son sens dans un seul cadre social, celui-ci imposant dès lors plus efficacement ses règles et ses contraintes. Les amitiés ne sont pas pour autant moins nombreuses, ou moins intenses, mais elles sont simplement, dans les classes populaires, davantage spécifiques d'une situation, d'un contexte social d'inscription.

En revanche, dans les classes moyennes, les amitiés sont développées sur la base d'une mise à distance des contraintes imposées par les contextes sociaux. Les « règles de convenance » des amitiés sont ainsi étendues pour permettre une plus grande variété d'interaction dans d'autres contextes. Ce mouvement entraîne une certaine indépendance envers chacun de ces contextes, et met de ce fait l'accent sur l'individualité des partenaires comme constitutive de l'amitié. Celle-ci est célébrée, dans les classes moyennes et supérieures, comme une rencontre personnelle s'établissant au-delà des circonstances.

Est évoquée également une différence dans l'attention portée au fait même de se « faire » des amis, dans une sociabilité considérée comme une entreprise d'accomplissement social fondée sur le choix et l'initiative individuelle¹⁵. C'est alors tout un capital social qui est mis en jeu dans la capacité même à faire de la sociabilité un capital¹⁶. On rejoint ainsi tout à fait l'axe « contextualité/électivité » qui oriente les modes de structuration des réseaux.

La mobilité sociale et les mouvements de classes

Ces conditions structurelles dont parle Graham Allan, qui conduisent les classes moyennes à faire de la sociabilité une activité sociale délibérée et dégagée des contingences contextuelles, sont principalement contenues d'après lui dans la mobilité propre à ces classes moyennes. La mobilité spatiale en particulier leur confère une certaine indépendance par rapport aux localités et au voisinage (le « réseau » remplace la « communauté »¹⁷) ; de là, la densité des réseaux décroît (les partenaires se connaissent moins entre eux), les

15. GOLDTHORPE J.H. *et al.*, 1971 ; ALLAN G., 1977.

16. BOURDIEU P., 1980.

17. Pour une critique de cette opposition, cf. WELLMAN B. et LEIGHTON B., 1981.

rôles sont plus fragmentés, et la sociabilité trouve son point d'ancrage davantage dans la maison (on invite chez soi) qu'à l'extérieur.

Les employés sont également sujets à une mobilité sociale très importante ; leur catégorie elle-même se constitue au centre de flux divers, leur position reste souvent floue de ce point de vue. Ils se révèlent de ce fait extrêmement sensibles aux questions de positionnement social, de situation dans les trajectoires, et leurs modes de sociabilité sont nettement marqués par ces évaluations et ces stratégies¹⁸. Les relations, comme les lieux de résidence, constituent des signes sociaux.

Par comparaison, les classes ouvrières développent une sociabilité davantage contextualisée, plus limitée à la parenté, au voisinage et, éventuellement, au travail. Cette image du petit réseau familial et local ouvrier a été vérifiée pour une part, mais amplement critiquée aussi pour ce qui est de sa forme « mythique » archaïsante. Goldthorpe déjà signalait une rupture interne au monde ouvrier, confronté à la dispersion familiale, à une moindre stabilité résidentielle, à une hétérogénéité croissante des milieux résidentiels¹⁹. Les modes de sociabilité des « ouvriers de l'abondance » se distinguent à la fois de ceux des ouvriers traditionnels et de ceux des classes moyennes. On peut repérer les effets de cette mutation structurelle, historiquement marquée, en étudiant le devenir de populations à quelques années d'intervalle²⁰. Graham Allan distingue aussi les *new working classes* des *traditional working classes*, en insistant sur le rôle des milieux résidentiels dans cette division. Autant des quartiers ouvriers anciens et homogènes peuvent constituer des noyaux de « culture traditionnelle ouvrière », où les réseaux sont effectivement centrés sur la famille et le voisinage, autant des milieux plus récemment structurés, plus hétérogènes, rassemblent des populations davantage mobiles, moins localisées, avec des réseaux plus diversifiés et un mode de sociabilité autonomisé par rapport aux contextes et centré sur les invitations chez soi. Les modes de vie changent et se dessinent en particulier un investissement croissant des hommes dans le foyer ainsi qu'une moindre différenciation entre rôles féminins et masculins au sein de ces nouvelles classes ouvrières²¹.

18. PITROU A. et GUÉLAUD F., 1987.

19. GOLDTHORPE J. *et al.*, 1971.

20. YOUNG M. et WILLMOTT P., 1983 ; ALLAN G., 1989.

21. WELLMAN B., 1992.

De façon générale apparaissent aujourd'hui à la fois l'hétérogénéité de la classe ouvrière, le rôle des milieux résidentiels dans le clivage entre ouvriers de culture traditionnelle et ouvriers « délocalisés », et l'impact du caractère homogène ou hétérogène des quartiers²² ; la mobilité est un élément central dans cette division²³.

On a noté ici effectivement la spécificité des anciens « quartiers-villages ouvriers » en tant que milieux de sociabilité particulièrement cohésifs, porteurs d'une « culture » propre, que l'on ne retrouve pas dans des ensembles résidentiels plus récents ou plus hétérogènes. Plus qu'une stricte question de niveau de diplôme ou de revenus, c'est bien une « culture de classe » qui fait la différence en matière de sociabilité. Celle-ci s'appuie sur des milieux d'inscription, au-delà des conditions personnelles : « Si diplôme et revenu expliquent partiellement l'écart des taux, ces deux variables ne suffisent pas à rendre compte de tout le phénomène puisque, à diplôme et revenu donnés, la différence interclasse des taux se maintient. On peut y voir un élément de confirmation de l'hypothèse "culturelle"²⁴. » Ainsi, en caricaturant un peu, des ouvriers immergés dans un milieu ouvrier resteront plus « ouvriers » que d'autres qui multiplient les contacts avec des milieux divers, que cela soit par les liens familiaux, le mariage, l'entreprise, ou le quartier d'habitat : « Comment se fait-il [...] qu'un ouvrier résidant dans un quartier ouvrier ne vote pas de la même façon qu'un ouvrier habitant un quartier plus "bourgeois"²⁵ ? » Cette spécificité culturelle ne s'exprime jamais autant que dans les milieux, les localités où conjointement la longue implantation et l'homogénéité locale confortent cette culture, et lui permettent, par la fréquentation quotidienne et l'échange de signes communs, de se reconnaître et de se manifester.

Il convient donc de manier avec prudence les distinctions de classe sociale. Mouvantes dans le temps et sensibles aux milieux dans lesquels elles se construisent, elles sont difficilement généralisables. On se contentera donc de la mise au jour d'une tendance globale qui aujourd'hui apparaît entre classes populaires et classes moyennes sur la question des modes de sociabilité.

22. CHAMBOREDON J.-C. et LEMAIRE M., 1970 ; CHAMBOREDON J.-C., 1985.

23. BOTT E., 1971 (1^{re} éd. 1957).

24. PARADEISE C., 1980, p. 582.

25. BENOÎT-GUILBOT O. et BENSOUSSAN B., 1980, p. 10.

Statistiquement, les différences entre hommes et femmes portant sur les caractéristiques du réseau personnel se révèlent, on l'a vu, relativement peu consistantes au regard d'autres variables comme l'âge ou l'appartenance de classe. Concernant les divergences qualitatives dans la manière de construire les liens, dans le mode de structuration du réseau personnel, le sexe n'apparaît pas non plus significatif. Ni les hommes ni les femmes ne semblent privilégier la contextualisation, la dissociation ou l'élection relationnelle.

Traditionnellement pourtant, les rôles paraissent bien répartis. Aux femmes le primat accordé à la dimension affective, aux échanges de confidences, à la révélation de soi..., aux hommes la préférence pour le partage d'activités et d'expériences communes au détriment de l'intensité dans l'engagement de la personne. Aux unes les relations de « face à face », aux autres les participations « côte à côte ». Les femmes, par ailleurs, engageraient leurs amitiés simultanément sur divers facettes et domaines, dans une perspective « holiste », alors que les hommes les réserveraient dans des univers plus spécialisés, avec une segmentation plus prononcée. Tout cela conduirait vers une propension des femmes à la dissociation ou à l'élection relationnelle, alors que les hommes maintiendraient une certaine contextualisation de leurs amitiés.

Nos recherches ne confirment pas du tout ces divisions. Les hommes s'avèrent tout autant portés sur les échanges affectifs, sur la circulation des émotions.

On n'est pas sur le même registre au niveau de la ligne de vie générale, mais on est vraiment sur le même registre au niveau des émotions. A des moments je sens qu'on a le même genre d'émotions ; même si on se donne des bases différentes pour construire sa vie, on a vraiment le même genre de sensibilité. On échange des points de vue, mais avec lui c'est plutôt toujours la corde sensible, quand même ; c'est-à-dire, on est plus du genre de phrases comme : « ça c'est super », « aaaaahhh », plein de superlatifs, de choses comme ça, « ça, ça me fait vibrer », etc. C'est plus de cet ordre-là, c'est l'émotion, c'est pas trop intellectuel ; c'est pas une discussion où on amène nos arguments, etc. Lui, c'est quelqu'un que j'écoute. Pour moi, c'est quelqu'un, peut-être ça va évoluer beaucoup la relation qu'on va vivre, peut-être que je me trompe complètement sur lui, mais c'est quelqu'un qui vibre, qui a des émotions, donc ça marche à ce niveau-là. Il n'y a pas de conseils, très peu. Mais comme c'est quelqu'un qui dit les choses avec ses tripes, ça m'interpelle beaucoup. C'est pas quelque chose d'intellectuel, il va pas

chercher, il parle comme ça vient, et ça fait vraiment du bien. Moi je pense qu'il peut m'influencer (employé, 29 ans).

Les échanges de confidences sont importants aussi dans les liens amicaux des hommes, et ils s'élaborent également sur un processus de révélation de soi, de mise en porte à faux qui découvre la personne au-delà du masque social.

Comme j'ai pas de famille ici, et qu'à l'époque j'avais pas d'ami, en fait c'est le seul qui m'a tendu une main ; et c'était vraiment une main secourable... Et ça a été le début d'une grande amitié. C'est ça qui a déclenché ; c'est toujours dans les emmerdements, en fait, qu'on reconnaît ses amis... et alors là, Dieu sait qu'il était présent ! C'est là que je me suis confié pour la première fois, que je lui ai dit beaucoup de choses qu'il ignorait, il était vraiment important que je lui dise plein de choses qu'il ignorait. Ça a été très très vite après. Il me connaissait, déjà, il avait déjà une image de moi, on se fait toujours une image des gens, pas toujours la bonne. Mais après, il a appris à me connaître beaucoup plus que ce qu'il me connaissait déjà. Et on est devenu amis, donc ça a été bon (employé, 27 ans).

La segmentation des relations dans des activités spécifiques ne leur est pas propre non plus. Ou plutôt, s'il est possible de la reconnaître dans les phases de rencontre et d'initiation des liens, cette spécialisation reste du domaine du « copinage » et des liens faibles, mais ne résiste pas à l'émergence d'une véritable amitié. Paul Wright²⁶ a ainsi montré que dans les six premiers mois des relations entre étudiants de même sexe, ces différences sont consistantes entre hommes et femmes ; ceux-ci segmentent en effet davantage leurs liens que leurs homologues féminines, qui les engagent sur des plans multiples. Mais entre six mois et un an de fréquentation, les relations évoluent dans un sens qui annule ces divergences. Les étudiants rejoignent alors les étudiantes dans l'attention accordée à l'affectivité, aux confidences personnelles, à la révélation de soi et à la multiplicité des « facettes » et des contextes investis. Les femmes sont peut-être plus rapides, plus immédiatement engagées dans ces rapports-là, mais les hommes, avec l'ancienneté du lien et sa transformation en amitié, ne fonctionnent pas autrement. Les différences s'aplanissent.

Il est probable par ailleurs que l'on vive actuellement une véritable mutation historique concernant la répartition des rôles féminins et

26. WRIGHT P., 1982.

masculins. Le travail des femmes, le partage des tâches liées au foyer et à la famille vont croissant. Les hommes investissent davantage le domicile au détriment des lieux « publics » qu'ils préféreraient auparavant pour leurs rencontres amicales²⁷. La coupure et l'attribution de rôles sexués entre, d'un côté, la responsabilité et, de l'autre, la sensibilité se sont sans doute atténuées, mélangées pour une part. De ce véritable changement culturel vient sans doute le fait que les enquêtes les plus récentes et les plus approfondies révèlent des différenciations entre les sexes moins nettes que les plus anciennes sur ces sujets. Si cette atténuation n'est pas forcément encore très marquée dans les grands tableaux statistiques, elle apparaît dans les discours rendant compte des normes de comportement.

La dissolution des différences de sexe apparaîtrait donc à la fois avec la durée des relations amicales, et avec l'évolution historique des mœurs.

Socialisation et élection : la construction des réseaux sociaux

Si les différences de sexe jouent donc un rôle relativement mineur dans les modes de structuration des réseaux, en revanche, l'appartenance sociale de classe et surtout l'avancée en âge ont un impact significatif sur les façons d'identifier des relations interindividuelles à partir des environnements sociaux. Il était nécessaire pour comprendre la spécificité des amitiés de relier celles-ci aux procédures qui les « dégagent » des cercles sociaux d'inscription et de fréquentation. Ces procédures elles-mêmes sont donc socialement marquées. Les deux facteurs repérés comme pertinents s'articulent de manière assez simple ici. L'âge intervient dans le sens d'une évolution vers l'électivité relationnelle, la progression sur l'échelle sociale aussi. Les membres des classes supérieures effectuent ce « passage » plus tôt, plus radicalement, que les membres des classes populaires qui maintiennent plus tard leurs amitiés insérées dans les contextes sociaux d'origine.

L'amitié révèle ici le caractère éminemment social de sa construction. A partir des milieux et des cercles sociaux, dans l'élaboration de liens interpersonnels et dans la désignation d'amis, la façon même de « se faire » des relations obéit à des régularités sociales. En fonction des étapes de la vie, en fonction des positions sociales d'origine, les modes d'élaboration des réseaux varient. Ils signalent même, au-

27. WELLMAN B., 1992.

delà de ces variations, l'état d'un rapport au monde social, et une manière de s'y intégrer. En maintenant une continuité entre les environnements et les liens personnels, en les dissociant les uns des autres, ou en privilégiant la construction interpersonnelle du lien amical au détriment des inscriptions sociales, se construisent différents modes de socialisation, d'interfaces entre individu et société. On peut relier ceux-ci aux processus qui, depuis l'enfance et jusqu'à la fin de la vie, avec une période particulièrement cruciale au début de l'âge adulte, organisent les rôles sociaux et leur emprise sur l'individu. L'amitié, dans les fluctuations de son mode d'ouverture au monde, plus ou moins insérée, mêlée, ou bien distinctive, réservée, se trouve au cœur de cet enjeu-là.

Les interactions dans le réseau

Le réseau personnel fonctionne en système. Cela signifie, d'une part, qu'il rassemble des éléments et des ensembles divers et, d'autre part, que ces éléments et ensembles interagissent. Ils ne sont pas simplement accolés mais organisés dans des logiques de liaisons entre eux. Les diverses parties sont articulées, elles produisent des effets les unes sur les autres, et la forme de ces liaisons peut être mise à jour.

Dans le chapitre précédent a été dégagée la logique de la structuration des réseaux dans la dimension de la construction des liens. On a étudié les rapports entre les parties constituées par les cercles sociaux, les relations interpersonnelles, et les amitiés. Cette exploration en quelque sorte « verticale » du réseau peut être complétée par une approche des liaisons « horizontales » entre les parties orientées par la division en « domaines » de la vie sociale. Il s'agit de voir comment se combinent les rapports entre les ensembles de relations de travail, de voisinage, de loisirs, de famille aussi... On suppose en effet que ces domaines ne sont pas totalement indépendants les uns des autres, ne serait-ce que parce qu'un même individu compose, en les traversant tous les jours, des modes d'interférence et de pondération entre eux. Cette autonomisation conceptuelle de « champs » sociaux relève d'ailleurs pour une bonne part de la volonté des sociologues de construire des catégories¹ pour étudier plus facile-

1. PASSERON J.-C., 1991.

ment leurs rapports internes et externes. Le sens commun n'ignore pas ces divisions, mais il leur « obéit » peut-être moins.

Les relations d'amitié sont confrontées également entre elles. Les amis, on l'a vu, sont élus à des époques différentes, en fonction de modalités différentes selon les âges, et sont aussi reconnus comme tels pour des « motifs » très divers. Quelle importance relative prennent-ils dès lors ? Une étude plus particulière des échanges de confidences, réalisée auprès d'employés de bureau², viendra compléter cette question. Les confidents et les amis ne se confondent pas tout à fait, mais la confiance présente l'avantage d'offrir un accès plus précis aux échanges relationnels par les « choses dites ». Elle permet également de mesurer la cohérence ou la diversité des apports de chacun, et le poids des conseils éventuellement prodigués. Par ce biais est abordée la question des influences interpersonnelles en tant qu'« effets » particuliers qu'exercent ses amitiés sur l'individu, sur ses choix et ses comportements.

La sociabilité par domaines : complémentarité ou cumul

On peut penser, et c'est une idée assez courante, que les relations dans les divers domaines de la vie sociale fonctionnent en complémentarité : si le travail n'offre pas d'opportunités relationnelles satisfaisantes, on peut se reporter sur la famille, si le quartier est hostile, on fréquente d'autres espaces de loisirs... étant entendu qu'on ne pourrait « jouer » sur tous les fronts en même temps. L'investissement dominant dans un domaine dégarnirait d'autant les autres, comme si l'individu disposait d'un stock limité (par le bas et par le haut) de relations, qu'il répartirait dans les divers espaces sociaux. Cette logique de compensation peut également être appliquée aux degrés d'investissement dans les liens : si l'on fréquente un grand nombre de personnes, on ne peut leur accorder que peu d'attention, d'affection, voire de temps.

Ce présupposé est largement repris du sens commun : on trouve dans les entretiens nombre d'affirmations du fait que l'on ne peut avoir que très peu de « vrais amis », sinon « on se disperse » et « on ne peut partager autant avec chacun » (compensation entre qualité et quantité), ou du fait que l'investissement familial, par exemple, « empêche » d'avoir des amis (compensation entre domaines).

2. Cf. annexe 1.

Si, dans les enquêtes statistiques, apparaissent des différences relatives entre certains groupes sociaux dans les investissements des divers domaines, ces différences ne sont établies que dans la comparaison avec les autres groupes sociaux. Mais cela n'exclut en rien que ces populations manifestent en leur sein une certaine « cohérence » dans leurs modes de sociabilité et dans le nombre de relations personnelles qu'elles entretiennent tout autour d'elles. On constate même plutôt que les personnes qui ont beaucoup de relations dans un domaine en ont dans tous, et inversement. Les régularités statistiques par comparaison de blocs n'invalident pas l'existence d'une logique globale dans laquelle « les relations vont aux relations » : « Malgré les liens privilégiés qui relie certains types de relations à certains âges de la vie, et malgré la division des rôles entre les sexes, il règne entre les diverses composantes de la sociabilité une grande cohérence. Par exemple, les personnes qui fréquentent un grand nombre d'amis ont aussi les plus grandes chances de sortir avec des collègues, de recevoir la visite de leurs voisins, d'adhérer à de multiples associations et, ce faisant, d'accumuler au fil de la semaine les discussions personnelles³. »

On a vu plus haut, en effet, que les membres des classes supérieures totalisent la plus forte proportion de relations dans tous les domaines. Ce groupe numériquement réduit investit ainsi la plus grande « surface sociale » et y multiplie les liens, alors que les ouvriers, bien plus nombreux, restent partout en deçà, y compris pour les relations avec la parenté (même si l'écart est moindre pour celles-là) qui constituent pourtant traditionnellement leur pôle privilégié d'investissement relationnel.

De la même façon, les femmes des classes supérieures diplômées, qui comme les ouvrières accordent une part prépondérante aux relations de parenté, entretiennent en même temps un très grand nombre de relations dans les autres domaines de la vie. On n'est donc pas en présence d'une logique de compensation d'un milieu relationnel par un autre, mais bien d'une logique de cumul : « On aurait pu croire que la propension des professions intellectuelles à cumuler toutes les formes de sociabilité s'accommoderait mal de la division traditionnelle du travail de sociabilité entre les sexes ou, inversement, que ce partage des rôles allait entraver le développement de la sociabilité féminine. Force est de constater que les deux phénomènes vont de pair : les femmes des milieux riches en capital cultu-

3. HÉRAN F., 1988, p. 15.

rel cumulent une forte spécialisation dans les relations de parenté et une aptitude à diversifier leur réseau⁴. »

Ce cumul fonctionne également à travers les âges de la vie : dans tous les domaines, les jeunes multiplient les relations, dans tous les domaines, ils les réduisent par la suite, même si la part de la parenté augmente alors proportionnellement.

Famille ou amis, faut-il choisir ?

Le rapport entre le domaine de la parenté et les autres résiste davantage à cette logique de cumul. De fait, de nombreux auteurs distinguent la famille : « Mis à part la parenté, les différentes composantes de la sociabilité ont tendance à se cumuler, les disparités étant plus liées au diplôme qu'au revenu⁵. »

Il est vrai que, parfois, la sociabilité familiale s'avère plus importante lorsque la sociabilité amicale l'est moins. Cette liaison statistique mérite cependant d'être précisée et relativisée : « Seules les relations de parenté et, dans une moindre mesure, les relations de voisinage, semblent échapper à cet effet "boule de neige". A y regarder de près, elles ne l'évitent qu'en partie. Au degré zéro de la sociabilité, l'absence de contacts avec les voisins ou avec les parents va de pair avec l'absence des autres formes de sociabilité : il y a cumul des solitudes. Au degré suivant, la solitude n'est rompue que par l'apparition d'un ou deux membres de la parenté. Cette situation est surtout vécue par les personnes les plus âgées et s'observe plus fréquemment à Paris : la sociabilité tient alors tout entière dans la fréquentation des enfants. Au-delà, le nombre des parents fréquentés s'élève en même temps que le reste de la sociabilité. Il faut en fréquenter au moins dix par mois, chiffre considérable, pour que la parenté concurrence avec succès les autres formes de relations au lieu de s'y associer. [...] Une analyse plus détaillée montre que cette relative autonomie des liens de parenté par rapport au reste de la sociabilité repose surtout sur la parenté en ligne directe : enfants, petits-enfants et, plus encore, ascendants. La fréquentation de la parenté collatérale, composée pour l'essentiel de la fratrie et des cousins, suit un autre modèle ; comme elle est plus élective, elle se rapproche des autres formes de sociabilité et, plus particulièrement, de la sociabilité amicale⁶. »

4. *Ibid.*, p. 21.

5. FORSÉ M., 1991, p. 255.

6. HÉRAN F., 1988, p. 15.

On ne doit donc pas en conclure trop vite à un phénomène de substitution ou de compensation de l'une par l'autre. La sociabilité familiale rejoint en effet souvent l'intensité des autres formes de sociabilité : « Il est d'usage en pareil cas de parler de substitution entre les différentes participations sociales. Ce raisonnement nous semble partiellement erroné. En effet, il semble que, pour toutes les classes, il y ait plutôt renforcement entre les relations familiales et les autres participations. Ainsi, les ouvriers ou employés qui vont à des réunions d'associations ou fréquentent des amis en dehors du travail ne voient pas moins leurs parents que les autres. Les cadres supérieurs seuls, du fait de leur emploi du temps et de leurs "obligations" diverses, subiraient davantage la concurrence entre les diverses formes d'échanges sociaux ; encore faut-il noter que cette concurrence, si elle se traduit par une fréquentation plus épisodique de la parenté, ne préjuge pas forcément d'une moindre intensité des liens familiaux⁷. »

Le « cumul » des sociabilités semble montrer plutôt qu'il est possible de s'engager sur tous les fronts, que le temps n'est pas un obstacle réel. On sait d'ailleurs qu'il est relativement élastique... Comme les relations, il ne constitue pas un stock fini et incompressible, mais une forme de ressource dont la gestion, là aussi, s'opère en fonction de compétences particulières : « En matière de relations sociales le capital va donc au capital, et cette loi est plus forte que la contrainte de temps qui obligerait à réduire le nombre des placements⁸. »

Il est intéressant, à ce propos, d'examiner l'effet de la naissance d'enfants, qui *a priori* constitue une limitation brutale de la disponibilité. La présence d'enfants jeunes, on l'a vu, ne réduit ni la taille du réseau ni le nombre des amis. Seuls le nombre des cercles sociaux investis et le niveau de fréquentation des amis subissent une baisse. Les rencontres ne sont pourtant pas réellement empêchées par la présence des enfants ; l'invocation de cette « raison » est surtout le fait de ceux qui sont, déjà, les moins sociables.

Dans de nombreux cas, un investissement maximal dans la sociabilité extérieure n'est en rien infléchi par la présence d'un petit enfant. Souvenons-nous à ce propos du leader du noyau actif de l'entreprise de protection de métaux, qui « milite dans tout », déploie une énergie et un temps considérable à « faire l'assistante sociale » et à fréquenter très assidûment tant ses collègues que les voisins de son quartier-village, sans parler des activités associatives... tout en

7. PITROU A., 1978, p. 49.

8. HÉRAN F., 1988, p. 15.

s'occupant (beaucoup !) de sa petite fille ; ce qui démontre, si c'était encore à faire, que le temps est relativement élastique.

Divers auteurs « réintègrent » ainsi la sociabilité familiale dans une logique générale de cumul, en réfutant la conception courante qui veut qu'elle entretienne une relation de substitution avec les autres formes de sociabilité. D'autres ouvrent une « troisième voie » selon laquelle la sociabilité familiale suivrait une logique différente, autonome par rapport à l'ensemble de la sociabilité. Il n'y aurait, en fait, pas de relation, ni positive ni négative, entre investissement familial et investissement dans les autres domaines de la sociabilité, ni avec le nombre d'amis⁹. Sans penser qu'il n'existe aucun effet de l'une sur l'autre, on constate en tout cas que n'apparaît pas de relation régulière et stabilisée entre la sociabilité familiale et la sociabilité dans les autres domaines de la vie.

Le cumul des sociabilités

Mis à part cette question de l'investissement familial, dans l'ensemble, les résultats des enquêtes qualitatives confirment tout à fait l'existence d'une logique de cumul relationnel à travers les champs du social. Les effectifs de relations entretenues dans chacun demeurent remarquablement stables pour une même personne. Les plus grands réseaux investissent généralement tous les domaines, et dans tous les domaines totalisent des relations supérieures en nombre à celles des autres réseaux.

Il arrive pourtant qu'apparaissent des « trous », qu'un champ ne soit pas investi. Ce cas se présente surtout dans les réseaux globalement restreints. Souvent aussi le quartier d'habitat se retrouve davantage « vide » de contacts personnels que les autres domaines ; on a vu que les données contextuelles priment dans certains cas, en particulier pour des milieux résidentiels « hostiles », que par ailleurs la sociabilité de voisinage était parfois refusée en bloc, et qu'elle était rarement en elle-même un terrain d'émergence de liens amicaux. Cela étant, pour les personnes par ailleurs les plus sociables, le quartier d'origine remplit parfois ce rôle, et les jeunes en particulier continuent à y fréquenter de nombreux ex-voisins.

On peut rappeler également le refus « par principe » des cadres en milieu ouvrier d'une sociabilité à base professionnelle. Ils comptent en revanche un nombre important de relations dans divers milieux « autres », des relations très électives, amis d'enfance, d'études, de

9. BABCHUK N., 1965, p. 488.

loisirs... Ils n'investissent pas un seul domaine, mais cumulent des amitiés issues de plusieurs contextes variés.

Mis à part ces réserves, on ne trouve pas de pondérations vraiment déséquilibrées dans les effectifs des réseaux suivant les champs. Si, dans les systèmes relationnels, les engagements interagissent effectivement les uns sur les autres, c'est donc dans une logique de synergie transversale aux domaines sociaux plutôt que de compensation ou de substitution de l'un à l'autre. Cette logique cumulative, qui fait que « les relations vont aux relations », distingue davantage des types de pratiques et des modèles de réseaux que des champs d'investissements compensatoires.

Il est important également de rappeler la remarquable constance des modes de structuration des réseaux. La régularité dans le rapport entre cercles sociaux, relations personnelles et amis, pour une même personne et quels que soient les domaines traversés, met l'accent sur la continuité du mode d'élaboration des amitiés à partir des contextes. Cette constatation ne peut que renforcer et appuyer l'existence d'une logique cumulative des engagements relationnels. La « cohérence » des engagements dans les divers domaines, qu'elle porte sur la quantité de liens ou sur la façon de les construire, est générale et commune à toutes les catégories sociales.

Interactions entre les amis et importance des « ponts »

La diversité des époques et des contextes d'origines, la variété des raisons invoquées pour la désignation des amis laissent supposer que ceux-ci ne tiennent pas tous la même place ni le même rôle auprès de la personne. Avec certains, les souvenirs anciens ou le partage des épreuves de la vie sont déterminants, avec d'autres prime la présence au jour le jour ou l'engagement dans une activité commune, avec d'autres encore, la qualité de la communication, le plaisir de la découverte d'attitudes similaires, ou l'échange affectif sont au centre du lien. A l'intérieur d'un même réseau cohabitent ces amitiés établies sur des fondements hétérogènes. Alors que l'individu construit l'élaboration de ses relations d'une façon unifiée, du moins à un âge donné, les qualités de ses amitiés peuvent en revanche être diverses.

Les mélanges d'amis

Comment se conjuguent alors entre elles ces relations, comment la personne gère-t-elle cette diversité ? Préfère-t-elle voir ses amis un

par un, profitant alternativement et séparément des apports de chacun, des « ambiances » relationnelles, ou bien va-t-elle parfois les mettre en présence et combiner les interactions ? La confrontation de qualités et de modes de rapports amicaux contrastés est-elle possible dans la rencontre mutuelle effective, ou bien s'avère-t-il préférable de maintenir isolés les uns des autres les divers éléments de l'éventail amical ? Le fait que les personnes mélangent ou pas leurs amis, avec leurs rôles et leurs spécialités respectifs, apparaît comme un point très pertinent d'un point de vue sociologique.

Même issus à l'origine de contextes différents, des partenaires ont pu être amenés à faire connaissance, à s'intégrer dans des activités communes, et des relations ont pu se nouer aussi entre ces tiers. Dès lors, il serait abusif de déduire d'une variété originelle une véritable étanchéité des sphères. La question de la densité du réseau amical, c'est-à-dire du degré d'interconnaissance entre les amis d'une personne, est tout à fait centrale si l'on veut examiner la distribution et la mise en cohérence des rôles. En particulier, si la plupart des confidents d'une personne se fréquentent et communiquent entre eux, il y a de plus grandes chances pour que l'information et les conseils échangés soient similaires et redondants, que les influences et les normes se trouvent unifiées, que si les confidences sont éparpillées dans divers isolats.

A partir d'une étude précise des réseaux d'échanges de confidences, on a pu remarquer des situations contrastées de ce point de vue.

Trente personnes ont été interrogées sur leurs relations de confiance et sur les personnes avec qui elles échangent des confidences. Sur ces trente réseaux de confidents, neuf isolent radicalement les liens un à un, et même lorsque ceux-ci sont connus dans un contexte commun comme le milieu de travail, ils ne sont pas mêlés entre eux dans les rencontres.

Dans neuf autres cas, la densité globale du réseau est forte, la proportion de confidents se connaissant entre eux est élevée, mais cette interconnaissance s'explique davantage par la situation et la disposition dans des cercles communs dès l'origine que par l'effet de nouveaux liens construits entre eux. On trouve là les personnes dont les confidents sont tous ou presque tous rassemblés dans un même cercle social, issu du travail, ou des loisirs, ou de la famille.

Dans les douze autres cas, la densité est forte, c'est-à-dire qu'une part importante des confidents se fréquente entre eux, et cette densité ne relève pas de l'évidence. Pour une part, les confidents sont

regroupés par « blocs » en fonction des contextes d'origine (on compte trois confidents au travail, quatre connus dans l'enfance, et trois dans une activité de loisirs, et dans chaque contexte les rencontres sont souvent collectives), mais pour une autre part, des « ponts » ont également été construits entre ces blocs. Autrement dit, un confident rencontré dans un contexte a été « mélangé » avec des confidents issus d'un autre contexte. La personne a présenté son ami d'enfance à ses collègues de travail, a invité conjointement ses voisins et ses amis d'études, a organisé un week-end avec ses amis de Paris et ceux de Béziers réunis... Il s'agit là d'une attitude volontaire d'association de personnes *a priori* séparées. Cette « transitivité » construite, et non plus circonstancielle, est tout à fait intéressante d'un point de vue sociologique. Des ponts sont construits entre des univers dissociés dont notre interlocuteur est au départ le seul point commun, et ces ponts sont donc le lieu de création de liaisons sociales inédites¹⁰. D'un point de vue individuel, on prend des risques à mêler des amis connus dans des circonstances diverses, l'un de ces risques étant évidemment de voir confrontées des facettes de soi qui étaient jusqu'alors isolées, et sur lesquelles on pouvait alors davantage jouer. Là, il faut bien concilier, et éventuellement, en invitant des personnes nouvelles, imposer des images nouvelles de soi...

Je me souviens que quand je l'avais présentée à des amis quand j'avais dix-sept ans, j'avais une bande de copains, j'avais dit : « Je vais vous amener une copine ; mais putain, faites gaffe ! parce que je vous assure, je vous encadrerai. » Et c'est vrai qu'ils l'avaient accueillie, c'était une fille super-intéressante, intellectuellement géniale, qui est chaleureuse et tout, donc ils avaient vachement adhéré, et en même temps ils avaient peur ; parce que j'avais dit : « C'est une fille importante » (employée, 46 ans).

Il est capital de repérer ces ponts, de chercher à savoir qui est à même de bénéficier de cette faveur, de cette liberté prise à l'égard des cadres d'origine des relations.

Les liens anciens, enracinement et mobilité

On constate que les amis et confidents qui sont reliés à d'autres issus de cercles différents sont les relations les plus anciennes. Ceux que l'on mélange, que l'on présente à d'autres, ceux qui constituent

10. BURT R., 1992, 1995.

des ponts, sont les amis d'enfance ou de jeunesse. Ils sont le plus souvent de même sexe, sauf lorsqu'il s'agit d'amis du conjoint ou de membres de sa famille. Inversement, les confidents qui restent isolés au sein de ces réseaux sont les plus récents.

On peut penser que la durée même du lien est importante, qu'elle favorise en soi la volonté d'inclure certaines personnes dans d'autres cercles. Au-delà de la simple ancienneté, le temps passé ensemble implique une diversification des expériences vécues, ne serait-ce que parce que les protagonistes eux-mêmes ont changé, ont traversé des étapes de vie contrastées. A l'intérieur de la dyade même, le temps a fait varier et évoluer les situations et les identités, introduisant une certaine souplesse dans les ressorts relationnels. Ces amis qui se sont connus enfants, puis adolescents, qui se sont vus évoluer dans des milieux et des modes de vie divers, qui ont suivi les multiples aléas de leurs vies familiale, sociale, affective... sont sans doute plus à même de s'adapter à de nouvelles relations et d'accepter de nouvelles images de soi, tout en conservant la mémoire des anciennes.

Sa réaction... [si je lui déclarais que j'avais trompé mon mari]... [rire], elle dit que j'ai un cœur d'artichaut. Elle serait pas du tout étonnée, je pense. Elle dirait : « Ça m'étonne pas de toi. »

Question : Pourtant, vous disiez que vous n'étiez pas infidèle, alors elle se trompe ?

Non, elle se trompe pas, mais elle a une image de moi sur le long terme. Elle voit comme j'étais avant. Et si ça m'arrive, par rapport à tout ce que j'ai vécu, ma façon de réagir avec les mecs, comment je tombe amoureuse, comment... bref, elle connaît tout ça, donc je pense qu'elle réagirait par rapport à tout ce qui s'est passé avant. Mais par rapport à Christophe [le conjoint actuel], tout seul, elle serait étonnée, quand même, oui, en fait. C'est quelque chose qui la surprendrait. Toutes seraient étonnées, mais elle, elle a en plus la vision générale de ma vie, qu'elle connaît (employée, 32 ans).

Par comparaison, les relations les plus récentes sont davantage attachées à une image unique, la seule à laquelle elles aient eu accès.

Ceux que je connais depuis longtemps me connaissent. Pauline me connaît, Christine me connaît, Samuel sait, Nicolas sait... Mais après, il y a tous les autres, tous les autres qui vous collent une image... Par exemple, en tant que déléguée du personnel, je suis une fille qui va droit au but, la battante, la passionaria, c'est pas une dragueuse... pourtant, j'aurais bien envie de draguer. Seulement, j'ai pas cette image, depuis trente ans. Et Georges [son conjoint] m'a connue avec cette image de fille... sérieuse, quand même. J'ai toujours offert l'image de quelqu'un

de sérieux, même si dans ma tête ça voyageait complètement. Pauline sait que dans ma tête ça voyage, je sais que dans ma tête ça voyage (employée, 46 ans).

Les relations anciennes, à la fois plus proches de « ce qu'on est dans sa tête » que de « l'image », et plus adaptables à de nouvelles présentations, de nouvelles identités, sont celles avec qui l'on peut davantage, sans doute, courir le risque d'introduire des personnes différentes de ce à quoi elles s'attendent. Ce sont elles qui constituent la plupart des ponts, et qui sont des relations d'autant plus valorisées qu'à force de traverser une multiplicité de nos univers, elles se rapprochent de notre « moi profond ».

Un ami, c'est quelqu'un avec qui on est bien en général, mais dans un domaine précis, particulier. Il y a des amis de tel endroit... souvent, on se rencontre quand on fait une petite soirée, on invite nos amis DE... Il y a des secteurs de la vie. L'ami, c'est quelqu'un qui vit quelque chose de fort avec nous à un moment donné, dans un secteur précis. Et à qui, pour ce secteur-là, on se confie, avec qui on va être bien. Et quelqu'un comme Christian, c'est quelqu'un avec qui on vit tout le temps. Un confident, c'est un ami, mais c'est beaucoup plus, c'est quelqu'un avec qui on va parler de sujets beaucoup plus divers, on va être moins cantonnés. Pour moi, les amis sont plus cantonnés. Le confident, c'est quelqu'un à la limite qui connaîtra un petit peu plus de l'ensemble de la palette de notre vie, quoi. Avec qui on peut vivre des choses différentes. [...] Avec le confident, on va chercher ensemble quelque chose de plus profond, quoi ; qui tient plus de l'être humain en général que du foot si c'est le foot, ou... etc. (employé, 29 ans).

On trouve là rassemblés et comparés des liens agrégés par blocs spécialisés, et d'autres, plus anciens, plus multiplexes, qui traversent les domaines en envisageant la « palette » identitaire et en se rapprochant par là même du moi profond.

Pour les plus jeunes, ce sont même des paquets entiers de confidents qui sont ainsi « emmenés » auprès d'autres : tout un groupe d'anciens scouts sont mêlés à une association humanitaire et également présentés à des collègues de travail ; toute une bande du village d'origine fait la fête avec des anciens collègues de Paris et aussi avec des copains d'études de Montpellier... Plus tard, ces ponts se construisent plus individuellement : on mêle un ami conservé du quartier d'enfance, un autre de l'école, un collègue du travail actuel... On retrouve bien là la différenciation entre la sociabilité

collective des jeunes âges et la sociabilité davantage individualisée des adultes.

Ces ponts ne sont pas établis, comme on pourrait le penser, par simple opportunité de fréquentation ; ce n'est pas parce que l'on a ces amis sous la main au même moment, dans la vie quotidienne, qu'ils se rencontrent. Le mélange ne se fait pas tout seul. En effet, ces amis anciens sont souvent éloignés géographiquement, ne sont en tout cas pas immédiatement ni facilement disponibles. Il s'agit bien d'un véritable effort de combinaison et de transposition.

Ces ponts, en tant que confidents, occupent une place particulière. Ils circulent entre les sphères, entre les problèmes, entre les images. Leurs avis, leurs conseils sont à la fois plus datés, plus « profonds », enracinés dans une identité plus « originelle », et à la fois plus souples, plus adaptables à une diversité d'étapes et de situations. Ce double aspect d'enracinement et de mobilité leur confère très certainement une position particulière dans le système de références qui entoure la personne.

On note donc une spécificité des relations les plus anciennes, provenant de cercles sociaux liés à l'enfance et à la jeunesse, dans la capacité à être mélangées activement avec d'autres, dans une configuration nouvelle et non liée au contexte. L'impact de la trajectoire et de l'âge de ces liens anciens sur leur position et leur rôle à l'intérieur du réseau est net. Leur plasticité les rend plus aisément transférables, mobilisables dans d'autres contextes et adaptables à d'autres interactions, que des relations plus récentes et plus « marquées ». Cette place particulière dans la structure du réseau leur confère sans doute un rôle spécifique au niveau de la participation à la construction identitaire de l'individu. Ils se trouvent probablement dans une position clé en ce qui concerne la gestion de modèles normatifs contrastés.

Amis, confidents, influences

Le réseau d'amis, dans sa diversité, construit un environnement relationnel qui ne fait pas que nous accompagner, il nous influence aussi. Chacun de nos amis, de nos confidents, « incarne » des valeurs, des attitudes, des modèles. Leurs modes de vie sont autant d'exemples que nous avons sous les yeux, mais que l'on peut aussi discuter, expliquer. La force de conviction d'un ami ne réside pas entièrement dans la portée de ses arguments, mais bien sûr également dans la place que nous lui octroyons dans notre vie, qui a à voir avec une confiance particulière, un certain crédit que nous lui accordons.

La diversité de ces références proposées dans le réseau, ainsi que leur degré de connexion, sont des facteurs très importants pour évaluer la cohérence et l'impact des potentialités d'influence, mais aussi les capacités d'évolution. Ainsi, on peut faire l'hypothèse qu'un réseau diversifié et dont les membres ne se connaissent pas tous entre eux sera davantage à même de générer une dynamique de changement qu'un réseau très homogène et fortement interconnecté, dont l'effet prendra davantage la forme d'un renforcement des attitudes communes¹.

Qu'est-ce qui fait que les avis de certains confidents ont plus de poids que ceux des autres ? Les amis influents se ressemblent peut-

1. GRANOVETTER M.S., 1973 ; BURT R.S., 1995.

être davantage, sur certains points du moins. Il peut s'agir aussi d'une question de degré d'intimité, d'intensité affective. Ou bien l'ancienneté de la relation, l'opportunité d'un échange, une communauté de points de vue seront plus pertinentes pour les modes d'impact de la parole d'autrui... On va chercher justement à dégager les particularités des relations qui entrent en compte dans cette « efficacité » différentielle. Certains facteurs favorisent éventuellement la réceptivité, la flexibilité qui confère au discours d'autrui une efficacité sur les valeurs et les choix personnels.

Bien entendu, on ne peut mesurer concrètement cette influence, à moins de suivre les personnes dans leurs évolutions, leurs pensées et leurs actions, ce qui n'est pas réalisable ici. Il reste que cette influence peut être perçue et verbalisée, que dans les entretiens les personnes en parlent sans difficulté, en donnant souvent des exemples sous forme de récits : il s'est vraiment passé quelque chose, et il est possible d'y avoir accès. Il peut d'ailleurs paraître étonnant que quiconque soit à même de dire « Untel m'influence », de reconnaître ainsi le pouvoir d'autrui sur sa personne, ses attitudes et ses actes, de référer à l'interaction avec autrui certains de ses propres traits de personnalité ou de ses choix. Cette reconnaissance d'une « dépossession », d'une relative faille à l'indépendance, est pourtant bien réelle, et exprimée.

Il a une personnalité qui fait que, bon, il peut influencer beaucoup de personnes ; je sais pas pourquoi, c'est comme ça [rires]. C'est quelqu'un qui influence ; il a beaucoup de charisme.

Question : Vous l'admirez un peu ?

C'est vrai que j'admire un peu sa personnalité, qui fait que, bon, pratiquement, lui il n'a jamais de problèmes. J'avoue que là, ça doit être plus facile à vivre. Il n'a aucune compétence particulière, mais je sais pas, il a un charisme, il a un déclic, quoi. C'est quelqu'un qui est bien naturellement de partout. [...]

Question : Et vous, vous pouvez l'influencer ?

Non, je crois pas, pas du tout, non. Lui, il peut m'influencer, mais moi je ne peux pas l'influencer, c'est certain. Il ne se pose pas de questions, donc je ne vois pas comment je pourrais l'influencer (employé, 32 ans).

Pour préciser encore la réalité des évaluations normatives et des modes d'impact de la parole d'autrui, l'exemple des jugements portés sur la question des infidélités conjugales s'est avéré en particulier très productif. Autour de ce thème apparaissent en effet à la fois un

consensus social global, et des marges importantes dans les adhésions et les pratiques (entre les adhésions et les pratiques aussi).

Les qualités relationnelles et les modes d'écoute

Seulement trois personnes, sur trente, n'ont déclaré aucun passage d'influence par le biais de leurs relations personnelles. Dans la plupart des cas, les réseaux de confidents sont composés conjointement de relations influentes, et de relations sans influence. Près de la moitié des relations de confiance (65 sur les 140 composant ces trente réseaux) donnent lieu à un passage d'influence interpersonnelle.

Le même et le différent : la bonne distance

L'homogénéité de sexe est très pesante : sur les 65 relations « à influence », 45 sont établies avec des personnes de même sexe. On est donc plus susceptible d'être influencé par des personnes de même sexe que soi.

Il n'y a pas d'âge pour influencer, ou pour être influencé ; à tous âges interviennent des échanges d'influence. Ceux-ci se produisent néanmoins prioritairement entre personnes du même âge. Près des trois quarts des relations (hors famille) donnant lieu à un passage d'influence sont établies entre des personnes ayant moins de cinq ans d'écart d'âge.

L'ancienneté des relations est très nettement un facteur favorisant l'échange d'influence. Même si l'on exclut les liens familiaux qui sont forcément très anciens, plus de la moitié des relations « à influence » datent de plus de dix ans. En considérant maintenant l'âge à l'origine de la relation, qui est déterminant pour celle-ci, on s'aperçoit que les deux tiers (là aussi hors famille) ont été établies avant l'âge de 25 ans.

En ce qui concerne le cadre d'origine des relations, il apparaît que les relations susceptibles d'être des vecteurs d'influence interpersonnelle sont surtout les relations débutées dans l'enfance, ainsi que les relations familiales. Le facteur d'ancienneté des liens accroît bien l'efficacité du discours. Les relations de travail et de loisirs sont les moins porteuses d'influence. Les relations établies lors des études supérieures ne semblent pas non plus très riches en échanges d'influence : le « passage » important dans l'avancée en âge semble bien se situer à la fin des années de lycée.

Dans l'ensemble, les relations les plus anciennes, issues des jeunes années, et qui joignent des personnes d'âge sensiblement égal, ayant

vécu à peu près simultanément les mêmes étapes du cycle de vie, sont donc les plus susceptibles de donner lieu à une circulation d'influence interpersonnelle.

Au-delà de ces critères de base, le fait de se sentir différents sur les plans du mode de vie, du caractère, des attitudes, n'est pas perçu comme un obstacle à la reconnaissance d'une influence. Cela peut même constituer un atout.

On n'est pas pareilles. Par exemple, la façon qu'elle a de parler de sa sexualité, je le ressens pas. Mais bon, elle le fait comme elle le sent. Si elle est vraie avec elle, moi je suis d'accord pour elle ; même si c'est pas mon truc. Donc là il peut y avoir des différences, ça ne gêne pas. Moi, ce que j'aime, c'est que les gens soient vrais. Et dans ce sens-là, si on a des atomes crochus, tout va bien. Avoir quelqu'un en face de soi qui a le même avis que soi, à la limite ça peut être un peu dur, quoi ; si on dit un truc, « oui, d'accord », bof ! Moi j'aime bien quand ça... quand il y a confrontation, quoi (employée, 31 ans).

On pourrait même dire que sans un minimum d'écart entre les opinions ou les attitudes des partenaires, il serait absurde de parler d'influence... Dans certains cas pourtant, l'influence entre des personnes qui se ressemblent beaucoup prend plutôt les couleurs d'un renforcement, d'une réassurance des orientations que l'on sait communes. Ce mode de relation se remarque en particulier au sein des groupes de jeunes très unis, très denses et très homogènes, qui se confortent mutuellement dans la construction de leurs attitudes.

Son avis, vu le sujet en général, on est d'accord, déjà, à la base, et on le sait. Simplement, c'est toujours pareil, on se conforte, puisqu'on pense la même chose. Donc son avis, c'est « oui ». Un peu comme Jacques, mais plus, parce que lui il agit beaucoup plus comme moi que Jacques. Donc il me dit encore plus « oui ». Et en plus, il fait comme moi, alors, à partir de là... on est frères ! Aucun risque ! [rire] Et on le sait, bien entendu. Il peut m'influencer... enfin, m'influencer... pas énormément, mais enfin, il me motive (employé, 30 ans).

Pour que l'influence aille dans le sens d'un changement, d'une « prise de risque », d'une adaptation aux avis d'autrui, il faut qu'il y ait un minimum d'écart ou de désaccord entre les partenaires, que l'influence viserait à combler ou du moins à réduire. Souvent, en effet, des jeunes disent ne pas être influencés par certains confidents qui sont « trop pareils ». Ceux-ci jouent plutôt comme un miroir, avec un effet de renforcement qui est certainement loin d'être négli-

geable, comme on l'a vu avec l'importance des groupes de pairs pour la socialisation des adolescents. Mais cette confirmation n'est pas toujours vécue comme une influence, celle-ci supposant une sorte de déplacement.

On s'aperçoit cependant que cette dissonance initiale ne doit pas néanmoins dépasser certaines limites.

J'adore sa façon de parler, j'adore sa façon de voir les choses, mais elle ne m'influence pas du tout. Parce que ça ne correspond pas du tout à ma nature. Alors je suis attirée, parce que c'est l'opposé de moi, en définitive. Mais je sais que je ne suivrai jamais ses conseils, c'est pas du tout dans ma nature, on est tellement différentes... (employée, 33 ans).

En effet, ce qu'une personne peut admirer chez d'autres peut être très nettement mis à distance si elle s'estime trop différente, et ces qualités sont alors soit perçues comme inaccessibles, soit rejetées dans une irréductible altérité : « Cela est bon, mais cela n'est pas pour moi. » L'influence, si elle n'est pas alors forcément totalement dénuée d'effets à terme, n'est en tout cas pas immédiatement envisageable ; le modèle est trop lointain, même s'il comprend une influence quelque peu fantasmée, désirée.

C'est peut-être Paul qui peut le plus m'influencer. Je pense que Paul est sûrement, des quatre, celui qui me domine le plus. C'est un point de vue personnel, mais je pense que dans tout rapport entre personnes, il y a un rapport dominant-dominé. Et je pense que Paul me domine. Ce qui fait que je pense qu'il me domine, c'est que comme il n'a jamais vraiment de problèmes, et que moi j'ai pu en avoir, par ce côté-là je le sens plus fort que moi.

Question : Vous diriez que c'est un peu un modèle, pour vous ?

Non, c'est pas un modèle. Je pourrais pas être... enfin, bien sûr que je pourrais pas être comme lui, parce qu'on est vraiment très différents. Ce que j'admire chez lui, c'est qu'il n'ait pas d'états d'âme. Mais c'est pas un modèle dans le sens où je sais que je ne suis pas pareil, et même, ça ne me plairait pas... mais ce que j'aimerais, c'est que les problèmes de la vie glissent sur moi, voilà... [rire] comme une bonne douche, là, et puis ça coule, ça coule, et il n'y a rien qui est absorbé. Finalement, pouvoir ne retirer que le côté positif de chaque expérience. C'est ce qu'il fait lui, quoi (employé, 32 ans).

La ressemblance n'est pas une condition ni même un facteur toujours très favorable, mais une trop forte dissemblance peut gêner. La marge semble donc étroite, entre une communauté de base des inté-

rêts et des modèles normatifs, et un certain écart très largement toléré, mais qui ne doit pas être trop ample. L'autre joue alors un rôle stimulant par le simple renvoi d'une image, qui peut receler une incitation à la prise de recul sans révéler de véritable décalage. Les oscillations à propos du modèle évoqué par autrui et de la mise en miroir ne reflètent peut-être finalement que les ambivalences personnelles...

Elle est toujours dans la vérité, parce qu'elle est tellement ce que je ne suis pas, elle est rationnelle, cartésienne, et je me dis que, elle, elle a su avancer, elle avance, et moi je brasse du vent... A un moment donné, je pensais qu'elle était sereine, et je me disais : « Si elle est sereine, on n'aura plus rien à se dire » ; et en fait j'ai découvert qu'elle pouvait pas être sereine. Ça m'a rassurée. Je sais qu'on est différentes, que moi je brasse du vent, mais mon vent il me plaît, mais à la fois je me dis : « Merde, je voudrais quand même un peu avancer comme elle. » Elle est mon modèle, quelque part. Le modèle de femme que j'aurais aimé être. Mais à la fois je suis bien dans mon mistral, là, mais quand même, c'est forcément un modèle... (employée, 46 ans).

On trouve ici des différences tolérables (« elle est rationnelle, elle avance »), et d'autres qui ne le seraient pas (« si elle était sereine... »). La marge est effectivement subtile, et l'influence se glisse justement dans cet interstice entre les qualités du confident qui nous « tirent » vers un modèle relativement souhaitable, et d'autres qualités qui nous le rendraient trop étranger, trop discordant pour atteindre au style de communication nécessaire à ce passage d'influence dans la confiance.

Le poids de l'affectif

Cela étant, le facteur qui ressort comme tout à fait déterminant tient davantage à la qualité du lien qu'à des concordances de personnalité ou de vécu. Il s'agit de la dimension affective investie dans la relation. De façon très nette, les relations dans lesquelles la part affective est relativement moins importante ne donnent pas lieu à une circulation d'influence. En revanche, l'influence s'installe dans les amitiés portant la plus grande part d'affectivité.

Si, sur un sujet, j'avais quatre avis différents, en premier j'écouterais ce que Jean-Paul a dit, pour voir. C'est pas une question de savoir, pas du tout. Je suis bien persuadé qu'il peut se tromper par rapport aux autres. Mais... je sais pas pourquoi. Et il serait pas du tout choqué si

je ne suivais pas son avis, ah non... C'est une raison affective, quoi. C'est pas non plus que j'aurais plus envie de suivre son avis, pas vraiment, mais si j'avais à demander un avis, je demanderais d'abord à Jean-Paul. C'est pas non plus qu'on se ressemble plus, je sais pas, c'est affectif, quoi (employé, 39 ans).

La dimension affective dépasse les autres. Plus qu'en vertu d'une ressemblance ou d'une compétence, s'il y avait à choisir, ce serait le confident le plus aimé qui serait le plus influent. Et souvent, lorsque la raison et l'affectivité sont opposées, c'est au profit de cette dernière.

Mais cette dimension affective, primordiale, ne doit pas pour autant envahir l'ensemble des échanges, pour que les avis échangés restent pertinents. En effet, dans certains cas, le pendant de cette qualité relationnelle peut être un manque d'objectivité, voire de bon sens. On prend parti, aussi, pour ceux que l'on aime, et la compétence, le recul, le pouvoir de jugement de celui qui conseille peuvent alors s'en ressentir.

Je sais pas si on peut être tellement désintéressé quand on a quelqu'un en face qu'on aime bien, qui est de sa famille, qui plus est comme elle [sa sœur] ; et si ce quelqu'un-là est triste, je sais pas si on peut avoir un avis complètement objectif du truc. J'adore mes parents, et ça ne m'empêche pas de voir leurs défauts, comme ma sœur, elle a des défauts mais je l'aime parce que c'est ma sœur. C'est évident, quoi, on se pose pas de questions, on aime les gens, dans ce sens-là, naturellement. Les copains, les copines, les amis, ça, après, il y a des affinités, on voit, quoi. Ses conseils sont importants parce qu'elle a une intuition, elle est de bon conseil. Elle est assez sensée, trop raisonnable même, et elle est de bon conseil. Et puis je crois qu'elle peut pas me nuire, puisque c'est ma sœur... il peut pas y avoir ce côté morbide de vouloir à tout prix que l'autre se plante. Parce qu'il y a des gens qui sont des faux amis, en fait. [...]

[Puis, en parlant d'une amie confidente.] Elle est assez sensée ; et on a le même point de vue. Et elle a ce côté désintéressé que n'a pas ma sœur ; forcément, ma sœur craint pour moi, elle ne voudrait pas me voir souffrir. Ma copine, elle aimerait bien que je sois bien dans ma vie, mais c'est pas du tout ce qui l'empêche de dormir ; c'est pas pareil. Donc ses conseils, c'est surtout raisonné, quoi (employée, 24 ans).

Compétence et investissement affectif peuvent même s'opposer, comme ici, dans des oscillations et des ambivalences, entre jugement et objectivité, d'une part et, d'autre part, intuition et amour, entre la sécurité affective et la qualité rationnelle de l'avis donné. L'amour

protège mais conseille mal, la raison est efficace mais trop détachée ou même dangereuse. Ce dilemme existe aussi dans le couple, ainsi qu'entre des amis trop proches, ou en particulier lorsque les conseils viennent de quelqu'un tenant le rôle d'« amoureux transi ».

Il me donne des conseils, mais c'est des conseils tellement orientés, je les connais tellement, ses conseils... « Casse, Juliette, laisse tomber, tu es une fille indépendante, toi, tu n'as pas besoin de tout ça. » Alors je peux pas leur accorder le même crédit que... il y a vraiment un jeu, là, et on connaît les règles du jeu... et moi je vais le titiller, lui dire : « Oui, toi tu es bien content si je suis dans la merde. » On se connaît, on sait, il sait que je sais, enfin... donc c'est là qu'il y a une complicité, c'est là qu'il y a une amitié. [...] Alors là, j'ai jamais trouvé de solution, c'est pas quelqu'un qui est une efficacité, pour moi. Il est d'accord avec tout, quoi... (employée, 46 ans).

Ce sont donc les personnes les plus « aimantes » qui sont susceptibles d'influencer, du moment que cet amour ne touche pas à l'aveuglement.

La confiance établie est invoquée prioritairement pour expliquer la spécificité de ces confidents. Cette confiance a deux sources. D'une part, l'amour, cet amour familial « évident », « naturel », ou bien l'amour « fidèle » des amis d'enfance, ceux-ci étant bien différents de l'investissement plus risqué des relations amoureuses. D'autre part, intervient la durée, dans laquelle se construit la certitude de cet amour, mais aussi la connaissance de l'autre au travers du partage des moments importants de la vie. Le fait que ces confidents soient impliqués dans sa vie conduit la personne à leur conférer un rôle de protection « naturelle ». Même si ces relations sont susceptibles de proposer un moins bon jugement que des liens plus « extérieurs », la qualité affective du lien prime finalement.

La confiance est une mise en porte à faux, elle implique un risque dans la révélation de soi ; cette plus grande fragilisation encore qu'est la réception et la reconnaissance d'une influence de la part d'autrui nécessite une situation de protection, de sécurité plus importante encore. L'affectif protège mieux que la raison, et celui qui détient le pouvoir d'influencer doit avant tout faire la preuve de ses bons sentiments. Si l'on peut écouter les avis de certains, si l'on peut dans la confiance entendre leurs arguments et reconnaître leur jugement, pour que cette écoute aille jusqu'à la reconnaissance d'une influence, il faut que la confiance, la certitude des bonnes intentions de l'autre, de son implication et de son amour soient établies. Baisser

la garde devant autrui jusqu'à lui octroyer un pouvoir sur ses comportements et ses attitudes nécessite donc une sérieuse confiance, et de solides garanties. Le fait de se ressembler, de partager des statuts, des attitudes ou des normes similaires comme le fait de détenir une compétence particulière sont alors bien moins importants que le partage d'émotions affectives.

Ainsi, les facteurs les plus favorables à l'établissement d'une relation d'influence sont l'intensité affective présente dans le lien, puis, à l'intérieur d'une certaine ressemblance minimale entre les personnes, la reconnaissance d'une compétence particulière à celui qui influence. On peut donc être influencé en premier lieu par quelqu'un que l'on aime, qui est susceptible ensuite d'apporter un petit « plus » à la gestion de problèmes qui participent à un système d'attitudes globalement partagé mais pas forcément similaire.

Réseau, rôles et systèmes d'influence

Que se passe-t-il lorsque, au sein d'un réseau amical diversifié, plusieurs courants d'influence coexistent ? Les avis ne vont pas forcément dans le même sens, l'individu peut éventuellement se trouver « tiré » dans des voies différentes. On peut se demander alors comment sont gérés les contradictions, les conflits normatifs. La tension est peut-être susceptible de provoquer une recherche de consensus, d'homogénéisation des attitudes et des rôles, voire une propension au changement. Elle peut aussi se stabiliser comme telle, dans un équilibre reflétant les ambivalences personnelles.

Dans la majorité des cas coexistent au sein d'un même réseau à la fois des confidents qui donnent une influence et des confidents qui en reçoivent. Un individu peut donc s'ouvrir à une influence de la part de certains de ses confidents, et en fournir une à d'autres. Le fait que les réseaux soient composites de ce point de vue indique que les attitudes et le pouvoir des liens peuvent varier en fonction des confidents dans un même réseau. Là encore, ce sont davantage les relations que les caractéristiques individuelles qui jouent. En explorant les situations à influences multiples, on cherche à repérer la diversité éventuelle des conditions et des spécificités de ces influences.

On est très rapidement frappé par la diversité des relations « à influence » vécues par un même individu, au sein de son réseau de confidents. Loïn d'être régulièrement influencé d'une certaine manière par ses partenaires, de faire preuve ainsi d'un certain type de comportement qui lui est propre, l'individu s'engage dans des relations d'influence très contrastées.

Tout d'abord, il peut à la fois donner et recevoir une influence, soit avec la même personne, soit avec des personnes différentes. Laissons pour le moment de côté la première configuration. Le fait qu'un individu puisse ainsi être alternativement conseiller et conseillé, influent et influencé, laisse à penser qu'il endosse en fait successivement, ou parallèlement, divers rôles.

Cette notion de rôles relationnels a été introduite, d'une part, au vu de cette possible diversité des postures pour une même personne et, d'autre part, à la suite de la découverte de quelques rôles récurrents, dont on peut aisément cerner les caractéristiques.

Prenons par exemple le rôle du « pseudo-docteur ». L'influence est ici fondée sur la reconnaissance d'un domaine de savoir particulier, et d'une recherche de solutions précises à un problème précis. Le « docteur » donne souvent l'avis le plus éclairé, le plus rationnel, mais sa compétence reste relativement ponctuelle, il répond à une demande. Il domine même généralement la relation, cherchant à provoquer la confiance, à « tirer les vers du nez », à « chercher là où ça fait mal ».

Lui, c'est quelqu'un de très protecteur, éducateur de métier, donc sachant... là où ça fait mal. Et là alors, ce qui m'intéresse chez ce garçon, c'est que quand je lui parle de quelque chose qui me tracasse, de mes doutes, de mes problèmes, il va m'aider, parce qu'ayant une formation psy... (employée, 46 ans).

L'influence n'est pas générale, mais concentrée sur un domaine ; plus encore que pour les autres relations de confiance, tout tourne autour de problèmes personnels. L'amitié elle-même est centrée sur cette interaction-là ; le lien peut comporter une dimension affective, mais elle n'est pas centrale, laissant plutôt la place à une dimension fonctionnelle. L'influence n'est pas réciproque dans ce cas. En revanche, on peut avoir son docteur, et être le docteur de quelqu'un d'autre.

Un autre rôle « typique » est celui, évoqué plus haut, de l'amou-

reux transi. Sa particularité est d'être fondé sur une inégalité affective : l'un aime d'amour, l'autre d'amitié. L'un donne une affection inconditionnelle, des attentions démesurées, l'assurance d'une protection totale ; l'autre renvoie une affection plus « fraternelle », surtout dans la mesure où ces relations sont le plus souvent très anciennes.

Là, j'ai profité d'une situation, il était amoureux de moi. Alors là, j'ai profité d'une protection, d'une attention... dormir à la belle étoile, lui me donnant la main : « Je t'aime », moi disant : « Je ne t'aime pas »... je pouvais faire n'importe quoi, dire n'importe quoi, c'était de toute façon parfait. Alors c'est vrai, tellement attentif, disant « Et pourquoi ci, et pourquoi ça... » alors je suis arrivée à la confiance. Lui, ce qu'il m'a confié, c'est qu'il m'aimait, bon, mais ça n'allait pas au-delà. Tandis que moi je lui confiais mes problèmes d'adolescente, avec mes parents, avec mes petits amoureux... Et à la limite, je jouerai toujours ce jeu avec ce garçon. Si j'ai envie de taper du pied, je le ferai avec lui parce que je sais que ça va marcher, que ça va être bien, il me dira : « Au contraire, tape du pied, ça fait partie... » C'est presque quelqu'un avec qui je peux me laisser aller, complètement... (employée, 33 ans).

Le malentendu sur lequel repose ce lien, même si « chacun sait que l'autre sait », entache quelque peu les possibilités de passage d'influence. Trop de parti pris, qui plus est construit inégalement, limite l'esprit critique et peut biaiser les conseils. L'avantage, celui d'un amour certain et d'une adhésion sans faille, est contrebalancé par un inconvénient majeur, celui d'une « fausseté » fondamentale, connue, et incontournable, du jugement. Là aussi, on peut avoir un amoureux transi et être l'amoureux transi de quelqu'un d'autre.

Un autre rôle peut être identifié : celui d'une « pseudo-mère ». Il s'agit d'une amie, pas toujours plus âgée, que l'on connaît depuis l'enfance le plus souvent, qui joue un rôle caractérisé par les éléments suivants : l'incitation au développement personnel, à la maturation, à l'éveil ; l'aide et le soutien ; la critique bienveillante ; le pardon ; et surtout, un amour immense, avéré et reconnu, très fréquemment et explicitement évoqué.

Avec Annick, c'est une relation... je sais pas comment dire... très affective, très très affective. Et ça a été quelqu'un qui m'a beaucoup apporté, au lycée, qui m'a beaucoup fait prendre de maturité, qui m'a dégourdie... quelqu'un qui m'a un peu fait naître... Pour moi c'était une rencontre extraordinaire. [...] Elle m'a ouvert les yeux... [...] C'est de l'amour, je crois, carrément. Et encore maintenant. C'est très affectif.

Je suis bien quand je suis avec elle, il n'y a pas d'autre mot, quoi. C'est pas des relations « je te comprends, tu me comprends », c'est des relations avec ça aussi, mais surtout : « Là tu te bouches la vue, là tu me prends pour une imbécile, et si tu te bougeais là-dedans, tu me dirais pas ça... » C'est des relations aussi où c'est pas câlin-câlin toujours [...] Annick, c'est comme mon mari ; je pense souvent que si j'avais été un homme je l'aurais épousée. Ben c'est les deux personnes dans ma vie qui comptent énormément (employée, 32 ans).

La sécurité conférée par la qualité de ce lien est primordiale : la pseudo-mère, quoi qu'il arrive, écoute, donne, et pardonne.

Avec Paola, j'ai pas besoin de me protéger. On s'aimera, quoi qu'il advienne. Je pourrais tuer le voisin, elle viendra en prison me donner des oranges. J'ai pas besoin de me protéger (employée, 46 ans).

Ce recours à une pseudo-mère n'est pas incompatible avec la présence de la vraie mère au sein des confidentes. Les deux peuvent coexister. Dans ce cas, la vraie mère exerce éventuellement aussi une influence, mais qui est moins prégnante dans le sens où elle est moins actuelle. On parle moins d'amour aussi pour elle, et le ton est moins enthousiaste. Dans certains cas, elle est complètement en retrait, ne partageant ni confidences ni influence.

Le rôle de pseudo-père existe aussi, tenu par un homme pour un homme. Sa différence avec le rôle de pseudo-mère est le fait qu'on y parle moins d'amour, et davantage de contrôle, de sanction.

Surtout il est très dur, Martin, dans ses réponses. Quand il estime que j'ai tort, il me rate pas. C'est pas quelqu'un qui me dira : « Laisse aller, tu verras, ça passe », non, c'est : « Pourquoi tu as fait ça ? il fallait pas, tu aurais pas dû, il fallait faire ça » (employé, 29 ans).

On l'admire, on l'envie parfois, il guide et influence davantage par son exemple que par ses démonstrations affectives. Là aussi, le vrai père peut cohabiter dans le réseau de confidentes, mais il tient souvent une place plus marginale dans la vie et le réseau de la personne. C'est une relation plus référentielle que quotidienne.

Ces relations de pseudo-mère ou de pseudo-père ne sont pas symétriques : l'influence ne s'exerce que dans un sens. La confiance elle-même n'est pas vraiment réciproque, le pseudo-parent se confie peu ou pas, et s'il le fait, c'est plutôt pour imager et étayer ses conseils.

Vu depuis l'autre côté, c'est-à-dire par le pseudo-parent qui parle

de son pseudo-fils ou fille, on voit bien se dessiner l'inverse du rapport.

Mon attitude à moi, quand il se confie, c'est pas du tout la même chose. Parce que là j'en ai marre ; alors chaque fois qu'il se confie, je le remets plutôt en place. Parce qu'en fait s'il a des problèmes, c'est qu'il les a cherchés aussi. Donc il sait qu'il a tort, souvent, et il sait que je vais le remettre un peu à sa place. [...] Je lui donne des conseils. Il a toujours besoin de conseils. Lui il peut essayer de m'en donner, mais alors là, les siens je les suis pas, pas du tout. Parce que Didier, il est capable de faire n'importe quoi. C'est quelqu'un de très fragile... (employé, 29 ans).

En général, la relation a débuté sur un problème affectif grave, pour lequel le pseudo-enfant a eu besoin d'aide. S'est installé ensuite ce lien construit autour du soutien et du contrôle. Le pseudo-parent a une estime très relative pour son « pseudo-enfant », très souvent il critique son mode de vie, souvent « fou-fou », « immature », « pas clair »...

« Lignées » et pluralité des rôles

Il est particulièrement intéressant de voir se dessiner des sortes de « chaînes » mère-fille ou père-fils dans un réseau. Une personne peut ainsi être le pseudo-père d'un ami, et le pseudo-fils d'un autre.

Martin, il arrive toujours à me remonter, il a toujours réponse à tout. Il a toujours été de bon conseil. Et il n'y a jamais eu de tabou entre nous, on s'est toujours tout dit, enfin, presque [...]. Ses conseils sont très importants, et j'essaie de les suivre [...]. Martin c'est mon seul ami... vrai. Parce que Martin est franc, il ne fera jamais... enfin, je pense pas qu'il me fasse d'entourloupe ni de coup fourré. Mais si Martin a envie de me dire merde, il me dit merde. Même si ça fait seize ans qu'on se connaît. Et puis il se gêne pas pour me dire : « Tu aurais pas dû faire ça, et la prochaine fois tu le fais pas, c'est comme ça, c'est tout. » C'est une question de franchise. [...]

Didier, je me confie à lui, mais beaucoup moins. Parce que lui, il a énormément de problèmes. Chaque fois qu'il me téléphone, il a toujours un truc pas possible, ou c'est son boulot, ou la nana avec qui il est, ou c'est son « ex », ou c'est son fils, il a toujours un problème. Donc il y a toujours confiance ; mais c'est plutôt lui. Et à travers lui, moi je me confie, mais je lui dis beaucoup moins de choses qu'à Martin, quand même (employé, 29 ans).

Du côté des femmes, on trouve aussi de ces « lignées ».

Pauline, c'est quelqu'un dont j'ai besoin. C'est un besoin. Moi je dirais que Pauline, c'est un peu ma drogue. Si on se voit pas pendant deux mois, c'est vraiment l'extrême limite. Il y a un truc, c'est inexplicable, mais ça devient un besoin. Le besoin de la voir, de parler, d'être à côté et de l'entendre rire, c'est un besoin. [...] Moi, je lui demanderais « dis-moi ce qu'il faut faire », et si elle me dit « vas-y », si Pauline me l'a dit, c'est que quelque part c'est pas grave, je peux y aller. C'est une caution, Pauline, totalement. [...]

Claudine, elle a eu de gros problèmes, elle a fait de l'anorexie mentale, et là encore je crois que j'ai été une aide. Alors elle, vraiment, je suis un peu la maman. Autant avec Pauline je suis pas la maman, autant Claudine, oui. J'ai été omniprésente quand elle a eu ses problèmes ; mais elle m'a demandé. Là, c'est elle qui s'est confiée. Elle a compris que j'avais compris. C'est moi qui ai ouvert les vannes. [...] C'est une fille hypersensible, dès qu'il y a le bordel dans sa vie, elle bouffe plus, elle se met sous les couvertures, et là elle me téléphone, elle m'appelle. Moi, je vais pas vers elle quand j'ai des problèmes. Disons qu'elle, c'est la soupape au boulot, pour moi, ça permet de parler d'autre chose que des conneries d'ordinateur ou de passagers ou de relations avec le chef. Mais j'ai pas besoin d'elle comme de Pauline. Moi, le besoin, c'est Pauline. Si j'ai un problème, si elle se trouve là, oui, je lui en parlerai, mais j'irai pas faire 30 kilomètres pour la voir ; alors que Pauline, oui, même 800 kilomètres (employée, 46 ans).

On a pu dans ce cas appréhender cette relation vue par l'autre bout, à savoir par Claudine, interviewée également.

Avec Juliette, ce que je confie, c'est souvent des trucs où je suis pas fière de moi. Mes craintes... Avec Juliette, il y a un autre aspect. Avec Nathalie, on fait les mêmes conneries. Juliette, non, elle a un aspect un peu plus solide, elle a les pieds sur terre, elle est solide. Donc quand je lui parle, je pense quand même à ça. D'elle, par contre, j'attends souvent un avis, une aide (employée, 32 ans).

Claudine a elle-même une autre confidente, Ghislaine, avec qui elle joue en revanche, là, le rôle de pseudo-mère.

C'est elle qui s'est confiée, Ghislaine, moi non. Maintenant je me confie un peu, mais pour elle aussi je suis un point de référence. C'est pas du tout le même sujet, Ghislaine a d'autres problèmes, c'est par rapport à ses problèmes à elle. C'est quelqu'un qui culpabilise tout le temps... Je suis un peu sa Juliette, pour résumer [rire]... (employée, 32 ans).

La « chaîne » est ici explicitement désignée...

Ces alternances de rôles, dont les « lignées » de pseudo-pères et mères et de pseudo-fils et filles ne sont qu'un exemple particulièrement clair, signalent surtout la diversité des attitudes de confiance et d'ouverture à l'influence que peut endosser un même individu.

Il existe d'autres rôles types, peut-être moins nets que ceux-ci, dont on pourrait étudier la variété et la récurrence à partir d'un matériau plus ample, mais là n'est pas le propos ; il s'agit plutôt ici de comprendre comment fonctionnent les échanges de parole et d'influence interpersonnels. Cette notion de rôle traduit bien à la fois les inégalités de postures et d'attitudes entre les confidents, la fixation et la pérennisation de ces attitudes dans une même relation, mais aussi leur plasticité et leur variété si l'on se place du point de vue de l'individu.

Alternances

On peut aussi se demander si un individu n'est pas susceptible de changer de rôle avec un même confident : celui qui est influencé par son ami peut-il inverser le courant et l'influencer à son tour ?

Ce cas d'influence réciproque existe, mais presque exclusivement entre des conjoints. Il s'agit alors surtout d'une gestion des rapports de proximité : les époux s'influencent mutuellement dans la mesure où ils doivent, pour rendre la cohabitation vivable, tenir compte très pragmatiquement des avis de l'autre.

Dans un autre cas, où deux amies d'enfance entretiennent une relation très forte, quasi amoureuse peut-être, l'influence apparaît comme susceptible d'alterner en fonction des problèmes rencontrés par l'une et l'autre.

On a une très grande tolérance. On a un très grand amour l'une pour l'autre, alors... Elle me donne son avis, souvent. Moi je lui demande pas, enfin, quand je lui parle, j'attends pas toujours qu'elle me cajole, qu'elle me rassure... mais c'est toujours constructif quand on se parle.

Question : Vous avez la même attitude l'une que l'autre, ou pas ?

Ça dépend des fois où on se voit. Il y a des fois où j'étais au-dessus, et des fois où c'était le contraire. Mais en gros, on est sur un plan d'égalité. Ça dépend si l'une est moins bien, mais c'est pareil, en gros (employée, 32 ans).

Enfin, un interlocuteur a évoqué une attitude dont la réciprocité touche non seulement l'attitude de conseil, mais également le

contenu des avis. Alternativement, les deux amis se prodiguent des conseils identiques.

Question : si vous faisiez des infidélités à votre femme, vous le lui diriez, ou pas ?

Oui. Sa réaction, ça serait de me dire de bien réfléchir à ce que je fais. De bien réfléchir s'il n'y a pas de danger, si je ne risque pas, à cause de ça, de passer à côté de certaines choses. Il fait un peu ma conscience. Et moi, de mon côté, c'est pareil aussi, je fais pareil, je lui donne les mêmes conseils. On essaie de faire comme ça. On fait chacun le modérateur... (employé, 22 ans).

On pourrait déceler une certaine incohérence dans ce comportement. En effet, n'est-il pas paradoxal de prodiguer à une personne les mêmes conseils que ceux qu'elle vous prodigue ? Cette attitude est peut-être simplement révélatrice du décalage entre les comportements réels (ici, une propension à l'infidélité), et les attitudes normatives qui apparaissent, parfois un peu rituellement, dans les discours (ici, une modération, un appel à la « conscience »). Ces discours font l'objet d'un consensus normatif qui peut être reproduit indifféremment par les deux amis, qui sont « à égalité » dans leur rapport à cette norme, mais aussi dans leurs tendances à l'écart de conduite.

C'est donc au niveau même des ambivalences personnelles que s'enracinent et trouvent leur explication certaines « incohérences », ou simplement des alternances de rôles.

Gérer la divergence des influences

Si l'on poursuit cette étude du mode de gestion de la dissonance, en particulier autour des évaluations des comportements conjugaux, on constate que les réactions supposées à l'annonce d'une infidélité potentielle sont, elles aussi, très diversifiées. Souvent la personne a la nette conscience que ses confidents sont divisés sur cette question, et qu'ils peuvent en tout cas la renforcer ou la « tirer » dans des sens différents. Pourtant, cette division ne semble pas la troubler, ni lui poser de problèmes. Les apports de chacun, et leurs complémentarités, sont très clairement identifiés.

Maintenant, si j'avais un problème, par exemple sûrement, maintenant si je trompais mon mari, dans la mesure où... disons par voie hiérarchique d'amitié, je lui en parlerais, à Nicole. C'est-à-dire si Anita n'était pas là, quoi ; Anita viendrait peut-être avant Nicole. Parce qu'elle prend plus de risques dans ses réponses, justement. Elle appréciera plus

les choses sincèrement. Pour certains points en tout cas. Par contre, comme elle n'a pas d'enfants... c'est ça qu'il faut voir, aussi. Elle ne saura pas me dire par rapport aux enfants. Elle peut me dire : « Dis-lui, pas de problème », et sans penser que « oui, mais les gosses... » Donc c'est des expériences différentes, aussi. Et c'est pour ça que c'est intéressant d'avoir plusieurs points de vue (employée, 32 ans).

Parfois même les différents confidents sont supposés intervenir dans des sens contraires. Alors que certains d'entre eux seraient étonnés, choqués, parleraient de « risque » ou déjà d'« échec » du couple, d'autres en seraient amusés et intrigués, demanderaient des détails et conseilleraient « d'en profiter ». Et l'on trouve, parmi ces deux « camps », des personnes également influentes.

Prenons par exemple le cas de Marc. Au sein d'un réseau de six confidents, trois hommes sont susceptibles d'influencer Marc : Jérémie, Antoine et Octave. Notons que tous ont 30 ou 31 ans et vivent en couple.

Pour Marc, Jérémie est sa « conscience ». Il l'a influencé sur ce qu'il appelle « une éthique de vie », à savoir la gestion des conditions acceptables d'une attitude infidèle par rapport au couple. Jérémie influence autant par son « bon exemple » que par ses conseils. Cela dit, il fait bien lui aussi « des bêtises », mais « moins que moi », « il est plus sage que moi, sur les mêmes bases »...

Lui, il a dû en faire moins que moi [rire], c'est tout. Encore que... non, peut-être pas. Il a dû m'en dire moins que moi, c'est pas pareil [rire], enfin, je sais pas. De toute façon, question opinions, on est pareils (Marc, employé, 30 ans).

Antoine, lui, entraîne Marc encore un peu plus loin dans cette « sagesse », en particulier par sa paternité. Antoine a changé, depuis son mariage, mais pour l'instant, grâce encore à ce « fond » commun, la distance n'est pas trop grande.

Maintenant qu'il s'est marié, il n'y a pas longtemps, et il a un petit garçon donc il a d'autres soucis que tout ce qui est drague et séduction, comme on peut avoir avec Jérémie et Octave. Mais pendant longtemps, c'était ça ; et là, c'était surtout lui qui était... plus fort que moi [...] Mais maintenant, il a d'autres préoccupations [...]. A mon avis, il a pris un petit coup, dans sa conscience ou je sais pas, depuis son mariage. Et maintenant qu'il est papa, c'est sûr qu'il doit avoir d'autres préoccupations. C'est le mariage et l'enfant, je crois que c'est les deux qui ont changé. C'était rapproché, les deux. Mais ça l'a pas vraiment changé, je

suis sûr. A la base, on était d'accord, donc je pense qu'on est toujours d'accord (Marc).

D'ailleurs, Antoine a précisément influencé Marc sur cette question.

Il m'a influencé. Il m'a remis dans le droit chemin [rire]. Non, c'était juste dans une soirée, où il a bien fait de me parler, comme ça, ça m'a évité de faire une bêtise. Bêtise ou pas, on saura jamais si ça aurait été une bêtise. Mais une chose qui m'aurait rien apporté, en tout cas. Et s'il avait pas été là, à mon avis... on peut pas dire que c'était une bêtise, non, c'était une aventure, que j'ai failli avoir ; et en fait, grâce à lui je me suis aperçu que j'en avais même pas envie, que c'était simplement... je sais pas pourquoi. Et un truc comme ça, je pense qu'il faut en avoir envie, je le vois comme ça. Ça m'a fait réfléchir un peu à terme, aussi, un peu. Enfin, déjà sur le coup ça a été bien, quoi. Et puis, il m'a pas beaucoup forcé, quoi, mais c'est simplement son avis et la discussion qu'on a eue pendant un quart d'heure, c'est venu comme ça. C'est simplement qu'il y avait un quart d'heure de battement, et que je lui ai demandé son avis, et qu'il me l'a donné, et que suite à son avis, j'ai préféré rester avec lui que d'aller m'embarquer dans un truc où je suis pas sûr que j'aurais trouvé, ou du plaisir, ou de la fierté, ou n'importe quoi comme je peux... (Marc).

Avec Octave enfin, c'est une tout autre direction que Marc est tenté de suivre. Plus infidèle, plus « fêtard », Octave est un modèle pour Marc dans le sens où il en fait « encore plus », sur la même base toujours.

Sa manière de vivre, c'est la même que la mienne. Enfin, c'est celle que j'aimerais avoir. Trop intense pour moi, pour l'instant, mais... c'est la même que moi, mais je dirais, multipliée par deux. Trop intense, c'est-à-dire que c'est ce qui me plaît, moi je fais pareil, mais un peu moins [...]. Avec lui, c'est la bringue, surtout. Il a une pêche pas possible. Il me motive, lui. On pense pareil, mais il me pousse encore plus loin. Octave, lui, il est au-dessus, je le sais (Marc).

Marc est donc « tiré » dans des directions différentes par ses trois amis et confidents influents. On voit qu'il s'accommode de ces divergences, en les assimilant à sa manière. Cette façon de gérer les influences contradictoires apparaît de façon particulièrement claire lorsqu'on lui demande de comparer la qualité des liens qui l'unissent à ces amis.

Octave, c'est surtout, à la base, c'est surtout les bringues. On a tellement de points communs que tout le reste passe, mais chaque fois qu'on se voit c'est quand même une bringue. Antoine, c'est pareil, c'est un ami. Parce qu'il y a tout avec lui, il y a la famille, il y a les bringues... Jérémie, ça a été au début ma conscience, un peu, je sais pas, c'est un peu l'image... on peut dire que c'est un modèle, quoi, pour moi. Bien que je me force... non, je me force pas, pour ça. J'aimerais pas être comme lui, non, mais enfin... c'est comme une image... pas une auréole, mais...

Question : C'est un modèle, mais vous n'aimeriez pas être comme lui ?

Oui. C'est un modèle vis-à-vis de l'extérieur, mais pas vis-à-vis de moi. C'est « lui il est bien, mais moi je suis comme je suis ».

Question : Il est bien... socialement ?

Oui, socialement. Il a une bonne image sociale. Mais à l'extrême, c'est pénible. Enfin, pour quelqu'un comme moi. Moi, être comme lui, c'est pas mon truc, il le sait, je lui ai déjà dit. [...]

Question : Quels avis sont les plus importants pour vous ?

Les avis, c'est sûr que Octave me motive, Jérémie ça serait la « conscience », entre guillemets, parce qu'il fait des bêtises aussi, hein. Et Antoine, c'est pareil, c'est quelqu'un de motivant, dans l'autre sens. Avec un peu tous, on fait une vie idéale, pour moi. Parce qu'il est calme, il sort pas beaucoup, enfin, par rapport à moi, il a une vie de famille, etc. Donc ça me fait envie aussi, d'un côté. Octave, il fait au moins trois fois plus de choses que moi, je sais pas comment il fait, à mon avis il dort pas. Moi j'en fais aussi, c'est pas la question, mais j'ai l'impression qu'il en fait plus, en tout cas. Même si peut-être le résultat... mais enfin, c'est la pêche qui me donne envie. Et Jérémie, ce qu'il fait, il doit le faire... bien ; et Antoine, pareil. [...] Je prends un peu de chacun d'eux (Marc).

Se dessine ici très clairement la façon dont s'organisent et se complètent ces « modèles » : « Avec un peu tous, on fait une vie idéale. » Le réseau d'amis, avec ses influences apparemment contradictoires, n'apparaît-il pas ici comme une sorte de résolution des contradictions personnelles ? Un lieu de composition entre les différentes facettes de l'individu, entre ses désirs opposés, entre les normes sociales et ses comportements réels ? Le réseau personnel prolongerait et appuierait en quelque sorte la construction identitaire, tout en formant un lieu d'impact de la pression des normes sociales, dont il refléterait une certaine diversité, mais aussi les modes de coexistence et de composition.

Cette hétérogénéité du réseau en matière normative n'est pas contradictoire avec la tendance générale à l'homophilie repérée plus

haut. En effet, la préférence globale pour le « même que soi » porte sur les grandes divisions sociales, tels le sexe, l'âge, l'origine sociale, qui sont bien connues pour instaurer des clivages profonds dans la société. C'est à l'intérieur des catégories ainsi définies, dans des niches relativement homogènes quant à ces macro-divisions, que les individus construisent des réseaux d'amis et de confidents. Ceux-ci se trouvent dans une certaine mesure assez semblables à eux pour que leurs comportements et leurs modèles normatifs soient, ensuite, comparables. La confrontation et l'influence sont possibles dans une marge assez étroite entre le même et le différent. C'est à l'intérieur d'un groupe relativement homogène sur le plan de l'âge et de la condition sociale, comme celui de Marc par exemple, que peuvent être mises en rapport des normes de vie conjugale, et mises en lumière leurs divergences.

Ne pourrait-on voir aussi dans cette « bande » de jeunes adultes, très préoccupés par la fixation des normes de comportement amoureux, une sorte de « suite » temporelle incarnée par ces divers amis ? Si l'on admet l'existence, dans leur cas, d'une évolution d'un modèle de vie « fêtard » vers un modèle plus « famille » (le cas d'Antoine témoigne de cette évolution), on pourrait peut-être dire qu'Octave se situe dans un mode antérieur à celui de Jérémie et d'Antoine, et que Marc oscillerait encore entre ces deux modes, tendant peut-être dans l'avenir vers « plus de sagesse » ?

Le réseau de confidents témoigne-t-il de la complexité des contradictions personnelles, ou reflète-t-il les différentes étapes d'une évolution ? Sans doute un peu de chaque, bien sûr.

En explorant d'autres cas d'influences contradictoires sur cette question de l'infidélité, en particulier auprès de personnes plus âgées, on s'aperçoit que, même lorsque les couples sont stabilisés, même pour des personnes qui pratiquent aujourd'hui la fidélité conjugale, se maintient une aspiration différente, un modèle contrasté qui tend vers une plus grande légèreté.

Question : Connaissez-vous des personnes qui seraient pour vous des sortes de modèles ?

Oui. J'avais un copain à Paris, quand j'étais adolescent. On allait en boîte, et lui il collectionnait les numéros de téléphone. Il avait un succès !... Moi, ça me faisait envie, j'avais envie d'être aussi séducteur que lui. C'est comme Pierre, il est tellement séduisant, pour lui ça marche du tonnerre, il y a des tas de femmes qui lui font des avances. Moi ça m'aurait plu... c'est mon fantasme, ça, en fait. C'est la séduction sans efforts : le rêve !... (employé, 32 ans).

C'est une fille qui a une vie différente de moi, qui baise dans tous les coins d'ascenseur ou de rue, qui moi m'épate, m'émerveille quelque part. Je me dis : « Merde, mais c'est bien, elle a raison ! » Elle a vraiment tout vidé sur la sexualité. On sent que c'est quelqu'un qui a l'habitude d'en parler, et moi j'ai écouté, bouche bée... (employée, 46 ans).

L'aspect de gestion des contradictions internes se maintient donc dans le réseau des confidents, et dans les échanges en cours. Il ne s'agit pas uniquement d'une simple crise de jeunesse, d'une logique d'évolution particulièrement vive au début de l'âge adulte.

Le réseau de confidents, et sans doute plus largement le réseau de relations personnelles, joue un rôle crucial dans la construction de l'identité, des attitudes, des adhésions normatives et des comportements. Par leur présence, leur exemple et leurs confidences, les amis nous stimulent dans un sens ou dans l'autre, dans un sens *et* dans l'autre même, la plupart du temps. Ces incitations, ces influences entrent en résonance sans doute avec nos propres incertitudes, nos doutes, nos divisions, nos contradictions. Elles leur répondent, leur correspondent pour une part.

L'influence interpersonnelle paraît ainsi bien plus complexe que ne le laisserait supposer un modèle de diffusion. Elle s'exerce entre des personnes qui sont assez semblables pour que les normes et les comportements soient comparables. C'est-à-dire, sans doute, pour que les individus soient interpellés par des modèles qui sont à leur portée, mais aussi des modèles qui s'adressent aux différentes facettes qu'ils portent en eux-mêmes, des modèles qui résonnent avec leurs propres paradoxes. Cette question touche aux identités et aux rôles sociaux, qui sont composites et fluides, mouvants, interactifs.

Ainsi, il ne suffit pas de constater et de mesurer la diversité du réseau en termes de richesse en modèles alternatifs, ni en termes de potentialités d'innovation. La simple présence d'altérité dans le réseau ne suffit pas à postuler une capacité au changement. Encore faut-il que puissent être évaluées les modalités d'un accès d'autrui à notre système de normes, à une remise en cause de nos propres choix et attitudes. Le contenu des normes, le contenu des confidences ne suffisent pas à éclairer la structure du système d'influence interpersonnelle. La qualité de la relation, qui renvoie à son histoire, à l'évolution de son environnement, aux événements et aux drames qui l'ont émaillée depuis ses débuts et qui contribuent à construire la dimension élective et affective, est tout à fait déterminante.

L'influence interpersonnelle se glisse ainsi dans des marges étroites, qui construisent un espace entre différence et ressemblance entre le confident et soi-même, d'une part et, d'autre part, entre neutralité du jugement et implication affective.

Mais même en tenant compte de types de relations, de types de circonstances, il serait illusoire de penser pouvoir repérer des « influents » et des « influencés ». Les rôles, en effet, alternent, se relativisent mutuellement dans un système de complémentarités, et ils peuvent même s'inverser. « On est toujours le modèle de quelqu'un d'autre », pourrait-on dire, mais aussi, personne n'est à l'abri d'une possible réversion du courant, dans la mesure où subsiste sans doute chez chacun de nous une part d'ambivalence. Un modèle va rarement sans une présence, même atrophiée, de sa face contraire, et dans certains moments la balance est moins sûre... La confiance alors intervient comme un miroir à facettes, les confidents jouent ces rôles alternatifs, et la recomposition s'effectue à partir de cette alchimie compliquée.

Conclusion : réseaux et modes d'intégration sociale

Les enquêtes statistiques et les enquêtes qualitatives par entretiens se complètent dans la recherche des articulations entre facteurs individuels, forme des réseaux personnels, et caractéristiques des contextes englobants. Les études de réseaux occupent une place particulière, à l'intersection des logiques individuelles et des environnements relationnels. La perspective adoptée ici, qui envisage la structuration des réseaux personnels comme un processus de construction des liens personnels et des amitiés à partir des cercles sociaux, ne peut que renforcer encore cette imbrication. Le réseau amical n'apparaît plus comme une donnée posée d'emblée, mais comme le résultat d'une histoire fondée sur des choix, des rapprochements, des insertions et des désinsertions. Les contextes sont décomposés en cercles pertinents emboîtés, les liens sont réinscrits dans des systèmes, les individus sont confrontés dans des interactions. La complexité des niveaux pris en compte, et sans cesse rapportés les uns aux autres, s'en trouve bien entendu accrue. Mais la réalité elle-même est complexe, et tenter d'en rendre compte le plus fidèlement possible nous entraîne sans doute dans cette voie.

L'étude précise, à la fois des grandes régularités concernant l'impact de l'âge et du cycle de vie sur les caractéristiques des réseaux, et de leur mode de structuration, nous indique une évolution progressive de la « façon de faire de l'amitié » dans le temps. Insérées dans les cercles sociaux d'origine et imbriquées entre elles

au début de l'âge adulte, les amitiés sont ensuite plus nettement dissociées de ces environnements, pour révéler ensuite des procédures d'élection interpersonnelle plus immédiatement et radicalement opérées. Cette évolution accompagne et éclaire le déclin global de la sociabilité avec l'âge, moins sensible en ce qui concerne la désignation d'amis que sur le plan de l'inscription dans une sociabilité plus large.

L'effet de la classe sociale d'appartenance, qui situe les classes populaires du côté des réseaux contextualisés, et les classes moyennes et supérieures du côté des réseaux électifs, confirme également les tendances révélées par les analyses statistiques. A une sociabilité ouvrière relativement stabilisée dans des milieux prescrits, très dense et « redondante » correspondent des réseaux fortement inscrits dans leurs environnements d'origine et souvent limités à ceux-ci, mêlant entre eux des liens peu différenciés, et des amitiés peu renouvelées. La sociabilité des employés et des cadres se déploie dans des domaines plus divers, les liens sont peu connectés entre eux et engagent des ressources alternatives plus riches ; la structuration des réseaux montre pour eux une moindre dépendance envers les milieux, une circulation accrue de l'un à l'autre, une plus nette distinction entre les relations d'amitié et la sociabilité fluide quotidienne, distinction qui les porte vers une dimension plus strictement interpersonnelle.

Le critère de sexe pèse beaucoup moins, on l'a vu, sur ces modes de structuration des réseaux et sur les processus d'élection amicale. Une évolution historique concernant le partage des rôles montre sans doute là ses effets.

Pour illustrer la complexité des interactions entre facteurs individuels et facteurs liés au contexte, qui jouent sur les modes de structuration des réseaux, prenons par exemple le cas des « bandes » de jeunes apparaissant dans trois des entreprises étudiées plus haut.

Dans l'entreprise de protection de métaux, le « noyau actif » rassemble des jeunes ouvriers, qui partagent de nombreuses activités et des liens d'entraide, fonctionnent par groupe et isolent relativement peu des relations électives, des amitiés individualisées. On retrouve les relations contextualisées et agrégées propres aux jeunes, mais aussi aux ouvriers, mises en évidence dans la construction des réseaux. Ici, l'influence du contexte se fait sentir en multipliant encore les occasions de contacts et les cercles sociaux. Cette synergie de la sociabilité collective résulte aussi en partie de la présence du *leader* de ce noyau actif, qui se trouve à l'origine de la plupart des

cercles sociaux plus ou moins formels. Cet homme, issu d'une famille ouvrière, militant de longue date, et habitant d'un quartier-village ouvrier traditionnel, a investi dans le travail sa compétence en matière d'animation culturelle et sociale. Intervient donc également une « culture » ouvrière renforcée au sein de son quartier et de son activité syndicale. Le contexte professionnel proprement dit agit également dans la mesure où la structuration des tâches, des ateliers, de l'organisation du travail et de la hiérarchie, ainsi que la valorisation du produit et du travail d'équipe, la présence des Vietnamiens, etc., ont permis que le ciment « prene » et que s'établisse la « bonne ambiance » et la généralisation de la participation aux cercles sociaux. Si certains de ces facteurs venaient à manquer, comme dans l'entreprise de répartition pharmaceutique en particulier, la présence de ce *leader* n'aurait certes pas suffi.

Ce contexte précis, avec son cortège d'éléments interdépendants, a donc bien pesé sur la sociabilité de ces ouvriers, multipliant leur investissement dans les cercles sociaux et accroissant la taille de leurs réseaux de relations. Par ailleurs, les modes de structuration de leurs réseaux sont caractéristiques de ceux des ouvriers, et des jeunes, à savoir qu'ils restent marqués par l'établissement de relations plus collectives et agrégées qu'interindividuelles et électives. L'âge et les étapes du cycle de vie demeurent également tout à fait prégnants, dans la mesure où ces jeunes ouvriers, lorsqu'ils sont mariés, cessent de fréquenter leurs collègues en dehors du travail. La force synergique de cette bande de jeunes ne peut résister à la « sensibilité au vieillissement » qui est, on l'a vu, maximale au sein des classes ouvrières.

Dans le supermarché apparaît également une bande de jeunes, ou plutôt son souvenir. Cette bande s'était formée sur la base d'une similitude dans le cycle de vie. Ce même cycle de vie a également été la cause de la rupture, lorsque les enfants ont grandi.

Plus éphémères, et fondés sur un critère central, ces liens n'avaient en rien « rayonné » sur l'ensemble du magasin, contrairement au cas précédent. C'était une bande fermée, limitée à ses membres homogènes, qui n'a pas été renforcée par la structure professionnelle, l'essentiel de ses apparitions s'effectuant en plus à l'extérieur du travail. L'âge a joué là de façon univoque, le contexte ne faisant qu'autoriser, par une absence de clivages ou de conflits trop prégnants, par neutralité en quelque sorte, l'établissement de relations « à côté » des groupes de travail.

Dans l'entreprise de services administratifs, les bandes sont pour la plupart issues des promotions d'entrée ou de stages, nettement

déterminées donc par la structure. En ne leur fournissant pas par la suite d'occasions d'être concurrencées par d'autres appartenances ou divisées par des clivages trop importants ou conflictuels, cette structure autorise également une exceptionnelle persistance de ces bandes. Elles continuent ainsi à fonctionner, malgré la dispersion dans des services différents et éparpillés.

A cela s'ajoute une moindre « sensibilité au vieillissement » pour les employés, qui allonge l'inertie des effets de l'âge et du cycle de vie ; s'ajoute également la propension des classes moyennes à établir des réseaux plus dispersés et diversifiés, et l'on voit alors se construire des réseaux « en grappe » cumulant des groupes de relations d'anciennetés et d'origines diverses. S'y mêlent également des liens forts autant que des liens faibles, des relations individualisées autant que des relations collectives.

On voit donc les données contextuelles renforcer ou contrer les caractéristiques individuelles, les moduler aussi, et cela selon les cas et selon les valeurs de ces critères. Ces contextes pèsent sur la « réalisation collective » des déterminants individuels. Inversement, les facteurs individuels interviennent sur la mise en œuvre et la pérennisation des opportunités offertes et induites par la structuration des contextes et la diversité des cercles sociaux.

On remarque également que tous les types de relations interpersonnelles ne sont pas également sensibles ni aux effets des contextes ni aux effets des déterminants individuels. Les amitiés conservent une plus grande autonomie, là où les relations moins intenses, mais aussi la participation aux cercles sociaux et la fréquence des rencontres réagissent plus fortement aux effets des contextes comme des facteurs individuels. Les ambiances peu favorables à la sociabilité (évitement ou conflits) que l'on trouve par exemple dans l'entreprise de répartition pharmaceutique n'empêchent pas en effet les créations d'amitiés, relations alors perçues comme se situant d'emblée « à part ». C'est là, aussi, que le principe d'élection s'oppose à la contextualité des relations.

La question des modes de structuration des réseaux personnels, qui nous indique des tendances sociales originales tout en restant sensible aux effets des facteurs individuels et aux caractéristiques des contextes, renvoie de façon particulièrement nette à celle des modes de socialisation.

Le réseau personnel, en étendant ses branches plus ou moins loin, en diversifiant plus ou moins ses inscriptions, en renforçant ses connexions dans les mêmes cercles ou en les éparpillant, fournit des

accès différents à des « morceaux de société », une socialisation plus ou moins concentrée. Le fait de mêler ses amitiés aux circulations quotidiennes, ou au contraire de les en détacher pour les replier sur la dimension interpersonnelle, indique encore d'autres rapports au monde social, une socialisation relativement ouverte ou fermée.

La construction du réseau peut même relier entre eux ces morceaux de société, lorsqu'on construit des « ponts », par les relations déjà les plus établies, entre des cercles sociaux auparavant disjoints. Ces liaisons sociales inédites, risquées du point de vue de l'individu qui doit gérer alors cette confrontation, construisent un lien social qui dépasse son histoire personnelle. Les amitiés contribuent aussi à l'élaboration plus large d'une société, à sa fluidité et à sa cohésion.

Dans le même mouvement, ces « mélanges » et ces innovations relationnelles retentissent au niveau de la personne, lorsque celle-ci doit composer avec autrui les différentes facettes de soi, lorsqu'elle se soumet à la présentation d'images contrastées et d'influences parfois contradictoires. Dans la gestion même de la pluralité qui se manifeste au sein de son propre réseau amical, elle apprend la confrontation avec des valeurs et des normes diverses, elle apprend à se positionner face à ces injonctions, et à négocier ses propres ambivalences. La socialisation n'est sans doute pas autre chose que ce jeu entre soi et les autres, entre ses propres tensions et les groupes sociaux auxquels on a accès, un accès construit par le réseau personnel.

III

L'amitié, histoires, trajectoires

Déroulons maintenant le fil chronologique qui structure l'histoire des relations, depuis leur origine jusqu'à leur rupture, en passant par les étapes marquant leur cours. La focale se resserre sur la dimension du lien entre deux individus, à partir du récit de son déroulement.

Où commence l'amitié ? La question n'est pas si simple. Dans la mesure où le chercheur qui décide de traiter un objet se doit de donner des limites claires au domaine de définition de celui-ci, il serait alors convenable de définir et de fixer un « seuil » de l'amitié. En deçà, il s'agirait de liens « superficiels », et au-delà, il s'agirait, peut-être, d'amour. Une fois fixées ces bornes, on peut alors rendre les choses comparables. Traitant d'amitié, on parlerait bien alors toujours de la même chose.

Comment fixer ce seuil ? L'amitié ne bénéficiant pas dans nos sociétés de déclarations collectives plus ou moins ritualisées, ni de reconnaissances institutionnelles, on ne peut disposer que des déclarations des intéressés. L'amitié, même, ne relève finalement que d'une représentation de ces derniers, d'une résolution intime, qui n'est même pas toujours notifiée entre eux. On pourrait aussi se fonder sur les pratiques, les activités partagées, pour décider par exemple que certaines d'entre elles signalent l'inclusion dans l'amitié.

Plusieurs problèmes découlent pourtant de ces prises de décision.

Le lien entre certaines activités apparaissant *a priori* comme amicales et les catégorisations des acteurs n'est pas du tout évident. On

a vu que des échanges d'entraide très importants ne suffisaient pas toujours à identifier les partenaires comme amis. Des confidents sur des sujets aussi intimes que la vie affective et sexuelle ne sont pas forcément non plus déclarés amis. L'éloignement et la rareté des rencontres n'empêchent pas à l'inverse que l'amitié perdure... La prise en compte à la fois des pratiques d'échanges et des représentations de la qualité relationnelle paraît nécessaire, mais difficile : « Le chercheur doit en effet faire face à deux exigences contradictoires. D'une part, il doit se donner des critères objectifs assurant la comparabilité des observations. D'autre part, il importe de s'en tenir à des catégories chargées de sens pour les intéressés. Chacun n'a pas la même conception de ce qu'est un ami et chacun n'a pas le même type de relations avec ceux qu'il considère comme ses amis. Il convient donc de s'intéresser autant à la manière dont une relation d'amitié est définie et interprétée dans différents milieux sociaux et culturels qu'aux différentes activités associées à une définition de l'amitié. Il s'agit de deux facettes d'un même objet de recherche ¹. »

L'irrégularité du rapport entre les deux dissuade en tout cas de prendre l'un comme un indicateur de l'autre. Leur concordance n'est pas systématique, tant les catégorisations que les pratiques varient selon les groupes sociaux, et leur articulation ne va pas de soi, elle varie également. Pour certains, on se confie forcément à un ami, ou on l'invite en vacances, pour d'autres, non. Rien n'est vraiment « fixé » dans le rapport entre l'intensité vécue de la relation et les échanges pratiqués. Le lien entre qualité relationnelle et partage de confidences, échange d'entraide, ou fréquence des rencontres par exemple, ne va pas de soi. Ce rapport ne peut pas être établi *a priori*, mais plutôt posé comme une question. On doit donc tenter de dégager à partir des discours des personnes, d'une part, l'appréciation de la qualité de leurs relations, d'autre part, les activités qu'elles partagent avec leur partenaire, enfin, l'articulation qu'ils construisent entre les deux.

Prenons par exemple un seuil tout simple, dont on a pu penser qu'il s'agissait d'une marque distinctive de l'importance d'une relation. Le fait d'inviter autrui à venir chez soi, à franchir le « seuil » du foyer, symboliquement évident, paraît significatif. Il s'est avéré pourtant, au vu des entretiens, que le seuil se situait plutôt entre l'apéritif et le dîner. En effet, alors que l'on peut proposer à un copain de « passer prendre l'apéritif » chez soi de façon impromptue, souvent à la suite d'une autre activité, en revanche l'invitation à dîner

1. COENEN-HUTHER J., 1988, p. 76.

demande à être prévue à l'avance, elle engage la famille entière et implique un rapport social plus accompli. Elle va bien plus loin dans la « présentation de soi ». De façon régulière, l'invitation à dîner accompagne le sentiment d'un lien important, alors que la proposition d'un apéritif, comme la limitation de la fréquentation aux lieux publics comme les cafés par exemple, est associée à des relations jugées « peu importantes ».

Avec ce copain, on s'entend bien, mais on n'a jamais fait de choses importantes ensemble. Pour moi c'est superficiel, c'est simplement de boire l'apéritif ensemble, en passant, comme ça, chez moi, ou bien dehors... (employé, 34 ans, marié).

Ce seuil se trouve relativement stable dans une enquête et pour une population ; c'est-à-dire, dans les années quatre-vingt-dix, à Marseille, pour une majorité d'ouvriers et d'employés auxquels s'ajoutent quelques cadres diplômés, travaillant dans les secteurs de l'industrie et des services. Qu'en serait-il en Normandie ou au Canada, qu'en serait-il pour des étudiants ou des médecins, qu'en serait-il dans les années cinquante ou qu'en sera-t-il dans vingt ans ? On ne peut pas en préjuger. Ces seuils résultent en eux-mêmes de dispositions culturelles, micro-culturelles même, et sont difficilement généralisables. Il serait donc risqué de les ériger en limites « objectives » de l'amitié.

Il reste alors à laisser les intéressés décider eux-mêmes de ce qui est ou n'est pas un lien amical, et de les entendre proposer eux-mêmes leurs propres seuils. C'est ce qui a été fait plus haut concernant les définitions de l'amitié, c'est ce qui sera fait ici. Certes se trouvent dès lors confrontées des amitiés qui ne sont pas forcément établies sur les mêmes bases, sur les mêmes définitions, sur les mêmes partages. Cette « souplesse » n'est pas autre chose cependant que la prise en compte de la réalité. On a vu que les personnes, elles-mêmes, tiennent et comparent des amis qui ne sont pas amis pour les mêmes raisons, ni de la même façon. L'hétérogénéité, dans un même réseau d'amis, de ces mobiles et de ces qualités d'amitié a été démontrée. Pourtant, tous sont désignés comme amis, et il ne nous appartient pas d'en décider autrement ni même d'en juger. La diversité n'est à cet égard pas réductible, notre propos serait plutôt de la constater et de l'analyser.

De la même façon, il est difficile de fixer arbitrairement une limite entre amitié et amour. De quel droit, par exemple, pourrait-on empêcher une femme de déclarer que son seul ami, c'est son mari ? De quel droit pourrait-on ignorer le fait qu'une autre déclare

qu'entre elle et son amie, le lien est surtout fait d'amour ? Cette transgression des limites, peut-être, caractérise même l'amitié.

On va donc envisager la construction et la révélation de ces seuils à partir des récits qu'élaborent les personnes, dans lesquels apparaissent, à travers l'histoire précise des moments importants, la construction et les étapes de l'amitié.

L'amitié, plus « essentielle » que « circonstancielle », si l'on reprend la distinction opérée par Alexis Ferrand², échappe peut-être en partie aux déterminations immédiatement conjoncturelles des contextes sociaux, mais reste très sensible aux événements qui marquent les parcours personnels ainsi qu'à des appartenances sociales plus globales. L'importante homophilie qui caractérise les processus de « sélection » des amis témoigne d'ailleurs de sa soumission à certains facteurs sociaux, et tout particulièrement à l'âge. Ces parcours personnels eux-mêmes n'échappent pas, bien sûr, à la pertinence sociologique : leur récurrence, leurs variations, leurs décalages, leurs temporalités sont socialement distribués, et socialement définis³.

On a remarqué par ailleurs que l'impact de l'âge et des positions dans le cycle de vie touche davantage la participation aux cercles sociaux et la taille du réseau de relations superficielles que le nombre des amis ; que celui-ci paraît en quelque sorte protégé des effets de certaines variations. Il l'est en particulier par l'inertie qui conduit à désigner des personnes comme amies alors qu'on ne les fréquente plus, ou presque plus. Si le nombre des amis résiste ainsi en quelque sorte et en partie à des déterminants sociaux, il n'en est pas de même des facteurs plus qualitatifs qui constituent le « contenu » d'une relation vécue, les facteurs internes à la relation elle-même. Le niveau de fréquentation, les activités partagées, les modes d'investissement caractérisant les amitiés sont bien plus sensibles au déroulement du cycle de vie que leur simple décompte.

Une évolution des modes de structuration des réseaux a été également dégagée des enquêtes. Le rapport entre la façon d'élire des amis et les autres formes de sociabilité varie avec l'âge.

Souvenons-nous aussi de cette hypothèse, proposée en particulier par François Héran⁴, d'un « âge de l'amitié », ou plutôt des créations

2. FERRAND A., 1989.

3. GALLAND O., 1984, 1990, 1991 ; GODARD F. et BLÖSS T., 1988 ; CHAMBOREDON J.-C., 1985.

4. HÉRAN F., 1988.

d'amitié. Dans le jeune âge se constituerait l'essentiel du « stock » d'amis, qui perdurerait ensuite plus ou moins. S'il est bien sûr possible de se faire de nouveaux amis dans les âges plus élevés, cette aptitude semble plus caractéristique des classes moyennes et supérieures diplômées que des classes populaires. Il nous reste à étudier tout cela de façon approfondie, dans le fil de chaque relation et non plus dans l'ensemble du réseau. Cette perspective nous permettra en particulier de préciser les différences entre amis d'enfance et amis de l'âge adulte.

Les psychosociologues surtout ont étudié la dynamique de ces processus de rapprochement et de construction des affinités. Ils se sont intéressés à la façon dont des individus se sentent attirés par d'autres, aux critères qui fondent cette attraction, aux facteurs personnels qui entrent en compte dans l'évaluation cognitive. Ils ont décrit très précisément les procédures d'échanges de « signes » conduisant à la reconnaissance de l'existence d'une relation, et présidant à son évolution. Mais ces recherches laissent peu de place aux éléments extérieurs susceptibles de marquer les relations, comme si celles-ci étaient totalement détachées et protégées de l'intervention du monde extérieur. L'interaction entre les individus serait significative par elle-même, tous ses éléments étant contenus dans l'expression réciproque des « courants d'empathie ».

La sociologie interactionniste s'est quant à elle intéressée à la relation comme moment de « présentation de soi », de mise en scène. L'observation de la situation sociale prise sur le vif renvoie aux jeux de rôles et de prises de pouvoir, aux transactions immédiates mobilisant les ressources mutuelles. En « décodant » les modes d'expression, les attitudes, les mouvements formels de représentation et de réserve, on mesure la prégnance des codes sociaux et des positions identitaires qui s'y révèlent. Les interactions quotidiennes constituent une « métaphore » des enjeux sociaux, lisibles derrière leur déroulement. Elles sont autant d'instantanés où est « mise en scène », négociée l'image de soi face aux autres⁵. On a pu reprocher aux interactionnistes le caractère « instantané » de cette problématique, son manque de profondeur et d'épaisseur sociale ou même individuelle. Ce qui se joue dans l'instant n'appartient qu'à cet instant, et la situation qui en détermine les données n'est pas reproductible. Tout le social s'inscrit dans la situation.

Si les relations sont bien des processus construits, on verra que l'intervention d'événements et de circonstances particulières qui leur

5. GOFFMAN E., 1974, 1983, 1988.

sont extérieurs en bouleverse le cours, rend même souvent compte de leur origine. On constatera également que la lecture d'une situation renvoie à des facteurs sociaux qui la dépassent, que dans l'interaction sont investies des ressources qui n'y sont pas réductibles. L'impact des événements comme des appartenances sociales ne peut être sous-estimé.

La rencontre et les modalités de l'élection

Qu'est-ce qui peut amener deux personnes à se déclarer amies ? Quels éléments de leur expérience interviennent dans cette désignation, dans quelles situations, au cours de quels cheminements ? Les récits décrivant les histoires des relations et les circonstances de leur fondation se trouvent maintenant au cœur de la question.

En amitié, le « coup de foudre » existe aussi. Non que des personnes soient à même de se distinguer brutalement dans une foule. Nous avons vu qu'un cercle social, même fugitif, préexistait, et orientait en quelque sorte la rencontre en produisant un ressort commun. Un événement comparable à l'intrusion d'une « escopette calabraise » sert de déclencheur et de révélateur d'une communauté d'attitudes. A l'intérieur de ce cadre, un individu va se signaler, et apparaître comme un ami potentiel. Ce processus est parfois très rapide, quasi instantané. Comme en matière de séduction amoureuse, quelqu'un nous a « tapé dans l'œil ».

D'autres fois, dans un cadre plus installé, dans lequel coexistent nombre de gens que l'on ne fait que croiser, un milieu professionnel par exemple, une personne que l'on avait à peine remarquée va tout d'un coup se « révéler », se distinguer de cette accoutumance distraite, et apparaître comme susceptible de s'inscrire dans un lien amical.

D'autres fois encore, c'est par une longue fréquentation, par une

succession d'interactions, d'activités et d'expériences partagées, que va se construire le désir de « passer à » une amitié.

Ayant plus haut exploré les modes d'élection à partir des cercles sociaux, nous allons nous pencher ici plus précisément sur ce « seuil » franchi au moment où l'amitié s'est déclarée comme telle, a été perçue, identifiée. Que ce passage ait été explicitement proclamé par les partenaires entre eux ou pas (c'est rarement le cas, l'amitié se dit moins que l'amour), lorsqu'on leur pose la question, les personnes interrogées situent clairement ce moment.

Le fait de considérer maintenant le processus de construction interpersonnelle de l'amitié, de se situer du point de vue du lien entre deux individus, n'interdit pas de se poser la question des circonstances entourant cette élection. Des événements extérieurs, produits par des situations collectives ou par des conjonctures s'imposant à l'un au moins des partenaires, interviennent de fait très fortement. Le moment dans lequel l'amitié a été révélée est le plus souvent un moment particulier.

Le moment fondateur

On s'aperçoit en effet que, d'une façon extrêmement majoritaire, les amis se sont « reconnus » comme amis dans un moment où l'un des deux traversait une période difficile. Lorsqu'ils se fréquentaient déjà, ce seuil de « crise » a marqué le passage à une relation d'amitié.

Question : Comment est-elle devenue une amie ?

Elle a eu de gros problèmes de famille, elle est mariée à un psychiatre, voilà. Je pense que je vous ai donné toute l'explication. Et elle s'est retrouvée une main devant une main derrière, le gars l'avait épousée pour son fric, et une fois qu'il a eu terminé ses études il l'a plantée là, mais assez méchamment, il lui a donné tellement de complexes, il l'a tellement rabaissée que c'était devenu une vraie loque. Et c'est là que j'ai réagi, que je l'ai... disons que l'amitié est devenue plus profonde parce qu'on a été obligées de discuter de certaines choses qui font que après ça devient plus solide, quoi (cadre femme, 46 ans).

Que recouvre ce terme de crise, et quel est l'ensemble des configurations et circonstances qui président à cette élection amicale ?

Ces crises renvoient le plus souvent à des problèmes de couple, avec ou sans séparation à la clé. On trouve aussi quelques problèmes de famille (disputes entre les parents, entre parents et enfants, entre oncles et tantes), ainsi que des maladies graves ou décès de proches. Les tourmentes d'ordre affectif se trouvent au cœur du début d'une partie considérable des relations d'amitié. Le scénario n'est pas très varié : en situation de souffrance, d'inquiétude, de déstabilisation, la personne « craque », se laisse aller, pleure, s'énervé ou manifeste inopinément son désarroi en public, au bureau par exemple ; cette attitude inhabituelle est remarquée par un tiers, qui entame alors des mouvements d'approche par des questions et propositions de soutien. Parfois, c'est la personne en crise qui va d'elle-même s'ouvrir à autrui, brusquement. Plus tard, cette prise de parole sera identifiée comme le fondement de l'amitié. La confiance joue un rôle central. Il est important de noter que cette « élection » apparaît aux intéressés comme non anticipée, non intentionnelle : la notion de surprise est récurrente (« je n'aurais jamais cru que ce soit lui qui puisse réagir, m'écouter »). Ce signe est souvent interprété comme relevant d'une communication particulière, exceptionnelle, échappant aux procédures de jugement habituelles, ainsi qu'aux jeux complexes visant à « sauver la face ».

On se situe bien au-delà d'une problématique de l'entraide, du besoin. Il s'agit plutôt de l'intervention d'une circonstance extérieure qui provoque un rapprochement personnel, une compréhension, une sympathie (« souffrir avec »). La douleur brutale de la crise surprend, comme surprend la découverte inopinée de l'ami à cette occasion. S'inaugure alors soudain une sensibilité, une attention, une acuité du regard sur la dimension personnelle de l'autre. La crise agit comme un révélateur de cette dimension, et, par là, comme l'ouverture d'un éventail d'investissements et d'interactions insoupçonné. Cette expérience de partage du drame, de confiance et de « mise à nu » de soi, s'intègre dans l'histoire du lien, constitue un épisode fondateur reconnu ensuite comme tel.

Souvent, le drame vécu par l'un des partenaires a provoqué la toute première entrée en relation. Dans un milieu professionnel par exemple, où des collègues ne s'étaient pas encore parlé, la perception d'une détresse a éveillé l'attention et a provoqué le premier contact personnel.

On travaillait ensemble ; ce qui a fait le « tilt », en fait, à ce moment-là ça allait très mal avec mon mari, on était séparés ; et elle entendait les coups de téléphone que j'avais avec lui ; et un jour elle a osé me demander... parce que moi je ne disais rien à personne au travail, parce que ça ne regarde personne en fait, enfin à ce moment-là je le croyais. Et en fait elle a osé me demander un jour ce qui se passait dans ma vie, et puis c'est là qu'on a commencé à en parler, et c'est là que elle, elle m'a raconté sa propre vie, ça a démarré comme ça. C'est venu d'elle, en fait, parce que c'est elle qui m'a questionnée (employée, 27 ans, divorcée).

Lorsque les partenaires se connaissent déjà, l'amitié est confirmée dans l'épreuve, qui établit alors un seuil déterminant. La fragilisation même de l'autre dans ce cas le rend plus accessible à autrui.

Ça a été un copain et c'est devenu un ami, maintenant c'est un ami. Des amis, on en a très peu, des copains, on en a beaucoup... Il faut faire la différence. Ce qui a fait le passage à l'ami, je sais pas, c'est peut-être nos caractères, des points communs. Et puis le fait aussi que je le sente plus faible que... enfin, c'est pas une question de faiblesse, mais il est plus vulnérable. Et c'est peut-être aussi tombé au bon moment, il a eu des problèmes, et voilà (employé, 27 ans).

Cette transformation du lien intervient même parfois après un départ du milieu initial commun.

Avec elle, on a travaillé ensemble pendant quatre ans, on n'était pas du tout amies. Il a fallu qu'elle parte du bureau, qu'elle se trouve enceinte, qu'elle ait besoin de moi, il a fallu qu'elle se retourne sur quelqu'un, c'était sur moi ; pourtant elle avait des amis, elle est née à Marseille... Bon, c'est comme ça que c'est parti. Je m'entendais bien avec elle, mais bon, pas plus... Bon, elle a eu besoin de moi, et c'est comme ça qu'on est devenues amies. Pour moi, avec mes amies, dans tous les cas il y a eu un besoin, ou d'un côté ou de l'autre. C'est quand on a un problème (employée, 40 ans).

On peut se demander pourquoi nombre de personnes, qui donnent une définition de l'amitié centrée sur ces situations dramatiques, et qui ont effectivement fondé des relations amicales sur de telles situations, d'une part ne les mentionnent pas dans la description de leurs amitiés précises et, d'autre part, disent n'avoir pas eu l'occasion de vivre la situation de « test » (le drame qui distingue les vrais amis des autres).

D'abord, la crise est advenue alors qu'ils n'étaient pas encore amis, n'a donc pas été pertinente à l'époque de l'initiation de la rela-

tion ; ce n'est qu'à travers les questions posées qu'ils en reconstituent la cohérence.

Les vrais amis, c'est quand on peut faire n'importe quoi, il peut vous arriver n'importe quoi, sans que... on se sent épaulé. Pas forcément absous, mais on peut s'appuyer.

Question : C'est arrivé qu'effectivement vous ayez besoin d'eux ou qu'ils aient besoin de vous, et que...

Non, non. C'est une hypothèse. Parce que... Remarquez, on s'est épaulées, oui, par exemple, celle de la Drôme a eu une fracture du bassin, elle est seule, elle est isolée, elle est venue trois semaines à la maison, sans problème. Voilà, c'est ça que j'appelle des vrais amis (employée, 47 ans).

Les personnes auparavant ne relient pas forcément ce drame à leur ami actuel, qui leur apporte maintenant essentiellement de la complicité et de l'affection quotidiennes.

Ensuite, ce fameux test de « l'ami qui reste quand les malheurs ont éloigné les autres » semble être plus incantatoire que véritablement, consciemment appliqué en tant que tel ; la situation dramatique initiale n'est pas, en fait, vécue comme un test réel, au moment où elle se réalise. Ce seuil n'est pas pour autant illusoire, il fonctionne. Son efficacité au niveau des représentations, au niveau de ce que l'on pense d'autrui, n'a sans doute pas besoin d'être confirmée par l'expérience ; on peut très bien désigner ses amis en leur attribuant une confiance réelle à partir d'un critère imaginaire, pour autant que l'on dispose de suffisamment d'informations pour estimer qu'ils réagiraient bien en cas de drame. Les personnes sont tout à fait à même de construire le scénario du drame, et de désigner à l'avance ceux qui subiraient ce test avec succès... ou pas.

Effervescences collectives

D'autres situations, plus collectives, se révèlent aussi comme des ferments d'amitiés. Le stage de formation assuré par l'entreprise de services administratifs, où les employés se retrouvent ensemble et isolés du reste du monde, est caractéristique de ce type de moment privilégié, et de nombreuses amitiés y sont nées. Les personnes soulignent nettement le caractère « à part » de ces moments, à part du social et de ses routines, de son temps, mais aussi à part de ses divisions : on se retrouve « tous pareils », c'est-à-dire dans les mêmes

conditions, alors qu'ailleurs des différences individuelles seraient plus clivantes.

On était dans une situation différente parce que moi j'étais célibataire à ce moment, et eux ils étaient déjà mariés. Donc c'était le seul moment où nous avons la même situation, dans cette formation, ils se retrouvaient célibataires. [...] On se retrouvait tous célibataires, à ces moments-là, tous pareils (cadre, 34 ans).

Ces situations se trouvent à l'écart des cadres ordinaires de l'existence, et là peut se révéler la valeur personnelle de l'individu, au-delà de son rôle social « standard » dans l'environnement habituel du travail. Les stages professionnels, mais aussi les voyages organisés par le comité d'entreprise, ou les périodes de luttes syndicales, sont des circonstances typiques présidant à l'émergence de relations d'amitié. C'est alors un contexte relationnel précis, plus ou moins lié à une situation de crise, qui est significatif.

On se connaissait à l'aéroport comme ça, quoi, bonjour, ça suffit, ça s'arrêtait là. Il a pris ensuite des responsabilités au sein du syndicat, ce qui a fait que les contacts sont devenus beaucoup plus fréquents. Et puis après, ce qui a créé de gros, gros liens ce sont les luttes ; parce qu'on a mené des luttes très très dures, qui ont duré jusqu'à deux mois, on était présents ici vingt-quatre heures sur vingt-quatre, on a créé des rapports très profonds. C'est de là que s'est créé ce nouveau rapport, c'est à travers le syndicat. Les confidences, justement, quand vous restez des journées entières, et même des nuits sur l'aéroport ensemble, pendant des jours et des jours, inévitablement on en vient à parler de la famille, quoi, de nos femmes, et ça a déclenché des confidences. Je pense que c'est pendant ces luttes, dans un moment de détente, ou à travers la lutte, de ne pas voir l'issue de la lutte, des doutes dans l'action qui était menée, à un moment où on doute... c'est à ce moment-là (employé, 39 ans).

Plusieurs facteurs sont ici impliqués : le temps passé ensemble est significatif, un temps non seulement long, mais qui aussi transgresse les dispositions habituelles de la présence professionnelle (les nuits), un temps intense aussi, où l'engagement est important. La communauté des intérêts joue également, bien sûr, d'autant plus qu'ils s'avèrent distinctifs par rapport au milieu englobant ; le fait de se trouver dans une situation de fragilité, de doutes, incite de plus à « baisser la garde » et à s'engager dans des confidences. La conjonction de ces

facteurs construit un terrain favorable à l'émergence de liens plus personnels, et à la révélation de soi dans la relation.

Le service militaire est aussi, c'est bien connu, un moment privilégié de création de relations, qui perdurent parfois bien au-delà du temps de l'armée.

C'est la relation qui résiste le plus. Je crois que tous les hommes qui ont fait l'armée vous expliqueront pourquoi. Je crois que c'est la période, à l'armée tout le monde est pareil, il n'y a plus de différences. C'est comme le sport, il n'y a plus de riches, plus de pauvres, plus d'intelligents ni de... c'est pareil pour tout le monde, tout le monde est confronté à la même imbécillité ambiante, et ça ne peut que resserrer les liens (employé, 34 ans).

La situation, là aussi, est socialement exceptionnelle, et tend à gommer les repères sociaux. Non pas, bien entendu, que l'armée soit exempte de rôles et de codes sociaux. Simplement, ils ne sont pas les mêmes que ceux de la société civile, dont l'individu a l'habitude. Il subit là un dépaysement social et doit s'adapter à un autre système de valeurs et de hiérarchies.

Le point commun entre ces contextes est de constituer des séquences « à part » par rapport à la vie courante, ses règles, ses modes de sociabilité, ses normes relationnelles. Ces moments ne constituent bien sûr pas des « vides normatifs », les rôles sociaux y sont souvent très précisément établis, fixés, imposés. Simplement, ces normes et ces rôles sont décalés par rapport à la vie ordinaire ; l'ordre des choses existe, mais il est différent de l'ordre courant de la vie en société. C'est en cela que l'on peut parler ici aussi de situations exceptionnelles, qui, en remettant en cause les rôles usuels et les réponses socialement instituées, les repères et les divisions habituelles, créent une situation d'incertitude, de bouleversement temporaire favorable à un rapprochement fondé sur l'interindividualité. L'amitié trouve donc là également un terrain dépouillé, favorable à l'expression et à la perception des qualités personnelles.

D'autres circonstances, moins institutionnellement « séparées », tendent également à construire une situation nouvelle, dans laquelle l'individu doit s'adapter à de nouvelles conditions : l'entrée dans une entreprise ou dans un nouveau service, lorsqu'elle est partagée avec d'autres, induit entre ces « promotionnaires » un esprit de solidarité face à un milieu étranger, voire hostile, et révèle là aussi des qualités personnelles particulières. Ce sont des situations critiques du point de vue de la présentation de soi.

Avec elle, on s'est retrouvés ensemble au bureau d'études, donc c'est surtout là que s'est fait le lien. Parce que nous nous sommes retrouvés tous les deux dans un nouveau milieu, dans un milieu que nous présumions assez hostile. Je crois que c'est surtout parce que nous avions peur de ne pas être à la hauteur, on était impressionnés (employé diplômé, 26 ans).

Contextes de crise et révélation de soi

Parfois, une situation de tension se conjugue avec la particularité d'un comportement individuel, qui crée l'exception. L'autre se distingue là par une réponse différente, inattendue. L'émergence de qualités personnelles intervient alors à partir de la combinaison de facteurs circonstanciels et de facteurs individuels. Ici, par exemple, les intéressés font front commun contre une opinion publique qui tendait à les séparer.

Je l'ai connu en arrivant dans ce service. On m'avait dit de m'en méfier, on lui avait dit la même chose pour moi. A la limite, on a voulu voir, quoi. Et en fait on s'est retrouvés, on a beaucoup beaucoup d'idées communes, aussi bien sur le plan relationnel que sur le plan du travail. Il y avait une situation assez intolérable qui avait été mise en place par les anciens du service, qu'il fallait redresser rapidement, alors moi j'ai interrompu mon congé, et le lendemain il m'a abordé en me disant : « J'ai beaucoup apprécié ce que tu as fait, et d'autant plus qu'on m'avait dit de me méfier énormément de toi, de ton caractère, et ci, et là. » Alors voilà, c'est parti de là, j'ai dit : « Moi aussi, on m'avait dit de me méfier de toi, et je vois que tu viens au-devant... » Et c'est parti comme ça (employé, 38 ans).

On voit aussi des conflits directs conduire à la reconnaissance de l'autre, et produire un retournement.

Là, c'est une histoire qui a démarré dans un conflit, carrément on était en conflit l'un avec l'autre. Un conflit entre nous deux, notamment dans la manière de diriger l'équipe de foot, de choisir l'équipe, etc. Alors on s'est méchamment disputés. Et on a eu une réunion où on s'en est expliqués, on s'est parlé un peu plus calmement, et on s'est rendu compte que le point commun qu'on avait, c'est qu'on voulait s'occuper sérieusement de quelque chose, qui nous tenait à cœur, qu'on avait une manière différente de le dire... et après, de fil en aiguille, c'est devenu une amitié (employé, 35 ans).

D'autres rencontres-coups de foudre ont eu lieu dans des circonstances moins turbulentes, mais tout de même exceptionnelles dans le sens où elles sortent des attentes ordinaires. L'étrangeté d'un événement inattendu dans des cadres plus souples peut aussi précipiter l'ouverture d'un lien interpersonnel, en provoquant un regard sur quelqu'un de particulier. Dans ces situations, une remarque, une attitude ont distingué le partenaire, en révélant un « écart » de comportement qui a étonné, et séduit. Une complicité dans un magasin, un mot dans un bar, une chute à skis... sont autant d'occasions de percevoir un *feeling* commun, et de le partager.

La pertinence de ce moment particulier peut aussi se révéler « en négatif ».

Pour qu'ils deviennent des amis, il faudrait quelque chose qui déclenche, quelque chose d'inhabituel (employé, 37 ans).

Ces situations « à part » induisent une mise à l'épreuve des qualités individuelles qui, en se révélant alors, en se manifestant au-delà des rôles sociaux, font du coéquipier une personne. Le collègue, le voisin, le soldat vont, parfois dans un contexte déjà « socialement dépouillé », révéler plus facilement certains de leurs atouts personnels, créer un espace commun qui dépasse les caractéristiques des rôles assignés.

Il y en a deux que j'ai connus pendant la formation, ceux-là c'est parce qu'on a passé énormément de temps ensemble, et dans des conditions... C'est des gens que je voyais dans leurs comportements professionnels et en même temps dans leurs comportements privés, des gens que je m'imaginai, parce que j'étais quand même très jeune à l'époque, que je m'imaginai sans problèmes et qui en avaient, et qui à un moment donné me l'exprimaient. Ça m'avait rassuré... [...] Et moi à ce moment, j'ai eu des problèmes aussi, et c'est des gens enfin, ces deux-là, qui m'ont témoigné leur amitié, qui ont eu des attentions touchantes, enfin, des attitudes qui m'ont surpris, qui signifiaient qu'ils manifestaient un intérêt pour moi, alors que je ne le pensais pas (cadre, 34 ans).

Notons ici encore l'importance de cet effet de surprise, qui signale bien l'individuation alors brutalement opérée, la distinction par rapport au rôle attendu. L'irruption, en plus, d'un drame personnel, qui est aussi une traduction paroxystique de l'ensemble des situations d'exception et de mise à l'écart des règles sociales usuelles, ne peut que renforcer encore le processus de reconnaissance de l'autre comme un individu.

On ne peut ignorer le fait que les moments dramatiques et les circonstances exceptionnelles fonctionnent, aussi, comme des points de repère, des foyers de fixation de la mémoire¹. Cela ne peut que contribuer à étendre leur importance dans l'identification des seuils marquants pour les liens amicaux en particulier. Il reste que, même si leur évocation se trouve quelque peu amplifiée par cette fonction de repérage, la récurrence de ces récits, leur pertinence dans les représentations et la description de leur mode d'impact sur la désignation des amis confirment et expliquent leur rôle particulier dans l'émergence du lien amical.

Dans la plupart des cas, l'amitié est ainsi « découverte » et distinguée des autres relations. Les signes de cette transformation potentielle peuvent apparaître très vite, dès les premières interactions². Pour Graham Allan, cet écart envers les règles courantes révèle le « vrai moi » et symbolise la force du lien entre les amis³. Les circonstances qui le fondent l'écartent de fait des situations communes, et peuvent constituer l'essentiel de ce qui fait reconnaître l'amitié comme telle.

On a vu qu'à côté du « drame », la définition centrale de l'amitié se concentre également dans la notion de confiance. Or, l'expérience de situations exceptionnelles se trouve souvent à l'origine de la confiance accordée. Le caractère privé, interindividuel, affectif, qui constitue ensuite la représentation dominante des relations vécues, peut dériver de cette fondation.

C'est une fille qui est très attentionnée, qui a une amitié profonde et sincère, je pense, donc on peut lui faire confiance sur tout, et il s'est avéré que dans les moments durs comme peut avoir une femme, au niveau du moral, de la santé, des problèmes d'enfants, elle était toujours là, présente, et je pense que c'est important (employée, 46 ans).

L'ami, c'est donc la personne exceptionnelle dans le moment exceptionnel, qui dans le quotidien des interactions apporte surtout le bien-être affectif.

1. COENEN-HUTHER J., 1994 ; MUXEL A., 1996.

2. BERG J.H. et CLARK M.S., 1986 ; HAYS R.B., 1985.

3. ALLAN G., 1979, p. 40.

Les paliers successifs

Il ne faudrait pas cependant en conclure que toutes les amitiés sont nées de rencontres soudaines, et ont été ainsi fixées une fois pour toutes.

Certaines se sont forgées doucement, petit à petit, en construisant au fil des interactions des séries de rapprochements. Les personnes nous décrivent parfois le déroulement de leur relation comme une courbe ascendante régulière, linéaire : « Ça c'est fait tout seul, petit à petit... » Cette image est pourtant trompeuse, et la suite des entretiens nous révèle plutôt une succession de paliers, une suite de « tests », de procédures par « essais-erreurs ». La construction de l'intimité, de la découverte de l'autre, ne suit pas une ligne lisse, mais plutôt hachée par des micro-événements, moins remarquables certes que ceux présidant aux « coups de foudre », mais qui fonctionnent eux aussi comme des révélateurs de la particularité de l'autre et, partant, de celle de la relation.

L'évolution des règles de convenance

Pour Graham Allan, les relations d'amitié sont structurées par des « règles de convenance » (*rules of relevancy*)⁴, que l'on peut également traduire par « règles de pertinence ». Ce sont des règles implicites, élaborées par les partenaires, et propres à chaque relation d'amitié pour une période donnée. Ces règles définissent ce qui est autorisé, pertinent dans la relation, ainsi que ses limites. Elles sont construites au cours d'une série d'interactions liées entre elles, qui organisent la relation, son déroulement, sa poursuite. Les traces des expériences vécues ensemble structurent les suivantes.

Ces règles de convenance, loin d'être fixées une fois pour toutes, évoluent et sont redéfinies de temps en temps, en fait chaque fois qu'un nouveau type d'interaction survient, est possible, et amène les partenaires à dépasser les limites précédemment données à la relation. L'amitié est donc un processus actif, structuré, même implicitement, par les partenaires. Au début, la relation est étroitement liée au contexte de rencontre, dont les règles et les rôles dominant l'élaboration. Peu à peu, les partenaires modifient les règles de convenance en élargissant les occasions de fréquentation, en étendant et diversifiant les contextes, en déplaçant les limites initiales posées par

4. PAINE R., 1969 ; ALLAN G., 1979.

le cadre de rencontre, ce qui amène dans le même mouvement à se rapprocher de la dimension individuelle des personnes⁵.

Rapidement ou lentement, des relations sont élaborées ainsi, au long d'une série de tests et de paliers successifs, que ceux-ci soient proposés par les circonstances ou anticipés par les individus. Ces seuils balisent le chemin vers la reconnaissance de l'amitié.

Certaines personnes construisent ainsi toute une séquence de paliers qui organisent l'ordre de la relation en une suite très précisément ordonnée.

Moi, je suis quelqu'un qui vais très vite au-devant des gens. A la limite, c'est d'abord quelque chose qui est physique, une sympathie, une attirance physique. Je vous parle de mon côté à moi. Et je pense avoir après une faculté de jugement assez rapide, je me fais une idée des gens assez rapide, et dans une période très courte, bon, je teste les gens. Et il y a ceux qui déçoivent, ceux qui déçoivent pas, et en principe ceux qui déçoivent pas, on pousse le test un peu plus loin, et après... Ça devient ce que j'appelle des amis. Ce qui fait le test, c'est pas un test qui est écrit, qui est décidé, mais quand je connais quelqu'un, dans une conversation, j'essaie d'aller le plus loin possible. Et le test, c'est pas un test à la limite, plutôt j'épie les gens. C'est un peu l'espionnite. Et souvent mon attention est attirée par les gens qui vont faire une remarque par rapport à quelque chose, que j'aurais faite moi-même. Et à la limite, c'est un peu de la forfanterie, parce que je me dis : « Tiens, je pensais être le seul à pouvoir remarquer ça, et je ne suis pas le seul. » Automatiquement je suis attiré par les gens, au départ, comme ça. Et après, ça s'approfondit. C'est très certainement des gens qui me ressemblent, toujours... Et ça a toujours marché, jusqu'à maintenant. Les gens qui me déçoivent, c'est des gens de qui j'attendais la réaction dont je vous parle, et qui ne l'ont pas eue (employé, 38 ans).

Cela illustre tout à fait la notion de processus de désignation (*labeling process*) développée par Graham Allan. On retrouve également certaines théories de la construction de l'intimité élaborées par les psychosociologues : schématiquement, la relation suit un processus interactif par étapes successives de présentation de soi, ou révélation de soi (*self-disclosure*), qui fonctionnent sur le mode « stimulus-réponse ». Ces étapes agissent comme autant de « filtres » et construisent une série de rapprochements, qui conduisent vers la réalisation d'une intimité croissante⁶.

5. ALLAN G., 1979.

6. DUCK S., 1991 ; MORTON T.L. et DOUGLAS M.A., 1981 ; REIS H.T. et SHAVER P., 1988.

La plupart du temps cependant, les faits vont plus vite que les volontés individuelles, les circonstances créent d'elles-mêmes les « dépassements » de situations et de règles, induisant ainsi cet effet de surprise qui distingue l'autre, qui le fait sortir de son rôle et devenir une personne. Ce sont ces éléments extérieurs que négligent souvent les psychosociologues, réduisant ainsi le débat entre « amitié-coup de foudre » et « amitié-long processus » à une différence de « vitesses de jugement », variables selon la disponibilité des acteurs, leur implication dans la réponse aux attentes, et le partage de normes communes⁷. Critères sans doute non négligeables, mais dont la puissance explicative paraît plus limitée, et moins confirmée par les récits, que la prise en compte des seuils historiques des relations en rapport avec le « reste de la vie ». C'est un peu comme si, dans l'exemple proposé par Célestin Bouglé des voyageurs dans une diligence soudain réunis par un sentiment commun face à l'irruption d'une escopette calabraise, on négligeait à la fois la diligence et l'escopette...

Un processus de construction évolutive est certes à l'œuvre la plupart du temps, du temps « ordinaire », et du temps propre aux deux individus pris isolément ; mais peut-être faudrait-il ajouter qu'un événement, une situation de crise sont susceptibles de bouleverser ces règles communes, voire de créer les conditions d'existence ou de révélation soudaine d'une amitié nouvelle, en « brutalisant » le déroulement de cette évolution par paliers.

La première confiance, c'était à ce moment-là, en plein drame. Dans ces moments-là, il y a tout qui va plus vite, de toute façon, il y a tout qui est plus fort... Moi j'avais pas envie de tricher, enfin, d'avoir des relations comme ça, de voisinage, avec des gens ; je disais les choses importantes, et avec elle ça s'est bien passé, quoi. Ma première confiance donc ça a été : « Je suis enceinte mais je vais partir. » C'était pas mal !... (employée, 32 ans).

Cette brusque intervention de facteurs extérieurs à la relation proprement dite contredit l'image d'une longue et patiente construction mutuelle de la confiance. L'irruption de problèmes personnels dans un cadre socialement organisé et normé peut casser la logique des rôles sociaux, mais aussi le déroulement usuel des « règles de conve-

7. BERG J.H. et CLARK M.S., 1986.

nance » qui président à l'évolution « normale » des relations. Tout s'accélère, et l'accès au domaine personnel est facilité par cette casure.

Moi, c'est sa façon de travailler qui m'a plu, je sais pas, c'est un bosseur, à ce niveau-là déjà on est pareils. Et on a commencé à parler, de tout et de rien, je l'ai invité à boire l'apéro, il est venu, il nous a présenté sa fiancée. Une autre fois, il est venu manger. C'est là la première fois qu'on s'est vus hors du travail, avec femme et fiancée, on s'était pas vus au-dehors avant. Et puis après, une fois, il m'a appelé pour déménager, on y a passé la moitié de la nuit. Et avant Noël on est allés ensemble acheter nos cadeaux, moi pour mon épouse et lui pour sa fiancée. Avec lui, je sais pas comment l'expliquer, c'est au niveau de la conversation, il y avait un climat...

Ce qui nous a vraiment rapprochés, c'est un soutien, c'est ce déménagement, en fait. Il a eu besoin de moi, j'y suis allé sans réfléchir, quoi, c'était après mon boulot, on a travaillé jusqu'à deux heures du matin, à descendre je sais pas combien d'étages, à en remonter je sais pas combien, on était juste que tous les deux. Bon, ben il a senti que je l'ai fait avec plaisir. Il avait eu un problème sentimental, je vais pas rentrer dans les détails, il est venu me voir à moi. Il fallait que je l'aide. Et puis après, quand j'ai besoin d'un soutien, je sais que je vais le voir à lui, et lui il vient me voir à moi. On sent qu'il y a une confiance. Et ça joue, dans l'amitié (cadre, 29 ans).

Parfois, le partage de moments « initiatiques » peut aussi accélérer le rapprochement interpersonnel, en particulier dans ces relations anciennes pour lesquelles le seuil de l'amitié se révèle parfois plus difficile à situer.

Au lycée, on était copines, à la fac..., c'est monté très doucement, avec elle. Il y a eu des choses qu'on n'a fait qu'ensemble, peut-être, au début, qui ont fait qu'après on s'est confiées. Je pense à la première fois, quand on était en fac, que je me suis bourrée la gueule, mais vraiment, là c'était avec elle. J'avais jamais fait ça. C'était pas trop le fait de boire, mais le fait qu'on a fait des choses interdites ensemble. On s'est mises minables, je l'avais jamais fait.

On a fait un long voyage ensemble, aussi. Peut-être que c'était là, le début d'un grand truc, parce que ce voyage-là était pénible, on n'avait plus d'intimité justement parce qu'on était tout le temps fourrées ensemble, il nous est arrivé des trucs pas possible, et ça, ça crée des liens, des drôles de liens... On était en Inde, la galère, quoi... (employée, 32 ans).

Cette succession d'interactions constructives permet d'atteindre un niveau de connaissance de l'autre, et, par là, un degré de confiance suffisant pour anticiper une réponse favorable au test du « soutien en cas de coup dur » ; c'est ce qui fait la différence avec les relations pour lesquelles ce niveau n'est pas atteint, les concrétisations préliminaires n'ayant pas encore été suffisantes.

Pour être amie, avec elle... enfin, ça ne s'est pas trouvé qu'on puisse concrétiser certaines choses. Parce que je pense qu'un ami, on le voit vraiment quand on est dans le besoin et tout, pas quand tout va bien ; parce que quand tout va bien, des fois on a beaucoup d'amis, et quand vous avez un mauvais moment, il y en a peut-être moins. Donc ceux-là, c'est sûr ; les autres, il y a peut-être pas encore eu l'occasion que ça se concrétise.

Question : Avec vos amis, c'est vraiment arrivé qu'ils aient besoin de vous, ou l'inverse ?

Je le pense, mais c'est pas arrivé.

Question : Et avec celle-là, vous n'en êtes pas sûre ?

C'est pas que je suis pas sûre, je pense qu'il n'y aurait pas de problème, mais comme on se voit moins, qu'on se fréquente peu, dans le travail... Tandis qu'avec mes amis on se voit à l'extérieur et tout, c'est pas pareil. Elle, j'arrive moins à la cerner (employée, 35 ans).

Le niveau de confiance atteint dans la relation, au long de la suite chronologique des interactions, permet de faire fonctionner ce test dans l'imaginaire et lui donne sa force, son efficacité dans la distinction entre les vrais amis et les autres.

Les circonstances de ce « passage » à l'amitié peuvent se combiner entre elles. Dans certains cas se cumulent des facteurs favorables au démarrage d'une relation amicale.

Ce voyage nous a rapprochées, ça a été le début d'une certaine amitié ; après, on s'est vues un petit peu plus, et plus, et plus... Après, moi ça s'est terminé avec mon ami, donc je me suis retrouvée beaucoup plus disponible ; elle ne vivait pas avec son copain, donc elle était disponible aussi. Et puis il y a eu des affinités qui ont fait qu'on s'est rapprochées toutes les deux. Mais c'est pas le voyage en Tunisie qui a été le début des confidences, c'était plutôt le début d'une certaine confiance qu'on a commencé à acquérir. La première confidence, c'est quand on a commencé à parler de la vie de couple, et moi j'en suis venue à parler du mien, qui s'effondrait. C'est au moment où ça s'effondrait vraiment qu'on a commencé à se confier ; et là, c'était vraiment l'amitié (employée, 33 ans).

Ces jeunes filles, à l'occasion d'un voyage à l'étranger dans des conditions difficiles, se sont rapprochées l'une de l'autre ; la mise en confiance a ouvert la voie vers une certaine intimité. Une crise affective a ensuite provoqué la confiance, et confirmé l'amitié.

Les facteurs de rapprochement

Au-delà des circonstances présidant à l'élection, ce qui rapproche les deux amis, et qui poursuit l'explication de leur relation, c'est principalement la découverte et la constatation de points communs, de ressemblances : même conception du travail, même rapport aux autres, mêmes réactions, mêmes attitudes... Des qualités très personnelles sont révélées, et permettent de décrire la relation en termes affectifs.

C'est le genre de personne, pareil que les autres amis, il n'y a pas besoin de donner d'explication, on sait qu'on est pareilles. Elle a une vie qui est très profonde, vous pouvez lui parler de n'importe quoi, elle sait de quoi on parle, et elle me dit la même chose quand elle me parle à moi, elle me dit : « Moi, j'ai pas besoin de te donner d'explication, tu as pigé avant que je parle... » C'est pour ça qu'on est bien toutes les deux, on se fait plaisir (cadre femme, 46 ans).

On peut faire alors l'économie de certains codes sociaux, comme ceux qui président aux invitations. C'est lorsque l'on est amis que l'on peut passer sans prévenir, s'inviter chez l'autre, éviter les obligations. On a même le droit de ne pas donner de nouvelles pendant longtemps, de ne pas se ménager lorsque l'on a des critiques à formuler, d'exprimer des divergences ; même les défauts sont mis de côté, et les disputes ne prêtent plus à conséquence. Dans l'ensemble, ces comportements, à une autre phase de la relation, auraient été rédhibitoires, lors du passage des « tests » successifs en particulier. On dirait ici que le seuil de la déception possible est passé, l'amitié devenue « inaliénable ».

Même vie, mêmes problèmes

Ce sont aussi des similitudes plus « objectives » qui construisent le rapprochement. L'identité de la position dans le cycle de vie est à cet égard la plus marquante, la plus explicitement considérée comme un facteur favorable.

On travaillait dans la même boîte sans se connaître. Et on a sympathisé, maintenant je suis très amie avec elles. Je pense que c'est, étant donné que je n'ai pas d'enfant, ces deux amies justement n'en ont pas, je crois que c'est ça qui compte. Ça nous rapproche. Elles, au moins, elles me gonflent pas avec leurs histoires de couches-culottes... (employée, 42 ans).

Il y a eu des choses qui nous ont rapprochés, surtout quand nos femmes étaient enceintes, on pouvait se raconter ce qu'elles faisaient, tous les jours : « La mienne elle a fait ci », « La mienne aussi » ; quand elles ont accouché, c'était pareil. Et au fur et à mesure que nos petits évoluent, grandissent, bon, on compare : « Le mien, il fait déjà ci », « Le mien il fait pas ça »... Avec lui, on a toujours un sujet de conversation, que j'ai pas avec les autres (employé, 27 ans).

Cette concordance dans le cycle de vie peut ainsi fonctionner comme critère de rapprochement, d'élection d'un partenaire, et favoriser la rencontre. On ne peut que la relier, bien sûr, à l'importance de l'homophilie en termes d'âge et de position dans le cycle de vie.

Le fait que l'un des partenaires connaisse une période difficile contribue, on l'a vu, à déclencher la confiance et à marquer le seuil de l'amitié. Lorsque les confidents traversent tous deux un de ces moments clés, et qu'en plus cette phase dramatique est similaire, la relation se trouve alors particulièrement scellée par cet épisode ; une homogénéité des problèmes vécus par les personnes, dont elles peuvent partager l'expérience, se révèle cruciale.

On trouve ainsi de nombreux exemples d'enchaînements : deux personnes commencent à se confier lorsque l'une connaît une difficulté conjugale, et l'autre doit faire face au même problème quelque temps après.

L'important, ça a été après ma rupture, un an après, ça a été la sienne, donc on s'est vraiment confiées à ce moment. Moi, à ma rupture, j'ai commencé à parler, ça faisait quelques mois que ça traînait, et elle m'a dit : « Mais c'est vrai que moi non plus ça ne va pas du tout, je ne sais pas ce que ça va donner », et puis quelques mois après c'était fini avec lui. Elle a commencé à se confier tout de suite avec moi, en fait ; le fait que moi j'aie eu des problèmes, ça a fait évoquer les siens, quoi. Elle sentait qu'il y avait de l'eau dans le gaz (employée, 33 ans).

Parfois, un décalage au début de la relation est ensuite comblé, ce qui favorise sans doute sa confirmation après la phase de turbulence qui l'a déclenchée.

Elle venait d'avoir sa fille, elle était dans le trip « jeune maman » ; moi, parce que nos filles ont deux ans d'écart, j'étais dans le trip « j'en ai marre des couches »... Bref, on était décalées, donc on s'envoyait des informations comme ça, assez directes, mais... Je sentais qu'elle comprenait, mais on n'était pas du tout sur la même longueur d'ondes, à l'époque. Et après elle m'a rejoint parce qu'elle a vécu tout ce que moi j'avais vécu un peu avant, et puis voilà, quoi. Là, elle s'est confiée, vraiment [...]. Donc c'était l'histoire commune, la nana seule qui se retrouve avec le gamin, le déménagement... Elle m'a aidée, et puis après je l'ai aidée, et on en a rigolé, et voilà... (employée, 32 ans).

Dans un cas même, ce sont trois amis qui ont connu, en chaîne, des problèmes similaires : un conflit avec leur compagne à cause de l'investissement qu'ils portaient tous les trois sur la pratique de la musique, suivi d'une séparation, et de la douloureuse question de la garde des enfants.

Ses sujets de confiance à lui, Mathieu, c'est les problèmes de ses enfants, on en parle souvent parce qu'il y a une question de garde qui est définie maintenant, et je vois qu'il en souffre parce que, ses filles, il les aime à la folie, elles lui manquent, alors on en parle. Et moi, je lui parle de mon fils aussi parce que j'ai eu beaucoup de problèmes parce que sa mère m'empêchait de le voir. Donc je me confie beaucoup à Mathieu parce que j'en ai énormément souffert, et j'avais peur que mon fils ne soit plus « mon fils », c'est vite fait à cet âge-là... C'est mon principal sujet avec lui, encore aujourd'hui, parce qu'on s'est rapprochés à cause de ça. J'en ai énormément souffert, chaque fois qu'on se réunissait quelque part, Didier avait son bébé, Mathieu ses filles, et moi j'avais pas le mien, et je devenais fou. [...] Avec Didier, la confiance est venue quand lui a commencé à avoir vraiment de gros problèmes avec sa femme ; je crois que c'est là que je me suis confié moi aussi, je lui ai dit : « Tu sais, ce qui se passe avec toi, moi ça s'est passé il y a deux ans, et d'ailleurs Mathieu le sait, puisqu'il était là, c'est lui qui m'a aidé. » Maintenant, Didier, il a des problèmes avec son fils, parce qu'il a peur que la personne avec qui son « ex » est maintenant essaie de s'accaparer son fils, c'est ça sa phobie. C'est pour ça qu'en ce moment il est dans un état lamentable, et alors on essaie de lui faire comprendre qu'il n'a pas de souci à se faire... (employé, 29 ans).

Cette concordance dans les problèmes vécus contribue à une synergie et à une homogénéisation du réseau d'amis et confidents, du moins dans le temps de certaines crises. On voit parfois se recomposer amplement ces réseaux lors de moments difficiles qui sont aussi des charnières de vie.

En fait, j'ai connu toutes ces filles, à part Sophie, et André aussi, au moment de ma rupture. Beaucoup de choses se sont passées à ce moment-là, même au point de vue du boulot, et les relations aussi. Et toutes ces filles-là, ça a été à la fin de quelque chose, la fin de ma relation avec lui, et le début de certaines amitiés, de connaissances, d'un renouveau dans la vie, quoi. D'un petit départ à zéro (employée, 33 ans).

Autour de certaines circonstances émergent ainsi des « réseaux de crise », concentrés sur un événement, temporairement mobilisés. La confiance reste parfois limitée à ce moment-là, ne va pas s'étendre sur d'autres sujets, ni perdurer dans le temps. Mais la qualité relationnelle ainsi révélée peut prendre le relais, et permettre que le lien évolue et dure.

Les moments exceptionnels, les situations exceptionnelles, mais aussi les comportements exceptionnels sont donc très souvent des déclencheurs de relations d'amitié. Ce qui est marquant, c'est le fait de vivre et de ressentir communément les réactions à une situation particulière, à l'écart des cadres et des réponses socialement institués et quotidiens. Ces circonstances favorisent l'accès à la dimension personnelle de l'autre, lui permettent d'être distingué, et engagent une communication singulière.

Le cours de l'amitié

Après la rencontre et l'apposition du label « ami », que ces deux moments soient rapprochés, comme dans le cas de l'amitié-coup de foudre, ou séparés par une succession de tests, l'amitié « suit son cours ». Mais là aussi, son déroulement apparemment linéaire peut être émaillé de seuils, d'événements, de modifications, qui produisent un impact sur la qualité de la relation et sur la définition de son domaine.

Au cours d'un mouvement de *crescendo* plus ou moins rapide, plus ou moins régulier, on voit apparaître des paliers dans la relation, qui renforcent ou confirment sa qualité.

Extension des liens et seuils d'intimité

Même une fois reconnue et engagée comme telle, l'amitié se construit, se poursuit, évolue. Le processus d'élection depuis le contexte initial se développe encore par divers mouvements d'extension des domaines parcourus, de particularisation du lien, de rapprochement de l'intimité, de renforcement des similitudes. Des accès sont ouverts, qui combinent l'ouverture au monde et la fermeture sur le domaine personnel.

Dans un premier temps, il s'agit de poursuivre l'extraction de la relation depuis le cadre et le rôle initiaux, tels qu'ils étaient disposés lors du premier contact.

Le partage d'activités, mais surtout l'accroissement dynamique de ce partage et la multiplication des activités communes, est un facteur de rapprochement très important. Les relations gagnent alors en individualisation ce qu'elles perdent en soumission à un contexte¹. A chaque fois que l'on ajoute un rôle, un mode d'investissement, une sphère parcourue, chacun de ceux-là perd d'autant en puissance, en pouvoir de définition et de régulation du lien. Si l'on organise des sorties au théâtre avec un collègue de travail, celui-ci devient moins « collègue ». Du point de vue du processus relationnel, la multiplicité se révèle une étape tout à fait cruciale, décisive, en ce que chaque extension des contextes de rencontre produit un « dépouillement » des rôles sociaux, et par là une focalisation sur la dimension personnelle du partenaire et du lien. Dès le premier rendez-vous « à l'extérieur » (du travail, du quartier, de l'association, ou du club de loisirs...), la relation change. Comme lorsque l'on présente des amis les uns aux autres, le fait d'emmener quelqu'un dans une autre activité revient à prendre le risque de lui dévoiler une nouvelle facette de soi. Cette révélation personnelle, en ouvrant l'accès à de nouveaux répertoires, augmente l'étendue des compatibilités réelles et virtuelles². La « réussite » de cette amplification du champ peut contribuer à dynamiser encore le lien, et inciter à poursuivre encore l'extension. Le fait de susciter l'adhésion de son ami provoque en plus un sentiment de satisfaction, et une accélération de la synergie relationnelle.

Avec lui, on se voyait assez souvent dans le cadre du club, donc on a partagé pas mal d'idées, qui étaient communes, on les a mises en pratique. Et à partir de là, on a commencé à se voir plus, un peu en dehors du cadre du club. Il y a eu un moment spécial, qui a beaucoup compté : moi j'aime bien la pêche, et puis un jour, dans une conversation, on en a parlé, il m'a dit qu'il avait jamais essayé, je lui ai proposé de venir, et on s'est découvert une passion pour la pêche. C'est parti de là, parce que la pêche, c'est un endroit où on discute beaucoup, on a le temps de discuter, d'apprendre à connaître les gens, d'avoir des discussions sur n'importe quel sujet... On a eu des longs moments de discussion, sur

1. ALLAN G., 1979 ; WELLMAN B., 1988.

2. HANNERZ U., 1983.

tous les sujets, et c'est ce que j'apprécie beaucoup chez les autres, que ça soit pas borné à un seul sujet de conversation (employé diplômé, 38 ans).

L'extension des limites des activités partagées, de la multiplicité, entraîne une extension des « bornes » des sujets de conversation, mais aussi une extension du domaine de définition de la relation elle-même, de sa pertinence. Ce déploiement est intimement lié avec le sentiment d'une « profondeur » de la relation. Le développement d'une amitié opère ainsi dans deux dimensions complémentaires : la largeur (l'amplitude des sphères d'échange) et la profondeur (l'intimité du niveau d'échange). Le lien se construirait ainsi dans une évolution ordonnée sur ces deux plans, depuis l'interaction superficielle dans une aire étroite, vers des interactions de plus en plus intimes dans des aires diversifiées³.

Ce processus de désenclavement du lien produit des effets sociaux qui vont au-delà du bénéfique pour les deux intéressés. En effet, la multiplicité des liens, tout comme leur transitivité active et la construction de « ponts », inaugure des liaisons entre parties de la société. La cohésion sociale d'ensemble s'en trouve renforcée.

L'accès à la sphère privée

L'accès à l'intimité personnelle, l'inclusion dans la sphère la plus proche, instaure une forme de multiplicité particulière. Elle marque un passage doublement important, à la fois par l'ouverture d'un nouveau contexte et par le mouvement de rapprochement vers la vie privée. Si la proposition d'entrer chez soi constitue évidemment un premier « seuil », celui-ci semble moins pertinent que l'invitation anticipée, prévue, organisée, qui implique l'ensemble de la cellule familiale.

De façon générale, la présentation à la famille marque bien une étape significative.

On a commencé à se voir un peu à l'extérieur, en sortant du bureau, et après on s'est invitées, et après nous nous sommes présentés conjoints, et de là s'est liée une amitié profonde. Au début, on sortait faire du lèche-vitrines, ou manger une glace, c'était pas régulier. Après, on s'est invitées à venir prendre l'apéritif. Et un jour, ils nous ont invités à dîner. Nos maris ont sympathisé, et voilà, quoi (employée, 46 ans).

3. HAYS R.B., 1988.

C'est quand j'ai connu sa famille, que ça a changé ; il y avait plus lui, il y avait sa famille. Je l'ai vu peu à l'extérieur, mais toujours avec sa famille, après (employé, 28 ans).

Le fait que l'on aille visiter un malade à l'hôpital, ou une jeune accouchée, est aussi une façon d'entrer dans cette sphère du privé. De nombreux hommes évoquent ce « signe » d'amitié, en particulier lors d'une naissance, et se révèlent très sensibles à cette visite, perçue comme un témoignage d'attention particulière.

Le summum en la matière est atteint lorsque l'un des partenaires désigne l'autre comme parrain de son enfant. Cette distinction est présentée comme la preuve ultime et définitive d'une amitié tout à fait privilégiée, qui équivaut à une entrée dans la famille. En Amérique latine, par exemple, est instituée une forme particulière d'amitié, appelée *compadrazgo*, fondée ainsi sur l'entremêlement entre liens familiaux et liens amicaux⁴. Les frontières entre amitié et famille ont été également interrogées à propos du rôle des beaux-parents dans les familles recomposées. Le nouveau conjoint du parent gardien occupe en effet une place particulière, ni vraiment parent ni vraiment choisi, et se révèle comme une sorte d'« amitié imposée », ou de « parenté élective »⁵.

Une fois que les familles ont été intégrées dans la relation, la naissance des enfants, en particulier lorsque cet événement s'opère là aussi dans une concordance des cycles de vie, renforce encore le lien, multiplie les points communs, et étend le partage de l'intimité.

Ce qui nous a rapprochées, c'est qu'on a à peu près le même caractère, je crois. Je ne sais pas, pourquoi avec elle plus qu'une autre, mais il y a des gens avec qui on a plus d'atomes crochus que d'autres, c'est difficile à expliquer. C'est une relation qui s'est faite petit à petit, pas tout de suite au début, ça a mis quelque temps ; et puis les enfants nous ont rapprochées, on a des enfants du même âge. Ils sont nés ensemble, et après tout ça, ça a été un engrenage, les enfants s'entendaient très bien, et voilà... (employée, 40 ans).

Le passage de ce seuil peut même rapprocher très nettement des frères et sœurs, donc des liens déjà institués, fixés par les normes familiales... ce qui n'empêche pas le jeu et les variations.

4. EISENSTADT S.N., 1956 ; NUTINI H.G. et BELL B., 1989.

5. THÉRY I. et DHAVERNAS M.J., 1993.

Ma grande sœur, je m'entends très bien avec elle, elle s'est mariée dernièrement, j'ai de très bonnes relations avec mon beau-frère, on se voit assez souvent ; je crois que c'est la seule famille qui me reste. On dîne ensemble, avec les enfants aussi ; elle aussi, elle a eu une fille, qui a juste un mois d'écart avec mon petit. Donc ça aussi ça y fait, comme on a aussi les mêmes choses à vivre, quoi... Ça nous a rapprochés. Depuis qu'elle s'est mariée, qu'elle a eu le petit, on est plus souvent ensemble. Il y avait eu une période plus creuse, où elle était célibataire, bon, on se téléphonait presque jamais, on se voyait une fois tous les deux mois, comme ça. Mais depuis qu'elle s'est mariée, on se voit très souvent (employé, 27 ans).

Cette concordance des cycles de vie peut même être parfois anticipée et provoquée, lorsque les amis sont assez proches pour en parler, et s'entraîner mutuellement à franchir les étapes.

Avant on sortait ensemble le week-end, maintenant plus trop, parce qu'on a chacun un petit d'une dizaine de mois... Ils ont le même âge. C'est un pari qu'on a fait ensemble, ils ont juste quinze jours de différence. On a dit : « Le premier qui le fait... » J'ai perdu pour quinze jours. Mais enfin, on avait envie de le faire tous les deux, on en avait discuté ensemble et tout, et presque au même moment on a eu envie de faire un petit. Et nos femmes aussi. Mais c'est nous deux plus spécialement qui avions fait le pari (employé, 27 ans).

Le « rapprochement » peut donc se révéler comme un processus tout à fait actif.

Le renforcement des similitudes

L'évolution des cadres et des bornes affectés à la relation, la reconnaissance de « points communs » plus personnels favorisent l'accès aux qualités et aux particularités individuelles. Par là s'ouvre la possibilité d'une intervention éventuelle sur celles-ci. En proposant un certain dévoilement de soi, la personne inaugure sa propre sensibilisation à ce qu'est et dit son ami. Celui-ci peut alors agir sur ses choix, la voie est ouverte. S'engage une dynamique d'influence rendue possible par le niveau d'écoute et le désir de cohésion, qui tend à prolonger et renforcer encore les ressemblances et proximités mutuelles.

Le rapprochement se poursuit donc par un processus de réduction des différences entre les partenaires. La suppression ou l'éloignement par exemple de quelque chose qui choque, qui détonne, va

renforcer le sentiment de proximité par ressemblance. L'influence entre amis, doucement, s'installe.

On avait déjà sympathisé, on était déjà amis, en fait. Moi je lui ai dit... parce qu'à l'époque on sortait, on était jeunes, à vingt ans on était tous en bande, quoi. Moi, j'évitais de sortir en bande avec lui, parce qu'il y avait des gens que je n'aimais pas du tout. Au bout d'un an, c'est lui qui a fait un choix, il a dit : « Oui, tu as raison en effet, ces gens ne valent pas le coup. » Il les a carrément quittés. Et là c'est devenu autre chose entre nous, tant sur le plan relationnel, discussion, échange d'idées, c'était totalement différent (employé, 39 ans).

Le fait d'opérer ce choix, de renoncer à une partie de son réseau jugée trop hétérogène, est là aussi vécu comme une preuve d'engagement dans le lien d'amitié. On retrouve également la place croissante que prend, avec l'âge, le mode électif de mise en place des relations, par rapport à un mode plus collectif caractéristique des jeunes. Ici, un groupe est abandonné, un cercle social sans doute évacué, et l'interaction se resserre sur les deux amis. Ensemble, ils partageront ensuite des activités diverses, qu'ils définiront cette fois à la mesure de leurs nouveaux investissements mutuels d'adultes.

De façon générale, même si les amis affirment supporter aisément les désaccords, la tendance générale est à un développement des similitudes, à une sorte d'assimilation des amis. Les sujets de discussion, les « manières de voir les choses » et les goûts se raccordent progressivement. Sur cette base commune renforcée pourront alors, ensuite, intervenir des désaccords. Là aussi, une succession de tests permet de mesurer les limites de ce fond commun.

Je discute facilement, mais je mets très rapidement des limites aussi. Bon, avec lui, j'ai pas eu de limites, parce que nous avons beaucoup de choses en commun. D'habitude je mets des limites, c'est-à-dire que les limites elles se mettent un peu d'elles-mêmes aussi ; si j'estime que la personne ne m'apporte rien, bon, j'arrête tout ; enfin, je continue à dire bonjour, à discuter, mais je vais pas plus loin. Je crois que c'est ça : j'ai l'impression que j'attends beaucoup des autres, il faut qu'on m'apporte quelque chose ; si on m'apporte rien... Moi aussi j'essaie d'apporter quelque chose, attention... Il faut qu'il y ait un intérêt à une relation. Cet intérêt, c'est pas dans le travail lui-même, c'est surtout au niveau « intellectuel », c'est-à-dire ma manière de voir les choses. Bon, j'admets qu'on soit pas d'accord avec moi, mais enfin, au moins qu'on discute de telle ou telle chose... (cadre diplômé, 39 ans).

Le processus relationnel conduit donc progressivement à investir des sphères variées, de plus en plus « privées », à reconnaître des points communs de plus en plus intimes, et même à développer ceux-ci en renforçant les similitudes partagées.

Les temps de l'amitié

Dans le long cours de l'amitié existante, le temps prend des aspects divers. Il peut être perçu comme une continuité tranquille, une présence stable, ou bien comme une succession de moments « à part ». Là aussi, la hachure par l'événement reste susceptible d'intervenir.

Présence et durée

L'ami est souvent celui qui s'installe dans la vie personnelle, qui en partage le quotidien ainsi que les moments forts. La présence continue peut, en renouvelant dans la durée les signes de la qualité du lien, renforcer le sentiment de proximité interpersonnelle. Même si cette présence n'est pas une condition à l'amitié, elle peut la conforter.

Certaines personnes de la caisse, à la limite, c'est presque de la famille parce que quand vous travaillez avec quelqu'un depuis des années, huit heures par jour, vous le voyez plus que ce que vous pouvez voir votre frère, ils partagent plus ma vie ; Mado partage plus ma vie, ou Gérard, que mon frère. Mes voisins de palier, avec qui je suis ami, quand j'ai eu un coup dur, c'est toujours eux qui ont été là. Quand j'ai été cambriolé, quand j'ai eu l'accouchement, quand j'ai perdu mon père, quand il y a eu le feu, quand j'ai eu une crise cardiaque que j'ai failli y rester, c'est eux qui étaient là. Mon frère habite à Pont-de-l'Etoile, une sœur à Aix et une autre à Mazargues : le temps qu'ils arrivent... Et puis même, non, c'est eux qui ont été là. Ce sont eux, et certaines personnes du travail, qui font vraiment partie de ma vie (employé, 37 ans).

La présence doit parfois se conjuguer avec la durée afin que les « choses se concrétisent » ; petit à petit, les signaux se multiplient et se confirment, l'amitié est « réalisée ».

Le seuil qui fait l'amitié, c'est la longévité. Une personne ne peut pas être amie en six mois qu'on se connaît. Là, on est en train d'avoir le temps suffisant pour être amis maintenant. Je pense qu'il faut du temps.

Bien sûr, je dis pas qu'il faut une période de dix ans, mais il faut quand même que la relation soit durable. Il faut pas seulement qu'on le pense, c'est naturel ; à chaque fois qu'il a besoin de parler de quelque chose, il m'en parle, moi également, et à ce moment-là on voit qu'on a vraiment sympathisé, qu'on se connaît bien, qu'on a confiance l'un en l'autre. Bon, il y a pas de problème, à ce moment-là, on peut dire que c'est un ami ; mais il faut quand même que ça soit une relation durable, que les échanges se concrétisent. Il faut que ça soit réel (cadre diplômé, 30 ans).

Si le « coup de foudre » né la plupart du temps dans une conjoncture exceptionnelle suffit souvent à désigner l'ami, la multiplication des interactions dans la durée sert de confirmation, mais surtout de mise à l'épreuve de la réalité. Si l'on est amis, il reste encore à le « concrétiser », à inscrire ce label dans la réalité. S'accumulent à la fois les preuves et les bénéfices de la relation.

La faveur de l'absence

Pour certains liens, cette durée, cette longévité, ne s'accompagne pas d'une présence quotidienne. A l'inverse même, le fait que l'on se voie peu et que l'amitié subsiste malgré cela est présenté comme une preuve ultime de son caractère exceptionnel, extra-ordinaire.

J'ai un copain que je connais de l'armée, qui est, je crois, mon meilleur ami. Me connaissant, pour avoir maintenu le contact avec quelqu'un qui n'habite pas à Marseille, déjà je pense qu'au fond de moi-même il fallait qu'il y ait vraiment quelque chose qui me lie. Parce qu'à l'armée on se fait des tas d'amis, on croit qu'on est inséparables, qu'on pourra pas vivre sans eux, et puis après, vous vous apercevez que... Alors que lui, c'est resté, tout le temps. Et on se voit en moyenne une fois par an ! Quand je dis que c'est mon meilleur ami, ça veut dire que c'est celui finalement avec lequel j'aurais eu le plus de facilité pour le perdre de vue. Les autres, ceux du travail, je peux les rencontrer par hasard, finalement, tous les jours. Ceux de mon quartier, quand même aussi, c'est pas très loin, je peux être amené à les rencontrer. Mais lui, si je fais pas vraiment l'effort, il y a vraiment une chance sur un million pour que je lui tombe dessus... C'est la relation qui résiste le plus (cadre diplômé, 34 ans).

L'opposition est nettement appuyée entre facilité et effort. Peut-être voit-on là se dessiner une différence entre les amitiés forgées dans la jeunesse, qui « résistent », et celles construites plus tard, qui vont avec un « accompagnement » de la personne dans la continuité.

Dans la plupart des cas, le déroulement de la relation dans le temps est marqué là encore par des événements, souvent des drames, petits ou grands, qui confirment l'amitié. Même déjà nommée, labellisée, celle-ci reste sensible aux réactions face à l'appel de l'autre en cas de problème ; ces réponses favorables sont alors mobilisées comme preuves supplémentaires de la valeur du lien.

Le fait que j'aie eu besoin d'elle, que j'aie eu des problèmes, ça a confirmé la relation. Déjà, avant, on s'était bien entendus, on était amis ; mais là, ça a confirmé, quoi (ouvrier, 27 ans).

Ce n'est pas la même chose qu'avec mon autre amie, ça n'est pas le même stade. Avec elle, je n'ai pas eu ce genre d'occasion de se témoigner la confiance. Comme on dit, c'est dans le besoin qu'on reconnaît ses amis. Je pense que c'est vrai. On peut se les faire autrement, mais là on a la confirmation, elle se situe à ce moment-là (cadre, 34 ans).

Si l'amitié est déjà déclarée, l'épreuve la confirme, et s'installe alors un sentiment de confiance et de sécurité. C'est aussi un moment qui peut amener à « ressentir » l'amitié.

J'ai eu cet ami qui m'a... c'est pas que j'ai vraiment eu besoin de lui, mais j'ai vu, quand j'ai perdu mon frère, j'ai vu qu'il a vraiment été là. Pas à dire « ça ira, t'inquiète pas », mais qui est vraiment resté là... pourtant, c'est une personne qui n'avait vraiment rien à voir avec ma famille, mais il a vraiment été là, et je l'ai vachement senti. C'est pour ça, il y a vraiment eu ça, c'est vraiment devenu mon ami. Avant aussi, mais... là, je l'ai beaucoup plus senti. C'était peut-être quand même un ami pour moi, mais je l'ai vraiment beaucoup plus senti à cette période (ouvrier, 23 ans).

L'impact de cette épreuve sur le cours de la relation est à la fois clairement repéré, et dénié en tant que modification de fond, puisque l'amitié existait déjà avant.

Il n'y a pas eu vraiment d'évolution. Les enfants sont du même âge, ça a fait le rapprochement. Ils ont eu une malchance, leur fille est née avec une malformation cardiaque, ça a fait un rapprochement très fort entre nous. Elle a été opérée il y a dix ans, on les a beaucoup soutenus à ce moment, et là les liens ont été très renforcés. On était amis comme ça, avec une grande solidarité ; cette gamine, ça a été le fil conducteur. Ça a été profond d'emblée, ça s'est soudé petit à petit. Ça a été naturel,

il n'y a pas eu d'événement vraiment qui ait fait changer (ouvrier, 46 ans).

Le fait que l'amitié, déjà entamée, conduise à anticiper le comportement de soutien fait perdre à celui-ci son caractère d'événement marquant, surprenant. La réaction est « naturelle », évidente ; mais elle confirme le bien-fondé de cette attente et, par là, la réalité de l'amitié.

Dans les pratiques mêmes de fréquentation, les périodes difficiles modifient le cours de la relation, construisent des paliers, des épisodes d'intensités différentes.

Il y a des moments où on se voit moins, il y a parfois des discordances, des périodes où on se sent moins d'affinités, donc on a moins de relations. C'est cyclique. Il y a des paliers. Les paliers, ce sont des événements, le mariage, le divorce, les enfants, des périodes difficiles, où les gens ont plus besoin de nous, ou des périodes plus heureuses où ils prennent de la distance. Les liens sont plus forts dans les périodes difficiles. Les personnes dans ces cas-là ont besoin de quelqu'un sur qui s'appuyer. C'est pour ça qu'un vrai ami c'est quelqu'un sur qui on peut compter (cadre femme, 42 ans).

Au-delà du problème proprement dit, le fait d'en parler, de se laisser aller à se confier, est perçu comme un seuil, une preuve là aussi de la confiance liée à l'amitié.

Le truc important, c'est aussi le fait, en ce qui me concerne, que quelqu'un vienne vous confier, à un moment donné, ses problèmes. C'est tout ce qui a trait à la franchise de l'individu. S'il a un problème particulier dont il veut pas faire état... Moi, je considère qu'à partir du moment où quelqu'un parle de quelque chose qui lui tient particulièrement à cœur, qu'il n'a dévoilé à personne d'autre, ou à très peu de personnes, je considère que c'est une preuve de confiance, pour moi ça compte beaucoup. C'est pas forcément dans les coups durs qu'on reconnaît les amis. C'est plutôt une question de confiance et de confiance personnelle (cadre, 34 ans).

Le sentiment que l'on a été ainsi élu ne peut que renforcer la conscience de l'importance de la relation, et de sa « rareté ». La confirmation vient alors, dans le cadre d'une situation dramatique, du fait que le problème ait été révélé, et partagé.

Cette consécration de la qualité de la relation dans la réalité se révèle parfois par défaut, lorsqu'on en perçoit le manque, le besoin.

L'importance d'un tel seuil peut être ressentie à propos d'amitiés potentielles, à venir, dont on anticipe juste la faisabilité, ainsi que le dernier passage encore nécessaire.

Je pense qu'on est en voie vers la constitution d'une nouvelle amitié. Je crois qu'il faudrait qu'il se passe quelque chose pour que ça passe le seuil. Moi, je me suis pas posé de questions, je me pose pas de questions au départ. Premièrement, c'est plat. Il y a eu cette montée, où on a sympathisé, comme on dit, et on en est à la phase sympathie. Mais je sais pas, j'ai l'impression que ça va déboucher sur quelque chose.

Au début, au cours d'une réunion assez houleuse au niveau de la copropriété, il était le seul à défendre une idée que j'estimais très bonne, j'ai donc pris parti pour lui, et à force de discuter tous les deux, on a ramené tout le monde. Ça, ça a été le point de départ. Après, il m'a remercié, on en a discuté. Après, ça n'a plus été dû aux questions de réunions et autres, ça a été des discussions comme ça. On se voyait en dehors des réunions, ou après les réunions. Une fois, il m'a proposé de venir boire quelque chose chez lui avant une réunion, et on a discuté. Mais je pense que ça va évoluer vers une amitié. Parce que c'est vrai que je pense qu'il m'apprécie beaucoup, et je l'apprécie aussi.

Question : Vous avez une idée de ce qui pourrait se passer pour que la relation démarre ?

Il faudrait soit une confiance, quelque chose qui livrerait, qui me prouverait vraiment qu'il a confiance en moi, ou que moi, spontanément, je lui livre un truc... quoique ça s'est produit déjà, puisque je lui ai donné des informations que je devais pas divulguer, je lui en ai parlé spontanément, je lui ai dit : « Il faut pas en parler », et je vois qu'il en a pas parlé. Donc, les choses se font un peu déjà. C'est vrai qu'on en est à un niveau de confiance déjà au-dessus de la norme. Mais ça touche pas encore à des choses personnelles. Mais ça ne saurait tarder. Ça va être sur un aspect personnel, et alors... Moi, je suis toujours en situation d'attente, ou alors sauf dans un moment de crise prononcée. Si je n'ai pas de crise prononcée, c'est vrai que peut-être que je vais rester dans la situation d'attente. Ça serait plutôt mon genre, ça... (cadre, 39 ans).

On voit là se mettre en place, après le moment qui a distingué l'autre dans un contexte de crise, la succession des paliers de la relation, en particulier ceux qui la décontextualisent, qui multiplient les terrains de rencontre en se rapprochant de l'intimité du foyer, mais sans aller encore jusqu'à l'invitation à dîner. L'anticipation du seuil final et décisif du passage à l'amitié situe celui-ci dans l'ouverture de la confiance sur des sujets personnels, innovation plus probable en cas de crise.

On retrouve donc, à l'origine des amitiés comme dans leur déroulement, certains seuils particulièrement pertinents. Ceux-ci organisent la progression et la confirmation de la relation, en construisant une série de passages plus ou moins marquants. Les situations exceptionnelles, le plus souvent dramatiques, accélèrent tant la création de la relation que sa confirmation dans la continuité.

Une fois que l'amitié se trouve engagée, il reste important de la « ressentir » positivement, et d'accumuler des « preuves » du bien-fondé de la désignation d'ami. Sans que ces seuils s'avèrent décisifs, qu'il soit toujours nécessaire de les traverser, ils demeurent constitutifs de l'inscription du lien dans la réalité. Au-delà des représentations, des tests imaginaires et des décisions souvent solitaires d'accorder la confiance, sa « concrétisation » dans l'histoire personnelle reste importante. Même si l'amitié ne s'inscrit pas dans la vie courante et les fréquentations régulières, sa persistance même, au-delà des aléas des séparations, est érigée en confirmation.

Fins d'amitiés

Toutes ces déclarations d'amitié, ces précautions préalables à l'imposition du label, cette multiplication des seuils et des confirmations ne peuvent garantir absolument contre la déception et l'échec. Les expériences d'amis perdus, oubliés ou regrettés, sont connues de tous. Au sein des relations perdues, « mortes », se trouvent cependant beaucoup plus de fins « douces », par simple perte de contact, que de ruptures brutales et conflictuelles. Le plus souvent les « choses se défont d'elles-mêmes », dit-on. Cette formule de passivité, qui attribue le déclin à un facteur non maîtrisé par les partenaires, renvoie généralement à l'incapacité du lien à s'adapter aux mutations biographiques, aux décalages survenus dans le cours de la vie. Il est devenu inapproprié au regard des investissements présents, et la seule volonté ne peut toujours le maintenir vivace.

Déceptions : la question de la réciprocité

Une petite part des ruptures d'amitié est cependant vécue sur le mode conflictuel, et justifiée par une déception dans le comportement de l'autre ; les attentes n'ont pas été satisfaites, les règles de convenance pas respectées, ou mal anticipées. Il en découle un sentiment d'injustice, celui de donner plus que l'on ne reçoit. Si l'on se défend généralement d'être « intéressé » dans la relation, ou d'atten-

dre que les services ou les attentions soient rendus, il n'en reste pas moins que la réciprocité, qui fonctionne sur le principe d'une égalité postulée, est sans doute l'une des bases implicites de l'amitié.

Ce caractère instrumental n'est pas en contradiction avec l'affectivité qui est généralement mise en avant dans l'amitié, comme le souligne Robert Paine¹. L'important, c'est surtout le fait de pouvoir supposer que les échanges soient égaux. Même s'il reste important que l'amitié ne soit pas fondée sur l'intérêt, elle n'en est pas moins soutenue par l'idée d'une équivalence putative des échanges². On suppose que le service ou le soutien accordé à autrui nous serait fourni de la même manière dans des circonstances similaires, et cette confiance dans la réciprocité potentielle suffit. Plus que d'une véritable règle, il s'agit d'un postulat implicite d'égalité. Ce postulat lui-même « fait sortir » l'amitié de la mesure des équivalences. Dans l'amitié ou l'amour s'installe un « silence des équivalences » : « La paix est rendue manifeste par le silence des équivalences. Lorsque les personnes sont en paix, la référence à l'équivalence est inutile. Les équivalences ne sont pas engagées dans la situation. » Point n'est besoin dès lors de mesurer le contre-don à l'aune du don, d'établir un rapport entre les deux... sauf si la paix de l'amitié est remise en cause et que l'on revient aux comptes, s'il s'effectue un « passage de l'*agapè* à la justice », dimension dans laquelle resurgit alors cette mesure³.

La notion de délai entre don et contre-don s'avère centrale dans l'abolition du calcul de la dette : « On observe en effet, en toute société, que, sous peine de constituer une offense, le contre-don doit être *différé* et *différent*, la restitution immédiate d'un objet exactement identique équivalant de toute évidence à un refus⁴. »

C'est sur la base d'une réciprocité supposée certaine, mais susceptible de prendre effet dans un temps indéterminé et éventuellement très lointain, que les acteurs peuvent oublier, voire nier, être tenus à rendre, ou à attendre le retour. Dans un lien personnel, parce que la relation signifie la continuité du fait de donner et de recevoir, la certitude des échanges futurs dissuade de toute évaluation précise d'égalité. Il apparaît évident que les choses s'égaliseront dans le temps⁵.

1. PAINE R., 1970.

2. ALLAN G., 1979.

3. BOLTANSKI L., 1990, p. 141. Le terme *agapè* signifie à l'origine « amour de Dieu » et « amour du prochain ».

4. BOURDIEU P., 1972, p. 222 (c'est lui qui souligne).

5. REOHR J.R., 1991.

Néanmoins, l'inégalité ou l'injustice se font parfois remarquer, donnent lieu à un sentiment de frustration et peuvent amener à une rupture. C'est le cas en particulier lorsqu'il y avait eu promesse de contre-don.

Cet ami, je peux donner un exemple : l'année dernière, il a perdu son chien, moi et mon frère on lui a retrouvé ; il était très content, heureux, et il a dit : « Pour vous récompenser, je vous amènerai à une chasse à la journée, que je vous offre. » Nous on lui a dit : « Mais on te demande rien. » Lui : « Mais non, mais ça me fait plaisir, vous vous rendez compte, vous avez retrouvé mon chien, et patati, et patata... » Ma foi, l'invitation, on l'attend toujours. Alors vous voyez, l'ami, c'est pas ça. Lui, il a pas tenu sa parole, c'est plus un ami (ouvrier, 42 ans).

On remarquera ici le mouvement ambivalent entre le refus du contre-don (« on ne te demande rien »), autrement dit : il n'y a pas lieu d'établir une équivalence, et la vexation lorsque ensuite ce contre-don n'est pas effectivement réalisé. C'est peut-être d'ailleurs la promesse elle-même, plus que la trahison de la parole donnée, qui a fait « sortir » de l'amitié et passer à l'ordre de la justice, qui a « rompu le charme » ; dès lors apparaissent la perception et la mesure d'une dette, qui doit trouver son règlement.

On trouve d'autres cas de rupture conflictuelle dans le cadre du travail, en particulier dans l'entreprise de répartition pharmaceutique. Les sentiments d'injustice nés de la question des horaires, mais aussi la persistance de ragots, de rumeurs, parviennent parfois à entamer des amitiés. Les personnes restent parfois toujours en contact, mais cette déception les fait rétrograder au stade de simple copine. D'autres fois, l'évitement ostensible traduit l'impossibilité de ce retour en arrière.

Les amis « perdus »

Sans que la fin de l'amitié soit entérinée explicitement entre eux par les intéressés, des amis sont considérés comme « perdus de vue ». On s'est écrit, au début, puis de moins en moins... on ne sait plus très bien comment le lien s'est défait. La plus grosse part de ces relations aujourd'hui vécues comme terminées est constituée par les amitiés d'enfance ou de jeunesse.

Le passage à l'âge adulte est une période particulièrement riche en mutations sociales, familiales, professionnelles, résidentielles, en

interaction les unes avec les autres. Ces changements sont autant d'« épreuves » pour les relations qui sont nées dans un contexte précis, un état précis de la socialisation, et qui doivent pour résister s'adapter à ces multiples transformations. Certaines y survivent, d'autres non, et l'on peut faire l'hypothèse que cela dépend en partie du niveau de personnalisation des rapports atteint au moment des mutations, du degré d'affranchissement par rapport aux contextes ; on l'a vu, cette autonomie relationnelle, cette personnalisation, cette électivité, est moindre dans les jeunes années. Plus ludiques, les rapports y sont aussi plus collectifs, moins chargés de considérations portant sur les similarités sociales et personnelles.

Surtout, ce qu'il y avait, c'est qu'on s'amusait beaucoup. Je crois que c'est ça. On aimait rire, et c'est ce qui nous a rapprochées, toutes les quatre. Des blagues, et rire aussi des circonstances... C'était joyeux, quoi (employée, 21 ans).

Insertions professionnelles, divergences sociales

Mais très vite, les changements surviennent, et ne peuvent toujours être ignorés ou minorés. Les trajectoires divergent dans un premier temps au niveau des modes d'insertion sociale ; les bifurcations dans la scolarité, puis dans la profession, vont très vite peser sur la continuité des relations d'amitié.

Si je fais référence à la période de jeunesse, j'avais trois amis que j'ai perdus. Il y en a un, nous nous sommes connus très jeunes ; lui, c'est nos scolarités qui nous ont séparés, un peu aussi son déménagement, il a quitté le quartier où je l'ai connu. Ma scolarité, ça a été la voie de l'enseignement général, lui, ça a été la voie technique, déjà il n'y a pas les mêmes horaires, pas le même boulot... déjà là c'était moins évident. Et après, quand il a déménagé, alors là, c'était encore moins évident. Nous nous sommes revus, par hasard, il y a deux ou trois ans, on s'est reconnus d'ailleurs, et bien sûr on a échangé nos numéros de téléphone, j'ai essayé de l'appeler il était pas là, lui a peut-être essayé de m'appeler, mais bon... on en est restés là (cadre, 39 ans).

Les aléas de l'entrée dans la vie professionnelle peuvent marquer un clivage, en particulier lorsque les accès au monde du travail ne se trouvent pas synchrones entre les amis.

J'avais une amie à l'école de coiffure, c'était une bonne amie. On était restées en contact quand j'ai quitté l'école, quand j'étais au chômage. Et

puis le jour où je lui ai dit que j'avais trouvé une place, ma foi, on aurait dit que... elle l'avait mal pris. Elle était au chômage aussi. Et elle m'a jamais rappelée. Je sais pas ce qu'il s'est passé. Franchement, j'ai pas essayé non plus de la rappeler (employée, 22 ans).

Les différences dans l'échelle sociale des professions peuvent apparaître très tôt comme inquiétantes ; même s'il n'y a pas rupture dès leur apparition, l'anticipation d'un clivage se fait jour.

Ces deux amies, disons que c'est pas le même style... au point de vue... comment je pourrais dire ça ? Bon, il y en a une qui est sciences po, déjà c'est quelque chose d'un niveau élevé. L'autre, elle a un petit bébé, elle faisait un BEP de couturière, elle travaille pas pour le moment... Alors du point de vue du travail, c'est pas pareil. Ça fait qu'elle se sent pas à l'aise. Même des fois moi, je me sens pas à l'aise, sciences po, moi, la politique ça m'intéresse pas trop. Moi, je suis un peu entre les deux. Mais enfin, pour le moment c'est super, et j'espère que ça continuera, j'espère que ça n'aura pas d'importance... (employée, 21 ans).

Au début de l'âge adulte, des différences de « classe sociale », même si elles étaient perceptibles auparavant, deviennent plus sensibles et plus déterminantes. Après la (toute relative) indétermination de l'enfance, l'entrée dans un statut social plus précis, marqué et « officialisé », sépare les partenaires. Même si les qualités personnelles, reconnues, peuvent éventuellement par la suite se rappeler et primer, il est certain qu'il y a un mauvais cap à passer.

Ses parents étaient plus aisés que mes parents, ils avaient plus de sous. C'est son père qui l'a faite rentrer dans son travail, comme il était déjà militaire, donc elle a pas eu besoin de chercher, elle a pas vécu mon angoisse, mes soucis, elle a tout passé à l'as. Moi, j'étais à la recherche d'un emploi, je me suis débrouillée sans mes parents, alors qu'elle, c'est ses parents qui l'ont casée. Elle a eu de l'argent tout de suite, moi j'en avais pas, je pouvais plus sortir comme je voulais, j'étais tenue, quoi. Elle son argent, c'était pour s'habiller, sortir, et moi, c'était le contraire, le peu que j'avais c'était pour manger, le loyer... Alors il y a eu un moment où elle a eu un recul envers moi. Elle, elle avait encore cette insouciance des responsabilités que moi je n'avais plus. Après, son milieu l'a déçue, elle s'est aperçue que j'étais la seule personne avec qui elle avait toujours pu se confier, qui était toujours à l'écoute, quand elle avait un souci ou n'importe quoi, sur n'importe quel plan, et elle s'est retournée vers moi (employée, 23 ans).

Seul le partage préalable d'une certaine intimité, d'un accès à la personnalité de l'autre, a pu sauver *in extremis* la relation affectée par la révélation d'un écart social.

Éloignements dans l'espace... ou dans le mode de vie

Les déménagements et l'éloignement spatial sont très souvent invoqués comme cause de rupture, mais restent difficiles à isoler d'autres causes concomitantes, tels l'entrée dans la vie professionnelle ou le mariage. Parfois, cependant, leur efficacité est nette, même si l'on note une certaine inertie : les personnes essaient souvent, au début, de poursuivre la relation.

Il y a une amie perdue, on était à l'école ensemble. On n'a pas rompu, mais... C'était quand j'habitais à Nice, c'était une fille avec qui je m'entendais super bien ; et moi je suis venue ici. On a continué à se voir, soit moi j'allais à Nice, soit elle venait ici, et après elle est partie en Lozère, et on a continué un peu à s'écrire, et puis après ça s'est arrêté. Je pense que c'est la séparation géographique qui y a fait. Si elle était là, ça aurait continué. C'était une vraie amie (employée, 25 ans).

Mais lorsque l'on constate que ces déménagements s'avèrent parfois de simples changements de quartier, et que par ailleurs des amis continuent à rester en contact même très éloignés géographiquement, on peut se demander si ces déplacements ne sont pas secondaires dans les explications des déclin relationnels. Ils se trouvent mis en avant *a posteriori*, du fait qu'ils constituent une justification plus aisée à exprimer, mais ne constituent pas pour autant les causes premières, effectives, des ruptures. Les mutations dans le mode de vie qui accompagnent le déménagement, en particulier la mise en couple, sont souvent bien plus déterminantes. On doit néanmoins rester prudent : la mobilité n'a pas la même signification ni le même coût pour tout le monde. Elle a sans doute beaucoup plus de poids pour un ouvrier non diplômé né dans un quartier-village que pour un cadre ou un employé accoutumé aux « déracinements », qui saura conserver un lien avec un ami malgré la distance et hors du contexte local initial.

Si l'éloignement réduit la fréquentation, l'intensité du lien peut, elle, rester intacte du point de vue des partenaires ; des amitiés persistent ainsi des années après une séparation géographique importante.

Elle habitait dans le quartier. Ça fait deux ans qu'elle est à Paris. On se voit moins, donc, mais on a toujours les mêmes rapports. C'est toujours ma grande amie, toujours. Pourtant, elle est loin, mais c'est toujours pareil. Ça n'a rien changé, au contraire, on dirait qu'on s'est encore plus rapprochées. Et quand on se voit, on est contentes, c'est vraiment beau. Je dis qu'on s'est plus rapprochées parce que quand on se voit, on est encore plus heureuses de se voir, elle se languit de descendre, et on a plein de trucs à se raconter... (employée diplômée, 24 ans).

Le poids du couple

Souvent le déménagement coïncide avec une étape du cycle de vie, et nombre de personnes, après avoir cité le déménagement comme cause de l'abandon de la relation, constatent que le mariage a en fait été le véritable facteur déterminant. Cette étape de constitution d'un couple semble être de fait la principale cause de déclin des amitiés.

On a fait presque toute l'école primaire ensemble, et la moitié du secondaire. Après, quand j'ai connu mon mari, après elle est allée de son côté, et moi de mon côté. Ça nous a séparées ; parce que c'est vrai qu'on était amies, on était toujours ensemble. Maintenant je la vois parfois, quand elle vient faire ses courses. Elle me dit « viens, viens », mais moi maintenant j'ai pas le temps. Maintenant, je la vois presque plus. Quand j'ai fréquenté mon mari, elle, après, elle a sympathisé avec ma sœur, elles sont devenues amies. Mais ma sœur aussi, elle s'est mariée, l'année dernière, et elle la voit plus non plus. A chaque fois, c'est le mariage qui nous a séparées. C'est une amie un peu perdue, si on veut. Mais moi je trouve qu'on a beaucoup d'étapes, mais je sais que moi je garderai quand même mes amies, je ferai la différence entre des vraies amies et des fausses amies. Mais elle c'est quand même mon amie, même qu'on se voit plus (employée, 24 ans).

On voit la différenciation s'opérer entre fréquentation et désignation de l'amie, même s'il y a hésitation sur ce point. La « vraie amie » est en tout cas celle qui résiste, dans l'idéal, à cette épreuve du mariage et de l'arrêt de la fréquentation.

Avec le mariage, c'est tout un mode de vie qui est abandonné, et même les amis font alors les frais de cette mutation.

J'avais des amis avec qui ça a coupé à mon mariage. Avant j'aimais beaucoup m'amuser, mon mode de vie a énormément changé au mariage. Ça a été la fin des sorties. J'ai complètement changé tout d'un

coup, ça les a étonnés. On faisait des sorties tout le temps ; bals, foot, java, alcool... J'ai profité au maximum de ma jeunesse. Et puis j'ai décidé, sans regrets, d'arrêter, au mariage. J'avais mon compte. Et ces amis, je les revois plus (cadre, 46 ans).

Des amitiés profondes et installées peuvent décliner très vite au moment du mariage de l'un des partenaires. C'est surtout le décalage instauré alors dans les étapes du cycle de vie qui s'avère pertinent.

Elle s'est mariée, et après, je l'ai plus revue. Une fois qu'elles sont mariées, c'est plus la même chose. C'est pas elle, c'est moi qui veux plus y aller. Je sais pas... je trouve que quand il y a un couple qui se marie, moi j'ai rien à foutre chez eux. Ils sont nouveaux mariés, qu'est-ce que j'ai à foutre chez des gens qui sont nouveaux mariés ? (ouvrière, 46 ans, célibataire).

Moi, j'ai été déçue, il y avait une fille que je pensais être une amie, et en fait dès que j'ai commencé à fréquenter mon ami, elle m'a délaissée. Parce qu'on sortait ensemble, et elle, elle comprend pas que maintenant j'ai une autre vie, que je peux pas lui consacrer tout entièrement. Parce qu'elle, ce qu'elle voulait, c'est que je continue à sortir seule avec elle ; que je laisse mon ami à la maison pour sortir avec elle, en boîte. Elle voulait pas qu'il vienne. Elle, elle est seule, elle a pas d'ami. Et elle a pas supporté. Alors maintenant, c'est terminé (employée, 24 ans).

Ce décalage peut entraîner des déceptions, voire des ruptures conflictuelles, en particulier lorsque l'un des partenaires n'apprécie pas le conjoint de l'autre : « Au moment du mariage, la personne qui se marie réévalue une série d'éléments de sa vie antérieure, y compris les relations d'amitié qu'elle a entretenues jusqu'alors. Le conjoint participe à la "définition de la situation" dans toute une série de cas où la situation était définie précédemment soit de façon isolée soit avec l'ami ou les amis. Le conjoint participe également au processus de formation des jugements qui sont portés sur les amis. Il devient donc dans une certaine mesure le concurrent des amis, en ce sens qu'il entre en compétition avec eux pour une place dans la catégorie des "autres significatifs" [*significant others*], pour reprendre les termes de G.H. Mead. Le mariage est donc un événement particulièrement menaçant pour les relations d'amitié qui lui sont antérieures⁶. » Entrant en dissonance avec le « nouveau monde⁷ » créé par le couple, certaines relations sont ainsi abandonnées.

6. COENEN-HUTHER J., 1985, p. 11.

7. BERGER P., 1988.

Même lorsque les amis étaient fréquentés en commun, parfois dans une même bande dès l'origine, le mariage peut provoquer une séparation.

On avait des amis communs avec ma femme, qu'on avait quand on se fréquentait. Avec eux on faisait des sorties, du camping. Quand on s'est mariés, on les a plus vus. Eux étaient tous célibataires, est-ce que ça les a gênés qu'on soit en couple ? La rupture, c'est parce que eux étaient célibataires, et nous, plus. Peut-être que j'aurais fait pareil, peut-être qu'il y a une gêne, une peur de déranger ? Je ne sais pas. Le mariage change beaucoup de choses : on n'a plus les parents, il faut se débrouiller, on n'a pas les mêmes soucis, il y a des problèmes d'argent, on sort moins, aussi à cause de ces problèmes d'argent... (ouvrier, 27 ans).

Si la plupart du temps est exprimé le regret de voir les amis ainsi s'éloigner, le repli sur le couple peut cependant se montrer parfois valorisé... surtout lorsque, à un certain âge, on s'inscrit déjà dans un mode de sociabilité d'adulte, plus restreint et électif.

Nous, on est assez renfermés, dans un sens. On n'en éprouve pas le besoin parce que nous sommes bien, on est bien dans notre peau. Donc on n'a pas besoin des autres, on se retrouve, on est bien tous les deux (cadre femme, 46 ans, mariée depuis quatre ans, sans enfants).

Les personnes auraient souvent préféré ne pas couper les liens, mais transformer les sorties « en bande » en réceptions chez soi, opérer les mutations des modes de sociabilité typiques, on l'a vu, de la période suivant le mariage. Le décalage entre sa propre mise en couple et le célibat des autres empêche que ces derniers suivent dans cette voie, et ils continuent alors à sortir sans les nouveaux mariés.

Cet abandon n'est pas toujours définitif. On voit quelquefois les amis se retrouver après une période de latence qui entoure le mariage, ou ses prémices.

J'ai conservé deux amis de toujours de mon quartier, de mon âge. Eux, ce sont des vrais amis. On jouait ensemble, enfants. Ça s'est une fois un peu relâché, à une période où on fréquentait un peu. Vers seize ans, c'était un peu chacun pour soi. Au début où on fréquentait, ça s'est un peu relâché, et après, quand ça s'est stabilisé, on s'est retrouvés. C'est la seule période où ça s'est relâché (employé, 28 ans).

La « stabilisation » autorise ensuite les sorties en couple, du moins lorsqu'il n'y a pas trop d'écart dans le temps entre les entrées res-

pectives dans la vie conjugale. On voit alors les amis, mariés à leur tour, se rapprocher, comme en cascade.

J'en ai que quatre, d'« amis-amis », moi. On allait à l'école ensemble, on se connaît bien, on a été coucher l'un chez l'autre, on faisait toujours des virées ensemble... On s'est séparés pendant quatre ans, on s'est retrouvés, on était contents. Maintenant, ils ont des minots, aussi. Moi j'étais marié en premier, alors automatiquement je pouvais plus suivre. Il leur est arrivé le même coup à eux, ils se sont bien mariés, maintenant on se retrouve, on s'apprécie (ouvrier, 29 ans).

Si les délais sont assez courts entre les mariages successifs, que les décalages sont rattrapés rapidement, alors il reste possible de se retrouver, tout en passant à des modes de rencontre plus spécifiques des adultes. « Le couple est poussé vers les groupes qui renforcent sa définition de lui-même et du monde, et il évite ceux qui l'affaiblissent⁸. » Mariés à leur tour, les amis ont tous abordé des « nouveaux mondes conjugaux », qui ont pu être alors partagés et réajustés dans un nouveau langage commun.

La naissance des enfants, une rupture consommée

Le déclin entamé par le mariage, restant parfois réversible pour peu que les amis ne tardent pas trop à suivre la même voie, se trouve, sinon, entériné et poursuivi lors de la naissance du premier enfant. Le lien déjà fragilisé achève alors de se rompre.

Même ma meilleure amie, je vois, maintenant, c'est plus pareil. Parce que d'abord on s'est perdues de vue, quand elle a trouvé son ami ; maintenant, elle a un petit bébé, alors ça fait qu'après, la vie, ça change beaucoup. Ça a changé beaucoup, le fait qu'elle ait eu un bébé. D'abord, c'est le fait qu'on ait rencontré toutes les deux des amis, ça nous a un peu... chacune a eu sa vie, quoi, on voulait rester avec eux, chacune de notre côté. On s'est pas mélangés, on n'est pas sortis ensemble tous les quatre. Ça, déjà, ça nous a un peu séparées. Et puis, depuis qu'elle a eu un petit bébé, encore plus. Ça n'empêche pas qu'on se voie des fois, qu'on aille manger chez eux, mais c'est plus la même relation (employée, 21 ans).

La survenue d'un tel décalage peut remettre en cause le partage d'intérêts communs qui avait contribué à fonder la relation.

8. *Ibid.*, p. 14.

Du côté des jeunes parents, les enfants sont *le* prétexte à l'arrêt des sorties, voire des relations. Les contraintes de temps sont, bien sûr, constamment évoquées. Ces contraintes, même si elles sont là aussi mises en avant plus facilement, ne constituent pas cependant les seules raisons à ce déclin de la sociabilité. Une modification globale est opérée, qui produit un déclin des aspirations à la sociabilité.

Quand on s'est connus, avec mon mari, on sortait assez, on allait au restaurant, au cinéma, à la mer, un tas de trucs. Après, on a eu les enfants l'un derrière l'autre, et ça posait des problèmes pour les garder. J'avais une gardienne, bien sûr, pour le jour, et je prenais aussi une jeune fille au pair lorsqu'on sortait le soir. Mais enfin, on sortait plus, quoi.

Question : Vous n'avez plus envie ?

Il fallait les laisser, elle était jeune, j'avais peur, j'avais pas trop confiance, je les trouvais petits, enfin, il y avait plein de trucs, quoi. Ça me faisait peine de les laisser, c'est sûr. Maintenant qu'ils sont grands, enfin, on sort un peu plus, mais enfin, moins qu'avant (employée, 46 ans).

Les plus jeunes manifestent parfois un certain volontarisme dans le maintien des relations ; il se révèle généralement insuffisant pour enrayer ce déclin.

Au début, quand on avait la petite, on se disait : « C'est pas parce qu'on a la petite qu'il faut arrêter de sortir », et puis on s'aperçoit maintenant que c'est vrai, on est bien, le soir, en rentrant à huit heures à la maison. Au début, on voulait pas changer trop notre vie tous les deux, et puis pour elle aussi, si la petite, on commence à la mettre trop dans un couffin tranquille, si un jour on l'emmène ailleurs, elle va plus savoir où elle est. Alors on a continué à vivre... normalement, non, parce qu'il y a quand même des contraintes, mais... Mais maintenant un peu moins, parce que maintenant, moi, je serais plus facilement resté à la maison. Je sais pas si je vieillis, ou... j'ai plus trop envie de sortir. [...] La venue de la petite, ça a beaucoup changé les choses. On sort moins. Et pour moi, ça a changé pas mal de trucs. Je me suis pris pour quelqu'un de plus grand, de plus âgé. On a vraiment une responsabilité : « Moi je suis papa... » On se prend pour quelqu'un de beaucoup plus âgé, pas plus âgé, mais... quelqu'un de plus responsable. Moi je suis fier de dire : « Je suis marié, j'ai une petite fille. » C'est normal, hein, et c'est vrai que ça a beaucoup changé (employé, 23 ans).

On voit que l'âge n'est pas toujours un processus linéaire, que les étapes du cycle de vie sont susceptibles d'influer sur son déroule-

ment et sur ses rythmes... Une véritable mutation identitaire est clairement à l'œuvre, et le déclin de la sociabilité l'accompagne.

Là aussi, après une première période de restriction relationnelle, les enfants peuvent parfois, s'ils naissent sans trop d'écart avec ceux des amis, contribuer à reconstituer un lien.

Pendant le mariage, on a eu un passage à vide. La naissance des enfants, c'est plutôt quelque chose qui nous a rapprochés, aussi avec sa femme à lui. On a des enfants du même âge. On s'est revus plus souvent, on s'est retrouvés, quoi (employé diplômé, 37 ans).

Ce type d'événement peut donc renforcer les liens d'amitié s'il se trouve en synchronie ; sinon, il représente plutôt un facteur de distanciation, voire de rupture.

Laissons parler plus longuement un homme qui, dans son récit, retrace et synthétise l'ensemble des mutations intervenant sur la sociabilité au début de l'âge adulte, au long de l'ensemble d'une trajectoire relationnelle.

Mes copains du quartier, après l'école, c'était la bande d'adolescents. On n'allait pas au café. Notre grand plaisir, c'était de nous asseoir sur un parapet devant chez un des copains, et puis de discuter, et puis de regarder passer les gens, et puis de réparer les cyclos, essayer le dernier cyclo de l'autre, « regarde le mien comme il va plus vite », « fais-moi un gonflage tu sais le faire », etc.

Quand je suis allé au lycée, ça n'a pas changé, ils ne m'en voulaient pas, au contraire. Moi, j'étais un peu l'intello de la bande, mes copains à ce moment-là... je sais pas si l'évolution est due à l'âge, parce que c'est vrai qu'on n'a pas les mêmes liens quand on est enfants et quand on est un peu plus grands, mais dès que je suis allé au lycée et lorsque j'ai travaillé, à ce moment-là mes copains étaient très complémentaires, on se rendait service mutuellement. Moi, je savais que si j'avais un problème de moteur ou d'ordre manuel ils étaient là, et eux, dès qu'ils avaient un problème de papiers ou... et ils aimaient bien me poser des questions sur certaines choses qu'ils comprenaient pas... moi, bien sûr ça me valorisait, je faisais le professeur... et ça s'est très très bien passé avec mes copains, bien qu'ayant vraiment des destinées très différentes ça s'est très bien passé.

C'est pas vraiment quand je suis parti, en fait, c'est quand je me suis marié que les choses ont changé. Parce que quand je suis parti, il faut dire que déjà un bon nombre d'entre eux, c'est à ce moment-là que ça s'est un peu mélangé, qu'il y en a pas mal qui se sont mariés, et bon, les liens ont commencé à se détendre, quoi. Enfin, non pas qu'on a eu des problèmes de relations, pas du tout, mais on s'est plus vus. Et pen-

dant quelque temps, tant que j'étais célibataire, j'ai encore gardé des contacts, parce que j'étais parti à Plan-de-Campagne, avec des copains qui étaient célibataires. Nous sommes restés ensuite, pendant quelques années, un noyau de quatre personnes, pendant quatre ans. Ceux qui étaient célibataires. Et puis ensuite, nous nous sommes mariés, et voilà, maintenant... nous nous apercevons, de temps en temps, heureusement qu'il y a le téléphone ; mais on se téléphone pas souvent. On est restés quatre, et heureusement qu'on s'est mariés tous les quatre à peu près en même temps, personne n'est resté en rade.

Mais je sais pas si c'est vraiment le mariage qui a fait... je crois que ce sont plutôt les enfants, quand même. Je crois que dès que le premier a eu des enfants... Parce que c'est vrai que lorsqu'on était mariés, sans enfants, on se voyait, un peu. Mais les quatre derniers, seulement. Les autres, non, c'était difficile, c'est pas qu'ils étaient moins nos amis, mais... Je crois que, en fait, à un moment donné, nous nous sommes retrouvés effectivement tous les quatre, nous étions encore à Saint-Henri, tous les quatre qui étions encore célibataires. A ce moment-là, naturellement, on a continué à se voir tous les quatre. Bon, les autres on les voyait, mais c'est vrai qu'on sortait très peu ensemble, finalement. Et ensuite, c'est peut-être pour ça que, même mariés, on a maintenu encore quelque temps nos liens ; parce qu'en même temps on était partis de Saint-Henri. Eux aussi étaient partis, dans la même période le groupe s'est vraiment éclaté. Au départ, la bande était très exactement de vingt et un, ça je m'en souviens, on se comptait sur les photos chaque fois. Et petit à petit, je crois qu'il n'en reste qu'un sur le périmètre, qui habite toujours au même endroit. Tous les autres sont partis, soit dans les grands ensembles qui ont fleuri dans le quartier, soit en dehors du quartier. Et donc, à partir du moment où on est restés célibataires, ensuite on est partis, mais on a continué à se voir, puisqu'on avait quand même ces liens, qui faisaient que...

Ensuite, on s'est mariés, mais on a continué à avoir des liens que nous quatre, parce que finalement c'est ceux avec qui on était restés le plus longtemps ensemble. On sortait en couples, avec nos femmes.

Et puis ensuite, je crois que lorsque le premier des enfants est né, c'était fini. Parce qu'à ce moment-là les gens ont été moins disponibles. Nous, on sortait très souvent, on partait la journée, souvent, et dès qu'il y a eu les premiers enfants, ça n'a plus été possible, pour des raisons très pratiques. Quoiqu'il y a certaines personnes que ça n'arrête pas, mais bon, nous ça s'est pas passé comme ça. Quand on sortait la journée, c'était pour des balades, on allait à la plage, au cinéma, pique-niquer... on sortait beaucoup. C'est pas moi qui ai eu le premier enfant de la bande. Et je n'ai pas continué à voir ceux qui restaient, ça s'est cassé pour tous. A partir de ce moment-là, le dernier noyau était cassé, quoi. Les trois autres, on s'est beaucoup moins vus. En fait, ça a été très rapproché, tout ça, parce que le premier mariage, ça a été en 1980,

le premier enfant en 1982, en même temps que le deuxième mariage, en 1983 un nouvel enfant, plus un mariage, en 1984 nouveau mariage, etc., enfin, ça s'est enchaîné, entre 1982 et 1984. Il y a eu beaucoup de choses, déménagement, mariage, enfants, c'est beaucoup... (cadre, 34 ans).

Vivre sans amis ?

Certaines personnes n'ont pas ou plus du tout d'amis. L'âge, bien sûr, intervient lourdement, et les derniers amis ont été parfois abandonnés il y a quelques années. On note que ces quelques personnes ont entretenu des liens amicaux le plus souvent inscrits dans une activité unique, ils sont restés spécialisés, n'ont pas traversé différentes sphères d'investissement ni ne se sont vraiment rapprochés de l'intimité personnelle. La relation s'est alors éteinte avec l'activité qui la définissait. C'est sans doute le lot des relations uniplexes, plus fragiles. Un ouvrier avait ainsi un ami pour la chasse, un autre pour la pêche, et c'est tout. Il n'avait pas non plus de copains par ailleurs. Ses relations, aujourd'hui, se limitent à des contacts superficiels avec les membres de son équipe de travail et à sa famille.

Une femme de 42 ans, cadre dans l'entreprise de répartition pharmaceutique, entretient tout un ensemble de relations très superficielles assez spécifiques. Elle tient en particulier dans son travail une sorte de rôle d'assistante sociale, écoutant les « petits secrets de femmes » des ouvrières, mais se tenant à l'écart de toute relation personnelle avec elles. Elle n'a de relations individualisées qu'avec une autre femme cadre, mais évite soigneusement de laisser ce lien sortir du cadre professionnel. Dans son immeuble elle limite ses contacts à un échange de petits services. Elle cite par ailleurs trois personnes (deux hommes et une femme), des amis d'enfance de son mari, qu'elle reçoit à dîner « en maîtresse de maison », mais dont elle dit bien qu'ils ne sont pas des amis personnels. Pour elle, son seul ami, c'est son conjoint. Elle s'est mariée et a eu des enfants très tôt, n'a pas eu le temps de fréquenter des gens à l'Université. Elle a en revanche des relations très importantes avec sa famille et celle de son mari, deux familles très étendues et localisées dans le quartier. Si son réseau amical est réduit, son réseau familial se trouve en revanche très prégnant.

Elle place la barre très haut en matière d'amitié, mais dans une conception qui perd d'autant plus de son inscription dans la réalité, comme s'il s'agissait d'un idéal imaginaire.

Des amis vraiment, je n'en ai pas. Un vrai ami, c'est tout partager, tout se dire. Le seul avec qui je peux faire ça, c'est mon mari. C'est un ami. C'est quelqu'un avec qui je me retrouve, il y a la continuité, on ne peut pas tricher. Le seul vraiment qui peut tout concentrer, c'est mon mari. Mais ça me convient, de ne pas avoir d'amis, ça s'est fait comme ça. Le problème, c'est que je ne peux pas me contenter de demi-mesures (femme, cadre, 42 ans).

Citons comme autre exemple celui d'un homme qui pourrait être qualifié de véritable « solitaire ». Dans le supermarché où il travaille, il ne bavarde qu'avec les employés proches de son rayon, sans aller jusqu'à des conversations personnelles. Il n'a aucune relation dans son quartier, ne reconnaît même pas les voisins. Il ne pratique pas d'activité au-dehors, rend une visite rituelle à ses parents le dimanche et ne voit plus ses frères. Il parle de sa solitude sans véritable amertume, plutôt comme d'un état d'évidence qu'il s'est incorporé, et qu'il a toujours connu.

Des copains, non, je pense que j'ai jamais eu de copains. Ça fait quelques années que j'en ai pas. Même à l'école, avant, je sais pas... Peut-être c'est de moi, peut-être que j'arrive pas à faire le rapprochement... Enfin, je connais du monde, mais dire des copains... Je crois que j'ai jamais été copain. C'est peut-être mon caractère [...]. Non, des amis, je peux pas dire que j'en ai connu, j'en ai pas eu. Je pense que ça vient de moi, ça. Pourtant, on dit que c'est important, les amis, mais... (employé, 31 ans, célibataire).

Il n'a jamais vécu en couple. Il parle d'une ancienne amie qu'il a perdue de vue, définitivement semble-t-il. Il ne manifeste apparemment aucun regret à cet égard, trouvant cette fin « normale ».

Dans tous les cas apparaît à la fois une faible propension à engager des relations à partir d'un cadre collectif, mais également à construire des liens plus électifs.

Il est cependant important de noter que ces personnes n'expriment pas forcément un « manque » de sociabilité ou d'amitié. Elles disent bien n'avoir pas d'amis ni de copains, mais sans le regretter systématiquement. C'est un fait, c'est leur histoire, et elles se dégagent de tout jugement de valeur qui les érigerait en victimes. L'un d'eux reconnaît cependant un certain poids normatif : « On dit que c'est important, les amis... » Mais aucun n'exprime de regret. Le présupposé, courant, qui voudrait que l'amitié soit forcément une

« bonne » chose, que l'absence d'amis soit vécue comme un malheur, doit en conséquence être relativisé. Il existe des gens pour qui l'amitié n'est pas nécessaire, n'est pas non plus absolument souhaitable. Pour certaines personnes, elle ne « compte pas » et reste à l'écart de leur vie sans qu'elles en portent le deuil.

Amitiés « éternelles », amitiés mobiles

Pour les amitiés perdues au fil du temps et des évolutions du cours de la vie, le sentiment d'un regret est souvent exprimé ; mais les tentatives de renouer restent vagues, leur volonté émoussée devant des obstacles pas toujours très consistants, et leur inefficacité généralement confirmée.

Pourtant, on voit parallèlement persister des amitiés d'enfance qui, elles, supportent des séparations, des divergences, des obstacles bien plus importants. Qu'est-ce qui peut tracer la frontière entre celles qui sont perdues, et celles qui subsistent ?

Amis d'enfance, amis d'adultes

De façon générale, l'enfance comme la jeunesse sont des phases dans lesquelles, on l'a vu, les relations sont davantage contextualisées, insérées dans des cercles sociaux, et collectivement définies.

Elles s'avèrent donc plus sensibles aux changements affectant les contextes dans lesquels elles sont nées que des relations plus individualisées, électives, élaborées sur la base de critères interpersonnels.

Les amitiés d'enfance ont par ailleurs à subir davantage de mutations qu'elles n'en auront à affronter dans tout le reste du cours de la vie. Quitter l'école, la famille, trouver un emploi, fonder un

couple, changer de quartier ou de ville... autant de changements profonds qui bouleversent la « donne » initiale du moment de la fondation de la relation d'amitié.

C'est sans doute ce qui explique le fait que la plus grosse part des contingents de relations « mortes » soit constituée par des amitiés d'enfance, qui n'ont pas résisté à l'une de ces mutations, ou à plusieurs.

Pourtant, certaines durent, subsistent, et surmontent les obstacles ; elles en tirent même une part de leur valeur, celle qui réside dans le caractère exceptionnel, rare et extraordinaire de l'amitié ; celle qui détache les individus des contingences et des contraintes, pour ériger leur personnalité en une sorte d'absolu autosuffisant : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi... »

L'épreuve du feu

Les liens qui perdurent ont le plus souvent subi, à un moment ou à un autre de leur parcours, « l'épreuve du feu ». Le « drame » partagé, une crise, une situation particulière, une bifurcation surmontée, a individualisé ces amitiés, les a particularisées, distinguées du reste du groupe avant que les divergences dans les trajectoires ne deviennent plus déterminantes que le fond commun qui faisait leur unité et leur union dans cette première phase.

Après les jeux d'enfants, les rires d'adolescents, les activités de la bande, certains liens ont été en effet isolés, spécifiés. Les moments difficiles vécus dans la complicité et le soutien ont confirmé ces amitiés, leur conférant assez de reconnaissance et de pouvoir pour résister ensuite aux changements ; ceux-ci les affectent d'autant moins que ces relations sont alors fondées sur l'interpersonnalité davantage que sur le partage d'activités, de situations, ou de ressemblances formelles. Le fait de vivre des moments particuliers, difficiles, a dans un premier temps décontextualisé la relation, lui a fait aborder et assumer de nouveaux engagements, et a construit une histoire commune qui dépasse le cadre de l'école, du quartier ou de la bande, une histoire particulière. Les relations sont devenues plus « plastiques ». Cette distinction, une fois fondée ou confirmée par la première épreuve, autorise et permet de supporter les divergences, les mutations sociales, qui sont bien plus légères au regard de la concordance des qualités personnelles révélées et de la confiance accordée.

Le fait même de résister à un changement important dans la vie, de lui survivre, peut être considéré également comme une épreuve

pour la relation, qui peut la fixer au même titre que le partage d'une crise.

Moi, quand je me suis mise avec Christian, j'ai vu certaines personnes que j'ai perdues de vue, d'autres que j'ai retrouvées ; c'est là qu'on voit plus ou moins... C'est pas des difficultés, là, c'est simplement des changements d'état, quoi, de vie. C'est le changement aussi bien que le malheur. On peut changer de vie, de mari, pas d'enfants, mais je veux dire... c'est des étapes de la vie que toute personne finit par avoir. On change d'école, et après petit à petit c'est des autres changements, et c'est là qu'on voit les gens qu'on va garder, ceux qui s'attachent à vous, ceux qui vont s'éloigner... C'est là qu'on le voit, quoi (employée, 23 ans).

Ces mutations et leurs décalages dans le temps n'ont pas le même impact sur tous les liens. Certaines amitiés sont ainsi définitivement abandonnées, rompues, alors que d'autres subissent un déclin momentané et sont renouées dès que la convergence est rétablie, ou les qualités personnelles sont reconnues comme primordiales.

Là aussi, il semblerait que les relations aient une plus ou moins grande sensibilité aux mutations, et au vieillissement... On doit peut-être se pencher à nouveau sur les différences dans les tendances affectant les modes de sociabilité en fonction des classes sociales, en liaison avec leurs rapports respectifs à la mobilité.

Classes populaires : l'âge d'or de l'enfance

Les ouvriers révèlent dans l'ensemble, on l'a vu, une relativement grande sensibilité aux effets de la mobilité sociale ou spatiale. Leurs amitiés résistent mal aux divergences sociales, aux déménagements et aux changements dans le cycle de vie. Ils ont plus de mal à conserver des relations lorsqu'ils se sont éloignés de leurs amis, d'une façon ou d'une autre.

Par ailleurs, ils se trouvent relativement moins soumis à cette mobilité que les classes moyennes ou supérieures. Ils peuvent donc conserver longtemps des amitiés d'enfance dans la mesure où ils restent « protégés » de certaines mutations trop lourdes. Ces amitiés anciennes sont alors désignées comme les plus précieuses, et extrêmement valorisées, en particulier au regard des relations plus récentes.

Avec les amis du travail, c'est pas pareil. Les amis de mon ancien quartier, j'ai vécu toute mon enfance avec eux, on a eu notre jeunesse

passée, des faits qui se sont passés entre nous, alors automatiquement il reste cette amitié, qui est l'amitié d'enfance. Et dans le travail, c'est différent, c'est le boulot qui est... on fait le même travail, on discute toujours de nos problèmes actuels, et c'est une amitié de travail, de contact. Mais c'est pas l'amitié chaude qu'on a vécue dans les sorties, dans l'amusement. C'est une autre amitié, c'est différent. Les amis d'enfance, c'est les souvenirs, les sorties, notre jeunesse qui s'est passée tous ensemble, quoi, nos relations qu'on a eues. Que dans le travail c'est différent, c'est le quotidien de chaque jour, c'est les ennuis, les joies qu'on partage dans le travail, mais c'est pas les souvenirs des sorties, des discussions qu'on a eues... C'est pas la même amitié : l'amitié du travail, c'est éphémère, une fois que vous avez quitté votre place... à moins que vous ayez conçu une bonne amitié avec quelqu'un, vous la conservez, mais autrement, les amis du travail, dès qu'on change de travail, on les oublie un petit peu. C'est une amitié de passage, de notre vie courante, c'est différent (ouvrier, 47 ans).

On retrouve le caractère contextualisé des relations en milieu ouvrier, et donc leur moindre longévité, leur moindre persistance au-delà des changements survenus... à moins qu'un événement particulier soit venu les renforcer et les particulariser, en allégeant le poids du contexte. Dans le cas en effet où une crise a été traversée en commun, au moment de la fondation du lien ou dans une confirmation postérieure, un caractère d'exception leur a été conféré et contribue à la valoriser encore.

L'importance que prennent alors ces amitiés d'enfance, tant par la place qu'elles occupent dans le réseau que dans les représentations des intéressés, est également due au fait que la décroissance globale de la sociabilité est plus rapide dans les classes populaires. Les relations sont, pour les ouvriers, moins renouvelées que pour les cadres lorsqu'ils avancent en âge. Ils doivent donc en quelque sorte se contenter de ce « stock » d'amis conservés de l'enfance, du moins de ce qu'il en reste à la suite des mutations importantes du début de l'âge adulte. Ces amitiés prennent une valeur d'autant plus élevée que l'on « sait » qu'elles appartiennent à une époque révolue, qu'on n'en retrouve pas ensuite de comparables.

La différence, avec les amis d'enfance, c'est qu'on a des souvenirs communs. Moi j'avais une amie, au quartier, elle est partie, vers seize ans, elle est montée à Paris, et je l'ai plus revue. On s'est écrit un peu au début, « on va pas se perdre de vue », mais... Un jour, elle est redescendue, on m'a dit qu'elle était là, pour deux jours, mais elle est pas venue me voir. Avec elle, par contre, on était bien amies. Jusqu'à seize

ans, par là, j'allais chez elle, elle venait chez moi, on se mettait dans le jardin, « et patati, et patata... », c'est ça, les amies d'enfance. Après, à dix-huit ans, j'ai commencé à travailler, ça a été des relations de travail. Je n'ai pas retrouvé ce genre d'amitié (ouvrière, 46 ans).

Dans ces milieux ouvriers, les créations d'amitiés sont bien repérées comme appartenant à une époque, à un « âge de l'amitié ».

En fait, il faut se connaître jeunes, je crois, pour bien s'apprécier. Après, je crois que... Encore, vingt ans, c'est encore jeune, on peut encore trouver des amis, mais après, je crois que c'est difficile. Après, on trouve plus de vrais amis ; c'est pas pareil. Quand on est jeune, on peut plus après les garder, on peut plus les apprécier. Je sais pas après si on connaît des gens longtemps, si on les a connus plus tard... Je sais pas comment c'est, à mon âge j'ai pas encore connu. Juste, moi, la dernière meilleure amie que j'ai connue, c'était en première, j'avais seize ans, on est toujours ensemble. Mais je peux pas dire, ça m'est pas encore arrivé d'avoir une amie à mon âge maintenant, que je considère comme une véritable amie. C'est que des amies d'enfance, que j'ai. Mais quand même, je crois qu'il faut les avoir connues dans l'enfance, avoir vécu pas mal de choses quand on était jeunes, des choses de jeunesse. Après, c'est plus pareil. Même, je vois, ma meilleure amie, maintenant c'est plus pareil... (employée d'origine ouvrière, 21 ans).

La jeunesse est tout d'abord la période où se présentent davantage d'opportunités de rencontres, où l'on s'inscrit volontiers dans des cercles sociaux, mais aussi où les dispositions à établir des contacts sont plus ouvertes.

Là où j'habitais avant, j'avais des rapports avec les voisins, parce que j'étais plus jeune, donc il y avait plus de... Parce que, quand on est jeune, on a toujours plus de contacts. Bien sûr, on peut être plus âgé et avoir d'autres relations avec des gens, des couples qui s'entendent bien... Mais quand on est jeune, on va plus discuter avec le premier venu ; et après, on se connaît ; ce qui est plus difficile après, plus tard (employé, 31 ans, célibataire).

Les jeunes sont également plus disponibles pour passer du temps avec leurs partenaires, et cela surtout lorsqu'ils sont encore célibataires et sans enfants. C'est aussi une période où l'on s'investit davantage dans les relations qu'après, en particulier pour les ouvriers qui vont assez rapidement limiter leurs engagements.

Il semble donc qu'il existe bien, dans les milieux populaires, une tendance à la définition d'un « âge de l'amitié », des créations d'ami-

tiés plutôt... mais aussi des pertes d'amitiés. Une part importante ne survit pas aux mutations de l'entrée dans la vie adulte. Les amitiés d'enfance qui subsistent, une fois confirmées dans les épreuves diverses de l'existence, peuvent en revanche durer très longtemps, et sont souvent perçues comme éternelles.

Classes moyennes et supérieures : les bénéficiaires de l'élection

La mobilité professionnelle et spatiale, caractéristique des classes moyennes et supérieures diplômées, induit une bien plus grande adaptabilité aux changements. Les amis conservés de l'enfance ou du temps des études peuvent ainsi partir vivre très loin, sans que les relations en soient entamées. Elles supportent en particulier une très faible fréquence des rencontres.

Moi, je suis déracinée, parce que je suis toulousaine et j'ai passé dix ans à Grenoble, et puis j'ai atterri à Marseille. Quand on est déraciné comme ça, les vrais amis, les vraies relations sont ailleurs, dans d'autres villes. J'ai surtout gardé des amis à Grenoble, des amis d'études, de fac, qui sont devenus profs, après. Maintenant ils sont à Grenoble, à Nice et dans la Drôme, et je vais les voir là-bas. Toutes ces relations ont leur point de départ à Grenoble. Celle de Nice est bonne sœur, celle de la Drôme fait du tissage artisanal, et ceux de Grenoble, c'est les profs, eux ils ont des enfants. Je les revois une ou deux fois par an, pour des longs week-ends (employée diplômée, fille de cadres, 47 ans, célibataire).

Dans l'ensemble, les changements, qu'ils soient relatifs à la trajectoire professionnelle, à la résidence ou au cycle de vie, ont un impact certain sur le cours des relations, les malmènent quelque peu, réduisant en particulier le niveau de fréquentation, mais ils conduisent rarement à une rupture finale ; ou, en tout cas, le déclin est moins radical que pour les classes ouvrières. Jean Maisonneuve¹ signale que l'impact du mariage sur les relations anciennes est plus net pour les classes ouvrières que pour les autres. Pour les classes moyennes, en particulier, les « retrouvailles » restent davantage possibles.

Les amitiés d'enfance ou du début de l'âge adulte sont considérées comme des relations dont la principale qualité réside justement dans leur capacité à survivre ensuite aux changements de sphères sociales.

1. MAISONNEUVE J., 1966, p. 211.

Quand je dis que c'est mon meilleur ami, ça veut dire que c'est celui finalement avec lequel j'aurais eu le plus de facilité pour le perdre de vue (cadre diplômé, 34 ans).

La valeur, le principe même de la relation, repose sur cette résistance aux bouleversements, plus que sur la longévité proprement dite.

Fondées au départ sur des critères plus personnels, en particulier sur le partage d'une confiance, d'un problème, leurs relations électives sont plus rapidement fixées que pour les ouvriers, et stabilisées au-delà des contingences.

En fait, si lui ça n'avait pas été un ami comme je considère l'amitié, je ne me serais pas livré comme ça non plus, au moment où j'ai eu ce problème. En fonction de ce qui s'est passé, je pense que l'amitié, c'est quelque chose qui à un moment donné existe, et qui malgré le temps, malgré les périodes où on se voit moins, où on est séparés, c'est quelque chose qui subsiste. [...]

Je pense que c'est pas parce qu'on s'est plus vus pendant un moment, que nos relations ont été beaucoup plus relâchées, qu'on s'est plus invités, qu'on n'a pas fait d'autres sorties ensemble... que la notion d'amitié a cessé. Je crois qu'en fait, personnellement, je le considère comme un ami, un ami au sens véritable du terme.

Je crois que l'amitié, c'est une relation assez profonde, à un moment donné, entre deux individus, et qui malgré le temps, malgré les circonstances, malgré l'éloignement à un moment donné, malgré peut-être la régression à un moment donné, au niveau de l'intensité des relations, eh bien ça n'influe pas. Je crois que, à partir du moment où il y a eu ce contact, et que ça a marché, que ça a fonctionné sur une base d'amitié, ça existe... (cadre diplômé, 39 ans).

Une fois le label apposé à la suite du partage de la difficulté, et malgré une éventuelle période de déclin de la relation, l'amitié est perçue comme inaliénable. Son intensité devient substantielle, libérée et détachée des circonstances. Elle se trouve alors moins soumise à l'existence de « bonnes conditions », moins dépendante d'une fréquentation régulière, d'un échange continu de signes et de confirmations.

Les cadres diplômés, donc, perdent relativement moins leurs amis d'enfance que les ouvriers. Mais, à la différence de ces derniers, ils leur ajoutent par la suite nombre d'amitiés plus récentes, forgées dans le cadre professionnel ou dans diverses occasions.

Jean Maisonneuve compte ainsi qu'à l'âge de 30 ans 40 % des

relations des ouvriers ont plus de huit ans d'ancienneté, et 44 % de celles des ingénieurs ; alors que 19 % des relations des ouvriers ont moins de quatre ans d'ancienneté, contre 35 % de celles des ingénieurs : « Les ingénieurs constituent la catégorie où la mobilité résidentielle est la plus importante ; si bien que la forte proportion d'amitiés récentes serait liée à l'apparition de nouveaux réseaux de communication qui se substituent ou se superposent aux précédentes, tandis que les amitiés les plus anciennes tendent à perdurer². »

Mobilités et nouveaux amis

Du fait même de leur mobilité, les membres des classes moyennes et supérieures ont acquis une disposition « culturelle », une aptitude à diversifier leur réseau et à élire promptement de nouveaux amis. Se trouvant eux-mêmes souvent en transition, ils sont susceptibles d'accélérer la formation des liens. Dans la mesure, en plus, où les incertitudes et les bifurcations fréquentes leur sont familières, ils sont soumis à une certaine « pression » commune en faveur d'une disposition à se faire des amis rapidement³.

S'instaure donc pour ces classes moyennes un « cumul » de deux sortes d'amis, les amis d'enfance et les amis de l'âge adulte, d'anciennetés relationnelles différentes : « Les ingénieurs apparaissent partout comme la catégorie significativement la plus riche en constellations "polychroniques" : environ 65 % contre 40 % pour les ouvriers et employés⁴. »

Relations anciennes et nouvelles sont, le plus souvent, nettement distinguées, et des rôles différents leur sont attribués.

Les différences entre mes amis, c'est que si j'avais un service à demander, que ça soit un problème financier ou quoi, ça serait à Michel, parce que c'est le plus ancien, c'est celui avec qui j'ai le moins de gêne. Par contre, ça va peut-être vous étonner, celui avec qui je me confie le plus, c'est Jean, le plus récent. Parce que des quatre, c'est celui qui parle le plus, qui recherche le plus la discussion, et qui se confie lui-même le plus facilement. Et aussi, je le vois plus souvent, il est plus au courant. C'est celui qui est le plus récent mais celui qui me ressemble le plus.

2. *Ibid.*, p. 210.

3. REISMAN J.M., 1981.

4. MAISONNEUVE J., 1966, p. 213.

Mais j'ai moins de gêne avec le plus ancien, parce qu'il me connaît ; et on a vécu plus de choses... (employé diplômé, 38 ans).

L'intimité avec les amis d'enfance est fondée sur les acquis et le rappel des expériences vécues qui ont brisé des barrières, alors que celle construite avec les amis plus récents se fonde davantage sur des qualités personnelles reconnues, souvent sur leur similarité, et sur la présence immédiate et continue. Les confidences représentent là, plus qu'une occasion annuelle de « faire le point », une façon de « suivre » l'intimité personnelle au jour le jour.

Souvenirs éternels, actualités éphémères

Dans la comparaison entre ces amis d'enfance et les nouveaux amis, ce sont pour les classes diplômées, à l'inverse des ouvriers, les amis plus récents qui prennent une valeur supérieure.

C'est sûr qu'on arrive à un âge, maintenant, où on est un peu plus mûrs, on a envie de voir les choses de la vie différemment... Quand on est plus mûr, on sélectionne plus, on a des amis sélectionnés. Sélectionné, c'est sélectionné naturellement, je veux dire, c'est pas moi qui vais faire la sélection... Bon, avec le chef crémier, par exemple, je le connaissais pas quand je suis arrivé ici, je pense que ça va devenir un très bon ami à moi, et réciproquement, et bon, ça s'est fait comme ça. C'est quelqu'un qui est bien dans sa tête, qui analyse bien les situations, en qui on peut avoir confiance, c'est un gars qui est père de famille de deux enfants, qui est responsable, qui assume sa responsabilité, que ça soit dans la vie professionnelle ou dans sa vie privée... Alors bon, là, oui. Mais c'est pas le cas de tout le monde. Maintenant, mes amis sont plus sélectionnés dans la mesure où ils ont plus ces qualités-là. Avant, c'était pas pareil, c'était l'amusement ; quand on est jeunes et qu'on s'amuse ensemble, on devient vite amis, et en fin de compte on s'aperçoit que dans la vie, après, on n'a pas les mêmes aspirations. Alors mes amis d'enfance de Cannes, je les revois, on est amis, mais c'est pas pareil. Il faut voir comment ils évoluent, et on verra... (cadre diplômé, 30 ans).

Les plus grandes qualités, plus personnelles et plus actuelles, reconnues à ces amis récents peuvent ainsi supplanter celles des amis d'enfance. La sélectivité amicale des classes supérieures, plus active et précoce que pour les ouvriers, contribue à cette « concurrence » des anciens par les nouveaux. Les cadres commencent par sélectionner au sein de leurs bandes des amis plus intimes, comme

nous l'avons vu pour les réseaux gigognes, puis élisent ensuite plus rapidement et directement des amis hors de groupes constitués. Ces différentes strates d'amis sont cumulées, et leurs qualités comparées.

Moi, j'habitais un petit village, on se connaissait tous ; on faisait une bande, tous du même âge. J'ai gardé le contact avec tous, on s'entend toujours très bien. Je les vois quand je pars en congés. Il y en a d'autres, aussi, du village d'à côté, avec qui je faisais du rugby. J'ai gardé des amis du club ; c'est pas les mêmes que ceux de mon village. Je les vois quand je passe à Narbonne. Il y en a deux, je vais spécialement les voir. On s'organise, on garde toujours un contact, je leur téléphone et je vais les voir. Je les mélange pas avec ceux de mon village, c'est pas pareil, c'était pas la même amitié. Ceux de mon village, j'ai grandi avec eux, à la limite je les ai pas choisis, ça s'est fait tout seul ; alors que ceux du rugby, dans l'équipe on était quinze, j'en ai choisi deux, je sais pas, on s'entendait bien. Ceux du village, bon, j'étais très ami avec eux, mais je sais pas... on parle pas des mêmes choses, et puis j'ai très vite quitté ce village. Depuis que je suis parti, j'ai gardé une amitié avec eux, mais c'était plus pareil. Bon, il y a ce qu'on avait fait avant, les souvenirs, tout ça. Mais ça s'est pas actualisé. Même l'adolescence, je l'ai pas vécue avec eux, c'était plutôt le rugby, je me suis beaucoup investi dedans, c'étaient des amis (cadre diplômé, 29 ans).

La distinction entre amis d'enfance et amis d'adulte fait la part entre le souvenir fixé, et l'amitié actuelle et actualisée pour laquelle la présence est davantage valorisée.

Ces relations plus tardives, et plus récentes, sont celles qui correspondent le mieux à la situation, au mode de vie et à la personnalité actuels des personnes. Elles n'ont de fait eu à subir ni les épreuves des mutations de l'insertion sociale, ni les nécessaires compromis et adaptations qui en résultent. Elles ont atteint cependant rapidement une dimension personnelle. Ce sont également des relations qui accompagnent la vie quotidienne, qui bénéficient aussi d'une fréquentation plus importante que les amis d'enfance.

Justement... il s'avère que si cet « accompagnement » vient à faire défaut, pour une raison ou pour une autre, ces liens actuels, qui n'ont pas eu à faire leurs preuves dans l'expérience de changements profonds, risquent d'être plus sensibles et plus fragiles face à l'épreuve de l'éloignement. Ils déclineront dès qu'une séparation mettra fin à la facilité et à l'immédiateté des rencontres. C'est l'envers de la médaille. Ces amitiés sont donc relativement moins « résistantes » que les amitiés d'enfance confirmées, leur roulement est plus rapide, et leur durée moindre. Elles ne sont d'ailleurs pas

présentées comme potentiellement éternelles, n'ont pas acquis ce poids, ce sceau « définitif » des amitiés conçues dans l'expérience des épreuves et des mutations surmontées.

Il semble donc que, pour les classes moyennes, plutôt que d'un âge de l'amitié, il soit plus pertinent de parler de deux sortes d'amitié, différentes et complémentaires : les amitiés anciennes, forgées dans l'enfance et confirmées par l'expérience des histoires vécues et de leurs phases de mutation, rendues « inaliénables » par le temps passé et les épreuves surmontées ; et les amitiés plus récentes, fondées à l'âge adulte sur la reconnaissance et le partage de qualités personnelles d'adulte, plus électives, plus présentes aussi au quotidien, mais plus fragiles si cet accompagnement et sa facilité viennent à faire défaut, et donc moins durables... mais plus renouvelables.

Autour du « noyau dur » des amitiés d'enfance confirmées et conservées vient donc, surtout pour les cadres diplômés, s'installer une frange plus mobile d'amitiés d'adulte, plus instables dans le temps, mais pas moins intenses.

Laissons encore une fois se dérouler un récit qui, dans sa continuité, permet d'envisager l'ensemble du processus et des différences reconnues entre ami d'enfance et ami d'adulte.

Mon copain d'enfance, je passe chez lui, c'est tout. Et on discute. J'y vais seul, sans ma femme.

Moi, je suis allé de suite à l'hôpital quand il a eu cet accident, donc c'est mon collègue, hein... Enfin, on a moins de relations qu'avant, quand même. Avant c'était la bande, on allait tous faire des virées en moto, avant c'était les vélos, on était tous les week-ends ensemble. Mais maintenant, je vais le voir seul. Mais par exemple, pour lui montrer le petit, j'y suis allé avec ma femme... Mais je préfère y aller tout seul, comme ça on se rappelle un peu les trucs de notre jeunesse, et tout...

Je dirais que c'est un vrai ami, aussi. Mais enfin, je lui fais pas de confidences, à lui. Parce que je le vois rarement et tout, donc... Quand je le vois, on se raconte ce qui s'est passé, et puis c'est tout. Lui il a maintenant d'autres copains, de travail, moi j'ai les miens, donc... Mais enfin, on entretient une relation, quand même. On parle souvent du passé, d'autres copains qu'on avait avant, ce qu'ils deviennent maintenant... Mais enfin, ça a toujours quelque chose de passé, quoi. Pas des confidences sur ma vie maintenant.

L'ami que j'ai maintenant, Stéphane, c'est un ami d'adulte, une relation qui est entre adultes, et l'autre, bon, on garde plutôt le souvenir que c'est un copain d'enfance, quoi. Je crois qu'il y a une différence entre ami d'enfance et ami une fois qu'on est adultes. Je pense qu'on peut pas avoir les mêmes rapports. Et là on est surtout amis parce qu'on était

amis avant. Un ami dans le souvenir, parce que pendant plus de huit ans, tous les congés on s'amusait ensemble...

Bon, après, pendant deux-trois ans je les ai plus vus, il y a eu une rupture quand j'ai fait l'armée. Donc après on s'est revus, mais c'était plus pareil, quoi, je sais pas, on avait passé un cap, on avait tous fait l'armée, on avait grandi, quoi. On pouvait plus avoir les mêmes conversations. Donc je crois qu'il y a eu une cassure à ce niveau. Là, on se voit de temps en temps, comme ça, pour le passé, quoi. Des fois ça me fait du bien de reparler du passé avec lui et tout... Et puis aussi ça me permet en même temps de revoir le site de mon enfance, mon ancien quartier, ça me donne une envie d'y aller, quoi. A chaque fois que je rentre dans Allauch, il y a tout mon passé qui revient, et tout... C'est un peu des racines qui sont là.

Question : Mais vous dites que c'est quand même un ami maintenant ?

Oui, moi je pense que ça sera un ami toujours. Parce que quand il s'est crevé l'œil, de suite je suis allé à l'hôpital, ça m'a fait de la peine et tout, comme si c'était quelqu'un de ma famille... J'y suis allé après plusieurs fois, pour lui remonter le moral... Mais je pense pas qu'on construise une nouvelle relation d'adulte. Il y a des différences, aussi, maintenant, lui il est pas marié, il a pas d'enfants, moi je suis marié, j'ai un enfant, donc il y a cette différence, je crois que ça compte. Et si je raconte ma vie, de mon petit ou quoi, je suis sûr et certain que ça peut le barber. Parce que lui, ça lui est pas encore arrivé ; il a failli se marier, mais au dernier moment sa fiancée l'a plaqué... Je préfère avoir des rapports avec quelqu'un qui est pareil comme moi, qui a les mêmes... le même niveau de vie, qui a les mêmes choses, quoi.

Bon, l'ami que j'ai maintenant, je parle du présent et tout, et l'ami d'Allauch je parle du passé. Ça fait des différences, ça. Parce que quand on est jeune, les confidences, c'est des trucs banals, on est encore chez ses parents, on n'a pas eu encore de gros problèmes... Même à l'armée, à l'armée c'est pareil, sur le bateau on parlait de trucs de tous les jours. Tandis qu'avec l'ami que j'ai en ce moment, je me suis marié et tout, j'ai eu des problèmes, comme tout le monde, des soucis, lui, c'est pareil... c'est pas la même chose. On vit des choses plus importantes après.

Pour moi je crois que la différence, c'est entre les amis qu'on a jeune, et ceux qu'on a adulte. Il y a les amis de jeunesse, et ceux d'après. Les plus précieux, je sais pas, je pense que c'est ceux qu'on a étant adulte. Parce que je sais très bien que les anciens amis... le jour où il se marie ou quoi, celui d'Allauch, c'est sûr et certain que je le perdrai de vue, comme mon amie que j'avais, je pense maintenant que je l'ai perdue pour toujours, petit à petit je vais les oublier, les anciens. Alors que Stéphane, je le vois tous les jours, il travaille avec moi, et même je suis sûr et certain que si lui il change d'emploi... Par exemple, pendant un an, il est parti à l'armée, même s'il était marié, bon, dès qu'il avait une permission, j'allais le voir, et lui c'est pareil.

Question : Vous disiez que vous resteriez toujours ami avec celui d'Allauch...

Oui, dans mon esprit, je resterai toujours ami ; pour moi, ça sera toujours un ami d'enfance. Dans mon esprit. Si un jour je parle de lui à ma femme, je dis : « Tu te rappelles de mon ami d'enfance », et ça s'arrête là. C'est plus vraiment une relation d'amitié.

On a fait le tour je crois, toutes les époques. C'est par époques, différentes époques... (employé diplômé, fils de cadre, 27 ans).

La mobilité du capital social

Revenons un instant sur la question des effets conjugués de l'âge et de la classe sociale sur les évolutions des réseaux, en distinguant plusieurs aspects de ces effets.

Les cadres diplômés voient l'ensemble de leurs pratiques de sociabilité chuter relativement moins vite avec l'âge. Ils disposent ainsi de répertoires, de *fields of eligibles*, comme disent les psychosociologues, plus importants et plus variés, dans lesquels ils peuvent plus tardivement sélectionner de nouveaux amis. En vertu de leurs dispositions à l'électivité relationnelle précoce et à la personnalisation des relations, ils portent par ailleurs davantage leur attention sur la qualité des individus et sur l'intimité propre à la relation. Ce privilège accordé à l'interpersonnalité détache d'autant les relations des contextes et des circonstances. Ils bénéficient alors, pour leurs relations anciennes, d'une plus grande résistance aux changements importants, ceux dus à l'âge en particulier. En revanche, leurs relations les plus récentes, vouées à l'accompagnement continu des soucis quotidiens, et non scellées dans l'épreuve de la mutation profonde, restent plus sensibles aux aléas de la proximité et de la facilité de fréquentation, et se révèlent moins persistantes. Elles restent tournées vers les qualités personnelles ; mais si l'actualité de ces qualités ne peut plus être mesurée et confirmée au quotidien, et si les relations n'ont pas atteint, par le partage d'une épreuve, une dimension « plus profonde », qui dépasse les besoins courants d'échanges affectifs, alors ces qualités ne suffisent pas toujours à maintenir le lien.

En bref, pour les classes supérieures, les relations d'enfance et de jeunesse sont moins sensibles que pour les classes populaires aux mutations importantes du cycle de vie qu'elles ont à affronter, et supportent un faible niveau de fréquentation ; et les relations plus récentes, qui n'ont pas eu à les affronter, sont plus sensibles à la continuité de la fréquentation. Les membres des classes supérieures sont ainsi prêts à aller voir leurs amis d'enfance loin et rarement,

mais ne le sont pas pour leurs amis plus récents, qui demeurent davantage voués à l'accompagnement suivi, à la présence continue et à la facilité de la fréquentation. On se trouve alors devant un apparent paradoxe : les amitiés d'adulte des membres des classes moyennes et supérieures se trouvent plus fragiles, plus fréquemment rompues, et finalement sensibles aux circonstances, à la continuité des contacts. Les cadres « ont les moyens » de faire durer leurs relations, mais, parvenus à l'âge adulte, ils ne les mettent plus en œuvre, en tout cas moins que pour leurs amitiés d'enfance.

On peut se demander, au risque de verser un peu dans la caricature, si ces relations ne leur sont pas moins nécessaires, parce que moins « rares ». Les cadres ont acquis, encore une fois par leur plus grande adaptation à la mobilité, l'expérience du renouvellement des relations. Ils ont confiance en leur capacité à nouer de nouveaux liens ; ils « savent », eux, contrairement aux ouvriers, que leurs amitiés acquises, fixées, ne constituent pas leur seule ressource en la matière. Ils font donc peut-être, dans l'âge adulte, relativement moins d'efforts pour conserver à tout prix les liens récents du volant plus fluide de leur réseau d'amis.

On pourrait dire que pour eux les amitiés sont plus « essentielles » dans le sens d'une proximité de la personne même et de ses qualités intrinsèques, mais moins « essentielles » dans le sens du besoin. Elles en (re)deviennent dès lors plus « circonstanciées », non pas dans le sens d'une dépendance envers les contextes, mais dans le sens d'une certaine légèreté, d'une facilité à composer avec les circonstances, voire à se laisser dépasser par elles... puisque, aussi bien, celles-ci apporteront d'autres amis, lorsqu'il deviendra trop coûteux de maintenir le lien avec ceux-là. Ils ont acquis cette aptitude à (ré)investir chaque fois leur personnalité dans des relations qu'ils ont appris à « trier » sur des critères personnels, mais aussi actuels, contemporains et conformes à leurs orientations du moment.

Leur valorisation de ces relations d'adulte montre bien que celles-ci ne sont pas moins intenses du fait de leur moindre pérennité. La compétence de ces classes moyennes et supérieures est bien une aptitude à investir vite, bien, et souvent, dans les liens interpersonnels intimes.

Jacques Coenen-Huther⁵ renvoie ce « paradoxe » du rapport entre sélectivité et précarité relationnelles à la spécificité de la vie urbaine moderne, poursuivant en cela les hypothèses de l'école de Chicago⁶.

5. COENEN-HUTHER J., 1988.

6. WIRTH L., 1938 ; SIMMEL G., 1950 (1^{re} éd. 1903) ; PARK R.E., 1984 (1^{re} éd. 1925).

Cette articulation semble surtout relever de la détention d'un certain capital culturel et d'une adaptation à la mobilité. Ces deux facteurs ne sont pas sans lien, certes, avec l'« urbanité », mais ils ne peuvent se confondre simplement avec elle.

La combinaison de ces caractéristiques liées entre elles : moindre sensibilité aux effets de l'âge sur la décroissance globale de la sociabilité, plus grande précocité dans la personnalisation des relations, moindre sensibilité également aux changements qui accompagnent la socialisation et le franchissement des étapes du cycle de vie, explique la distribution des atouts dont disposent les classes diplômées dans la structuration de leur sociabilité. Leurs membres accumulent la fréquentation de cercles propices à la sociabilité, l'ouverture aux relations fluides et diversifiées, étendues, l'aptitude à s'en faire des amis, la capacité à les conserver, à diversifier par ailleurs leurs modes d'investissement relationnel, à établir des liens nouveaux. Quantité, qualité, diversité, facilité, renouvellement... On peut dire, effectivement, que le capital va au capital, en matière de sociabilité.

Les classes populaires, moins mobiles et plus sensibles à la mobilité, qui maintiennent davantage leurs relations sous l'influence des données contextuelles et des partages collectifs, qui les laissent donc plus sensibles aux modifications dues aux circonstances, perdent davantage d'amis d'enfance, se donnent moins d'occasions d'en rencontrer après, s'en font effectivement peu parce que leur propension déclinante à la sociabilité collective n'est pas remplacée, ou trop tard, par une tendance à l'élection, qui lorsqu'elle se manifeste ne sert plus qu'à opérer un tri parmi les amis d'enfance qui ont encore résisté, etc. La boucle se referme. Non qu'ils n'aient pas d'amis : ils en ont principalement d'une sorte, en schématisant un peu, issus d'une époque privilégiée ; et leur discours indique bien à quel point ils sont conscients du caractère « exceptionnel » que revêtent ces amis d'enfance qui ont résisté aux divers bouleversements de la vie, et dont ils « savent » qu'ils ne seront pas beaucoup renouvelés.

Conclusion :

amitiés, mutations et crises

L'amitié, moins soumise peut-être que les autres relations aux cadres sociaux qui l'entourent, reste pourtant très sensible aux événements du cours de la vie et aux changements biographiques. Elle supporte le passage du temps, mais moins bien ses seuils et ses ruptures. Même lorsqu'elle parvient à les dépasser, sa résistance au vieillissement, sa continuité n'est qu'illusoire : il n'y a pas d'amitiés intemporelles, et si l'ami a bien le même nom au cours des années, là où tous les copains ont été remplacés, on a vu que la façon même d'être ami a changé avec l'âge.

L'amitié d'enfance qui a perduré, surmontant les transformations et les épreuves de la vie, peut démontrer le caractère exceptionnel de l'amitié qui privilégie la personne au-delà des cadres sociaux et temporels ; elle peut aussi révéler une sorte particulière d'amitié très stable, comme fossilisée, décalée par rapport aux aspirations contemporaines, un nom sur un agenda sans plus d'actualité relationnelle, fixé là par une inertie relevant davantage d'une nostalgie peut-être un peu superstitieuse que d'une réelle permanence.

Quoi qu'il en soit, l'amitié reste bien sensible aux mutations, elle change elle-même, et les bouleversements de la vie ne lui sont pas toujours favorables.

Et pourtant... on constate que la plupart des relations d'amitié sont nées dans un moment de crise vécue par l'un des deux partenaires au moins. Et pourtant... l'un des noyaux de la définition de

l'amitié réside dans « la certitude de l'aide en cas de coup dur ». La crise, le drame entretiennent un rapport particulier avec la création même des relations d'amitié.

Qu'est-ce qui différencie le changement de la crise, pourquoi ont-ils des effets si différents sur les relations d'amitié ?

Amitié, changement, crise, cette articulation renvoie à leurs rapports mutuels avec l'ordre social. Les changements dont il s'agit ici sont de l'ordre de la mutation, régulière ou brutale, affectant durablement le cours de la vie. Les crises renvoient plutôt à un événement, à une perturbation subite et momentanée de l'environnement personnel ou collectif.

L'avancée en âge ne signifie pas simplement un processus régulier de vieillissement, une lente évolution vers la maturité. Le déroulement du temps, surtout à certaines périodes de la vie comme lors du passage de la jeunesse à l'âge adulte, est fait de sursauts, de seuils, de mutations parfois brutales. Ces changements constituent autant d'épreuves pour les relations qui sont nées dans un contexte précis, un état précis de la socialisation, et qui doivent pour résister s'adapter à ces multiples transformations. Certaines relations d'enfance y survivent, d'autres non. Dès le début de l'âge adulte, au moment des choix de filières scolaires et de l'entrée dans la vie active, les trajectoires peuvent diverger et provoquer certains malaises ; c'est le moment où des positions se précisent, des manifestations de différences sociales peuvent apparaître et révéler des incompatibilités trop importantes pour les partenaires, qui laisseront alors le lien s'étioler sans bruit. La cause première des amitiés perdues est, le plus souvent, le passage d'une étape du cycle de vie, éventuellement associé à un déménagement. Le mariage reste à cet égard le principal responsable d'abandon d'amis, ainsi que la naissance du premier enfant.

Chaque mutation dans le cours de la vie comporte un risque pour les relations : celui de voir disparaître les bases initiales, connues, partagées, du lien. Celui de relier des partenaires qui ne sont plus « les mêmes » que lorsqu'ils se sont rapprochés, choisis. C'est ce qui explique que, dans l'ensemble, beaucoup d'amitiés soient perdues lors des bifurcations importantes et profondes intervenant lors du passage à l'âge adulte.

Divers types de mobilités contribuent cependant à la persistance des amitiés. La circulation dans des contextes relationnels divers, leur diversification volontaire rendent la relation d'autant moins dépendante des circonstances. L'évolution de ses « règles de convenances », en la rapprochant de la sphère individuelle, l'autonomise et

lui confère une certaine plasticité. Avec la maturité, la façon même de se faire des amis, de les isoler des contextes de rencontre, contribue à privilégier l'élection dans la dimension interpersonnelle. Dans toutes ces formes d'accroissement de la mobilité des liens, qui vont avec un rapprochement de l'individu en tant qu'être unique et particulier, l'amitié est rendue davantage susceptible de résister aux transformations des conditions dans lesquelles elle s'est déclarée. Elle supportera d'autant mieux les bouleversements, en révélant une certaine malléabilité, une certaine adaptabilité. Une précoce initiation à des mobilités plus globales ne peut que favoriser la plasticité nécessaire à l'adaptation au changement. Les membres des classes moyennes et supérieures en particulier, qui sont davantage confrontés au contact avec d'autres groupes sociaux par les trajectoires de leurs parents et les leurs, qui sont davantage mobiles socialement et géographiquement, en bénéficient. Apprenant à confronter des modes de vie différents, à vivre loin de leurs amis, à maintenir des liens malgré tout, à construire rapidement de nouvelles relations, les groupes sociaux les plus mobiles sont aussi les plus résistants aux turbulences des mutations de l'environnement.

Certains changements biographiques sont accompagnés ou précédés d'une crise, d'un événement à caractère dramatique accompagné de souffrance. C'est de la conjonction d'une transformation à long terme et d'un événement brutal, prévisible ou non, qu'il s'agit maintenant. Le chômage, le veuvage, la séparation et le divorce... sont autant d'épreuves dont les effets sur les réseaux et les relations ont été étudiés¹. On voit alors se construire les interactions entre les bifurcations individuelles et les transformations relationnelles. De façon générale, les réseaux se trouvent diminués après de telles conjonctures : un grand nombre de relations disparaissent assez rapidement. Le problème tient pourtant à la difficulté à discerner là ce qui relève de la crise, et ce qui relève du changement sur le long terme. Graham Allan² remarque que les réseaux des veuves, comme ceux des divorcés, s'appauvrissent en relations avec des couples, pour s'enrichir après quelque temps en relations avec des nouveaux amis qui vivent seuls également (célibataires, veufs ou divorcés). L'hétérogénéité née du passage à la situation de célibat, divergeant par rapport à celle des amis mariés, est mal supportée et se résout en abandons. Souvent, les personnes concernées s'excluent elles-

1. WELLMAN B., 1992 ; WELLMAN B. et WORTLEY S., 1990 ; VERBRUGGE L.M., 1977 ; WILLMOTT P., 1987 ; MILARDO R.M., 1987.

2. ALLAN G., 1989.

mêmes spontanément de la fréquentation de leurs amis mariés, « de peur de les gêner », d'être « déplacées »³. Il peut y avoir ensuite, par la rencontre et l'élection de nouveaux amis, une ré-homogénéisation du réseau en termes de statut matrimonial. Parfois, ce renouvellement ne se fait pas, et la personne reste de plus en plus seule.

Graham Allan note une différence importante entre le besoin d'aide ponctuelle et la difficulté dans le long terme. Il donne l'exemple de la maladie : une maladie courte donne lieu à une mobilisation du réseau pour soutenir le malade et sa famille, alors qu'une maladie longue ou chronique voit les bonnes volontés diminuer et les amis abandonner progressivement celui qui ne peut plus partager leur mode de vie, et cela sans doute définitivement. Plus que d'une simple question de durée, il semblerait que l'on touche là à ce qui fait justement la différence entre une crise ponctuelle, d'une part, et une recomposition durable du statut, du mode de vie, de l'identité du partenaire, d'autre part. La mobilisation des amis intervient en cas de problème ou de crise, alors que le réseau d'amis subit ses plus profonds bouleversements dans des périodes de crise prolongée ou de changement majeur⁴. Pour que l'amitié résiste aux bouleversements, il ne faut donc pas que la situation critique dure trop longtemps, il ne faut pas non plus qu'elle débouche sur une mutation trop radicale, qui place les amis face à une situation d'hétérogénéité mal supportée.

Lorsqu'une crise d'ordre affectif préside aux circonstances de l'émergence même d'une nouvelle amitié, celle-ci n'est pas ensuite forcément remise en cause au cas où la crise en question débouche sur une mutation profonde, c'est-à-dire sur une séparation ou un divorce. En effet, les amis ne se sont pas connus (ou si peu) dans l'état précédant la crise, il n'y a donc pas de véritable changement à affronter pour eux. Nous avons vu par ailleurs que l'homogénéisation du réseau préside le plus souvent à sa (re)constitution, qu'un récent divorcé se fera principalement de nouveaux amis divorcés ou célibataires. Les amitiés nées en temps de crise se trouveront en quelque sorte « adaptées » aux changements éventuels qui en seront la conséquence.

Là où le changement divise, met en danger la plupart des relations, constitue en tout cas une épreuve pour la relation qui s'en sortira plus ou moins bien, la crise au contraire unit, découvre et scelle l'amitié.

3. *Ibid.* ; MILARDO R.M, 1987.

4. ALLAN G., 1989, p. 126-127

On voit donc que, de façon générale, les changements sont préjudiciables aux relations d'amitié, les mettent en tout cas en danger. Mais si l'on parle de crise simplement, il en va tout autrement. Celle-ci rassemble les amis, confirme la valeur du lien, ou même, on l'a vu, « ouvre les yeux » sur une personne auparavant ignorée comme telle. Les contextes de crise s'avèrent tout à fait favorables à l'émergence et à la naissance des amitiés.

Dans un cadre collectif, la crise induit une situation exceptionnelle. Celle-ci perturbe les attentes et les rôles « normaux », et laisse les personnes relativement libres d'adapter leurs réponses et leurs actes à une nouvelle gestion des rapports, née de l'imprévu. Elle permet que se dégagent des individualités dans une distribution inédite des compétences et des prises de parole.

Dans une crise plus personnelle, la communication de ses problèmes à autrui contribue à faire « tomber le masque », à distancier les enjeux de position, de contenance ou de pouvoir. On est à égalité, réductible à soi-même, du moins dans le temps de cette « révélation »⁵. Dès lors, les paroles, les signes de l'autre seront vécus comme de strictes manifestations de l'individualité. Celui que l'on a en face n'est plus un collègue de bureau, c'est une personne. L'amitié provient de ce que l'on a ainsi touché, atteint dans un même mouvement, d'une part, la personne en tant qu'entité morale et, par là, universelle, et, d'autre part, l'individualité en tant que spécificité, unicité du « moi ».

On retrouve un peu, en plus brutal et radical, l'effet de la diversification des contextes relationnels : la multiplicité d'une relation amène aussi vers cet affaiblissement du cadre des rôles. En multipliant les situations d'interaction, en ouvrant les perspectives et en rendant ainsi la relation moins dépendante d'un contexte, moins définie, les partenaires se rapprochent de ce qui fonde leur individualité.

Que cette « faille » des rôles sociaux, cet affaiblissement de leur pouvoir d'ordonner le réel interviennent dans un moment de crise ou par une diversification plus douce des contextes conduisant à un « dépouillement » de l'ordre de l'interaction, l'important est bien là : sur ce terrain provisoirement « épuré » des rôles sociaux et des normes de comportement fixées, contextuelles, les individus se reconnaissent comme tels.

On comprend d'autant mieux la place particulière que prend la confiance, et avec elle peut-être l'influence interpersonnelle, dans

5. SILVER A., 1989.

les moments de drame, de problème, de doute, ou de construction personnelle. C'est dans ces moments de « faille », en effet, que les incertitudes sont les plus sensibles, que les ambivalences ressortent, que les contradictions se heurtent. Le terrain est favorable à une certaine écoute, à la réceptivité aux avis d'autrui et aux images qu'il nous propose, pour peu que l'on ne s'aventure pas dans des changements trop brutaux.

Sur ce terrain fragilisé, certaines personnes sont susceptibles de nous atteindre plus que d'autres. Ou, plutôt, certaines relations, devrait-on dire. En effet, on a vu que ce sont les relations les plus anciennes et nées dans le jeune âge, en particulier celles qui construisent des ponts entre des ensembles divers, qui sont les plus susceptibles d'atteindre notre système de normes et de jugement. Ces relations, par leur ancienneté et par leur souplesse qui résulte du fait qu'elles ont été soumises à des évolutions importantes au début de l'âge adulte, ont acquis certaines propriétés. Elles sont à même, en particulier, de supporter nos variations, nos changements de cap, mais aussi nos ambivalences, nos contradictions internes. Elles peuvent nous influencer en douceur, en commençant par nous rassurer sur la pureté de leurs intentions. Cette confiance découle en particulier du primat donné dans ce cas à la dimension affective.

Lors de leurs communications, les amis interagissent l'un sur l'autre, partagent une phase de reconstruction identitaire. Chacun des partenaires en ce sens « participe » à la crise et intervient sur les recompositions à l'œuvre dans son déroulement, sa gestion, sa fin. Même s'il n'y a pas à la clé de réel changement, l'échange approfondi de parole intime contribue sans doute à infléchir un tant soit peu l'image de soi ébranlée par la crise, voire les identités des deux partenaires. De plus, le fait d'avoir été présent lors de la crise modifie radicalement le statut de l'ami. Une grande insistance est en effet portée, dans les entretiens, sur la présence de l'ami à ce moment-là.

Leur rapprochement est alors vécu comme unique, « exceptionnel », et l'amitié est bien près d'être envisagée comme une relation totalement indépendante des divisions et des déterminants sociaux.

Ce qui fait en particulier la valeur des amis dans ces moments de crise, c'est la qualité de la parole échangée, c'est le fait de pouvoir expliquer, faire ressentir et partager des problèmes qui, de plus, ont souvent été vécus également par l'autre. Les crises conjugales occupent à cet égard un espace particulier, dépouillé en termes de discours, de contrôle et même de sens social. Les repères sont rares, les comparaisons et généralisations difficiles, et l'on rejoint le « vide

normatif» dont parle Didier Le Gall⁶ à propos des recompositions familiales. On comprend alors combien l'échange de parole sur les expériences des uns et des autres peut être ressenti comme nécessaire, urgent pour la personne en crise conjugale ; on comprend aussi combien les relations qui participent, en ce moment précis, à cet échange, qui livrent leur expérience, leur avis, voire leurs conseils, peuvent être importantes, précieuses, valorisées. Si l'on compare avec d'autres expériences douloureuses, comme la mort, ou bien avec d'autres seuils concernant le cycle de vie, comme le mariage ou la naissance, il est clair que, dans ces cas-là, l'abondance des rituels, des mises en scène sociales, des normes de comportement alors mobilisées, est considérable. Tout cet « accompagnement » social diminue non la douleur ou l'incertitude, mais la nécessité de partager la crise dans une relation interpersonnelle. En revanche, dans la crise d'ordre affectif, seule la relation interpersonnelle peut éclairer, aider à produire du sens, à se situer, à s'identifier.

Peut-on dire que la jeunesse, dans sa relative indétermination en termes de statut social, a quelque chose à voir avec les situations d'incertitude sociale que sont les crises personnelles et les séquences de voyages, de grèves ou de stages ? L'hypothèse est peut-être osée, mais il n'est pas impossible que, là aussi, l'amitié fasse profit d'un terrain relativement « à part » des grandes divisions et rôles propres à la société globale⁷. Bien sûr, la sociabilité des jeunes est normée, ordonnée. Mais simplement, ces règles et ces modes de sociabilité ne sont pas exactement les mêmes que ceux qui dominent l'ordre relationnel dans la société globale. Cela suffit peut-être à autoriser un mode d'accès à autrui, une façon d'investir les cercles sociaux, une intensité relationnelle qui sont particuliers, et qui fondent l'amitié spécifique à ces jeunes.

Il reste à savoir ce que deviendront ces amitiés une fois que les modes de vie, mais aussi, comme nous l'avons vu plus haut, les façons d'élire les amis elles-mêmes auront changé. Éventuellement confrontées à des drames personnels, peut-être quelques-unes seront-elles scellées par ces moments exceptionnels et le partage d'une affinité particulière, et survivront très tard, alimentant les représentations d'amitiés « idéales », éternelles et dégagées de toute référence et de toute contingence sociales...

6. LE GALL D., 1994.

7. LOPATA H., 1981 ; EISENSTADT S.N. et RONIGER L., 1984.

Conclusion générale

L'amitié, un lien social ?

L'amitié n'est pas tout entière contenue dans un rapport entre une personne et une autre. Elle s'inscrit dans des cadres sociaux, répond à certaines régularités sociales, montre une diversité ordonnée dans ses réalisations, ses façons de se construire, jusque dans ses définitions mêmes. Cette constatation ne conduit pas pour autant à la dépouiller de toute inventivité particulière, ni à la désenchanter radicalement. Le jardin secret n'est ni envahi ni muré. Si l'amitié élabore bien un rapport entre individu et société, celui-ci se construit sur un mode spécifique, qui distingue l'amitié des autres formes de socialisation et confirme sa particularité.

L'amitié naît dans des environnements sociaux. Les lieux et les milieux dans lesquels se produisent les rencontres interviennent pour une part sur les possibilités de formation des liens, sur le choix des partenaires, sur la stabilité des rapports.

Au sein des cadres de travail, on voit que, dans telle entreprise, priment la solidarité et l'émergence de groupes plus que d'amitiés électives ; dans telle autre, les conflits et les rumeurs permanents ne laissent place qu'à de rares amitiés bien fragiles dans le temps ; ailleurs, la circulation générale autorise une certaine fluidité des liens ; dans une autre, enfin, les relations sont fondées davantage sur les promotions que sur les services...

Dans certains quartiers domine le repli sur soi ou sur un micro-

univers de voisins statutairement définis ; dans d'autres s'exacerbent les distinctions et évaluations sociales ; ailleurs émergent d'éphémères communautés de bâtisseurs ; dans d'autres encore, les tensions inhibent les rapports de voisinage et les seules amitiés datent de l'enfance ; au sein de certains quartiers, enfin, l'histoire partagée et la référence culturelle commune soudent les habitants...

L'amitié dans ces contextes se trouve plus ou moins facilitée, parfois empêchée, orientée ou fragilisée. Les milieux de rencontre contribuent à définir les premières conditions d'émergence des liens.

Ces terrains relationnels ne sont pourtant pas seuls en cause dans la mesure où interviennent conjointement des facteurs plus généraux, qui tracent des divisions globales dans la société.

Deux éléments principaux marquent les pratiques de sociabilité et d'amitié : l'âge et la position dans le cycle de vie, d'une part, la classe sociale d'appartenance, d'autre part. La caractéristique de sexe est moins significative. L'ensemble des pratiques de sociabilité décroît avec l'âge, en particulier la participation à des activités collectives et à des cercles sociaux, ainsi que la fréquentation des amis. La position sociale intervient fortement sur cette courbe de déclin en fonction de l'âge, en montrant une « inégale sensibilité au vieillissement ». Les classes moyennes et supérieures lui résistent mieux que les classes populaires et renouvellent aussi davantage leurs amitiés dans l'âge adulte.

L'impact de ces facteurs traverse tous les domaines de la vie sociale et, dans l'ensemble, la sociabilité fonctionne davantage par cumul que par compensation : une personne qui a beaucoup d'amis au travail en a également beaucoup dans ses loisirs, par exemple.

Par ailleurs, le fait que les amis soient majoritairement des personnes de même âge, de même groupe social et de même sexe que soi révèle très clairement un effet des structures sociales sur les choix personnels. Ces régularités, si elles ne sont pas absolues (les phénomènes sociaux ne fonctionnent pas sur le mode du « tout ou rien ») et montrent bien sûr des exceptions, n'en sont pas moins significatives d'une sensibilité de l'amitié aux stratifications de la société.

Au cours des histoires particulières des relations, les passages d'un statut social à un autre, comme l'entrée dans la vie active, le mariage ou l'initiation au rôle parental, constituent la principale menace pour la stabilité des liens. Les ruptures d'amitiés sont imputables la plupart du temps à ces processus de divergence sociale, plutôt qu'à des décisions ou des désaccords personnels.

Tous ces aspects inscrivent bien l'amitié dans les cadres des rapports sociaux.

Cela étant, les divers modes de sociabilité ne sont pas uniformément sensibles à l'impact de ces facteurs. Si l'on compare les variations de l'amitié avec celles d'autres relations plus « fluides », telles les simples relations de travail, de voisinage, ou les copains en général, on remarque une relative stabilité des liens amicaux. Ceux-ci réagissent moins nettement que les autres formes de sociabilité aux marquages contextuels comme à l'impact des divisions sociales globales. Ils sont moins directement affectés que la participation à des cercles sociaux, l'inscription dans des groupes, la construction d'un réseau de relations plus « lâches », les modes de fréquentation. Un milieu hostile, par exemple, ou un milieu favorable interviennent davantage sur la sociabilité courante que sur les liens amicaux, qui restent susceptibles d'exister « quand même », de traverser les clivages, de distinguer une personne « à part ». Les amitiés résistent mieux, également, au déclin de la sociabilité avec l'âge. Comparée aux autres relations affinitaires, l'amitié se révèle donc moins sensible aux éléments contextuels et à l'impact des grandes divisions sociales.

La tendance à préférer le « même que soi » sur les critères d'âge, d'appartenance sociale ou de sexe reste, en revanche, davantage marquée pour l'amitié que pour les autres liens. Les « petits mondes » électifs tendent à renforcer une certaine homogénéité, qui se fonde pour une part sur les grandes structurations sociales. Là encore, l'âge est le facteur le plus sélectif. Le cercle amical instaure alors un univers particulier, un environnement relationnel plus concordant que les milieux englobants.

Par ailleurs, la façon même d'élire des amis à partir des environnements varie elle aussi en fonction de l'âge et de la classe sociale.

Les jeunes ont tendance à conserver un lien étroit entre leurs amis et les contextes dans lesquels ils les ont rencontrés, à privilégier en particulier le fonctionnement par groupes et le partage d'activités communes. Ils mélangent, dans chaque milieu, les amis avec d'autres relations plus fluides, en construisant une sorte d'organisation « gigogne ». Avec l'avancée dans l'âge adulte se produit ensuite un mouvement de dissociation entre les amis, d'une part, les fréquentations usuelles, d'autre part. Plus tard encore dominent des procédures d'élection personnelle, qui distinguent rapidement des partenaires privilégiés en les isolant des contextes d'origine.

La situation sociale et le niveau de diplôme marquent également cette disposition. Les classes populaires inscrivent davantage leurs liens dans les contextes courants. Les classes moyennes et supérieures diplômées pratiquent une sociabilité plus élective qui sépare l'ami du milieu de rencontre.

L'articulation de ces deux facteurs permet de préciser certaines différences quant à la poursuite des amitiés dans le temps, et d'éclairer les spécificités entre amis d'enfance et amis de l'âge adulte. Les classes populaires sont moins mobiles en général, et gardent davantage leurs amis insérés dans les cadres d'origine des liens : les amis du travail restent dans le milieu de travail, les voisins dans le territoire du quartier, les partenaires sportifs dans le club de sport, etc. Les ouvriers, de façon générale, mélangent peu, et font peu évoluer leurs amis dans des environnements nouveaux. Les liens restent par conséquent très sensibles aux modifications possibles, aux mutations du cours de la vie qui bouleversent les conditions initiales. Avec l'âge, la sociabilité dans les classes populaires décline rapidement, et les occasions de renouveler les amis deviennent plus rares. Une grande importance est alors attachée aux amis d'enfance, souvent les seuls qui restent.

Dans les classes supérieures, plus mobiles, se développe une plus grande mobilité aussi des liens. Ceux-ci résistent mieux aux changements, s'adaptent, et les amitiés d'enfance perdurent davantage. Dans le même temps se maintient une disposition au renouvellement des liens ; un volant d'amitiés plus fluides se construit à côté du premier cercle des amis d'enfance. Les cadres diplômés valorisent les amitiés récentes, qui relèvent de procédures de sélection plus aiguës, et plus contemporaines au regard de leurs préoccupations actuelles. Ils cumulent en quelque sorte deux types d'amitiés.

Les positions dans les classes sociales, avec les mobilités différentes qu'elles impliquent, marquent ainsi différentes façons de se faire des amis, de les conserver et de les renouveler au fur et à mesure de l'avancée en âge. Ces modes de sociabilité et d'élection amicale sont, pour un même individu, constants quels que soient les domaines de la vie : dans le travail, le voisinage, les loisirs, chaque personne montre une disposition semblable à intégrer ou bien à séparer ses amis des milieux ambiants.

Le fait que l'amitié s'écarte un peu plus des déterminations liées aux cadres sociaux que la sociabilité plus « lâche » et circonstancielle, ne suffit donc pas à la libérer du poids de facteurs plus englobants.

L'existence, pourtant, d'un « noyau dur » d'amis d'enfance qui persiste souvent au cours des âges et dans les différentes classes

sociales, signale peut-être tout de même le caractère « exceptionnel » de l'amitié au regard des rapports sociaux courants. Le côté « merveilleux » de ces liens enracinés dans une période lointaine, une période dans laquelle les déterminations et les rôles sociaux étaient encore un peu flous, réside sans doute dans le sentiment qu'ont les individus de réaliser là quelque chose de rare. Cette saveur des amitiés d'enfance tient précisément à leur résistance aux processus qui, normalement, auraient dû les dissoudre, lorsque, avec l'âge, s'amplifient en particulier les divergences de trajectoires. Les amis connus sur les bancs de l'école ont pu ensuite évoluer de façon distincte, s'engager, par exemple, dans des métiers très différents. Ils permettent parfois de circuler dans des milieux sociaux très distants du sien, et cette incursion peut contribuer à l'impression d'une transgression des frontières. Ce sont d'ailleurs ces amis-là, les plus anciens, que l'on présente éventuellement à d'autres, qui forment des « ponts » entre les différentes parties du réseau et, par là, des liaisons sociales inédites entre des groupes sociaux disjoints. Les relations qui transgressent ainsi les structures sociales construisent, dans le même temps, des liens qui contribuent à la cohésion globale de la société.

Ces amitiés « exceptionnelles », et pourtant bien réelles, ne sont certes pas mythiques, mais contribuent à nourrir un idéal de l'amitié détachée des contingences sociales. Le sociologue, lui, est pourtant tenu de rappeler qu'il est bien rare, si l'on met à part certaines amitiés d'enfance, de voir une ouvrière de cinquante ans devenir l'amie d'un jeune cadre diplômé. C'est surtout dans la comparaison avec les autres liens sociaux que l'on peut accorder à l'amitié cette valeur d'exception, de liberté, d'autonomie.

Le rapport entre amitiés d'enfance et amitiés d'adulte, mais aussi l'opposition entre l'insertion des liens dans leurs contextes et les procédures d'élection qui les en détachent renvoient à la distinction de divers modes de socialisation. Les jeunes, tenus encore relativement à l'écart des grands rôles sociaux comme ceux que confèrent le travail, la famille, la citoyenneté par exemple, jouent dans la confrontation avec leurs amis et avec leurs pairs des identités sociales étroitement inscrites dans les environnements qu'ils parcourent. Leurs amitiés participent d'une sociabilité globale qui maintient une continuité avec leur « petit monde ».

Les adultes, porteurs de rôles sociaux plus globalement marqués et stabilisés, ont plutôt tendance à séparer leurs amis des autres liens

plus ordinaires, à instaurer un repli dissocié du monde, avec des individus précis élus sur des bases plus strictement interpersonnelles.

Se révèle là tout un rapport au monde social, un mode d'interface entre individu et société qui se construit différemment.

La socialisation, dès les plus jeunes années, met l'individu en contact avec la société, par l'intermédiaire de ses relations avec les autres. Si se produit dans un double mouvement la confrontation sociale et par là même l'individuation¹, la socialisation pourtant ne réside pas dans un face à face univoque. Elle relèverait plutôt d'un apprentissage de la diversité, de la relativité.

La gestion de cette diversité se joue à l'intérieur même du réseau personnel. Celui-ci est composé d'amis différents, d'amis élus de surcroît sur des motifs variés, ce qui nous indique qu'il n'y a pas un comportement d'amitié unifié pour un individu, mais des relations d'amitié, chaque lien étant particulier. Les amis sont alors susceptibles de « tirer » l'individu vers des modèles, des influences différentes, voire parfois contradictoires. Les rôles joués dans les relations sont eux-mêmes multiples. Le réseau personnel, à cet égard, reflète peut-être à la fois la diversité des injonctions sociales et des modèles normatifs auxquels l'individu est confronté, et la diversité de ses propres facettes identitaires, voire ses ambivalences. Ces compositions, plutôt que produire des contradictions, permettent à l'individu de jouer sur une multiplicité d'engagements, de rôles, d'images de soi, qui autorisent en particulier la dynamique du système et l'évolution de l'individu.

Par ailleurs, l'impact d'événements extérieurs à la relation proprement dite, événements plus ou moins dramatiques pesant tant sur la fondation des amitiés que sur leur déroulement, laisse penser, là aussi, que l'amitié n'est pas simplement une affaire de gestion interpersonnelle des rapports. Certes, les interactions suivent un cours structuré, avec une certaine logique dans la continuité des seuils et des paliers, dans l'évolution des « règles de convenance »... Tout n'est pas cependant prévisible ni ordonné dans la progression des amitiés, tout n'est pas non plus défini par la stricte interindividualité. En témoignent l'effet de surprise qui révèle des amis sur le mode du « coup de foudre » dans certaines situations, ou les divers bouleversements des processus de construction de l'amitié face à un changement ou une épreuve. En témoigne également le poids, sinon des

1. ELIAS N., 1991.

contextes proprement dits, du moins des circonstances « à part », des conjonctures inhabituelles, sur l'émergence des liens...

Les récits de la naissance des amitiés et de leur processus de construction dans le temps montrent en effet l'importance des événements particuliers, collectifs ou individuels. Les moments d'effervescence ou de dérangement des hiérarchies courantes, comme les grèves ou les stages d'entreprise, les moments aussi de difficultés personnelles, conjugales ou familiales vécues par l'un des partenaires, président très souvent à l'émergence d'une amitié. Dans ces circonstances de crise, les rôles ordinaires, attendus, sont bouleversés. L'autre apparaît alors relativement dégagé des repères conférés par l'ordre social, plus dépouillé, plus proche de sa dimension de personne. Là où les autres relations composent avec ces rôles, l'amitié apparaît lorsque leur remise en cause facilite l'accès à la personne en tant que telle. L'amitié se glisse dans ces « failles » des rôles sociaux.

Par cette inscription spécifique dans les situations de crise, l'amitié échappe pour une part aux déterminations contextuelles courantes. Les amitiés suivent certes une tendance majoritaire à s'établir entre personnes semblables sur certains critères, mais leurs circonstances d'émergence favorisent une dimension plus personnelle distincte des rôles et des attentes ordinaires. L'idéal de l'amitié s'en trouve, là aussi, renforcé : « L'affirmation de l'irréductible originalité du moi, le primat donné aux valeurs de l'intériorité, l'idée selon laquelle l'essence de la personne s'exprime dans les comportements du privé sont autant de figures, pensées et vécues, de la dissociation opérée entre l'individu et la société². » Dans l'amitié, l'individu s'estime libéré du poids des contraintes et des déterminations sociales, il affirme cette dissociation. Il réserve à ses amis, qu'il distingue et magnifie, l'accès à son monde privé dans lequel il accomplit ce qu'il considère comme la révélation de son « vrai moi ». Si l'amitié relève de l'intégration sociale, elle est aussi une forme de résistance à cette intégration. Elle établit un mode de construction et de réalisation de la subjectivité... même si cette activité est, elle aussi, sociale, et si les façons de se construire un petit monde « à part », séparé des contextes usuels et des routines, montrent des différences sociales.

L'existence de cet idéal n'empêche donc pas ses réalisations d'être socialement marquées et, inversement, les déterminations sociales n'empêchent pas l'idéal de fonctionner. La tension particulière qui

2. *Ibid.*, p. 19.

fait osciller l'amitié entre les pôles de la structuration sociale et de la particularité individuelle ne se pose pourtant pas comme une alternative, ni comme un heurt entre l'idéal et la réalité. L'amitié construit bien un lien social par l'affinité entre deux individualités, elle s'inscrit dans la structure sociale tout en se révélant dans ses « failles »...

Pour Georg Simmel³, la « forme pure » de la sociabilité se développe sur la base d'un détachement de ses conditions et de ses motivations pratiques, sur une autonomisation, une sorte de déni ou au moins d'« oubli » des déterminations et inscriptions sociales. Il n'y a pas contradiction mais plutôt « abstraction » des divisions et des ressources sociales, comme dans l'amour. « Entre le vécu de la ségrégation des rôles et l'idéal antique de l'amitié individualisée, relayé par la Renaissance et le mouvement romantique, il y a un fossé qui n'est que malaisément comblé par une certaine dose de "mauvaise foi", au sens sartrien du terme⁴. » Les représentations laissent ainsi perdurer un idéal de l'amitié exceptionnelle, renforcé effectivement par certaines de ses mises en pratique, en particulier la persistance des amis d'enfance et les circonstances d'émergence des relations. Là se révèle à l'individu la qualité des liens, et celui-ci appose alors un label « rare », bien que socialement reconnu, à ce qu'il envisage comme une relation exceptionnelle.

L'amitié joue sans doute pourtant un rôle de régulation sociale par la position même qu'elle occupe dans les « marges » des rôles sociaux institués. Elle a, de fait, sa place dans l'ordre social. Même si elle n'est pas ritualisée, officialisée comme dans certaines sociétés, elle trouve une fonction sociale particulière. Certains auteurs émettent l'hypothèse qu'en s'inscrivant pourtant dans les failles de l'ordre social courant elle pourrait être, à la limite, subversive, dans la mesure où sa qualité est reliée à une « inversion » de l'ordre commun⁵. Mais cette transgression réside davantage dans un « à côté » que dans un affrontement avec l'ordre social⁶. Même si, dans la tension que manifeste l'amitié entre individu et société, elle se montre plutôt comme l'« inverse de l'ordre », elle s'accommode de ses orientations⁷.

S'insérant dans les interstices de l'ordre établi, qui pourtant la reconnaît et lui autorise cette place, elle contribue à le stabiliser, à le

3. SIMMEL G., 1981 (1^{re} éd. 1917).

4. COENEN-HUTHER J., 1985, p. 3.

5. SILVER A., 1989, p. 274.

6. EISENSTADT S.N. et RONIGER L., 1984, p. 285.

7. FERRAND A., 1990.

perpétuer en occupant justement cet espace de marge (donc de danger social potentiel) entre individualité et société⁸. Ce faisant, elle accepte celui-ci et contribue même à le reproduire, dans la mesure où elle lui permet d'« absorber » avec une certaine souplesse (Allan Silver parle de *social lubrication*⁹) les écarts, les vides normatifs et les incertitudes, en particulier lors des bouleversements brutaux des attentes et des rôles « normaux ». Les « relations à plaisanterie » trouveraient une fonction comparable dans l'évitement des conflits et le maintien des structures. L'amitié joue ainsi un rôle de tampon, une régulation parallèle qui contribue dans le même temps à prolonger la socialisation dans les failles mêmes du social. Cette situation et cette relative autonomie de l'amitié sont rendues possibles en vertu de l'espace important occupé dans nos sociétés par le domaine du « privé ». Tant qu'elle n'en déborde pas, l'amitié y bénéficie d'une marge de liberté importante. Elle peut même présenter et reproduire une image de « pureté » à l'égard des contraintes de l'ordre social. Cet idéal, paradoxalement, n'est pas sans une certaine efficacité réelle ; par certains côtés, l'amitié se trouve parfois à même de le mettre en œuvre¹⁰.

Peut-être pourrait-on, en prolongeant le propos, parler d'une fonction sociale de l'amitié qui serait justement de réaliser la part d'idéal et d'illusion de liberté dont tout homme a besoin, et cela d'autant plus qu'il vit dans une société « impersonnelle », « bureaucratique »¹¹. Il construirait ainsi une sorte d'« utopie intime », qui combine une « illusion » de liberté avec la mise en œuvre réelle de cette liberté dans un petit espace protégé, celui de l'amitié.

La façon dont les acteurs choisissent leurs amis peut alors bien être, comme pour le choix du conjoint, liée aux grandes déterminations sociales, et les relations d'amitié en général se trouver bien loin d'une « pureté » à l'égard de toute influence sociale. Elles restent effectivement libres pour une part, ne serait-ce que parce que l'individu conserve le pouvoir de dire non, et même de rester sans amis. L'amitié prend une partie de son sens de toute façon dans un « oubli » des contraintes sociales ; cet oubli est favorisé, entretenu par une mise à distance des rôles sociaux lors des moments fondateurs de l'amitié. Ceux-ci l'écartent des normes et des réponses sociales, dans des espaces de marges qui autorisent l'émergence de

8. EISENSTADT S.N. et RONIGER L., 1984 ; MC CALL G.J., 1988.

9. SILVER A., 1990, p. 1484.

10. PAINE R., 1969.

11. SILVER A., 1989, 1990.

traits individuels, et de la subjectivité d'une relation interpersonnelle. C'est par un « détachement » des rôles sociaux que l'amitié, tout en révélant une fonction intégratrice, institue une sorte de résistance à l'intégration sociale en tant que soumission à un ordre commun.

Dans le rapport particulier qui lie l'amitié à un idéal dont elle a besoin de se rapprocher, et auquel elle peut croire, il est important pourtant de ne pas oublier la relativité de ce détachement. L'amitié ne confirme son idéal que dans une certaine mesure, celle qui ne remet pas en cause les grandes orientations de l'établissement du lien social. Mais en élaborant des liens qui s'inscrivent dans un tissu social tout en se fondant sur des affinités personnelles, les pratiques amicales construisent un rapport original entre l'ordre social et l'utopie intime.

Annexe 1 :

les enquêtes par entretiens

Deux enquêtes qualitatives, par entretiens approfondis, constituent le matériau de base de cet ouvrage. Ces entretiens ont duré entre deux et quatre heures chacun, étaient enregistrés sur magnétophone. Je les ai personnellement recueillis et transcrits.

L'enquête sur la sociabilité et l'amitié

Cette enquête a été réalisée entre 1986 et 1990 dans le cadre d'une thèse de doctorat (nouvelle formule) en sciences sociales menée à l'École des hautes études en sciences sociales, sous la direction de Jean-Claude Passeron. Elle a été soutenue en mars 1993, sous le titre : « Les semblables, les amis et les autres. Sociabilité et amitié. Contexte de rencontre, réseau personnel et dynamique des relations. » Elle a été financée en partie par une allocation de recherche du ministère de la Recherche et de la Technologie.

Soixante-six personnes ont été interrogées. Toutes occupent un emploi. Elles ont été rencontrées sur leur lieu de travail, à savoir cinq entreprises situées à Marseille. Quatre de ces entreprises sont décrites précisément ici. La population de l'enquête se répartit en 39 hommes et 27 femmes, d'âges divers ; 24 occupent un poste d'ouvrier, 25 un poste d'employé, et 17 sont cadres.

Un rendez-vous a été pris lors de la première rencontre sur le lieu de travail, et l'entretien s'est déroulé au domicile des personnes.

Les questions posées sont structurées de façon à privilégier une pro-

gression depuis les contextes jusqu'aux relations d'amitié. Résumons les grands traits des étapes de ces entretiens.

Le guide d'entretien conduit tout d'abord à décrire le milieu de travail, les cadres, l'ambiance, les clivages et les groupes. Je demande ensuite quelles sont les personnes avec qui, dans le travail, on « parle plus », avec qui on a « des relations plus personnelles », qui sont éventuellement des « copains ». J'établis la liste de ces personnes, et je demande, pour chacune, un certain nombre de renseignements sur son identité et sur la relation elle-même (comment elles ont fait connaissance, ce qu'elles font ensemble, de quoi elles parlent...). Pour les partenaires qui se fréquentent également en dehors du travail, je précise les questions sur les activités et les échanges. Je demande ensuite si certains sont des « amis », et je fais alors raconter l'histoire de la relation dans le détail. Je cherche également à savoir si d'autres personnes sont éventuellement impliquées, fréquentées en même temps.

Un schéma semblable est suivi à peu près pour le quartier d'habitat, après que l'on a abordé la trajectoire résidentielle et l'appréciation des divers lieux habités. Je demande ensuite quelles sont les autres personnes importantes pour l'interviewé, et la liste en est également dressée. Là apparaissent les liens qui ne s'inscrivent plus vraiment dans un contexte actuel (amitiés d'enfance, de service militaire, anciens voisins...), ainsi que ceux qui ne sont pas directement issus d'un contexte particulier stable et structuré, ou encore les relations nouées par un intermédiaire, le conjoint par exemple. Sont aussi évoqués l'histoire de la relation, le contexte de rencontre, l'importance des événements extérieurs, les autres personnes impliquées, les « mélanges » d'amis... Les anciens amis sont également abordés dans l'entretien, amis qu'on ne voit plus ou amitiés rompues. Les amis actuels sont ensuite comparés les uns avec les autres, afin de préciser en particulier les qualités et les teneurs des liens. Pour finir sont posées quelques questions sur les relations avec la famille, puis sur les rapports de couple, avec l'histoire de sa formation, les interactions avec les amis, les nouvelles rencontres en commun...

Cette interrogation combine donc des descriptions successives détaillées des contextes de rencontre, la constitution de listes de relations et le récit des liens amicaux.

L'enquête sur les relations de confiance

Cette enquête a été réalisée en 1992 et 1993 en complémentarité avec le module « environnements relationnels » présenté par le LASMAS-CNRS (Alain Degenne, Alexis Ferrand, Lise Mounier) dans le cadre de l'enquête « Analyse des comportements sexuels en France ». Elle a été financée par une bourse de l'Agence nationale de recherches sur le sida.

Trente employés de bureau, pour moitié hommes, moitié femmes, ont

été contactés dans sept entreprises différentes, situées à Marseille également : un aéroport, une mairie, une banque, un concessionnaire automobile, une Caisse d'épargne, un bureau de poste et une entreprise de vente d'articles de ménage. Ces trente personnes ont décrit au total 140 relations de confiance, dont la plupart sont des amis.

Les entretiens là aussi se sont déroulés le plus souvent au domicile des personnes. Les grandes lignes du déroulement de l'entretien sont les suivantes.

On commence par quelques rapides questions portant sur la confiance en général, puis je demande de dresser la liste des « personnes avec qui vous échangez des confidences ». Après une rapide description de leurs caractéristiques sociales, on reprend longuement, pour chaque confident, la description de la relation, son histoire, les circonstances d'émergence du lien et de la confiance en son sein, les thèmes abordés, la place éventuelle des sujets d'ordre affectif et sexuel, les attentes et les attitudes de chacun, la qualification de la relation, l'évaluation des écarts en termes de modes de vie et d'opinions...

Lorsque chacune des relations de confiance a été ainsi racontée, on envisage les places et les rapports mutuels de ces confidents. Je demande ensuite aux personnes de les comparer entre eux, à propos de la qualité des liens, de l'importance de leurs avis et conseils, de la distribution des sujets affectifs et sexuels.

On construit ensuite l'ensemble du réseau personnel de l'individu, en dressant la liste de tous ceux avec qui il entretient des relations personnelles au travail, dans son quartier, dans des associations et divers groupements collectifs, dans sa famille, et autres... Je cherche là à spécifier la position des confidents par rapport à cet ensemble global.

Enfin, on évoque rapidement la vie affective et sexuelle de la personne et celle (estimée) de ses confidents.

Le mouvement est donc ici inverse de celui de l'enquête sur la sociabilité et l'amitié : on commence par les relations, pour élargir ensuite aux contextes. Ces deux enquêtes sont différentes dans la forme du questionnement. De chacune ont été retenus ici des apports complémentaires concernant spécifiquement les liens amicaux.

Annexe 2 :

les catégories de représentations de l'amitié

Le matériau utilisé pour ce chapitre a été dans un premier temps construit à partir de deux enquêtes.

D'une part ont été analysées les réponses données à la question « Qu'est-ce que c'est, pour vous, un ami ? » dans les 66 entretiens réalisés à Marseille pour l'enquête sur la sociabilité et l'amitié. D'autre part ont été dépouillées 256 réponses à la question ouverte « Pour vous, qu'est-ce qu'une amie ou un ami ? », posée dans une enquête par questionnaires menée par Hugues Lagrange et Sébastien Roché à Grenoble. A partir des définitions recueillies dans ces deux enquêtes ont été dégagées dix catégories thématiques, construites empiriquement.

Par ailleurs, une autre enquête intitulée « Contacts entre les personnes » permet de confronter ces résultats avec un cadrage statistique plus vaste : 3 507 personnes y ont répondu à la question « Pour vous, qu'est-ce qu'un ami ou une amie ? ». Cette question ouverte a donné lieu à un regroupement thématique assez proche de celui conçu à partir des deux enquêtes de Marseille et Grenoble.

Enfin, Jean Maisonneuve et Lubomir Lamy ont réalisé deux enquêtes psycho-sociologiques susceptibles de fournir un point de comparaison pour quelques-uns des items repérés.

Dans toutes ces enquêtes, les réponses peuvent être multiples : les personnes donnent souvent plusieurs définitions successives. La première réponse est susceptible d'être distinguée des suivantes éventuelles. On repère alors les variations dues à une « poursuite » au-delà de la première proposition spontanément privilégiée, et on mesure les co-occurrences des

diverses catégories. Précisons par ailleurs que ces enquêtes ne permettent pas d'attester de variations régionales.

Étant donné l'hétérogénéité des catégories construites dans ces diverses enquêtes, la comparaison n'est pas toujours possible terme à terme. Le nombre des catégories construites varie également, aussi les proportions doivent-elles être envisagées comme des tendances ou des hiérarchisations, et non comme des pondérations comparables.

1. Les catégories construites à partir des enquêtes de Marseille et Grenoble

Enquête de Marseille :

66 entretiens approfondis auprès d'hommes et de femmes, de tous âges, ouvriers, employés et cadres, travaillant à Marseille, 1986-1990. Question posée : « Qu'est-ce que c'est, pour vous, un ami ? »

Source : enquête réalisée par l'auteur.

Enquête de Grenoble :

256 questionnaires traités, hommes et femmes, de tous âges et professions, à partir d'une enquête auprès de 1700 Dauphinois, réalisée par Hugues Lagrange et Sébastien Roché, CERAT, Grenoble, 1986-1987. Question posée : « Pour vous, qu'est-ce qu'un ami ou une amie ? »

Source : LAGRANGE H. et ROCHÉ S., *Baby alone in Babylone*, CERAT, Institut d'études politiques, Grenoble, 1988.

Catégories construites

1. La confiance.
2. Le drame : l'ami, c'est celui sur qui on peut compter en cas de gros problème, de coup dur.
3. La confiance : celui à qui l'on peut tout dire.
4. La présence : les activités en commun.
5. L'affectif : le plaisir de se voir, on est bien ensemble, on s'aime.
6. La proximité interindividuelle : on a le même caractère, les mêmes goûts, des affinités communes, on se comprend.
7. La proximité sociale et culturelle : on a les mêmes opinions, on est du même milieu.
8. Les amis, c'est comme la famille.
9. Le long terme : on se connaît depuis longtemps.
10. La facilité : il n'y a pas de gêne.

2. Les catégories de l'enquête « Contacts entre les personnes »

3 507 personnes interrogées par questionnaire, à partir d'un échantillon national total de 5 900 ménages, menée par l'INSEE en collaboration avec l'INED. Question posée : « Pour vous, qu'est-ce qu'un ami ou une amie ? »

Source : enquête « Contacts entre les personnes », 1982-1983, INSEE-INED ; données mises à disposition par le LASMAS-IdL, CNRS, dans le cadre de la convention INSEE-CNRS. L'analyse secondaire et le tri des données utilisées ici ont été effectués par Lise Mounier.

Catégories construites

1. Aide : service, soutien, compter sur..., rendre service, coup de main...
2. Confiance : se confier, confiance, tout dire, raconter ses soucis...
3. Liberté : quelqu'un avec qui on se sent libre, on parle librement, à l'aise...
4. Mêmes idées : mêmes opinions, mêmes croyances, discussion sur sujets intéressants...
5. On s'entend bien : on aime se voir...
6. Détente : amusement, oubli des soucis...
7. Autres définitions.

3. Les catégories des enquêtes psycho-sociologiques

Enquête de 1960 :

300 hommes, ouvriers, employés, ingénieurs, âgés de 24 à 36 ans, habitant dans diverses grandes et petites villes ; enquête par questionnaire. Question posée : « Qu'est-ce qu'un ami ? »

Enquête de 1990 :

60 hommes, ouvriers, employés, cadres, âgés de 25 à 40 ans et habitant la région parisienne ; s'y ajoute un groupe féminin de 20 employées ; enquête par questionnaire rempli par l'enquêteur au cours d'un entretien direct. Question posée : « Qu'est-ce qu'un ami ? »

Source : MAISONNEUVE J. et LAMY L., *Psycho-sociologie de l'amitié*, PUF, Paris, 1993.

Catégories construites

Thème de la communication :

- Affection réciproque
- Plaisir d'être ensemble
- Partager joies et peines

Se faire des confidences (être intime ensemble)
Compréhension mutuelle
Être franc, sincère (non complice)
Communauté d'idées, de goûts
Les amis se ressemblent (ami autre moi-même, ami = frère)
Les amis se complètent

Thème de l'entraide :

Compter sur l'ami en toute circonstance
Aide matérielle, services
Aide morale (recours dans le malheur)
Dévouement, sacrifice, désintéressement

Thème de la fidélité :

Confiance, loyauté (se fier à)
Constance, pérennité (« l'amitié, c'est sacré »)

Pour l'enquête de 1990, seuls les résultats concernant les trois grandes catégories globales (communication, entraide, fidélité) ont été présentés dans l'ouvrage cité.

Annexe 3 : les enquêtes statistiques utilisées

L'enquête « Contacts entre les personnes »

Menée conjointement par l'INSEE et l'INED en 1982 et 1983, elle est fondée sur un échantillon de 5 900 ménages, représentatif de la population française. Pendant sept jours, les personnes interrogées ont tenu un carnet de bord où elles ont relaté leur emploi du temps, en signalant les « discussions » qu'elles ont eues avec toutes sortes d'interlocuteurs. Les discussions menées avec les membres du ménage et les contacts strictement professionnels ou marchands ne sont pas pris en considération.

Sont ensuite fournies diverses précisions sur ces « contacts » : situation personnelle de l'interlocuteur (âge, sexe, profession...), nature de la relation en termes de rôle (parents, voisins, amis, collègues, relations indirectes, inconnus...). Quelque 3 507 personnes ont été interrogées sur la partie traitant plus précisément de l'amitié (cf. articles de F. Héran, M. Forsé et O. Choquet).

L'enquête « Loisirs »

Elle a été réalisée par l'INSEE en 1967, auprès d'un échantillon de 6 000 ménages représentatifs de la population française. Elle porte sur la pratique des loisirs et sur la fréquence de cette pratique. Ont été retenues certaines activités impliquant nécessairement une sociabilité : la participation à des associations, les sorties le soir, les réceptions chez soi de parents et amis, l'invitation chez soi de parents ou d'amis, la pratique du sport en

club ou association, la fréquentation du café, les jeux de cartes, les jeux avec les enfants, la danse (cf. articles de Y. Lemel et C. Paradeise).

L'enquête « emplois du temps »

Réalisée par l'Insee en 1986, elle porte sur un échantillon de 24 000 personnes, représentatif de la population française âgée de 15 ans et plus. Cette enquête a procédé par relevé des emplois du temps durant une journée, et recueilli également des informations sur la pratique moyenne de différentes activités. Pour certaines, sont également indiquées si les activités sont pratiquées avec des connaissances, amis ou parents. (Cf. articles de O. Galland, G. Grimler et C. Roy.)

Le General social survey

Il s'agit d'une enquête menée aux États-Unis par le Center for the social sciences, University of Columbia, New York. Elle repose sur un échantillon représentatif de la population américaine et porte sur des questions très générales, auxquelles selon les années sont ajoutées des modules plus particuliers. En 1985 ont été intégrées des questions portant sur les relations personnelles, posées à 1 534 personnes. Est examiné là le réseau des personnes avec qui l'on a « discuté de choses importantes » au cours des six derniers mois. On retient pour plus ample information les cinq premiers interlocuteurs cités. (Cf. articles de R. Burt et P. Marsden.)

Bibliographie

- AGULHON M., *Le Cercle dans la France bourgeoise 1810-1848. Étude d'une mutation de la sociabilité*, A. Colin, Paris, 1977.
- ALLAN G.A., « Class Variations in Friendship Patterns », *British Journal of Sociology*, vol. 28, n° 3, 1977, p. 389-393.
- ALLAN G.A., *A Sociology of Friendship and Kinship*, G. Allen & Unwin, Londres, 1979.
- ALLAN G.A., *Friendship ; Developing a Sociological Perspective*, Harvester Wheatsheaf, Londres, 1989.
- ANSELME M., « La formation des nouveaux territoires urbains et leurs "crises". Les quartiers Nord de Marseille », *Peuples méditerranéens*, n° 43, 1988, p. 121-129.
- ARIÈS P., « La famille et la ville », *Esprit*, vol. 2, n° 1, 1978, p. 2-12.
- ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, livre 8, éd. par J. Tricot, Vrin, Paris, 1994 (III^e siècle av. J.-C.).
- AYMARD M., « Amitié et convivialité », in ARIÈS P. et DUBY G. (éds), *Histoire de la vie privée*, tome 3, Seuil, Paris, 1986.
- BABCHUK N., « Primary Friends and Kin : a Study of the Associations of Middle-class Couples », *Social Forces*, n° 43, 1965, p. 483-493.
- BABCHUK N. et BATES A., « The Primary Relations of Middle-class Couples : the Study of Male Dominance », *American Sociological Review*, n° 28, 1963, p. 377-384.
- BARNES J., « Class and Committees in a Norwegian Island Parish », *Human Relations*, n° 7, 1954, p. 39-58.
- BATTAGLIOLA F., « Employés et employées ; trajectoires professionnelles et familiales », in *Le Sexe du travail*, Syros, Paris, 1983.
- BENOÎT-GUILBOT O., « Vers une analyse stratégique de la sociabilité », *Archives de l'OCS*, n° 1, CNRS, Paris, 1979, p. 7-32.
- BENOÎT-GUILBOT O. et BENSOUSSAN B., « Production de l'identité et changement social », *Archives de l'OCS*, n° 3, CNRS, Paris, 1980, p. 7-21.
- BENOÎT-GUILBOT O. et MODAI C., « Les stratégies résidentielles et profession-

- nelles de l'identité sociale : observation continue », *Archives de l'OCS*, n° 4, CNRS, Paris, 1980, p. 45-89.
- BERG J.H. et CLARK M.S., « Differences in Social Exchange Between Intimate and Other Relationships : Gradually Evolving or Quickly Apparent ? », in DERLEGA V.J. et WINSTEAD B.A. (éds), *Friendship and Social Interaction*, Springer-Verlag, New York, 1986, p. 101-128.
- BERGER P., *Comprendre la sociologie*, Centurion, Paris, 1983.
- BERGER P., « Le mariage et la construction de la réalité », *Dialogue*, n° 102, 1988, p. 6-21.
- BERNSTEIN B., *Langage et Classes sociales*, Éd. de Minuit, Paris, 1975.
- BIDART C., « Sociabilités : quelques variables », *Revue française de sociologie*, n° 29, Paris, 1988, p. 621-648.
- BIDART C., « L'amitié, les amis, leur histoire ; représentations et récits », *Sociétés contemporaines*, n° 5, 1991, p. 21-42.
- BIDART C. et LE GALL D., « Les jeunes et leurs petits mondes. Relations, cercles sociaux, nébuleuses », *Cahiers de la Maison de la recherche en sciences humaines*, D. LAVENU (éd.), Presses universitaires de Caen, 1996, p. 57-76.
- BIDOU C., *Les Aventuriers du quotidien ; essai sur les nouvelles classes moyennes*, PUF, Paris, 1984.
- BLIEZNER R. et ADAMS R.G., *Adult Friendship*, Sage, Londres, 1992.
- BLOOM A., *L'Amour et l'Amitié*, Éd. de Fallois, Paris, 1996.
- BOLTANSKI L., *Les Cadres. La formation d'un groupe social*, Éd. de Minuit, Paris, 1982.
- BOLTANSKI L., *L'Amour et la justice comme compétences*, Métailié, Paris, 1990.
- BOTT E., *Family and Social Network. Roles, Norms and External Relationship in Ordinary Urban Families*, Free Press, New York, 1971 (1^{re} éd. 1957).
- BOUDON R., *Effets pervers et ordre social*, PUF, Paris, 1979.
- BOUGLÉ C., « Qu'est-ce que la sociologie ? », *Revue de Paris*, 1897, p. 3-32.
- BOURDIEU P., *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Droz, Paris, 1972.
- BOURDIEU P., *La Distinction : critique sociale du jugement*, Éd. de Minuit, Paris, 1979.
- BOURDIEU P., « L'identité et la représentation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 35, 1980, p. 63-72.
- BOURDIEU P., « Le capital social. Notes provisoires », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 31, 1980, p. 2-3.
- BOURDIEU P., CHAMBOREDON J.-C. et PASSERON J.-C., *Le Métier de sociologue*, Éd. de Minuit, Paris, 1968.
- BOZON M., « La fréquentation des cafés dans une petite ville ouvrière, une sociabilité populaire autonome ? » *Ethnologie française*, n° 2, 1982, p. 137-146.
- BOZON M., *Vie quotidienne et rapports sociaux dans une petite ville de province. La mise en scène des différences*, Presses universitaires de Lyon, 1984.
- BOZON M., « Le choix du conjoint », in SINGLY F. DE (éd.), *La Famille, l'état des savoirs*, La Découverte, Paris, 1991, p. 22-33.
- BOZON M. et HÉRAN F., « L'aire de recrutement du conjoint », *Données sociales*, 1987, p. 338-347.
- BOZON M. et HÉRAN F., « La découverte du conjoint. Évolution et morphologie des scènes de rencontre », *Population*, n° 6, 1987, p. 943-986.
- BOZON M. et HÉRAN F., « La découverte du conjoint. Les scènes de rencontre dans l'espace social », *Population*, n° 1, 1988, p. 121-150.
- BRADFORD BROWN B., « A Life-span Approach to Friendship : Age-related Dimensions of an Ageless Relationship », in LOPATA H.Z. et MAINES D. (éds),

- Research in the interweave of Social Roles : Friendship*, JAI Press Inc., Greenwich, 1981.
- BURT R., *Toward a Structural Theory of Action*, Academic Press, New York, 1982.
- BURT R., « Kinds of Relations in American Discussion Networks », in CALHOUN C., MEYER M.W. et SCOTT W.R., *Structures of Power and Constraint*, Cambridge University Press, 1990.
- BURT R., *Structural Holes : the Social Structure of Competition*, Harvard University Press, Cambridge, 1992.
- BURT R., « Le capital social, les trous structureaux et l'entrepreneur », *Revue française de sociologie*, n° 36, 1995, p. 599-628.
- CARADEC V., « La reconstruction identitaire au moment de la retraite », in *Identités à l'épreuve de l'incertitude*, MRSH, université de Caen, 1994.
- CARADEC V., *Le Couple à l'heure de la retraite*, Presses universitaires de Rennes, 1996.
- CHALVON-DEMERSAY S., « Une société élective. Scénarios pour un monde de relations choisies », *Terrain*, n° 27, 1996, p. 31-100.
- CHAMBOREDON J.-C. et LEMAIRE M., « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, vol. XI, n° 1, 1970, p. 3-33.
- CHAMBOREDON J.-C., « Adolescence et post-adolescence : la "juvénisation" ; remarques sur les transformations récentes des limites et de la définition sociale de la jeunesse », in ALLEON A.M., MORVAN O. et LEBOVICI S. (éds), *Adolescence terminée, adolescence interminable*, PUF, Paris, 1985.
- CHENU A., *L'Archipel des employés*, INSEE, coll. « Études », Paris, 1990.
- CHOQUET O., « Les sorties, une occasion de contacts », *Économie et Statistiques*, n° 214, 1988, p. 19-25.
- CICÉRON, *L'Amitié*, Éditions Mille et une nuits, Paris, 1995 (1^{er} siècle av. J.-C.).
- COENEN-HUTHER J., « Rencontre de l'ethnologie et de la sociologie : le cas des relations à plaisanteries », *Revue suisse de sociologie*, n° 1, 1985, p. 41-60.
- COENEN-HUTHER J., « La relation d'amitié comme séquence biographique », 12^e colloque de l'Association internationale des sociologues de langue française, Bruxelles, mai 1985.
- COENEN-HUTHER J., « Paradoxes de la vie urbaine moderne. Les stratégies de l'amitié », Strasbourg, *Revue des sciences sociales de la France de l'Est*, n° 16, 1988, p. 74-81.
- COENEN-HUTHER J., « Relations d'amitiés, mobilité spatiale et mobilité sociale », *Espaces et sociétés*, nos 54-55, 1989, p. 50-65.
- COENEN-HUTHER J., « Le domicile : sphère privée et sphère publique », *Cahiers internationaux de sociologie*, XCI, 1991, p. 301-313.
- COENEN-HUTHER J., *La Mémoire familiale*, L'Harmattan, Paris, 1994.
- COHEN Y.A., « Patterns of Friendship. Social Structure and Personality », in COHEN Y.A. (éd.), *Social Structure and Personality*, Holt, Rinehard & Winston, New York, 1961, p. 351-386.
- CROZIER M., *Le Monde des employés de bureau*, Seuil, Paris, 1965.
- CROZIER M. et FRIEDBERG E., *L'Acteur et le Système*, Seuil, Paris, 1981.
- CUCO GINER J., *La Amistad. Perspectiva antropológica*, Icaria, Institut catala d'antropologia, Barcelone, 1995.
- DAMIANAKOS S., HANDMAN M.E., PITT-RIVERS J. et RAVIS-GIORDANI G. (éds), *Les Amis et les autres. Mélanges en l'honneur de John Peristiany*, Centre national de recherches sociales (EKKE), Athènes, 1995.

- DEGENNE A., « Sur les réseaux de sociabilité », *Revue française de sociologie*, vol. 24, n° 1, 1983, p. 109-118.
- DEGENNE A., « Un langage pour l'étude des réseaux sociaux », in *L'Esprit des lieux*, CNRS, Paris, 1986, p. 291-312.
- DEGENNE A. et DUPLEX J., « L'acteur social et son réseau », *Un niveau intermédiaire : les réseaux sociaux*, CESOL, Paris, 1987.
- DEGENNE A. et FORSÉ M., *Les Réseaux sociaux*, A. Colin, Paris, 1994.
- DERLEGA V.J. et WINSTEAD B.A., *Friendship and Social Interaction*, Springer-Verlag, New York, 1986.
- DESCOLA P., *Les Lances du crépuscule*, Plon, coll. « Terre humaine », Paris, 1993.
- DESROSIÈRES A., GOY A. et THÉVENOT L., « L'identité sociale dans le travail statistique : la nouvelle nomenclature des professions et catégories socio-professionnelles », *Économie et Statistique*, n° 152, 1983.
- DICKENS W.J. et PERLMAN D., « Friendship over the Life-Cycle », in DUCK S.W. et GILMOUR R. (eds), *Personal Relationships : Developing Personal Relationships*, vol. 2, Academic Press, Londres, 1981, p. 91-122.
- DOISE W., « Les représentations sociales : définition d'un concept », *Connexions*, n° 45, 1985.
- DUCK S., *Handbook of Personal Relationships. Theory, Research and Interventions*, John Wiley & Sons, New York, 1988.
- DUCK S., *Friends, for Life ; the Psychology of Personal Relationships*, Harvester Wheatsheaf, Londres, 1991.
- DUCK S. et GILMOUR R. (eds), *Personal Relationships : Developing Personal Relationships*, vol. 2, Academic Press, Londres, 1981.
- DURKHEIM E., *Le Suicide. Étude de sociologie*, PUF, Paris, 1960 (1^{re} éd. 1897).
- EISENSTADT S.N., « Ritualized Personal Relations », *Man*, vol. 96, 1956, p. 90-95.
- EISENSTADT S.N. et RONIGER L., *Patrons, Clients and Friends : Interpersonal Relations and the Structure of Trust in Society*, Cambridge University Press, 1984.
- ELIAS N., *La Civilisation des mœurs*, Calmann-Lévy, Paris, 1973.
- ELIAS N., *La Société des individus*, Fayard, Paris, 1991.
- FERRAND A., « Connaissances passagères et vieux amis. Les durées de vie des relations interpersonnelles », *Revue suisse de sociologie*, n° 2, 1989.
- FERRAND A., « L'inverse de l'ordre ; essai d'interprétation d'un type d'amitié », in *L'Analyse des réseaux personnels. Habilitation à la direction de recherche*, Université des sciences et technologies de Lille, 1993.
- FERRAND A. et MOUNIER L., « L'échange de paroles sur la sexualité : une analyse des relations de confiance », *Population*, n° 5, 1993, p. 1451-1476.
- FERRAND A. et MOUNIER L., « Paroles sociales et influences normatives », in SPIRA A. et BAJOS N. (éds), *Les Comportements sexuels en France*, La Documentation française, Paris, 1993.
- FERRAND A., MOUNIER L. et DEGENNE A., « The Diversity of Personal Networks in France : Social Stratification and Relational Structures », in WELLMAN B. (ed.), *Networks in the Global Village*, Boulder Co, Westview Press (à paraître, 1997).
- FIRTH R., HUBERT J. et FORGE A., *Families and their Relatives. Kinship in a Middle-class Sector of London*, Routledge & Kegan Paul, Londres, 1969.
- FISCHER C.S., *To Dwell among Friends. Personal Networks in Town and City*, The University of Chicago Press, 1982.
- FLAMENT C., *Théorie des graphes et structure sociale*, Mouton, Gauthier-Villars, Paris, La Haye, 1965.

- FLAMENT C., « Structure et dynamique des représentations sociales », in JODELET D. (éd.), *Les Représentations sociales*, PUF, Paris, 1989, p. 204-219.
- FORSÉ M., « La sociabilité », *Économie et Statistique*, n° 132, 1981, p. 39-48.
- FORSÉ M., « Les réseaux de sociabilité : un état des lieux », *L'Année sociologique*, n° 41, 1991, p. 247-262.
- FRAISSE J.C., *Philia ; la notion d'amitié dans la philosophie antique. Essai sur un problème perdu et retrouvé*, Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 1974.
- FRISCH-GAUTHIER J., « Le rire dans les relations de travail », *Revue française de sociologie*, n° 11, 1961, p. 292-303.
- GALLAND O., « Précarité et entrées dans la vie », *Revue française de sociologie*, n° 25, 1, 1984, p. 49-66.
- GALLAND O., « Un nouvel âge de la vie », *Revue française de sociologie*, n° 4, 1990.
- GALLAND O., « L'entrée dans la vie familiale », in SINGLY F. DE (éd.), *La Famille ; l'état des savoirs*, La Découverte, Paris, 1991, p. 34-46.
- GALLAND O., *Sociologie de la jeunesse ; l'entrée dans la vie*, A. Colin, coll. « U », Paris, 1991.
- GINSBURG G.P., « Rules, Scripts and Prototypes in Personal Relationships », in DUCK S.W. (ed.), *Handbook of Personal Relationships*, Wiley J. & Sons, New York, 1988.
- GIORDANO P.C., « The Wider Circle of Friends in Adolescence », *American Journal of Sociology*, vol. 101, n° 3, 1995, p. 661-697.
- GIRARD A., *Le Choix du conjoint ; une enquête psychosociologique en France*, INED, PUF, Paris, 1981 (1^{re} éd. 1964).
- GODARD F. et BLÖSS T., « La décohabitation des jeunes », Actes du colloque *Transformations de la famille et habitat*, INED, cahier n° 120, PUF, Paris, 1988.
- GOFFMAN E., *Les Rites d'interaction*, Éd. de Minuit, Paris, 1974.
- GOFFMAN E., *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Éd. de Minuit, Paris, 1983.
- GOFFMAN E., *Les Moments et leurs hommes*, Y. WINKIN (éd.), Seuil, Paris, 1988.
- GOLDTHORPE J., LOCKWOOD D., BECHHOFFER F. et PLATT J., *The Affluent Worker in the Class Structure*, Cambridge University Press, 1971.
- GOLLAC M. et SEYS B., « Les professions et catégories socioprofessionnelles : premiers croquis. Les cadres ; les employés ; les ouvriers », *Économie et Statistique*, n° 171/172, 1984, p. 91-134.
- GRAFMEYER Y. et JOSEPH I., *L'École de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, Aubier-Montaigne, Paris, 1984.
- GRAFMEYER Y., *Habiter Lyon : milieux et quartiers du centre-ville*, Presses universitaires de Lyon et éditions du CNRS, 1991.
- GRANOVETTER M.S., « The Strength of Weak Ties », *American Journal of Sociology*, vol. 78, n° 6, 1973, p. 1361-1380.
- GRANOVETTER M.S., *Getting a Job ; a Study of Contacts and Careers*, Harvard University Press, Cambridge, 1974.
- GRANOVETTER M.S., « The Strength of Weak Ties ; a Network Theory Revisited », in MARSDEN P. et LIN N. (eds), *Social Structure and Network Analysis*, Sage, Beverly Hills, 1982, p. 105-130.
- GRIMLER G. et ROY C., *Les Emplois du temps en France en 1985-1986*, Document de travail INSEE F9114, 1991.
- GURVITCH G., *La Vocation actuelle de la sociologie*, PUF, Paris, 1968 (1^{re} éd. 1950).
- HALBWACHS M., *Classes sociales et morphologie*, Éd. de Minuit, Paris, 1972.
- HANNERZ U., *Explorer la ville*, Éd. de Minuit, Paris, 1983.

- HAYS R.B., « A Longitudinal Study of Friendship Development », *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 48, n° 4, 1985, p. 909-924.
- HAYS R.B., « Friendship », in DUCK S.W. (éd.), *Handbook of Personal Relationships*, Wiley J. & Sons, New York, 1988.
- HÉRAN F., « Les relations de voisinage », *Données sociales*, 1987, p. 326-337.
- HÉRAN F., « Comment les Français voisinent », *Économie et Statistique*, n° 195, 1987, p. 43-59.
- HÉRAN F., « Un monde sélectif : les associations », *Économie et Statistique*, n° 208, 1988, p. 17-31.
- HÉRAN F., « Au cœur du réseau associatif : les multi-adhérents », *Économie et Statistique*, n° 208, 1988, p. 33-44.
- HÉRAN F., « La sociabilité, une pratique culturelle », *Économie et Statistique*, n° 216, 1988, p. 3-22.
- HÉRAN F., « Mixité et "homolalie". Les rapports entre les sexes dans la vie quotidienne des Français », in *Les Ménages, mélanges en l'honneur de J. Desabie*, INSEE, 1989, p. 431-445.
- HÉRAN F., « Trouver à qui parler : le sexe et l'âge de nos interlocuteurs », *Données sociales*, INSEE, 1990.
- HESS B., « Friendship », in RILEY M. (éd.), *Aging and Society*, Russell Sage Foundation, New York, vol. 3 : *A Sociology of Age Stratification*, 1972.
- HOGGART R., *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Éd. de Minuit, Paris, 1970 (1^{re} éd. 1959).
- HUCKFELDT R.R., « Social Contexts, Social Networks, and Urban Neighborhoods : Environmental Constraints on Friendship Choice », *American Journal of Sociology*, vol. 3, n° 89, 1983.
- JUHEM P., « Les relations amoureuses des lycéens », *Sociétés contemporaines*, n° 21, 1995, p. 29-42.
- KATUSZIEWSKI J. et OGIEN R., *Réseau total et fragment de réseau*, CERESM, université de Provence, 1978.
- KAUFMANN J.-C., *Sociologie du couple*, PUF, Paris, 1993.
- KIERKEGAARD S., *Les Œuvres de l'amour, Œuvres complètes*, t. XIV, Orante, Paris, 1980.
- KURTH S.B., « Friendships and Friendly Relations », in MC CALL G.J. (éd.), *Social Relationships*, Aldine Publ. Co, Chicago, 1970.
- L'Esprit des lieux*, CNRS, Paris, 1986.
- LABOV W., *Sociolinguistique*, Éd. de Minuit, Paris, 1976.
- LAGRANGE H., « Appréhension et préoccupation sécuritaire », *Déviance et Société*, n° 16, 1, 1992, p. 1-29.
- LAGRANGE H. et ROCHÉ S., *Baby alone in Babylone*, vol. 1, CERAT, Institut d'études politiques, Grenoble, 1987.
- LAGRANGE H. et ROCHÉ S., *Baby alone in Babylone*, vol. 3, CERAT, Institut d'études politiques, Grenoble, 1988.
- LAUMANN E.O., *Bonds of Pluralism : the Form and Substance of Urban Social Networks*, John Wiley & Sons, New York, 1973.
- LAZARUS F. et MERTON R.K., « Friendship as a Social Process », in MORROE BERGER, ABELAND T. et PAGE C. (éds), *Freedom and Control in Modern Society*, Nostrand D. Van, New York, 1954, p. 18-66.
- LAZEGA E., « Analyse de réseaux d'une organisation collégiale : les avocats d'affaires », *Revue française de sociologie*, n° 33, 1992, p. 559-589.

- LE GALL D., « Recompositions du familial à la suite d'unions fécondes défaites », in *Identités à l'épreuve de l'incertitude*, MRSI, université de Caen, 1994.
- LEMEL Y. et PARADEISE C., *La Sociabilité*, INSEE, Paris, 1976.
- LEMEL Y. et PARADEISE C., *Les Loisirs des Français et la sociabilité*, rapport CORDES, 1976.
- LOPATA H.Z. et MAINES D. (éds), *Research in the Interweave of Social Roles : Friendship*, vol. 2, JAI Press, Greenwich, 1981.
- LUHMANN N., *Amour comme passion, de la codification de l'intimité*, Aubier, Paris, 1990.
- MAISONNEUVE J., *Psychosociologie des affinités*, PUF, Paris, 1966.
- MAISONNEUVE J. et LAMY L., *Psycho-sociologie de l'amitié*, PUF, Paris, 1993.
- MARC G., « Les jeunes de 15 à 24 ans », *Contours et Caractères*, INSEE, 1989.
- MARSDEN P.V., « Core Discussion Networks of Americans », *American Sociological Review*, n° 52, 1987, p. 122-131.
- MARSDEN P.V., « Homogeneity in Confiding Relations », *Social Networks*, n° 10, 1988, p. 57-76.
- MARSDEN P.V. et CAMPBELL K., « Measuring Tie Strength », *Social Forces*, n° 63, 1984, p. 482-501.
- MC CALL G.J., « The Organizational Life Cycle of Relationships », in DUCK S.W. (éds), *Handbook of Personal Relationships*, Wiley J. & Sons, New York, 1988.
- MERTON R., *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Plon, Paris, 1965 (1^{re} éd. 1953).
- MILARDO R.M., « Personal Choice and Social Constraint in Close Relationships : Applications of Network Analysis », in DERLEGA V.J. et WINSTEAD B.A., *Friendship and Social Interaction*, Springer-Verlag, New York, 1986, p. 145-166.
- MILARDO R.M., « Changes in Social Networks of Women and Men Following Divorce », *Journal of Family Issues*, vol. 8, n° 1, Sage, Newbury Park, États-Unis, 1987, p. 78-96.
- MONTAIGNE M. DE, *Essais*, Gallimard, « La Pléiade », Paris, 1950 (1^{re} éd. 1595).
- MORENO J.L., *Fondements de la sociométrie*, PUF, Paris, 1970 (1^{re} éd. 1934).
- MORTON T.L. et DOUGLAS M.A., « Growth of Relationships », in DUCK S. et GILMOUR R., *Personal Relationships : Developing Personal Relationships*, vol. 2, Academic Press, Londres, 1981, p. 3-26.
- MOSCOVICI S. et FARR R.M. (éds), *Social Representations*, Cambridge University Press, Maison des sciences de l'homme, Paris, 1984.
- MUXEL A., *Individus et mémoire familiale*, Nathan, Paris, 1996.
- NUTINI H.G. et BELL B., *Parentesco ritual. Estructura y evolucion historica del sistema de compadrazgo en la Tlaxcala rural*, Fondo de cultura economica, Mexico, 1989.
- PAINE R., « In Search of Friendship : Analysis in "Middle-class" Culture », *Man*, n° 4, 1969, p. 505-524.
- PAINE R., « Anthropological Approaches to Friendship », *Journal of the Institute of Man*, n° 1, 1970, p. 139-159.
- PARADEISE C., « Sociabilité et culture de classe », *Revue française de sociologie*, n° 21, 1980, p. 571-597.
- PARK R.E., « La ville ; propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain », in GRAFMAYER Y. et JOSEPH I., *L'École de Chicago*, Aubier, Paris, 1984 (1^{re} éd. 1925).
- PARSONS T. et SHILS E., *Toward a General Theory of Action*, Harvard University Press, Cambridge, 1951.
- PASSERON J.-C., *Le Raisonnement sociologique. L'espace non poppérien du raisonnement naturel*, Nathan, Paris, 1991.

- PERLMAN D. et DUCK S.W., *Intimate Relationships. Development, Dynamics, and Deterioration*, Sage, Londres, 1987.
- PITROU A., *Vivre sans famille ? Les solidarités familiales dans le monde d'aujourd'hui*, Privat, Toulouse, 1978.
- PITROU A., « Les employés : groupe de transition ou groupe en formation ? », in AUPETIT B. et al. (éds.), *Classes et catégories sociales*, Roubaix, Paris, 1985.
- PITROU A. et GUÉLAUD F., *Les Relations entre les situations de travail et la vie hors travail : le cas des employés de la banque et des PTT*, LEST-CNRS, Paris, 1987.
- PITROU A. et al., *Trajectoires professionnelles et stratégies familiales : le cas des employés de la sécurité sociale et des aides-soignants*, LEST-CNRS, Paris, 1983.
- RADCLIFFE-BROWN A.R., *Structure et fonction dans la société primitive*, Éd. de Minuit, Paris, 1968 (1^{re} éd. 1952).
- REIS H.T. et SHAVER P., « Intimacy as an Interpersonal Process », in DUCK S. (éd.), *Handbook of Personal Relationships*, J. Wiley & Sons, Chichester, New York, 1988, p. 367-390.
- REISMAN J.M., « Adult Friendships », in DUCK S. et GILMOUR R. (éds.), *Personal Relationships : Developing Personal Relationships*, vol. 2, Academic Press, Londres, 1981, p. 205-230.
- REOHR J.R., *Friendship ; an Exploration of Structure and Process*, Garland Publ., Londres, 1991.
- REY M., « Communauté et individu : l'amitié comme lien social à la Renaissance », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 4, 1991, p. 617-625.
- ROCHÉ S., *Le Sentiment d'insécurité*, PUF, Paris, 1993.
- SAINSAULIEU R., *L'Identité au travail*, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, Paris, 1977.
- SCHATZMAN L. et STRAUSS A., « Social Class and Modes of Communication », *American Journal of Sociology*, University of Chicago Press, vol. LX, n° 4, 1955.
- SCHUTTE J.G. et LIGHT J.M., « The Relative Importance of Proximity and Status for Friendship Choices in Social Hierarchies », *Social Psychology*, n° 41, 1978, p. 260-264.
- SCHWARTZ O., *Le Monde privé des ouvriers*, PUF, Paris, 1990.
- SEGALEN M., *Sociologie de la famille*, A. Colin, coll. « U », Paris, 1981.
- SEGRESTIN D., « Les communautés pertinentes de l'action collective », *Revue française de sociologie*, n° 21, 1980, p. 171-203.
- SEMIN G., « Prototypes et représentations sociales », in JODELET D. (éd.), *Les Représentations sociales*, PUF, Paris, 1989.
- SENNETT R., *Les Tyrannies de l'intimité*, Seuil, Paris, 1979.
- SERAFICA F.C., « Conceptions of Friendship and Interaction between Friends : an Organismic-Developmental Perspective », in SERAFICA F.C. (éd.), *Social-Cognitive Development in Context*, Methuen, Londres, 1983.
- SILVER A., « Friendship and Trust as Moral Ideals : an Historical Approach », *Archives européennes de sociologie*, n° 30, 1989, p. 274-297.
- SILVER A., « Friendship in Commercial Society : Eighteenth-Century Social Theory and Modern Sociology », *American Journal of Sociology*, vol. 95, n° 6, 1990, p. 1474-1504.
- SIMMEL G., *The Sociology of Georg Simmel*, WOLFF K. (éd.), Free Press, New York, 1950 (1^{re} éd. 1903).
- SIMMEL G., *Sociologie et épistémologie*, PUF, Paris, 1981 (1^{re} éd. 1917).
- SINGLY F. DE, « Théorie critique de l'homogamie », *L'Année sociologique*, n° 37, 1987, p. 181-205.

- SINGLY F. DE, *Fortune et Infortune de la femme mariée*, PUF, Paris, 1987.
- SPERBER D., « L'étude anthropologique des représentations : problèmes et perspectives », in JODELET D. (éd.), *Les Représentations sociales*, PUF, Paris, 1989.
- SUTTLES G.D., « Friendship as a Social Institution », in MC CALL G.J. (éd.), *Social Relationships*, Aldine, Chicago, 1970.
- THÉRY I. et DHAVERNAS M.J., « La parenté aux frontières de l'amitié : statut et rôle du beau-parent dans les familles recomposées », in MEULDERS-KLEIN M.T. et THÉRY I. (éds), *Les Recompositions familiales aujourd'hui*, Nathan, Paris, 1993.
- VERBRUGGE L.M., « The Structure of Adult Friendship Choices », *Social Forces*, n° 56, 1977, p. 576-597.
- VINCENT-BUFFAULT A., *L'Exercice de l'amitié. Pour une histoire des pratiques amicales aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Seuil, Paris, 1995.
- WELLMAN B. et LEIGHTON B., « Réseau, quartier et communauté. Préliminaire à l'étude de la question communautaire », *Espaces et Sociétés*, n°s 38-39, 1981, p. 111-133.
- WELLMAN B., « Structural Analysis : from Method and Metaphor to Theory and Substance », in WELLMAN B. et BERKOWITZ S.D. (éds), *Social Structures : a Network Approach*, Cambridge University Press, 1988, p. 19-61.
- WELLMAN B., « Men in Networks : Private Communities, Domestic Friendships », in NARDI P.M. (ed.), *Men's Friendships*, Sage, Londres, 1992, p. 74-114.
- WELLMAN B., CARRINGTON P.J. et HALL A., « Networks as Personal Communities », in WELLMAN B. et BERKOWITZ S.D. (éds), *Social Structures, a Network Approach*, Cambridge University Press, 1988.
- WELLMAN B. et WORTLEY S., « Different Strokes from Different Folks : Community Ties and Social Support », *American Journal of Sociology*, vol. 96, n° 3, 1990, p. 558-588.
- WILMOTT P., *Friendship Networks and Social Support*, Policy Studies Institute, Londres, 1987.
- WIRTH L., « Urbanism as a Way of Life », *American Journal of Sociology*, n° 44, 1938, p. 1-24.
- WRIGHT MILLS C., *Les Cols blancs ; essai sur les classes moyennes américaines*, Maspero, Paris, 1966.
- WRIGHT P., « Men's Friendships, Women's Friendships and the Alleged Inferiority of the Latter », *Sex Roles*, vol. 8, n° 1, 1982, p. 1-20.
- YOUNG M. et WILMOTT P., *Le Village dans la ville*, Centre de création industrielle G.-Pompidou, Paris, 1983 (1^{re} éd. 1953).

Table

Introduction : un regard de sociologue	5
---	----------

REPÈRES

Qu'est-ce que l'amitié ?	17
Représentations de l'amitié, un noyau central	17
Le scénario du « drame »	18
La confiance, un trait englobant	20
Variété des représentations périphériques	21
Une pluralité de définitions	24
Confiance et soutien, le noyau stable	24
Les autres définitions et leurs variations	25
Lignes de force et formes du discours	27
Pourquoi X est-il mon ami ?	32
La description des relations vécues	33
La divergence	33
La diversité	36
Proximités et partages	38

« Qui se ressemble s'assemble » ?	41
Les affinités d'âge	43
Les préférences de classe	46
Hommes et femmes	48
Les terrains de l'amitié : contextes et cercles sociaux ..	52
Le cercle social, une dimension intermédiaire	52
Qu'est-ce qu'un cercle social ?	53
La dynamique des cercles sociaux	56

I / LES CONTEXTES SOCIAUX

1 / L'amitié au travail et l'importance des structures ..	65
Organisation formelle et cadres informels	68
Les clivages au sein du personnel	70
La constitution de groupes	71
2 / Le travail à la chaîne : continuités et ruptures	73
<i>Une usine de protection de métaux</i>	73
Le modèle familial	74
Les plaisanteries	76
L'unité du groupe sous l'autorité du « bon père »	77
Les « petits frères » et les « grands frères »	78
Camaraderie étendue, amitiés sélectives	80
<i>Une entreprise de répartition pharmaceutique</i>	85
L'ambiance : stress et conflits	86
Le poids de l'injustice	88
Le stigmate des « petits clans »	90
Méfiance, réserve et fragilité	91
3 / Travailler en milieu « ouvert » : un supermarché ...	95
Circulation et communication	96
Eux et nous	100
Mobilité des groupes	103
Les relations « fluides »	106
4 / Le travail de bureau	109
Éclatement et discours mitigés	110
Cloisonnements	115
Les « promotionnaires »	116
Des réseaux transversaux	120

Conclusion : l'influence des milieux de travail	125
5 / Vie de quartier et images des lieux	133
<i>Images et discours : les frontières élastiques</i>	136
Mises à distance, espaces et temps	138
Les procédés de distinction	139
<i>Stratégies en actes : les trajectoires résidentielles</i>	141
Familles, familiarités	142
6 / L'habitat individuel. Distanciations, évaluations	146
<i>Les villas indépendantes : la séparation</i>	146
<i>Les lotissements ou petits immeubles en location : le classement</i>	151
7 / L'habitat collectif : vigueur des normes locales	156
<i>Les cités : l'inhibition</i>	156
<i>Les copropriétés : la distinction</i>	161
<i>Les « quartiers-villages » : l'intégration</i>	167
Conclusion : l'influence des milieux résidentiels	173

II / LES RÉSEAUX PERSONNELS

8 / Réseaux individuels, caractéristiques et diversités .	190
<i>L'influence de l'âge : une longue décroissance</i>	191
Age et cycle de vie, les seuils cruciaux	193
Extérieur, intérieur	195
La composition du réseau : amis, collègues, parents... .	196
Associations et voisinage, des évolutions différentes ...	197
<i>Les classes sociales et le cumul des inégalités</i>	199
Diversité des liens, ouverture des réseaux	200
Intensité des relations	202
Age et classe sociale : une « inégale sensibilité au vieillissement »	203
<i>Le sexe, un impact relatif</i>	204
Une sociabilité féminine plus vulnérable	204
Des « domaines », ou bien des « manières » ?	205
Statistiques et entretiens, la complémentarité	208
9 / Comment se structure un réseau	210
<i>Les dimensions : cercles, relations, amitiés</i>	211
Du cercle social au réseau de relations	212

Sphères et strates	213
La continuité de la « façon de faire » des liens	214
<i>Les réseaux contextualisés : intégration dans les milieux et les groupes</i>	216
Beaucoup de cercles, peu de liens	216
Des liens peu différenciés	217
Les réseaux « gigognes »	219
<i>Les réseaux dissociés : les amis et les « autres »</i>	223
L'effacement des contextes d'origine	223
L'amitié « déracinée » et la baisse de la fréquentation ..	226
<i>Les réseaux « électifs » : la priorité aux amis</i>	228
Une sociabilité « réservée »	228
Les amis « à part »	229
10 / Les modes de socialisation, évolutions et tendances	233
<i>L'évolution avec l'âge</i>	234
Les jeunes et l'amitié : les « petits mondes » comme pôles identitaires	235
Amis proches et cercles larges	237
Rapprochement affectif et interface sociale	239
L'évolution vers l'électivité	241
Socialisation et rôles adultes	241
<i>Contextualité, élection et culture de classe</i>	244
Réseaux d'ouvriers, réseaux de cadres diplômés	244
La mobilité sociale et les mouvements de classes	246
<i>Vers l'atténuation des différences entre les sexes</i>	249
Socialisation et élection : la construction des réseaux sociaux	251
11 / Les interactions dans le réseau	253
<i>La sociabilité par domaines : complémentarité ou cumul</i>	254
Famille ou amis, faut-il choisir ?	256
Le cumul des sociabilités	258
<i>Interactions entre les amis et importance des « ponts »</i>	259
Les mélanges d'amis	259
Les liens anciens, enracinement et mobilité	261
12 / Amis, confidents, influences	265
<i>Les qualités relationnelles et les modes d'écoute</i>	267
Le même et le différent : la bonne distance	267
Le poids de l'affectif	270

<i>Réseau, rôles et systèmes d'influence</i>	273
Rôles relationnels	274
« Lignées » et pluralité des rôles	277
Alternances	279
Gérer la divergence des influences	280
Conclusion : réseaux et modes d'intégration sociale ...	287

III / L'AMITIÉ, HISTOIRES, TRAJECTOIRES

13 / La rencontre et les modalités de l'élection	301
<i>Le moment fondateur</i>	302
Crises personnelles	303
Effervescences collectives	305
Contextes de crise et révélation de soi	308
<i>Les paliers successifs</i>	311
L'évolution des règles de convenance	311
L'accélération par les événements	313
<i>Les facteurs de rapprochement</i>	316
Même vie, mêmes problèmes	316
Le rattrapage des décalages	318
14 / Le cours de l'amitié	320
<i>Extension des liens et seuils d'intimité</i>	320
La multiplication des contextes	321
L'accès à la sphère privée	322
Le renforcement des similitudes	324
<i>Les temps de l'amitié</i>	326
Présence et durée	326
La faveur de l'absence	327
La confirmation par l'épreuve	328
15 / Fins d'amitiés	332
<i>Déceptions : la question de la réciprocité</i>	332
<i>Les amis « perdus »</i>	334
Insertions professionnelles, divergences sociales	335
<i>Éloignements dans l'espace... ou dans le mode de vie</i>	337
Le poids du couple	338
La naissance des enfants, une rupture consommée	341
Vivre sans amis ?	345

16 / Amitiés « éternelles », amitiés mobiles	348
<i>Amis d'enfance, amis d'adultes</i>	348
L'épreuve du feu	349
Classes populaires : l'âge d'or de l'enfance	350
Classes moyennes et supérieures : les bénéfices de l'élection	353
<i>Mobilités et nouveaux amis</i>	355
Souvenirs éternels, actualités éphémères	356
La mobilité du capital social	360
 Conclusion : amitiés, mutations et crises	 363
 Conclusion générale : l'amitié, un lien social ?	 370
 Annexes	 380
 Bibliographie	 387

Composition Facompo, Lisieux (Calvados)
Achevé d'imprimer en avril 1997
par **Bussière Camedan Imprimeries**
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
Dépôt légal : avril 1997
Numéro d'imprimeur : 1/1058
Premier tirage
ISBN 2-7071-2688-8



Imprimé en France

Claire Bidart.

L'amitié, un lien social

Qu'est-ce qu'un ami ? Comment dure une amitié ? Pourquoi X ou Y sont-ils mes amis ? Sont-ils à la hauteur de l'idée que je me fais de l'amitié ? Est-il vrai que « qui se ressemble s'assemble » ? Les amis sont-ils « utiles » ? Tel est le type de question que Claire Bidart tente d'élucider à partir d'enquêtes dans une vaste gamme de contextes sociaux, et d'entretiens passionnants et souvent passionnés.

Attentive à l'influence de l'origine sociale, du milieu professionnel ou du milieu résidentiel, l'auteur ne constate pas pour autant une emprise totale de ces facteurs sur les pratiques amicales. Celles-ci engagent toute l'histoire des individus, avec ses cycles — d'où l'importance de l'âge — ses drames et ses crises.

L'amitié des cadres n'est pas celle des ouvriers, celle des jeunes n'est pas celle des adultes établis. Mais dans chaque cas, il importe de comprendre comment le lien amical émerge de la sociabilité globale, comment les liens entre amis, parents, copains, collègues et simples connaissances s'articulent et se différencient, comment les affinités électives se dégagent d'un réseau personnel plus ou moins riche et complexe.

En confrontant l'analyse de ces réseaux et les représentations des acteurs, l'enquête de Claire Bidart montre comment l'amitié, tout en répercutant certaines régularités sociales, se distingue comme un lien « à part », une espèce d'utopie intime qui nous permet de jouer sur diverses facettes de nos appartenances.

Claire Bidart est chercheur en sociologie au CNRS (LASMAS-IdL). Après avoir enquêté sur l'amitié et les réseaux personnels à Marseille, elle mène actuellement à Caen une recherche de longue durée sur la sociabilité et l'insertion sociale des jeunes au seuil de leur entrée dans la vie adulte.

